N° 696 38e Année Tome CXCVI 15 Juin 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France..... .. 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

PAUL VALÉRY

Tout ce qui compte est bien voilé.

P. V.

Critiques et lecteurs se mettent d'accord pour voir en Paul Valéry le poète de l'intelligence. Cette opinion a le défaut de toute formule; on s'en contente et elle tient lieu de démonstration. Je me propose de la justifier en la précisant, d'étudier l'originalité propre qu'elle confère à Valéry et les traits particuliers dont elle marque le visage de sa poésie. L'homme et Dieu, la mort, la matière et l'âme, la nature et l'amour, tous les thèmes ont été épuisés : tout a servi; tour à tour, les âges et les peuples, les époques et les écoles ont choisi, et ils ont tari les richesses. Et pourtant, c'est dans le choix de sa matière poétique que Paul Valéry est nouveau. Bien que « tout ait été dit depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », Paul Valéry n'a pas redit. Son sujet, le seul sujet de toutes ses œuvres sous la forme du poème, du dialogue, de l'essai ou des notes, c'est, non point les choses de l'intelligence, non point les idées, mais l'idée du drame de l'intelligence. Son génie et sa limite, c'est d'avoir symbolisé non point les produits ou la force de l'esprit, mais lui-même, ce pouvoir en nous, ce travail en nous, cette noblesse. Cette différence importe

et le poète l'a accusée dans une page où Socrate et Phèdre disputent de la danse :

O mes amis, qu'est-ce véritablement que la danse?

demande celui qui veut connaître par la définition, qui veut connaître la chose en soi, tandis que Phèdre, homme moyen et charmant, s'attache seulement à ce qu'elle représente et, devant l'entêtement de Socrate à insister sur l'essence de la danse, s'insurge :

Mais que la danse d'Athikté ne représente rien, et ne soit pas, sur toute chose, une image des emportements et des grâces de l'amour, je le trouve presque insupportable à ouïr (1)...

Phèdre *subit* les idées, Socrate interpelle l'intelligence elle-même : « Qui es-tu et comment connais-tu? »

En fait, Paul Valéry a annexé au domaine littéraire le problème philosophique de la connaissance.

Conscient de son originalité, il souligne qu'une telle initiative n'avait pas encore été tentée, en France : « Notre poésie ignore et même redoute tout l'épique et le pathétique de l'intellect (2). » Et plus loin : « Nous n'avons point chez nous de poète de la connaissance. » Dans le même article, il se désigne clairement comme « l'amateur de drame et de comédie intellectuels » (3). Il est plus net dans *Note et Digression*, qui précède l'*Introduction à la méthode* :

Je voyais en lui [Léonard de Vinci] le personnage principal de cette Comédie Intellectuelle qui n'a pas jusqu'ici rencontré son poète, et qui serait pour mon goût bien plus précieuse encore que la « Comédie humaine » et même que la Divine Comédie (4).

Sa curiosité a donc une direction bien déterminée; ce

(1) *L'Ame et la Danse*, p. 47.
(2) Au sujet d'Eureka, *Variété*, p. 117.
(3) Au sujet d'Eureka, *Variété*, p. 121.
(4) Note et Digression, *Variété*, p. 171.

qui le passionne véritablement, c'est de voler le secret de Dieu :

J'aimais dans mes ténèbres la loi intime de ce grand Léonard. Je ne voulais pas de son histoire, ni seulement des productions de sa pensée... De ce front chargé de couronnes, je rêvais seulement à l'amande (5).

Nous ne nous étonnons pas assez devant cette curiosité de Valéry; pour moi, elle domine son âme et ses œuvres; elle est peut-être l'explication de toutes ses attitudes. Et n'est-il pas surprenant que dans une aussi longue tradition poétique, on ait chanté le beau tissage humain, sans que personne se soit soucié jamais de regarder la machine qui tissait; qu'aucun poète n'ait connu que ses roues, ses leviers et ses chaînes eussent plus d'intérêt que la trame éblouissante et continue, déroulée au long des siècles? Il suffisait pourtant de discerner, dans l'homme, ce qui est spécifiquement humain, de glorifier notre vraie supériorité là où elle est, et d'élire, parmi les forces du monde, la frêle et royale intelligence. Sur cette scène étrange, paraissent toutes les images de la vie et du temps; si elles passent sans que nous les retenions, nous tournons avec elles dans l'indifférence de l'univers; si nous les enregistrons pour nous arracher à leur prestige, nous avons trouvé le point d'appui où s'accoude notre clairvoyance : l'intelligence qui se connaît devient conscience. Ce travail obscur et suprême, humain par excellence, a fasciné Paul Valéry :

Le caractère de l'homme est la conscience; et celui de la conscience, une perpétuelle exhaustion, un détachement sans repos et sans exception de tout ce qui paraît, quoi qui paraisse. Acte inépuisable, indépendant de la qualité comme de la quantité des choses apparues, et par lequel l'homme de l'esprit doit enfin se réduire sciemment à un refus indéfini d'être quoi que ce soit (6).

(5) *Id.*, p. 175.
(6) Note et Digression, *Variété*, p. 200.

§

Le poète s'est rendu compte que l'intelligence, dans l'exercice normal de sa force, ne décèle que peu de chose de son mécanisme; elle s'efface alors devant son produit : les idées; ce sont elles que nous servons ou qui nous servent; elles absorbent notre activité immédiate, parce que nous en vivons. Et l'intelligence surtout réfléchie, surtout supérieure, défendue par l'abondance et l'urgence des idées, ne livre rien de son jeu. Alors, il ne faut pas l'attaquer dans sa force; il faut l'épier ou dans sa faiblesse (7) ou dans sa toute-puissance; il faut la saisir ou quand elle n'est pas sur ses gardes, ou qu'elle ne daigne plus l'être; il faut ou la surprendre à son réveil ou l'attendre à son point pur, pour employer une expression calquée sur celle du poète.

Or, chacune des œuvres de Valéry remplit l'une ou l'autre mission.

Les premiers poèmes de *Charmes,* la *Jeune Parque* et les *Analecta* traduisent les balbutiements de la pensée au sortir du sommeil et du rêve; l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci,* la *Soirée avec Monsieur Teste,* l'autre partie de *Charmes, Eupalinos* décrivent des cerveaux parfaitement organisés.

Dans *Charmes,* en effet, la première trilogie réunie sous le titre d'*Aurore* et le poème *Aurore* lui-même, n'ont d'autre intention que de peindre l'éveil de l'intelligence. Le sens d'*Aurore* est évident : c'est, aux premières heures du matin, le lent retour des idées à la conscience : la pensée se dégage de l'emprise du sommeil, premier obstacle à son règne. Le *Platane,* dont les aspirations s'usent contre un obstacle inhérent à son essence, l'immobilité de son tronc, c'est l'âme prise dans l'étau du corps et dont la douloureuse usure conditionne le chant. Si l'on veut, l'*Air de*

(7) Je ne parle pas des intelligences faibles, lesquelles ne sont pas en cause ici.

Sémiramis présente la même idée, personnifiée, ou contient en plus celle-ci : le triomphe de l'orgueil — entendez de la vie voulue et spirituelle sur la vie stagnante, les caprices et les sentiments. Et enfin, l'admirable *Cantique des Colonnes,* n'est-il pas l'apologie de l'obstacle lui-même, la matière devenue la condition de la beauté, la contrainte devenue la condition de la liberté? Ne doutons pas du vœu de l'auteur; il l'a expressément indiqué en groupant ces quatre poèmes sous le titre *Aurore* (8) ; à la lettre, à la faveur de la première lumière de l'aurore, ils disent la libération de l'esclave enchaînée.

Même sujet pour la *Jeune Parque.* Entre les étoiles et l'aube (8), la conscience, sous la forme d'une jeune sœur, surgit du sommeil, y retombe, s'arrache aux fantômes pour en être de nouveau dominée et finalement voit ses velléités balayées par le vent de la vie. La pensée, dès lors, est rendue à sa fonction normale et redevient, pour tout un jour, impénétrable.

L'expérience des *Analecta* est plus révélatrice encore. Paul Valéry est tellement confiant dans sa méthode que la publication de son journal ne souhaite que de fournir à ceux que passionne le même problème des données sincères et abondantes. Il écrit dans sa préface :

> Je tiens depuis trente ans journal de mes essais. A peine je sors de mon lit, avant le jour, au petit jour, entre la lampe et le soleil, heure pure et profonde, j'ai coutume d'écrire ce qui s'invente de soi-même. L'idée d'un autre lecteur est toute absente de ces moments; et cette pièce essentielle d'un mécanisme littéraire raisonné manque.

C'est ici qu'on pourrait peut-être discuter la sûreté de sa méthode. On peut douter que la pensée soit si personnelle à ces heures matinales; elle n'est pas assez loin de « sa profonde absence », elle n'est pas assez loin « des morts » que « frôlait son sommeil » (9) ; elle n'est pas

(8) Cf. *L'Ame et la Danse,* p. 35 : « De toutes les heures du jour, l'aube est ma préférée. »
(9) Air de Sémiramis, *Charmes,* p. 19.

assez dégagée des influences subconscientes. Embrumée encore, l'expression directe n'a pas tant de certitude une réminiscence la possède peut-être. Pourquoi infirmer la propriété d'une pensée parce qu'elle est réfléchie? J'accorde que les circonstances et les dernières lectures l'imprègnent, mais, reconnues et identifiées par le sang-froid, elles deviennent utilisables et dans un certain sens inoffensives. La pensée n'est jamais tout à fait dégagée des influences; mais celles du matin, au moment où Valéry les nie, sont occultes et innommées; celles du jour, au moment où il les accuse, sont perçues et départies.

Après avoir interrogé l'intelligence nue, l'intelligence matinale, à l'autre bout de son terrain de recherche, il interroge l'intelligence armée, l'intelligence des têtes parfaites dont Léonard est le prototype. Mais cette intelligence ne diffère de la première que parce qu'elle est consciente; la première pense et ses idées permettent de surprendre l'agencement des coulisses; la deuxième a fini de penser et ce sont les méthodes qui donnent jour sur des coulisses si complexes que le problème n'est plus de le découvrir, mais de s'y retrouver. Il n'y a pas d'autre but à la fameuse *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci.*

Il faut suivre le poète quand il prévient que le nom de Léonard n'a la valeur que d'un symbole :

J'étais placé dans la nécessité d'inventer un personnage capable de bien des œuvres (10).

Il s'y résolut :

Je me propose d'imaginer un homme de qui auraient paru des actions tellement distinctes que si je viens à leur proposer une pensée, il n'y en aura pas de plus étendue (11).

Un nom manque à cette créature de pensée, pour contenir l'expansion de termes trop éloignés d'ordinaire et qui se déroberaient. Aucun ne me paraît plus convenir que celui de Vinci.

(10) Note et Digression, *Variété,* p. 207.
(11) Introduction à la méthode de L. de V., *Ib.,* p. 217.

Presque rien de ce que j'en saurai dire ne devra s'entendre de l'homme qui a illustré ce nom (12).

Pour qu'on ne se méprenne, il a répété que le personnage authentique ne lui avait prêté que son nom et le schéma de son activité. Le héros de ces pages si discutées, ce n'est ni le peintre de la Cène, ni l'auteur du traité de peinture, ni l'ingénieur des canaux de Lombardie, ni l'amuseur de Ludovic le More, ni l'architecte dont Michel-Ange était jaloux, c'est celui qui était tout cela, l'unité créatrice de tant de créations, c'est la boîte prodigieuse dont nous, admirateurs timides, n'admirons que les faces, mais dont Valéry, admirateur passionné, veut connaître l'intérieur; il veut ouvrir la boîte pour voir ce qu'il y a *dedans*. Le point de vue adopté par le poète le mène à employer ce nom illustre comme une définition — et synonyme d'intelligence, devenue maîtresse de sa destinée; — de sorte que pour la clarté du raisonnement et de l'exposition, et, comme le nom de Dieu définit ses attributs, Valéry dit léonard, ou du moins « une intelligence léonardienne ». Par un procédé analogue, il dit autre part : une époque moderne », une « europe », une « allemagne », en élevant ces noms propres à la majesté d'un nom commun; ces noms deviennent des formes où sont coulées avec précision des données multiples qui risqueraient de perpétuellement s'écouler si elles n'étaient ainsi jugulées. Devenus formes, signes algébriques, ces noms permettent un calcul de probabilités tellement plus étendues que celles où conduit leur sens particulier. C'est sans doute encore sous l'angle du rendement qu'il faut expliquer l'emploi du dialogue platonicien dans *Eupalinos* et *L'Ame et la Danse*.

Au moyen âge et jusqu'à la Renaissance, on mesurait un être supérieur à la totalité des notions conquises; aujourd'hui, pour éviter d'écraser nos mémoires déjà trop

(12) Introduction à la méthode de L. de V., *Ib.*, p. 218.

chargées, on le mesure à la manière de conquérir : la chose acquise fait place à la force acquérante; l'universalité a changé de face : la Somme le cède à la méthode, le nombre à l'ordre. Pourtant la conception d' « un individu de première grandeur » (13) se rapproche de l'*uomo universale* du Quattrocento et voilà en quoi cette entité abstraite qu'imagine Paul Valéry coïncide avec la personnalité de Léonard de Vinci. Si le Verbe se faisait chair, le personnage de Valéry et le Léonard authentique auraient la même apparence, celle qui impose, qui laisse transparaître leur évidente supériorité; elle se trouve décrite dans une page que je ne cesse de goûter :

Une élégance supérieure nous déconcerte (14). Cette absence d'embarras, de prophétisme et de pathétisme; ces idéaux précis; ce tempérament entre les curiosités et les puissances, toujours rétabli par un maître de l'équilibre, ce dédain de l'illusionnisme et des artifices, et chez le plus ingénieux des hommes, cette ignorance du théâtre (15), ce sont des scandales pour nous. Quoi de plus dur à concevoir pour des êtres comme nous sommes, qui faisons de la « sensibilité » une sorte de profession, qui prétendons à tout posséder dans quelques effets élémentaires de contraste et de résonance nerveuse, et à tout saisir quand nous nous donnons l'illusion de nous confondre à la substance chatoyante et mobile de notre durée? Mais Léonard, de recherche en recherche, se fait très simplement toujours plus admirable écuyer de sa propre nature; il dresse indéfiniment ses pensées, exerce ses regards, développe ses actes; il conduit l'une et l'autre main aux dessins les plus précis; il se dénoue et se rassemble, resserre la correspondance de ses volontés avec ses pouvoirs, pousse son raisonnement dans les arts, et préserve sa grâce (16).

Ce personnage postulé qu'il appelle, en 1894, Léonard

(13) Note et Digression, *Variété*, p. 189.
(14) Cf. : L'élégance inattendue nous enivre, *Eupalinos*, p. 186.
(15) Cf. dans *La Soirée avec M. Teste* : « Lui, si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur. »
Cf. aussi, dans *L'Ame et la Danse*, p. 25 : « Il est bien vrai que si notre âme se purge de toute fausseté et qu'elle se prive de toute addition frauduleuse à ce qui est... »
(16) Note et Digression, *Variété*, p. 184.

de Vinci, tribut de son admiration au génie du peintre florentin, un an après, il l'appelle, sans confusion, M. Teste, évitant cette fois la colère puérile des adorateurs d'un grand homme, atteignant, du même coup, une plus grande généralité. Et de fait, la *Soirée avec Monsieur Teste* était prévue dès l'*Introduction;* je veux dire que l'*Introduction* est capable de la *Soirée avec Monsieur Teste*. De toute évidence, quand Valéry parle dans son *Introduction* d' « un individu qui a tout fait, de la vision centrale où tout a dû se passer », et qu'il éclaire cette hypothèse en comparant la conscience accomplie à un théâtre, il indique lui-même le lien qui dans sa propre pensée unit son personnage léonardien à Teste :

Elle fait songer naïvement à une assistance invisible logée dans l'obscurité d'un théâtre. Présence qui ne peut pas se contempler, condamnée au spectacle adverse, et qui sent toutefois qu'elle compose toute cette nuit haletante, invinciblement orientée. Nuit complète, nuit impénétrable, nuit absolue; mais nuit nombreuse, nuit très avide, nuit secrètement organisée, toute construite d'organismes qui se limitent et se compriment; nuit compacte aux ténèbres bourrées d'organes, qui battent, qui soufflent, qui s'échauffent, et qui défendent, chacun selon sa nature, leur emplacement et leur fonction. En regard de l'intense et mystérieuse assemblée, brillent dans un cadre fermé, et s'agitent, tout le Sensible, l'Intelligible, le Possible. Rien ne peut naître, périr, être à quelque degré, avoir un moment, un lieu, un sens, une figure, — si ce n'est sur cette « scène» définie, que les destins ont circonscrite, et que l'ayant séparée de je ne sais quelle confusion primordiale, comme furent au premier jour les ténèbres séparées de la lumière, ils ont opposée et subordonnée à la condition d'*être vue* (17)...

En vérité, M. Teste et la créature de pensée à qui il a prêté le nom de Léonard se ressemblent comme deux frères. Parfaitement lucides, maîtres de leur vie généralisée, ils ont le même et seul souci de découvrir dans

(17) Note et Digression, *Variété*, p. 199.

leur complexité passagère un invariable, « le moi pur », « la permanence fondamentale », « la note profonde de l'existence ». Férus de cette poursuite, ils rejettent l'accidentel :

Tous les phénomènes, frappés d'une sorte d'égale répulsion, et comme rejetés successivement par un geste identique, apparaissent dans une certaine équivalence. Les sentiments et les pensées sont enveloppés dans une condamnation uniforme, étendue à tout ce qui est perceptible. Il faut bien comprendre que rien n'échappe à la rigueur de cette exhaustion, mais qu'il suffit de notre attention pour mettre nos mouvements les plus intimes au rang des événements et des objets extérieurs : du moment qu'ils sont observables, ils vont se joindre à toutes choses observées. — Couleur et douleur; souvenirs, attente et surprises; cet arbre, et le flottement de son feuillage, et sa variation annuelle, et son ombre comme sa substance, ses accidents de figure et de position, les pensées très éloignées qu'il rappelle à ma distinction, — tout cela est égal (18)...

Tandis que M. Teste possède la « froide et parfaite clarté », la lucidité meurtrière et l'inexorable netteté (19), par lesquelles il dépouille les événements de leurs conditions éphémères et délicieuses, par lesquelles il voit « les choses comme elles sont » (20), il « est l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre entier à la discipline effrayante de l'esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, — la plus douce la temporelle, celle de l'instant et de l'heure commencée par la fondamentale, — par l'espoir de la fondamentale » (20).

Son interlocuteur, autre Phèdre, avait eu l'imprudence de lui vanter le relief des choses :

Nierez-vous qu'il y ait des choses anesthésiques? Des arbres

(18) Note et Digression, *Variété*, p. 201. Comparer cette définition des « choses » à celle qui se trouve dans *Eupalinos*, p. 262 : « Les siècles ne coûtant rien, qui en dispose change ce qu'il veut en ce qu'il veut. » .
(19) *L'Ame et la Danse*, p. 55.
(20) *Ib.*, p. 53.

qui saoulent, des hommes qui donent de la force, des filles qui paralysent, des ciels qui coupent la parole?

M. Teste reprit assez haut :

Eh! Monsieur! que m'importe le « talent » de vos arbres, — et des autres!... Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles (22).

Encore qu'assez claire, cette réplique vaut qu'on soulève ses sous-entendus.

Que m'importe le « talent » de vos arbres »; c'est-à-dire que m'importe un aspect particulier qui n'ébranle que mon être particulier, que m'importe l'effet d'une apparence sur mon apparence?

« Je suis chez MOI », j'ai atteint en moi l'Etre; mon attention ne peut plus consulter en moi que quelque chose « d'éternellement actuel » et, de ce lieu, les choses ont une autre valeur, un autre sens et un autre nom : « Je parle ma langue ».

« Je hais les choses extraordinaires », car plus manifestement que la vie courante, elles s'éloignent de la vie généralisée vers laquelle je tends.

« C'est le besoin des esprits faibles », — encore inconscients et, par conséquent, encore imbus de leur personnalité!

Or, c'est précisément de l'accidentel que se travestit la personnalité, d'où le passage cinglant la supériorité menteuse des grands hommes :

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur, est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, — et pour le voir il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Aussi chaque grand homme est taché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu'il faut

(21) *La Soirée avec M. Teste.*
(22) *La Soirée avec M. Teste.*

pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère.

J'imagine que Raul Valéry regarde cette austérité de sa jeunesse avec quelque regret, lui qui, aujourd'hui, cède un peu devant « le pourboire public ». En 1914, il ironise, quant à notre chère personnalité avec moins de sévérité, mais avec la même conviction :

Notre personnalité elle-même, que nous prenons grossièrement pour notre plus intime et plus profonde propriété, pour notre souverain bien, n'est qu'une chose et muable et accidentelle, auprès de ce moi le plus nu; puisque nous pouvons penser à elle, calculer ses intérêts, et même les perdre un peu de vue, elle n'est donc qu'une divinité psychologique secondaire qui habite notre miroir et qui obéit à notre nom (23).

Mépris tout philosophique peut-être et qu'il justifie en dévoilant l'infériorité originelle de la personnalité :

Chaque personne étant un « jeu de la nature », jeu de l'amour et du hasard, la plus belle intention, et même la plus savante pensée de cette créature toujours improvisée, se sentent inévitablement de leur origine. Son acte est toujours relatif, ses chefs-d'œuvre sont casuels. Elle pense périssable, elle pense individuel, elle pense par raccrocs; et elle ramasse le meilleur de ses idées dans des occasions fortuites et secrètes qu'elle se garde d'avouer. — Et d'ailleurs, elle n'est pas sûre d'être positivement quelqu'un; elle se déguise et se nie plus facilement qu'elle ne s'affirme. Tirant de sa propre inconsistance quelques ressources et beaucoup de vanité, elle met dans les fictions son activité favorite. Elle vit de romans, elle épouse sérieusement mille personnages. Son héros n'est jamais soi-même (24)...

Il leur faut pourtant, à ces esprits purs, habiter la terre sous une apparence; ils doivent subir l'accidentel quoi qu'ils en aient; mais ici encore ils portent le même signe qui les identifie : ce sont avant tout des observateurs. Rien ne leur est indifférent; les circonstances con-

(23) Note et Digression, *Variété*, p. 202.
(24) Note et Digression, *Variété*, p. 203.

temporaines les plus périssables, ils les jugent et en percent les causes. Quand ils jettent un regard sur l'expansion d'un pays, c'est pour dénoncer les moyens d' « une conquête méthodique », c'est pour en constater le vice initial: « Nous avons étourdiment rendu les forces proportionnelles aux masses (25). » Avant de dominer les apparences, ils les ont toutes saisies, classées, utilisées; ils n'ont d'ailleurs surpris le secret du monde, la méthode, qu'au sein même de l'apparence; avant de répudier la nature, ils l'ont attentivement étudiée, ils refusent ainsi un mysticisme auquel un esprit latin ne saurait adhérer, tout mysticisme de la supériorité exclusive du principe spirituel.

Que fait Eupalinos? L'étude exaltée des conditions de son art. Que fait Tridon? Celle des marées et des poissons, des bois et des courants. Mais que fait Léonard? si ce n'est par le dessin, par la réflexion, par l'étude, par la construction, emmagasiner, pour les connaître, toutes les formes de la vie :

L'homme universel commence, lui aussi, par contempler simplement, et il revient toujours à s'imprégner du spectacle (26).

M. Teste pense la même chose :

Que la solitude est confortable! Rien de doux ne me pèse... Les bras d'une Berthe, s'ils prennent de l'importance, je suis volé, — comme par la douleur... Celui qui me parle, s'il ne prouve pas, — c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit.

On ne peut annoncer plus poliment aux alentours qu'on préfère le plaisir de l'observation à celui de la conversation ou de l'amour. Par ce pli professionnel, les voilà confondus, M. Teste et l'homme généralisé avec quelques sages; les voilà mêlés à une élite particulière; il

(25) La Crise de l'Esprit, *Variété*, p. 30.
(26) Note et Digression, *Variété*, p. 190.

ne faut pas; de là, le même parti pris, devenir banal — et leur deuxième caractéristique extérieure est de n'en avoir point; ils tendent tous deux vers une simplicité qui est une généralité, vers une pauvreté qui est une uniformité. Un être conscient est nécessairement banal; toute originalité est une concession à notre image temporaire :

Sa pensée — dit-il de celle de Vinci — paraît plus universelle, plus minutieuse, plus suivie et plus isolée qu'il n'appartient à une pensée individuelle. L'homme très élevé n'est jamais un original.

D'autre part, qu'on se rappelle la désolante médiocrité du garni où loge M. Teste :

Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du quelconque. C'était le logis quelconque... Mon hôte restait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infinie tristesse possible dans ce lieu pur et banal.

M. Teste fait partie de cette catégorie d'hommes qui auraient refusé de se considérer comme autre chose que des choses.

Mais surtout, puisqu'il s'agit avant tout de méthode, Léonard et Teste ont la même méthode :

Comme par l'opération d'un mécanisme, une hypothèse se déclare et se montre l'individu qui a tout fait, la vision centrale où tout a dû se passer, le cerveau monstrueux ou l'étrange animal qui a tissé des milliers de purs liens entre tant de formes et de qui ces constructions énigmatiques et diverses furent les travaux, *l'instinct faisant sa demeure* (27).

Comparons le procédé de M. Teste :

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche;

(27) Introduction à la méthode, *Variété*, p. 216-217 : c'est nous qui soulignons.

plus sûrement des années encore et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et *pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve*...

Socrate aussi profite de la même chance :

> Le hasard est avec toi..., lui dit Phèdre, il se change insensiblement en sagesse, à mesure que tu le poursuis de la voix dans le labyrinthe de ton âme (28).

Et Socrate lui-même ne révèle-t-il pas que dans la danse ce qui est science paraît impulsion :

> On dirait que la connaissance a trouvé son acte et que l'intelligence tout à coup consent aux grâces spontanées (29).

Ces formules m'ont paru capitales et je ne sache pourtant pas qu'on y ait fait grande attention. La transformation de l'intelligence en instinct... la conscience ayant débrouillé le tumulte vague et intérieur et conférant à l'intelligence la sûreté, la force et la rapidité de l'instinct... Je ne puis songer à approfondir cette suggestion, mais elle semble devoir expliquer beaucoup de choses et notamment le dosage où se mêlent le spontané et le réfléchi, l'inconnu et l'observation, toute la question de l'intelligence élevée à la puissance du génie qui elle-même contient celle de l'inspiration.

M. Teste et Léonard ont encore les mêmes préjugés, si l'on peut dire en donnant à ces mots... souci, parti pris, préjugé, une valeur-limite pour employer aussi une expression dont la critique abuse depuis le règne de Valéry. Quand Teste déclare que le génie est facile, il traduit à sa façon le mot de Léonard : *Facil cosa e farsi universale*, et ils s'entendent sur le sens de ce préjugé suprême.

D'autre part, ils ont raffiné l'heureuse hiérarchie humaine; elle est figurée dans *L'Ame et la Danse* et place

(28) *L'Ame et la Danse*, p. 49-50.
(29) *L'Ame et la Danse*, p. 19.

sous forme d'hypothèse (30) : au sommet de l'échelle des « hommes de l'esprit », celui qui se tait; immédiatement au-dessous, celui qui, parmi les ivresses proposées à notre insouciance, a choisi « la plus noble, la plus ennemie du grand ennui », « l'ivresse due à des actes » (31); suit la race des Phèdres et des Eryximaques, élite agréable de savants et d'artistes dilettantes, et enfin, il y a tout le reste. L'hiatus entre le taciturne et le créateur mesure la différence entre Teste et Léonard. Tous deux préjugent, avec raison, que le signe de l'extrême supériorité est le silence et l'inaction. D'induction en induction, d'idée générale en idée générale, l'esprit est, en effet, conduit à se résorber lui-même, il est mené à « cet état où parvient la plus riche pensée quand elle s'est assimilée à elle-même, et reconnue, et consommée en un petit groupe de caractères et de symboles » (32). Le caractère de la conscience étant un détachement, « l'homme de l'esprit doit enfin se réduire sciemment à un refus indéfini d'être quoi que ce soit » (33); ses œuvres probables pâlissent devant une œuvre plus essentielle, plus absorbante et plus continue :

> L'œuvre capitale et cachée du plus grand esprit n'est-elle pas de soustraire cette attention substantielle à la lutte des vérités ordinaires (34)?

Or, Léonard est un créateur; sa pensée comme celle d'Eupalinos ne se sépare pas de l'acte; ses pensées tendent à se projeter en œuvres; il porte en lui la contradiction qui paraît dans la personnalité de Valéry : le producteur s'ajoute à l'Etre. Tandis que M. Teste, lui, décidément, a renoncé : il se tait et se taira. Il n'existe plus qu'avec lui-même, avec sa pensée avertie. On voit donc ce que la *Soirée* est à l'*Introduction;* dans l'*Introduction,* Valéry pose le problème et cherche la solution que

(30) Imagine donc fortement..., etc. *Eupalinos ou l'Architecte*, p. 111.
(31) *L'Ame et la Danse*, p. 56.
(32) Note et Digression, *Variété*, p. 198.
(33) *Id.*, p. 200.
(34) Note et Digression, *Variété*, p. 204.

lui fournit un exemple historique; dans la *Soirée*, il admet le problème résolu; il ne se demande plus quelle serait l'intelligence parvenue à sa toute-puissance, il dit : elle est telle. Teste est donc la limite de Léonard. Cependant, M. Teste ne trahit-il pas une cause moins philosophique de son mutisme quand il confie :

Autrefois, — il y a bien vingt ans, — toute chose au-dessus de l'ordinaire accomplie par un autre homme m'était une défaite personnelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi!

Comme il est caduc, l'aveu de cet homme qui se flatte, par ailleurs, de repérer en lui le seul élément stable de la vie intérieure, et quel accent personnel cette phrase de celui, impersonnel, qui passe ses mots au crible! Le commencement de la sagesse, est-ce donc le dépit (en donnant à ce mot toute la noblesse qu'il faut), la blessure d'un grand orgueil, le découragement d'une immense ambition qui paradoxalement conduit à la négation de toute ambition? Le détachement absolu ne devant jamais être que le fait de quelques-uns et peut-être d'un seul, Valéry exprime quelque part la tentation d'être l'unique et prenons garde qu'être unique et tout le monde, c'est la même chose. Route inattendue de l'orgueil! Une page curieuse de *Note et Digression* autorise à donner quelque vraisemblance à cette intuition :

Et voici que son zèle pour être unique l'emportant, et que son ardeur pour être toute-puissante l'éclairant, elle a dépassé toutes créations, toutes œuvres et jusqu'à ses desseins les plus grands, en même temps qu'elle dépose toute tendresse pour elle-même, et toute préférence pour ses vœux. Elle immole en un moment son individualité. Elle se sent conscience pure : il ne peut pas en exister deux. Elle est le *moi*, le pronom universel, appellation de *ceci* qui n'a pas de rapport avec un visage. O quel point de transformation de l'orgueil, et comme il est arrivé où il ne savait pas qu'il allait! Quelle modération le récompense de ses triomphes! Il fallait bien qu'une vie si fermement dirigée, et qui a traité comme

des obstacles, ou que l'on tourne ou que l'on renverse, tous les objets qu'elle pouvait se proposer, ait enfin une conclusion inattaquable, non une conclusion de sa durée, mais une conclusion en elle-même... Son orgueil l'a conduite jusque-là, et là se consume. Cet orgueil conducteur l'abandonne étonnée, nue, infiniment simple sur le pôle de ses trésors (35).

M'accuse-t-on de rétrécir la psychologie du poète aux dimensions ordinaires? Je demande si l'on rapetisse un être quand on le prouve plus humain et d'ailleurs je ne puis pas ne pas voir passer dans l'âme avare de M. Teste l'ombre de l'amertume qui, ne se pouvant consoler d'être tous, résolut de n'être personne. Et pour moi, on n'est pas moins grand pour être un désespéré de l'orgueil plutôt qu'un vaniteux de la pensée. Quoi qu'on en veuille, Valéry et ses doubles ressemblent à ces autres désespérés de l'orgueil, les héros cornéliens. Les uns et les autres répètent le cri d'Auguste : « Je suis maître de moi comme de l'univers. »

§

Les rapprochements qui s'imposent entre l'*Introduction* et la *Soirée*, on pourrait simultanément les établir avec *Eupalinos*, car, en vérité, et dans leur sens profond, ces œuvres marquent les trois étapes d'une même pensée, ou plutôt ses trois aspects, ses trois formes. On y rencontre les mêmes thèmes, reconnaissent les critiques; mais en se payant de cette affirmation, ils se débarrassent un peu vite de la vraie difficulté qui est de prouver leur mutuelle pénétration et leur unité essentielle, qui est de les éclairer l'une par l'autre et de découvrir finalement qu'il ne s'agit pas des mêmes thèmes, mais du même thème; thème initial qui engendre précisément les mêmes corollaires.

Il était bien évident, car la logique du génie est une

(35) *Variété*, p. 205.

nécessité retrouvée, que, préoccupé de l'idée de conscience et de la forme temporaire que revêt l'individu parvenu en soi à cette éternité, le poète ait été attiré par l'homme du γνῶθι σεαυτον. Dans le théâtre de Paul Valéry, Socrate ne pouvait pas ne pas entrer en scène et derrière lui, en perspective, la Grèce réelle, sophistique et harmonieuse. Du point de vue qui nous occupe, *Eupalinos ou l'Architecte* est une triple démonstration; elle présente trois Socrates ou trois Testes ou trois Léonards, il y a le Socrate de la ciguë, mais il y a aussi Eupalinos et il y a encore Tridon le Sidonien, ce Tridon qui essaye de construire des navires qui ressemblent à des poissons, comme Léonard dessine des appareils qui ressemblent à des oiseaux. Ces divers personnages, quels que soient leurs noms, ont les mêmes caractéristiques et *Eupalinos ou l'Architecte* n'a pas d'autres desseins, d'autres moyens, d'autres paroles que la *Soirée* ou l'*Introduction*.

« Tu poursuivais la connaissance », rappelle Phèdre à Socrate, le classant ainsi d'emblée dans la série des héros valéryens. Et comment Phèdre présente-t-il *Eupalinos*, si ce n'est dans les termes mêmes où l'*Introduction* présente un esprit universel?

Eupalinos pense comme Teste, mais il agit comme Léonard. Persuadé qu'une connaissance universelle et que l'on domine fait apparaître la méthode, Valéry éprouve l'excellence de cette méthode dans le pouvoir qu'elle confère : « Cette étendue de leur pouvoir est le triomphe même de ce mode de construire dont je te parlais » (36) — pouvoir qui va, comme l'insinue Socrate, jusqu'à celui de se créer soi-même. Tous les humains de Valéry ont atteint cette connaissance, cette méthode, ce pouvoir, grâce à la ténacité et la hauteur de leur vouloir, grâce à cette rigueur, beau mot aimé du poète, dont Léonard avait fait sa devise :

(36) *Eupalinos ou l'Architecte*, p. 190.

Parmi tant d'idoles que nous avons à choisir, puisqu'il en faut adorer au moins une, il a fixé devant son regard cette Rigueur Obstinée qui se dit elle-même la plus exigeante de toutes (37).

Tandis que Socrate proclame :

La plus grande liberté naît de la plus grande rigueur (38).

Connaissance et méthode n'existent pas sans la conscience de savoir et de choisir, et Socrate développe cette idée que la conscience est le seul élément de résistance à la durée et que la personnalité est un bien inférieur à la connaissance de soi, idée valéryenne par excellence, qui nourrit chaque phrase, dirige chaque raisonnement et court dans les pages de prose et de vers comme une sève. La voici décrite dans un passage d'*Eupalinos* :

Et je sais mieux encore, par mon expérience très certaine, que nos âmes peuvent se former dans le sein même du temps des sanctuaires impénétrables à la durée, éternels ultérieurement, passagers quant à la nature; où elles sont enfin ce qu'elles connaissent; où elles désirent ce qu'elles sont; où elles se sentent créées par ce qu'elles aiment, et lui rendent lumière pour lumière, et silence pour silence, se donnant et se recevant sans rien emprunter à la matière du monde ni aux Heures. Elles sont alors comme ces calmes étincelants, circonscrits de tempêtes, qui se déplacent sur les mers (39).

Et la voici résumée dans ces lignes de *Note et Digression* :

Qu'est-ce qui résiste à l'entrain des sens, à la dissipation des idées, à l'affaiblissement des souvenirs, à la variation lente de l'organisme, à l'action incessante et multiforme de l'univers? Ce n'est que cette conscience seule, à l'état le plus abstrait (40).

Socrate cependant sent aussi ce que de beaux spécimens humains comme Eupalinos, Tridon et lui-même ont

(37) Note et Digression, *Variété*, p. 181.
(38) *Eupalinos ou l'Architecte*, p. 189.
(39) *Eupalinos ou l'Architecte*, p. 98.
(40) *Variété*, p. 201-202.

encore de relatif, il prévoit que le contrôle parfait n'est pas atteint et lui aussi rêve d'un M. Teste, lui aussi imagine un absolu sur lequel la durée n'aurait pas de prise, mais qui veillerait en lui, une présence continuelle :

Imagine donc fortement ce que serait un mortel assez pur, assez raisonnable, assez subtil et tenace, assez puissamment armé par Minerve, pour méditer jusqu'à l'extrême de son être, et donc jusqu'à l'extrême réalité, cet étrange rapprochement des formes visibles avec les assemblages éphémères de sons successifs; pense à quelle origine intime et universelle il s'avancerait; à quel point précieux il arriverait; quel dieu il trouverait dans sa propre chair (41).

L'idée de l'intelligence universelle et consciente anime donc mêmement les trois œuvres, mais elles sont encore liées par l'image qui la matérialise. Dans l'introduction en effet, si Valéry cite Léonard de Vinci, Faraday et Lord Kelvin, c'est parce que dans leurs sciences respectives, ils ont vu les lignes de l'espace. Léonard a vu les lignes des formes et en a dégagé ses visages, ses corps et ses paysages; Faraday a vu les lignes de force et en a déduit sa théorie de l'aimantation; Lord Kelvin a vu les lignes de l'eau et en a tiré les câbles transatlantiques. Leurs inventions procèdent donc de l'étude d'un milieu, combinée à celle de la destination des choses, milieu visible pour eux et dont la structure impalpable se cristallise selon le but précis qu'ils poursuivent.

Leur audace et leur prudence, c'est d'avoir disposé de l'espace. Mais Eupalinos aussi dispose de l'espace, Eupalinos utilise l'interpierre, l'intermarbre pour mouvoir et influencer son spectateur; c'est sur la suggestion de l'espace qu'il classe ses monuments : monuments muets, monuments qui parlent, monuments qui chantent :

L'immobilité d'un édifice est l'exception; le plaisir est de se déplacer jusqu'à le mouvoir et à jouir de toutes les com-

(41) *Eupalinos ou l'Architecte*, p. 11[illegible].

binaisons que donnent ses membres qui varient : la colonne tourne, les profondeurs dérivent, des galeries glissent, mille visions s'évadent du monument, mille accords.

Ce passage de l'*Introduction,* qui ne déparerait pas *Eupalinos,* exprime l'architecture, le mouvement et le chant en fonction de l'espace. Cette même équation se retrouve dans *L'Ame et la Danse* où les femmes harmonieuses « font mille péristyles éphémères, des treilles, des colonnes » (42). Et devant cette architecture dansante, Phèdre de s'écrier :

Qu'il est pur, qu'il est gracieux, ce petit temple rose et rond qu'elles composent maintenant, et qui tourne lentement comme la nuit (43) !...

Socrate préfère l'architecture et la musique aux autres arts, parce qu'elles aussi, à leur manière, disposent de l'espace. Et Tridon croyait « qu'un navire doit être en quelque sorte créé par la connaissance de la mer ».

Cette idée du rapport de la chose à son milieu, quant à sa forme, cette idée de l'architecture, architecture aérienne, lumineuse ou massive, est ce lien apparent que je voyais tantôt entre les trois œuvres, elles dont les personnages déjà sont trois répliques d'une même physionomie intellectuelle. *Eupalinos* est un récit, un récit concret duquel on déduira en conclusion une idée abstraite : c'est l'histoire d'*un* architecte; l'*Introduction* est un exposé théorique, appuyé d'un exemple aboutissant à l'*image* d'un cerveau universel : c'est l'histoire d'une architecture; *la Soirée avec M. Teste* est l'histoire de l'homme qui possède un tel cerveau. Le moyen terme entre les trois : c'est l'architecture, l'architecture d'abord exemple, puis démonstration, enfin comparaison : exemple dans la *Soirée avec M. Teste,* démonstration dans *Eupalinos,* comparaison dans l'*Introduction*; comparaison qui permette d'extérioriser l'intérieur de la cité, comme dit

(42) *L'Ame et la Danse,* p. 25.
(43) *L'Ame et la Danse,* p. 26.

le poète, l'agencement étonnant d'une pensée maîtresse d'elle-même.

J'ai donc reconnu dans les grandes œuvres du poète, sous différentes incarnations, une même idée centrale et dont procèdent au fond toutes les vues originales qu'on s'est plu à y relever. Je crois vraiment que Valéry a varié infiniment la forme de cette seule idée : celle de la connaissance de soi, ou celle — mais c'est la même chose — de la transformation, de l'autorité nouvelle que prend l'intelligence quand la conscience éclaire toutes ses opérations. Réduire l'originalité de Valéry à cette idée unique, n'est-ce pas atteindre sa richesse intellectuelle? Pour être supérieur, à mon sens, il ne faut pas tant avoir des idées qu'une idée, mais une idée nouvelle, une idée-phare qui change l'aspect des choses (44).

§

Peut-être me suis-je plu trop longuement à délimiter le motif initial de la symphonie valéryenne; mais il n'aura pas été inutile d'insister sur son aridité et son abstraction, maintenant qu'il faut prouver la perfection de son écriture. Les dons de l'artiste apparaîtront d'autant plus grands que la matière sera plus rebelle.

Car il ne suffit pas de tenir une idée neuve; sa nouveauté, relative seulement à la poésie, se perd dès que sa transposition poétique n'est pas une réussite, — la postérité ne retient pas les tentatives manquées. La difficulté, ici, était énorme et digne de séduire celui qui prononce, à chaque pas, son dédain du facile : unir la matière la plus éloignée de toute forme poétique avec la forme poé-

(44) Cette idée conduit au problème même de la connaissance, vieille énigme de la philosophie aujourd'hui encore sans solution, et Valéry n'a pas pu ne pas se passionner pour son idée elle-même, en dehors de son potentiel poétique : d'où l'allure didactique de certaines de ses proses, d'où la question inévitable : Valéry est-il un philosophe, dans quel rapport son œuvre le place-t-il vis-à-vis des philosophies anciennes ou modernes? J'ai réservé la réponse dans un article du *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires.

tique la plus éloignée de l'abstraction. Cette pierre philosophale de la poésie découverte, il n'y a pas de sujet que le mètre ne pourra transformer. D'autres poètes ont eu ce courage. Le meilleur d'entre eux, Sully-Prudhomme, a laissé des poèmes, grands par le mérite, mais qui participent de la froideur inhérente au genre de la poésie philosophique. C'est que la Poésie ne concède rien : elle veut rester indéfinie et suggestive, rêveuse et souple; elle veut rester rythme, chant et image. Paul Valéry a donc tenu cette gageure de rendre l'abstrait voluptueux sans qu'il perde rien de son austérité, de lui créer une plasticité sans qu'il perde rien de sa profondeur, et de le faire bruire et chatoyer comme une étoffe moirée.

Par une sorte de miracle, l'objet même qui devait l'obliger à l'usage de la prose et au vocabulaire technique l'a conduit à des métamorphoses, des symboles et un lexique purement poétiques.

Toutes les études qu'appelle le style de Valéry, sa syntaxe audacieuse et puriste, son choix des mots rare et constant, ses allitérations continues, ses images tendraient à prouver que le poète a véritablement découvert le velouté de l'abstraction. Il a ainsi forgé une langue sensuelle et précieuse, pressée d'images, dotée de mots élus et de toute façon si harmonieuse et si pleine que sa beauté se sépare de son contenu.

Un des moyens ou peut-être des effets de cette poétique consiste en la suppression d'un élément dont la poésie a coutume de vivre : la sensibilité. Valéry a mêlé les avantages réciproques des deux seules réalités certaines et pures, l'esprit et la matière; on discerne, dans son œuvre, une sensibilité certes, la sensibilité de l'intelligence. Sa poésie réalise l'union directe et parfaite de l'idée et de la sensation sans l'intermédiaire obligé du sentiment, élément trouble et fuyant sans rapport avec la sécurité. La sensation, service sûr des renseignements universels; la pensée, usine centrale qui les utilise et les

combine; que viendrait faire ici le cœur, sinon déranger l'ordre des connaissances, changer les proportions et renverser la balance des heures?

Si le sentiment est exclu de cette œuvre, on n'y trouve par conséquent ni la femme, ni l'amour et elle ne contient aucun vers d'amour, pas même ceux de la Fausse Morte, comme on pourrait le croire.

Cette union radicale est symbolisée elle-même dans *L'Ame et la Danse*. Mise en corps, pour ainsi dire, d'une dialectique, cette œuvre révèle son secret plus que toute autre. Comment douter du sens figuré quand Socrate salue l'arrivée des danseuses en s'exclamant : « Quelle vive et gracieuse introduction des plus parfaites pensées! » (45)

Subjugué par les pensées, on les regarde, on les différencie, on en disserte, premier stade de la curiosité intellectuelle; mais bientôt l'attention devient plus exigeante, « la reine du chœur n'est pas encore entrée » et Phèdre aussi s'éveille à cet intérêt plus aigu : « Et qui donc règne sur ces abeilles? » (46)

Athikté paraît et toute l'admiration qu'elle soulève proclame qu'elle est l'intelligence faite femme. Athikté marche, intelligence créatrice qui « semble énumérer et compter en pièces d'or pur ce que nous dépensons distraitement en vulgaire monnaie de pas, quand nous marchons à toute fin » (47).

Athikté danse, et ses pas martèlent ses idées et les « lèvres sont envieuses de la volubilité de ces pieds prodigieux » (48).

L'Intouchée, par la perfection de son art, par la science inconnue de sa danse, suscite, plus que ses claires sœurs, des conjectures fréquentes et fécondes; cependant,

(45) *L'Ame et la Danse*, p. 19.
(46) *Id.*, p. 21.
(47) *L'Ame et la Danse*, p. 29.
(48) *Id.*, p. 37.

comme il a défini le symbole des premières apparitions, Socrate définit encore celui d'Athikté : « Ne sentez-vous pas qu'elle est l'acte pur des métamorphoses? » (49)

Il n'y a donc aucun doute; la métamorphose ne se dément pas : la danse, symbole de l'acte; la danseuse, matérialisation de l'idée; Athikté, personnification de l'intelligence. Un lecteur lent eût d'ailleurs compris l'indication du titre : *L'Ame et la Danse* est la juste traduction poétique de l'Intelligence et son mouvement.

Un autre effet de l'intellectualité exclusive du sujet est la prétendue obscurité du texte. Valéry n'est pas un auteur obscur, mais un auteur difficile; il n'a pas péché contre le génie de sa race et de sa tradition. Le tout pour celui qui déchiffre est de ne pas diminuer le texte, de ne pas lui prêter, de s'y tenir, d'expliquer Valéry par Valéry (50).

Tentons de défendre l'écrivain du reproche d'obscurité, mais auparavant, vidons une querelle. C'est agir en pion, diront plusieurs, que de s'acharner au sens de ces vers admirables. J'accorde qu'il est peut-être des poètes qu'il suffit de « sentir », mais je ne puis l'admettre pour Valéry; c'est méconnaître la plus grande partie de son effort, c'est mutiler sa victoire, c'est avoir lu bien distraitement ce qu'il a écrit *Au sujet d'Adonis* et faire bon marché de ses affirmations : « Les choses du monde ne m'intéressent que sous le rapport de l'intellect; tout par rapport à l'intellect (51). » En se contentant de « sentir », qu'on prenne garde de donner dans le piège de la facilité et d'arguer de sa paresse d'esprit. On peut me ranger,

(49) *Id.*, p. 46.

(50) En ce faisant, on arrive à la conviction qu'il n'y a pas plusieurs interprétations possibles, mais une seule; il faut rejeter telle ou telle idée vague exprimée en mots mal définis; il y a *une* interprétation pour laquelle tout devient clair; le texte est si dense et si serré que le plus souvent, si on ignore encore la seule bonne leçon voulue et précisée par le poète, c'est qu'on a glissé trop vite sur cette épithète, qu'on a omis de restituer tout son sens à tel mot, qu'on s'est laissé charmer par cet hémistiche dont la valeur orchestrale paraissait suffisante. C'est l'évidence de l'interprétation qui est sa preuve.

(51) La Crise de l'Esprit, *Variété*, p. 23.

après cela, parmi ceux qui ont besoin de comprendre. J'y consens. Je suis, là, en excellente compagnie et j'y rencontre Léonard de Vinci devisant :

L'amour d'un objet, quel qu'il soit, est fils de sa connaissance.

L'amour est d'autant plus fervent que la connaissance est plus certaine.

§

Les poèmes de *Charmes* ne sont pas si difficiles en eux-mêmes; chacun d'eux laisse transparaître l'idée de son existence; aussi convient-il de se limiter à une explication de l'ensemble qui, par contre-coup, aura son importance, quant au détail. Chaque vers s'est expliqué pour moi lorsque j'eus découvert l'économie du recueil. Une particularité typographique me mena à la trace. En cherchant la page d'un poème, à la table des matières, je vis, pour la première fois, des titres en caractères gras, d'autres en caractères plus petits sous la dépendance des premiers. Cette disposition affirmait chez Valéry, amoureux de la construction, et qui restreint la part du hasard, une volonté de groupement qu'il ne fallait pas négliger. Je ne m'arrêtai point à l'idée que l'édition antérieure offrît un autre ordre : le poète a répété que le génie est affaire de réflexion, de volonté, de raisonnement, que la perfection, non atteinte d'emblée, est lentement bâtie; le changement même qu'il a apporté dans cet ordre prouve une intention; les tâtonnements qui précèdent n'importent pas; seule compte la coordination définitive. Guidé par elle, on comprend les changements et le groupement actuel, et *Charmes* apparaît comme un édifice dont les bases annoncent le relief du faîte — un de ces monuments qui chantent dont parle Eupalinos.

Je répète que les quatre poèmes groupés sous le titre *Aurore* racontent la lutte de l'âme — ou du moins d'un principe spirituel — vis-à-vis de l'obstacle, ou pour s'en

arracher (*Aurore*), ou pour s'en plaindre (*Le Platane*), ou pour le dominer (*Air de Sémiramis*), ou pour l'utiliser (*Cantique des Colonnes*).

La seconde partie porte le titre général : *Fragments du Narcisse*. L'âme libérée se regarde et s'aime; son premier spectacle et son premier amour, c'est elle-même, d'où le mythe de Narcisse; son amour ou, si l'on veut, sa connaissance de soi, n'est pas encore assurée, elle s'étonne d'exister; elle cherche le réel, elle-même ou ce reflet d'elle-même, aperçu dans les eaux, plus beau, mais ridé des mêmes volontés?

Dès que l'âme sent sa force libre, elle la désire dirigée et usée : « J'ai grand besoin d'un prompt tourment. » Et dans *L'Abeille*, elle invoque « l'alerte d'or », la pensée, tourment humain, la pensée qui engendre la pensée (52). Quand Socrate se plaint de ne posséder « la puissance légère » qui permette de s'exprimer, Phèdre le presse : « Parle, parle... Je vois l'abeille sur ta bouche »; c'est la même allégorie.

Et maintenant, sûre de son essence, l'âme s'en grise, elle comprend enfin qu'elle est esprit et, dans sa certitude, jouit trop avidement de son bien. Mais sa démesure est punie :

> O ma mère Intelligence
> De qui la douceur coulait,
> Quelle est cette négligence
> Qui laisse tarir son lait?

Quelle indication que ce poème intitulé *Poésie*, où Valéry appelle Intelligence ce qu'on est accoutumé d'appeler Muse ou Inspiration! Il avait déjà défini la beauté : « Un rêve de vigilance et de tension que ferait la Raison elle-même! » (53)

(52) Interprétation confirmée par un autre passage de *L'Ame et la Danse*. A la demande d'Eryximaque, Socrate vient de lui donner la nourriture spirituelle d'une idée, et Phèdre de s'écrier : « Voici précisément — comme si de ta bouche créatrice naissaient l'abeille et l'abeille, et l'abeille, voici... etc. », p. 18.

(53) Ce poème et cette définition avec le chapitre *Au sujet d'Adonis* et

L'âme ne connait pas longtemps la simple joie de vivre, sa « mère Intelligence » lui réserve des dons plus rares; une à une, dans son silence, elle lui enverra les idées, comme des *Pas*.

La *Ceinture*, un des poèmes les plus difficiles de *Charmes*, c'est la bande colorée du monde qui se déroule aux yeux du poète, c'est le lien qui le rattache à la magie des choses, retient son attention au dehors et le détourne de lui-même. La beauté de l'univers ne le captive pourtant qu'une minute et le laisse bientôt seul avec soi-même :

Absent, présent... Je suis bien seul,
Et sombre, ô suave linceul.

L'enchaînement des poèmes s'impose donc : l'âme a écouté les *pas*, les idées, la voici distraite par le spectacle extérieur, tandis que, incréée, l'œuvre attend : La *Dormeuse*. J'ai hésité longtemps, sur le sens de ce poème, jusqu'à ce qu'un passage de *Au sujet d'Adonis* me l'éclairât :

Un homme s'est avancé au moyen du temps, contre une pierre; il s'est glissé difficilement le long d'une *amante si profondément endormie dans l'avenir*, et il a contourné cette créature peu à peu circonvenue, qui se détache enfin de la masse de l'univers, comme elle fait de l'indécision de l'idée. La voici un monstre de grâce et de dureté, né, pour un temps déterminé (*Variété*, p. 63.)

Si l'on est autorisé à voir dans la première partie du livre les efforts graduels de l'âme libérée, la deuxième partie montre les mouvements et la grâce de cette liberté. La force de l'âme est créatrice et jusqu'à présent l'âme n'a fait que porter des idées *non* exprimées; le récit de ses labeurs commence avec la Pythie. Dans la conquête de l'expression, elle retrouve son obstacle, son ennemi, sa propre impuissance, symbolisée dans l'inertie et le désir de

les réflexions de l'*Introduction* constituent une théorie complète de l'inspiration; point n'est besoin de commenter Valéry à ce sujet; il s'est commenté lui-même.

son corps. Cependant, la victoire est assurée et l'âme s'exprime désormais.

Honneur des Hommes, Saint Langage.

Dans le chant que l'âme s'est créé, dans le travail délicat du Saint Langage, tout n'est pas obtenu de la même manière :

Les dieux, gracieusement, nous donnent *pour rien* tel premier vers; mais c'est à nous de façonner le second, qui doit consonner avec l'autre et ne pas être indigne de son aîné surnaturel. Ce n'est pas trop de toutes les ressources de l'expérience et de l'esprit pour le rendre comparable au vers qui fut un don.

Est-ce abuser du texte que de voir dans *Le Sylphe* le vers donné, dans *L'Insinuant* le vers qu'il faut composer?

La Fausse Morte, celle « en qui revient la vie », c'est l'œuvre inachevée dont la pensée harcèle le poète et l'oblige aux affres des créations recommencées.

La troisième partie raconte donc l'âme en travail. Dans la tétralogie suivante, au travail du hasard, au travail inspiré et qui a abouti à l'œuvre inachevée, succède le travail systématique : l'intuition se transforme en connaissance; c'est le sujet du long et admirable poème *Ebauche d'un Serpent,* où se lit cette extraordinaire apostrophe au soleil, complice de l'esprit du mal, parce qu'il donne un aspect au néant, parce qu'il dore le Mensonge initial. A la connaissance est liée l'idée de la méthode, nous le savons déjà; et la méthode naît d'une architecture du cerveau, architecture rendue palpable et visible dans *Les Grenades.*

Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains
Je crois voir des fronts souverains
Eclatés de leurs découvertes.

Poème où l'idée se fait savoureuse, juteuse et vermeille

comme un fruit : je n'ai pas trop dit en parlant de la volupté de l'abstraction, l'idée devenue sensation.

Dans ce cerveau préparé, le projet éclôt, se diffuse, se disperse et l'enivre.

> Perdu ce vin, ivres les ondes!...
> J'ai vu bondir dans l'air amer
> Les figures les plus profondes... (54)

L'imagination s'empare du projet et propose à la pensée le truchement des images : *Intérieur.*

Le Cimetière marin trouve tout naturellement sa place dans cette chronologie. Calme de la mer, et calme de vie intérieure; dans ce silence monte la pensée qui cherche à exister dans un poème, puis l'instinct emporte le beau travail comme la tempête rompt la vague. *Le Cimetière marin* fixe ce moment

> Entre le vide et l'événement pur,

ce moment où le poème est né, mais pas encore terminé, cette phase inavouée du travail poétique où luttent la force convergente de l'esprit et l'instinct de dispersion.

Après le travail, après cette lutte inconnue, le poète sera son propre Pindare et se décernera la gloire intime d'une *Ode secrète.*

Ce qu'il glorifie en lui, c'est le *Rameur* dont la dureté glisse sa barque au mépris des *Charmes.*

Et voici enfin, dressée sur le piédestal de tant de beaux poèmes, l'image de l'œuvre accomplie, *Palme,* apaisement des luttes, tranquille accord du pouvoir créateur et des forces contraires. L'âme a donné son fruit. Seul poème qui existe seul, car il est l'aboutissement des autres, il répond au premier. Si le recueil s'ouvre sur une

(54) Ici encore, un passage de prose m'a livré le sens précis du poème qui s'entend dès qu'on a découvert le sens de « perdu ». « Une goutte de vin tombée dans l'eau la colore à peine et tend à disparaître, *après une rose fumée* (expression reprise telle quelle dans le poème et constituant un vers). Voilà le fait... quel étonnement (La Crise de l'Esprit. *Variété,* p. 31.) Même sens de « perdre » dans la *Jeune Parque* : « Grands dieux, je perds en vous mes pas déconcertés. »

aurore où l'âme s'éveille, il se ferme sur le spectacle de la tâche terminée et parfaite.

La courbe que dessine la suite de ces poèmes se trace donc aisément. *Charmes* apparaît comme l'histoire du poème, ou l'histoire de l'énergie créatrice dès le moment où elle se lève jusqu'à celui où elle épanouit sa « profusion ». Cette courbe s'apparente à la ligne générale de la pensée valéryenne en ce qu'elle rend conscient un travail obscur. A la fois objet et sujet de sa méditation, le poète a réussi, dans l'enfantement d'une œuvre, à arrêter, selon son goût (55), le fugace, l'instantané et les états intermédiaires auxquels nous sommes ordinairement distraits ou dont nous nous plaisons à exagérer le mystère. Chacune de ces minutes est immobilisée en un poème mouvant, halte instable d'un progrès continu.

Telle est l'architecture savante et simple de *Charmes.*

§

Reste *La Jeune Parque.* Elle surtout m'a demandé un long effort, partant un long amour. Vers d'une telle beauté qu'il semble impie d'en disséquer le sens. Vers si chargés de sens, qu'il semble impie de se contenter de leur beauté. Vers si difficiles qu'il semble téméraire de les vouloir entendre.

Résignons-nous à l'audace et à l'impiété.

Nous n'abordons d'ailleurs pas cette œuvre sans en posséder déjà quelques clefs. *Charmes* a révélé quelques moyens du poète et notamment l'usage d'un vocabulaire personnel que l'on peut établir assez rapidement et qui évite l'odieux jargon psychologique. Il y a aussi les points de repère des passages faciles. Et surtout, comme pour chacune de ses œuvres en vers, on en retrouve le résumé poétique dans une page de prose qui en est l'exact argument.

(55) Cf. : « Je n'aime rien tant que ce qui va se produire. » *L'Ame et la Danse*, p. 35.

Elle est une femme qui danse, et qui cesserait divinement d'être femme, si le bond qu'elle a fait, elle y pouvait obéir jusqu'aux nues. Mais comme nous ne pouvons aller à l'infini, ni dans le rêve ni dans la veille, elle, pareillement redevient toujours elle-même; cesse d'être flocon, oiseau, idée; — d'être enfin tout ce qui plut à la flûte qu'elle fut, car la même Terre qui l'a envoyée la rappelle, et la rend toute haletante à sa nature de femme et à son ami (56).

Le poème prévient donc que la Jeune Parque, s'évadant de sa nature infirme de femme, pour exister jusqu'à l'extrême d'elle-même, de son essence d'être, retombera de cet absolu dans le relatif heureux de la vie.

Une vierge sent monter en elle une angoisse dont elle demande la cause au ciel étoilé, occasion de l'ode splendide :

Tout-puissants étrangers, inévitables astres.

Puis, elle regarde en elle :

Je me voyais me voir, sinueuse et dorais
De regards en regards mes profondes forêts,
J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.

Réservons un instant la valeur symbolique du serpent. Dans la blessure qu'il lui a faite, elle aperçoit une autre Parque :

Dieux! Dans ma lourde plaie une secrète sœur
Brûle!... qui se préfère à l'extrême attentive.

Et le mythe s'éclaire dans l'apostrophe au serpent :

Va, je n'ai plus besoin de ta race naïve.

Elle dit expressément pourquoi elle le repousse : à la faveur de la souffrance qu'il lui inflige, lui, la connaissance, elle goûte à la science décevante de l'introspection :

Ma surprise s'abrège et mes yeux sont ouverts.
Je sais...

(56) *L'Ame et la Danse*, p. 17-18.

A force donc de regarder en soi, d'être attentive extrêmement, la Parque va commencer à se connaître et, devenant consciente, elle peut chasser l'instrument désormais inutile :

> Va chercher des yeux clos pour tes danses massives.

Une fois cette interprétation acceptée, le sens du poème se déroule sans difficulté.

Née à l'étude de soi, la Jeune Parque ressent à la fois l'inquiétude et la fierté de ses futures découvertes tandis que, nouvelle, elle se quitte :

> Adieu, pensai-je, Moi, mortelle sœur, mensonge.

Et l'adieu se prolonge; elle se revoit avant la blessure, se décrit avec un amour exquis et « regrette à demi cette vaine puissance » de l'être inconscient.

La voici maintenant détachée de la beauté du jour :

> Loin des purs environs, je suis captive...

Et dans son nouvel horizon, elle consulte l'aspect nouveau de ses anciens paysages,

> Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux, etc.;

elle dit l'ennui d'une vie où tous les événements brillaient comme des joyaux pareils :

> J'étais à demi morte, et peut-être, à demi
> Immortelle, rêvant que le futur lui-même
> Ne fut qu'un diamant fermant le diadème...

Elle évoque le souvenir d'un soir d'amour et s'étonne et rougit d'avoir pu, impulsive et palpitante, croire à la communion sentimentale.

Désormais, elle cesse de penser le monde qui, par ce fait, n'existe plus.

> Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige (57).

Une idée analogue se perçoit dans un passage de *L'Ame et la Danse* :

(57) Même idée dans *La Ceinture* de *Charmes*.

Elle tourne, et tout ce qui est visible se détache de son âme; toute la vase de son âme se sépare enfin du plus pur; les hommes et les choses vont former autour d'elle une lie informe et circulaire...

Mais dès que « notre âme se purge de toute fausseté, et qu'elle se prive de toute addition frauduleuse *à ce qui est*, notre existence est menacée » (58), dès que notre pensée monte vers sa lucidité, elle se rapproche de la mort.

> O mort, respire enfin cette esclave de roi :
> Appelle-moi, délie!... Et désespère-moi,
> De moi-même si lasse, image condamnée!...

Mort suprême, mort spirituelle de l'être qui a tout dépouillé, sans rapport avec la mort vulgaire, « netteté désespérée » dont M. Teste a tué toutes ses joies, « froide et parfaite clarté » de celui qui voit « les choses comme elles sont » (59).

Cependant, la Jeune Parque aspire à se perdre dans cette mort choisie et la conjure de se hâter, car :

> Demain, sur un soupir des bontés constellées,
> Le printemps vient briser les fontaines scellées.

Et elle subit d'avance, dans son corps, l'exaltation de la tendresse printanière; qui l'emportera?

> Lumière!......... Ou toi, la mort!

Comme elle craint d'être reprise par la vie, et, femme, de céder à son destin d'amour! Pourtant, de toute son horreur, elle s'y refuse :

> Peuple altéré de moi suppliant que tu vives,
> Non, vous ne tiendrez pas de moi la Vie!...

De tout son rare désir, elle limite son attention à sa nouvelle souffrance :

> Je n'implorerai plus que tes faibles clartés
> Longtemps sur mon visage envieuse de fondre,
> Très imminente larme, et seule à me répondre,

(58) *L'Ame et la Danse*, p. 52.
(59) *L'Ame et la Danse*, p. 53.

Larme qui fais trembler à mes regards humains
Une variété de funèbres chemins.

Elle suit, sur le sol glissant, le pénible chemin qui pénètre en elle, tout proche de la vie instinctive et houleuse, car, malgré sa ferveur d'exhaustion, son moi antérieur a persisté.

Mystérieuse Moi, pourtant, tu vis encore!...
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore
Amèrement la même...

L'aube va, en effet, opérer le recommencement fade, brillant, inévitable; ses sens et le sommeil vont la posséder et, dans le vertige de sa vie innocente retrouvée, monte sa belle prière au corps et au monde :

Salut! Divinités par la rose et le sel, etc.

Dans un dernier effort, pourtant, elle envisage encore une fois la minute funeste et meilleure où elle fut si près de la mort spirituelle :

Je soutenais l'éclat de la mort toute pure.
Mon corps désespéré tendait le torse nu
Où l'âme, ivre de soi, de silence et de gloire,
Prête à s'évanouir de sa propre mémoire,
Ecoute, avec espoir, frapper au mur pieux
Ce cœur, — qui se ruine à coups mystérieux
Jusqu'à ne plus tenir que de sa complaisance
Un frémissement fin de feuille, ma présence...

Vaine réminiscence, car elle a appris qu'elle ne peut y durer, que le soleil la restitue « au rire universel », que l'intelligence a trop de goût et trop d'avidité pour le spectacle et elle excuse sa douceur :

— Mais qui l'emporterait sur la puissance même
Avide par tes yeux de contempler le jour
Qui s'est choisi ton front pour lumineuse tour?

Puisque la conscience renferme ses secrets, la Jeune Parque, sévère pour elle-même, s'oblige du moins à s'observer, à observer son retour et sa descente vers l'existence quotidienne.

... Enseigne-moi par quels enchantements
Lâche que n'a su fuir sa tiède fumée
Ni le souci d'un sein d'argile parfumée,
Par quel retour sur toi, reptile, as-tu repris
Tes parfums de caverne et tes tristes esprits.

Mais « comme l'oiseau se pose », la Jeune Parque consent au sommeil et elle chante le lit, lieu de sa métamorphose nocturne, lieu de son réveil délicieux; elle quitte sans grand regret la conscience d'être tandis que sa jeunesse, faite pour l'élan, répond à l'appel du soleil et de la mer.

A première lecture, et au sens propre, *La Jeune Parque* est l'histoire d'une jeune femme, blessée par l'amour, qui s'émeut au souvenir de son innocence, lutte contre l'emprise de son corps, se laisse envahir par le printemps et salue, au matin, la lumière et la vie.

La première valeur symbolique qu'on lui peut prêter est celle de l'antinomie de l'âme et du corps, explication simpliste et qui laisse obscurs encore bien des passages. On est plus près de la vérité si, quand rappelant « la femme qui cesserait divinement d'être femme », on considère le corps lui-même comme un symbole; le corps, belle chose vivante et vibrante, vie instinctive, pulpe de l'intelligence, intelligence lui-même, intelligence réceptrice et aveugle; se substituant à cela, un principe éclairant : la conscience.

Le sujet de *La Jeune Parque* est donc l'opposition entre deux états de l'intelligence et le passage de l'un à l'autre. Premier état : intelligence inconsciente, corps avide, intelligence qui est une chair, assoiffée et affamée, sollicitée et amoureuse, créée pour l'acte et la vie. Deuxième état, intelligence consciente, puissance qui se consume à se connaître.

La Parque qui a les yeux clos symbolise le premier état; la Parque qui a les yeux ouverts, symbolise le second; la victoire, comme dans *Le Cimetière marin*, comme dans *Eupalinos*, quand Socrate épilogue sur le caillou,

reste à la force qui se joue de l'effort humain, à la force de l'instinct.

> Je te chéris, éclat qui semblais me connaître,
> Et vers qui se soulève une vierge de sang
> Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant!

Telle qu'elle se présente, avec sa beauté formelle, l'étendue de son sujet, la disponibilité de ses moyens, il ne serait pas déplacé de faire un commentaire scolastique de *La Jeune Parque* et de lui attribuer les quatre sens différents que Dante souhaitait à tous les écrits. En plus du sens littéral et du sens allégorique évidents, elle comporte un sens moral en ce qu'elle initie le vulgaire à une vérité nouvelle; elle comporte même le sens anagogique si l'on comprend bien qu'elle élève une louange à la gloire éternelle de l'esprit.

La Jeune Parque est donc un poème philosophique qui prouve l'excellence du genre. Il transpose une idée abstraite et revêche, l'intelligence devenant conscience, dans une langue nombreuse et dense, et par des images vraies comme la fuite du temps. Il atteint la pureté de l'idée à travers la pureté de la sensation. La matière du vers devient transparente; on suit à travers son tissu le fil nerveux qui conduit la pensée. Paul Valéry regrettait tantôt que nous n'eussions point de poète de la connaissance; il n'avait pas prévu sans doute qu'il serait l'auteur de *La Jeune Parque*.

§

Ce qui frappe donc, si nous allons au delà de notre jouissance de lecteur, si nous réfléchissons à cette œuvre, c'est sa merveilleuse unité. Toutes ses pages sont enfermées dans un cycle parfait qui oblige à déduire que Valéry non seulement comme poète a une vision personnelle de l'art, mais comme penseur a une vision personnelle du monde. Unité de l'œuvre, preuve de l'unité de la vision, de l'unité de l'esprit.

Dans les deux courants qui se partagent la littérature et qui entraînent les œuvres, Valéry se range, de ce fait, parmi ceux qui ont préféré la synthèse à l'analyse. Synthèse, procédé de pensées équilibrées pour qui l'analyse n'est jamais son propre but, mais un moyen. L'unité de l'œuvre de Valéry suffirait à le classer dans cette meilleure tradition, mais nombre de ses habitudes l'attestent aussi : l'emploi du symbole, le souci du faire, l'importance du construire, son goût de la géométrie, la place donnée à l'architecture, la tendance au silence; alors que l'analyse bavarde, la synthèse diminue les propositions, crée des définitions, établit des postulats, réduit les termes dont la limite est le silence. Car le silence, pour Valéry, pour Teste, pour Socrate, n'est pas le signe du vague ou d'une insuffisance, n'est pas non plus un mépris ou un découragement; c'est un aboutissement, c'est la pointe finale du triangle de leur connaissance.

§

J'ai effleuré ou même omis des questions importantes : la technique, la théorie de l'inspiration, l'héritage de Platon et de Mallarmé, je n'ai pas même touché à celle de son style. Les premières parce qu'elles sont apparentes, résolues déjà dans Valéry ou par la critique, la seconde parce que, là surtout, j'aurais pesé sur le plaisir personnel de chacun.

J'ai essayé plutôt d'ajouter à l'admiration qui naît de la jouissance l'admiration qui naît de l'entendement; j'ai essayé d'esquisser les traits de la physionomie intellectuelle du poète, d'en louer la vigueur et la prudence, l'intellectualité et la plasticité, la hauteur et l'universalité et, pour tout dire, sa nécessaire aristocratie.

E. NOULET.

LE NU AU THÉATRE

—

Le nu tend de plus en plus à s'établir au théâtre, et si la majorité du public semble acquise à ce genre de spectacles, l'autorité n'en continue pas moins à les surveiller d'un œil jaloux, prête à brandir ses foudres à la moindre occasion. C'est qu'à ses oreilles le mot *nudité* ne saurait rendre d'autre sens que celui *d'obscénité* (1). Il n'en fut pas toujours ainsi.

Dans l'antiquité païenne, chez les Grecs et chez les Romains, le nu s'étalait librement dans la rue et au théâtre. Le Christianisme n'était pas encore venu noter la Chair d'infamie et saint Jérôme n'avait pas jeté son cri d'alarme à travers le monde : *Diaboli virtus in lumbis est.* Néanmoins, en dépit des prescriptions du Dogme, les pratiques païennes se poursuivront longtemps encore dans l'âge chrétien et, durant quinze siècles, le nu ne se verra proscrit ni des cérémonies civiles officielles ni des *Mystères* que l'Eglise faisait représenter dans ses temples et monastères, ou qu'elle patronnait en place publique. Des personnages nus figuraient dans les scènes de la Passion et, quand je dis *nus*, entendez *nus*, ce qui s'appelle *nus*, aussi complètement *nus* que les bateleurs de Rome et d'Athènes, c'est-à-dire sans le moindre ornement de rigueur. M. Petit de Julleville nous l'affirme, qui passe pour l'homme le mieux renseigné des origines de notre théâtre. Les textes qu'il reproduit des anciens *Mystères* sont d'ailleurs suffisamment explicites.

(1) On l'a bien vu à la rigueur dont elle frappa en 1893 les organisateurs du *Bal des Quat'-z-Arts* et la d^lle Sarah Brown, modèle de profession, coupable d'y avoir figuré en costume de travail.

C'est ainsi que Jésus demeurait, sur la scène, dépouillé de ses vêtements :

> Tout aussi nu qu'un vers de terre.

Ses bourreaux se glorifiaient de ne lui avoir laissé :

> Grand, ni moyen, ni petit drap
> Dont il sût couvrir un seul point.

Ce qui l'établit encore, c'est la réflexion abominable d'un crucificateur interpellant sa victime en ces termes :

> Je crois que ta chair est retraite.

Et des acteurs se mettaient, par dérision, en posture de lui montrer ce que les vers suivants vous désigneront suffisamment :

> Arregarde, il est velu !
> Jesus ! arregarde la lune !

On conçoit que de tels excès aient amené, en 1548, le Parlement à interdire les jeux de la *Confrérie de la Passion*. L'Eglise, elle-même, avait fini par condamner ces représentations, moins pour leur indécence qu'à cause des traits de satire que les auteurs s'étaient enhardis, peu à peu, à lui décocher. Notre théâtre, issu d'elle, allait abandonner les sujets religieux pour les sujets profanes. La licence, loin d'en être refrénée, ne s'y débridera que mieux. Nous en avons pour garant le procès intenté à Laffemas, cent ans plus tard (1678). Ce Laffemas, qui a laissé réputation de tortionnaire, avait été, paraît-il, dans sa jeunesse, un joyeux luron, ami de la farce, et qui ne dédaignait pas de monter sur les tréteaux. Il avait fait partie d'une troupe de comédiens de campagne. Il excellait dans les rôles de *Gros-Guillaume*. C'est ce que lui reprochaient ces messieurs de la Chambre des Requêtes, lorsqu'il fut question de l'admettre dans leur sein. Plusieurs s'opposaient à sa nomination. Il y eut débat en conseil privé. Laffemas fut appelé à se justifier des accusations portées contre lui. Le plus fougueux de ses adversaires, l'avocat Montauban, prétendait l'avoir vu jouer en public et s'y déculotter, pour faire rire

l'assistance. Laffemas s'obstinait à nier. Montauban en vint à concéder que la méprise était possible. « Sans doute, disait-il, je ne puis le reconnaître formellement puisqu'il était enfariné, mais la preuve en peut être fournie séance tenante par un gros poireau velu qu'il porte à la fesse gauche et qu'on voyait bien clairement quand il levait sa chemise. S'il plaisait au conseil d'ordonner que le prévenu vînt en un coin, mettre chausses bas... » Le Conseil n'en fit rien. Laffemas plaida lui-même sa cause et la gagna, mais ce qu'il faut retenir de l'incident, c'est qu'une telle accusation pût se produire avec vraisemblance, étant données les pratiques alors en usage sur les tréteaux forains.

§

Ce n'est qu'au XVIIe siècle, sous le règne de Louis XIV, où la tragédie, renouvelée de l'antique, allait prendre définitivement possession de la scène française et s'élever à son plus haut point de perfection, que le nu disparut (j'entends du théâtre officiel), pour se réfugier sur les scènes privées. Les grands seigneurs et les financiers se piquaient d'avoir leur théâtre, où de jolies filles s'exposaient aux regards, à huis clos et sans voiles. La femme de Molière parut nue sur celui que Fouquet avait fait édifier dans son château de Vaux. L'histoire a gardé souvenir de ce qui se passait, au siècle suivant, sur celui que la Guimard entretenait avec l'aide de son ami, le chevalier de Boufflers. Il en existait bien d'autres. Ces petites scènes clandestines se multiplieront jusqu'à l'époque révolutionnaire. Encore ne suis-je pas sûr que la Révolution leur ait porté le dernier coup. A leur vogue, toutefois, se substituera celle des reconstitutions de danses grecques dont lady Hamilton fut l'initiatrice inspirée, et celle des tableaux vivants qui, se poursuivant, sous le second Empire, jusque dans les salons des Tuileries, entretiendront, chez nous, la religion du nu et de tout ce qui lui ressemble.

Ce que l'Eglise n'avait pu obtenir, Louis XIV l'obtint,

servi en cela par les circonstances. Un vent d'austérité soufflait alors, venu de la Réforme d'une part, de la doctrine janséniste de l'autre et, en troisième lieu, de l'influence des précieuses qui, donnant le ton à la société, l'avaient, à l'avènement du monarque, inclinée au respect des convenances. Ces dames avaient décrété la pruderie à l'ordre du jour. Tallemant des Réaux s'étonnait que la marquise de Rambouillet (la belle Arthénice, célébrée par les poètes) ne voulût plus que l'on prononçât de mots crus en sa présence. « On a beau dire, s'exclamait-il à tout venant, elle exagère ! »

Il n'était donc plus question de montrer en public ce qu'on n'osait même plus nommer dans les conversations privées.

La condamnation officielle du nu persista, au théâtre, jusqu'au début du xxe siècle, où l'art de la danse devait l'y ramener. Le nu féminin, plus discret que l'autre, plus suggestif et plus fourni de complicités, devait s'y réhabiliter le premier, mais non sans luttes ni persécutions, là même où il semblait tout indiqué, chez ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra.

Primitivement, chez nous, ce corps de ballet ne se composait que de messieurs. C'est que l'on avait gardé mauvais souvenir de la représentation donnée cent ans auparavant, à l'hôtel de Bourbon, par Géloso et ses ballerines italiennes. Les honnêtes gens de l'époque, qui s'accommodaient pourtant des obscénités de la farce, mais où à vrai dire ne figuraient que des hommes, avaient été choqués de voir, sur la scène, des femmes faire montre de leurs seins. Pierre de L'Estoile nous en assure, qui nous parle de ces seins d'un air dégoûté : « Ces dames, dit-il, les faisaient aller par compas et mesure, comme une horloge ou, pour mieux dire, comme les soufflets des maréchaux. » En somme, l'effet avait été désastreux, et c'est pour ne pas le renouveler que, lors de l'institution de notre Opéra, on avait exclu les dames du corps de ballet. Ces messieurs de la

danse, costumés en femmes à l'occasion, suffisaient aux amateurs fervents de la chorégraphie.

Ce n'est qu'en 1681 que Lulli, fort de l'appui de hauts personnages, prit la hardiesse d'introduire des femmes dans son opéra : *Le triomphe de l'Amour.* Hardiesse tempérée de quelque prudence, puisqu'il s'agissait d'un unique quadrille du beau sexe, noyé dans un flot masculin. Ces dames étaient quatre, en tout et pour tout. Néanmoins le succès fut vif. Le public avait perdu les préventions d'un autre âge. Les petits-fils applaudirent ce que leurs grands-pères avaient failli siffler. Ils ne prirent aucun déplaisir à voir osciller en cadence les seins de ces dames. Lulli en profitera pour enrôler d'autres danseuses. Le corps de ballet actuel de l'Opéra était créé.

§

Les seins de ces dames avaient désormais conquis droit de cité, mais pas leurs jambes. Les danseuses continuaient à s'empaqueter de longues et larges jupes, ce qui ne pouvait manquer d'entraver leur essor. Inconvénient d'autant plus fâcheux que l'art de la danse consistait presque uniquement, alors, en cabrioles et en pirouettes. Leurs jambes brûlaient de s'en affranchir, sans oser braver les foudres de l'opinion et de l'autorité. Bientôt, pourtant, allait s'ouvrir l'ère du mollet. La Camargo en prit la responsabilité à ses risques et périls. Lorsqu'elle parut pour la première fois sur la scène en jupe écourtée, ce fut un beau scandale. Des gens criaient à l'abomination de l'abomination. Il s'en fallut de peu que La Camargo ne fût envoyée au Fort-Lévêque, pour y réfléchir sur l'inconvénient d'attenter à la pudeur de ses contemporains. Néanmoins, la victoire resta au mollet, victoire compromise, à plusieurs reprises, par de pénibles incidents. La danseuse Mariette vit, un soir, en un point de ses évolutions, sa jupe courte accrochée par un clou du décor, et ne parvint à s'en dépêtrer qu'en prenant le public pour confident de ses intimes dessous. Le public d'aujour-

d'hui s'en serait amusé et aurait peut-être esquissé du bout des lèvres le refrain de *Miss Helyett* :

Ah ! le joli point de vue !

mais le public d'alors ne badinait pas avec les convenances. Il entendait être respecté, et parce qu'à la Comédie, où la mode de la jupe courte s'était propagée, pareil accident était survenu à Mlle Maisonneuve, M. le lieutenant de police s'émut, et rendit une ordonnance faisant défense expresse à toutes chanteuses, comédiennes, danseuses et figurantes des théâtres parisiens, de monter sur la scène autrement que pourvues d'un épais caleçon solidement lié aux genoux. C'était reconnaître la liberté du mollet, mais déclarer la cuisse indésirable. La cuisse n'en allait pas moins s'affranchir à son tour avec la complicité du bonnetier Maillot qui, au déclin du XVIIIe siècle, créa le vêtement qui porte son nom (1).

Grâce au maillot, la cuisse pourra s'imposer désormais sans trop de scandale, jusque dans la rue, avec les robes fendues du Directoire. Ce n'était pas du nu. C'en était le simulacre, mais comme dit l'autre, à chaque jour suffit sa peine. Le maillot fit son office de transition. Il n'est plus, aujourd'hui, sur la scène de nos *music-halls*, qu'un lointain souvenir.

§

Après la triple victoire des seins, du mollet et de la cuisse, il semblait que le corps de ces demoiselles dût poursuivre son dépouillement d'un rythme accéléré. Ce n'est pourtant qu'en mars 1908 que mademoiselle Aymos s'avisa de paraître sur la scène des *Folies-Pigalle*, munie de seuls bra-

(1) Les commissaires de police de quartier ne défendaient pas toujours, en matière d'outrages aux mœurs, le point de vue de leur administration. C'est ainsi que lors du procès du bal des *Quat'-z-Arts*, M. Garnot, commissaire de police du IXe arrondissement, se fit citer comme témoin à décharge et vint déclarer au tribunal que le spectacle des modèles nus qu'il avait vu promener en palanquin, au milieu d'un cortège artistique, lui avait paru moins indécent que ce qu'il avait eu, maintes fois, sous les yeux, dans son service, aux bals de l'Opéra.

celets et d'un simple nœud de soie rose. Un petit public d'initiés lui fit fête, mais le monde entier n'avait pas les yeux fixés sur le théâtricule des *Foliès-Pigalle* et la manifestation serait sans doute passée inaperçue si la *Ligue contre la licence des rues* dont le président était alors M. le sénateur Bérenger, de bruyante mémoire, n'avait jugé à propos d'en jeter feu et flammes et de réclamer bruyamment l'intervention des pouvoirs publics.

La ligue obtint les poursuites qu'elle avait sollicitées. Un commissaire de police fut délégué aux *Folies-Pigalle* avec l'ordre de s'indigner tout rouge et de dresser contre l'artiste et son directeur procès-verbal d'outrages aux bonnes mœurs. L'affaire fut évoquée devant la 9e chambre correctionnelle, mais le résultat ne fut pas celui qu'escomptait la *Ligue contre la licence des rues.*

Le président du tribunal, M. Pacton, se couvrant d'une lettre de M. Jules Claretie, académicien, administrateur de la Comédie-Française, disant que le spectacle incriminé ne laissait qu'une impression d'art, estima les poursuites engagées à tort, et rendit, contre les prévenus, un verdict d'acquittement.

Un président de tribunal proclamant les droits de l'Art, n'était-ce pas une chose inouïe ? M. Pacton n'ignorait pas, sans doute, combien le Parquet avait eu la main malheureuse, chaque fois qu'il s'était mêlé d'intervenir dans les questions d'art, pour défendre les bonnes mœurs, et qu'il portait toujours le poids de la réprobation publique pour avoir, hier encore, osé sévir contre les Goncourt, Flaubert, Baudelaire et, tout récemment, contre Willette et Richepin. Il entendait rompre avec de fâcheux errements. L'exposé des motifs de son jugement était, d'ailleurs, un monument de bon sens.

M. Pacton statuait que : « les précautions prises, les jeux de lumière combinés, les gazes artistement préparées et développées, l'éloignement de l'artiste évoluant au fond de la scène, derrière un rideau de tulle, le charme artistique

qui pouvait se dégager de la grâce de ses mouvements et de l'élégance de ses attitudes, le fard dont elle était recouverte, étaient appelés à enlever toute impudeur au spectacle, en donnant l'impression qu'on se trouvait en présence d'une véritable statue animée ».

Mais cet exposé n'était pas seulement un monument de bon sens, c'était aussi un modèle de verve et d'humour dont la Préfecture fit les frais en la personne de son magistrat mandant :

M. le Commissaire, disait le Président du tribunal, n'a pas oublié de mentionner dans son rapport que la demoiselle Aymos était « rasée aux aisselles et au pubis », mais cette précaution, constatée par le magistrat, loin de prêter à la nudité un élément obscène, était de nature, au contraire, à lui enlever son caractère licencieux. Et, d'ailleurs, ce détail, *qui n'a pas échappé à la perception visuelle de M. le Commissaire de police*, devait échapper aux spectateurs *plus sensibles que lui aux impressions d'art, et dont la préoccupation n'était pas exclusive comme la sienne.*

Ajoutez à cela les traits d'ironie acérée dont le pauvre commissaire fut criblé par Me de Moro-Giafféri, le défenseur des prévenus, et vous imaginerez aisément qu'il n'avait guère à se féliciter de sa présence à l'audience, dont il sortit, sous les rires du public, couvert de confusion et, j'oserai dire, le seul condamné. Or, de deux choses l'une : ou le magistrat pensait comme M. le Président Pacton et ne s'était indigné que par ordre, ou il partageait les vues de M. Bérenger. Dans le premier cas, la blessure d'amour-propre que lui infligea le tribunal ne pouvait que s'aviver du sentiment de son iniquité. Dans l'autre, la honte de sa déconvenue s'avivait du remords d'avoir été obligé, en affrontant un spectacle à ses yeux criminel, d'immoler sa pudeur à son devoir. Il était donc deux fois martyr.

Bien entendu, l'Autorité ne pouvait rester sous le coup d'un si rude désaveu. Il fut fait appel du jugement par l'organe du ministère public. Je ne sais plus ce qu'il en advint,

mais l'opinion de M. le président Pacton n'en avait pas moins révélé un état d'esprit nouveau dans la magistrature, dont la *Ligue contre la licence des rues* et, par contre-coup, la Préfecture de police devraient tenir compte désormais.

Pour ce qui est de Mlle Aymos, son procès l'avait si peu discréditée qu'elle se vit, par la suite, ouvrir les portes de l'Odéon. Bien mieux, elle y avait gagné la célébrité et des hommages nouveaux. Un littérateur estimé, M. Georges Normandy, entreprit d'écrire un livre consacré à la défense du nu (1), mais où son image revient si souvent qu'il semble n'avoir eu d'autre but que de le glorifier.

§

Le nu féminin pouvait donc se considérer dès lors comme ayant reçu ses lettres d'investiture. Le nu masculin allait suivre, d'autant plus facilement que le goût des sports lui avait préparé les voies. Les tournois de boxe et de lutte qui, depuis plus d'un quart de siècle, se multipliaient chez nous, y avaient habitué les yeux des spectateurs. Il n'avait plus qu'à se hisser du stade sur les planches. La logique l'exigeait.

J'ai dit que les corps de ballets ne comptaient primitivement que des hommes. Ils s'en étaient vu éliminer, au fur et à mesure, aux siècles suivants, tant qu'au début du nôtre il n'en restait plus trace d'un seul, sinon à l'Opéra, où ils étaient maintenus (d'ailleurs clairsemés), par la vertu de la tradition, du moins sur la scène de nos *music-halls* et des théâtres du boulevard. Par un excès contraire, on n'y enrôlait plus que des dames. Or, voir des gens de même sexe mimer entre eux le geste de l'Amour était un spectacle susceptible d'alarmer certaines consciences. Les évolutions de

(1) *Le nu à l'Eglise, au Théâtre et dans la Rue*, orné d'une préface de Gustave Kahn et d'illustrations assez gaillardes pour effaroucher la pudeur des éditeurs et des libraires. C'est peut-être ce qui explique que l'auteur se soit décidé à faire imprimer lui-même son livre et à le mettre en vente à son domicile particulier, 59, rue du Rocher. Cet ouvrage a paru en 1909 ; tous les exemplaires s'en virent enlevés en un tour de main. On me dit que l'auteur songe à en donner une édition nouvelle, revue et mise au point.

messieurs en jupes ou de demoiselles en culotte prêtaient à la même équivoque, équivoque fâcheuse, que la présence du travesti n'arrivait pas toujours à dissiper. Il était préférable que, dans ces jeux de la volupté, l'homme et la femme reprissent leur rôle naturel. On s'y est enfin résolu. Le spectacle y gagne en vraisemblance comme en moralité.

Néanmoins Tartufe est toujours là, prêt à crier : « Couvrez ce sein que je ne saurais voir » :

> Par de pareils objets les âmes sont blessées,
> Et cela fait venir de coupables pensées.

Sa stupide engeance n'a pas désarmé. Il est toujours de faux dévots que les lauriers de feu M. le sénateur Bérenger empêchent de dormir, et qui ne cessent de tonner contre l'immoralité de nos spectacles, où ils voient un signe de décadence, prouvant ainsi avec quel soin ils n'ont jamais lu Aristophane. Il m'est précisément tombé sous la main, il y a quelque temps, l'une de ces revues bien pensantes qui veulent nous remettre en droit chemin. Son directeur, encore qu'il porte la soutane, a perdu les préventions d'un autre âge, et ne dédaigne plus de s'occuper des choses de théâtre. Il pousse même le scrupule jusqu'à donner dans chaque numéro de sa revue bi-mensuelle le programme des spectacles de la quinzaine écoulée, en les faisant suivre, pour l'édification de ses lecteurs, d'un signe conventionnel qui les qualifie. Ces signes vont de O (spectacles interdits comme licencieux) au chiffre IV (spectacles irréprochables et moraux).

Or, du programme de la dernière quinzaine d'octobre 1926, il n'est qu'une pièce qui obtienne la cote suprême. C'est *Michel Strogoff*, en cours de représentations au théâtre du Châtelet. *Michel Strogoff*, aux yeux de notre rigide censeur de mœurs, passe en intérêt : *Siegfried*, *Carmen*, le *Dictateur*, et, en moralité, les *Noces de Jeannette*.

A la Comédie-Française, le *Bon Roi Dagobert* n'obtient que la cote II (ouvrages répréhensibles). Il en est de même pour la *Dame aux Camélias*. Cela vous donne une crâne

idée de l'homme et vous démontre qu'il n'est pas nécessaire, pour s'octroyer mission d'arbitre, d'avoir reçu l'agrément du Paraclet. Cela vous donne également idée de ce que deviendrait notre littérature dramatique, soumise à une telle juridiction. Ce n'est pas seulement contre l'immoralité de nos spectacles que tonne l'admirateur de *Michel Strogoff*, c'est aussi contre l'immoralité des livres et l'immoralité de la rue. Sur ce dernier point, je lui passerais volontiers condamnation, si je ne le sentais d'humeur à exiger le déboulonnement du Génie de la Bastille et la mutilation du groupe de Rude, à l'Arc de Triomphe.

Les jugements que cette revue porte sur les livres témoignent d'un sectarisme si effarant que je ne puis m'empêcher d'ouvrir, ici, une parenthèse, pour y insister, encore qu'il ne s'agisse que d'un cas personnel.

Le directeur-abbé de cette revue qui se dit catholique, mais qui pue la Vache à Colas, me fait l'insigne honneur de s'occuper de mon dernier livre paru : *La vie intime des commissariats*, et en prend texte pour me dénoncer comme un être « sans religion, enclin à la superstition la plus sotte, et faisant montre d'une indulgence excessive pour l'inconduite ». Enlevez ! c'est pesé. Voilà de la part du saint homme un admirable exemple de charité chrétienne. Encore que je le remercie de cette appréciation, comme d'un coup de réclame, propre à me valoir odeur de sainteté chez les mécréants, je prendrai la permission de lui faire remarquer qu'en s'en prenant à ma superstition, il commet l'imprudence de parler de corde dans la maison d'un pendu. Ma superstition n'est peut-être qu'un effet des leçons de catéchisme, où l'on m'a appris à croire à la vertu des médailles-fétiches, des scapulaires-talismans et des saintes reliques.

Pour ce qui est de ma religion, j'avoue qu'elle diffère grandement de la sienne, toujours prête, comme il se voit trop à son style, à rétablir les dragonnades, les *in-pace* et les bûchers de l'inquisition. Ma religion se fonde

sur l'amour de l'humanité. C'est celle que pratiquait Jésus, qui, lui aussi, faisait montre d'une indulgence pour l'inconduite que mon brave abbé qualifierait d'*excessive*, puisqu'il relevait de ses mains la réprouvée Madeleine et qu'il défendait la femme adultère en disant : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre ! » de sorte qu'il me serait permis de reprendre à mon compte l'apostrophe de Victor Hugo :

Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée !

Et quand ce vénérable oint du Seigneur, plus zélé propagateur du Fouet que de la Foi, après m'avoir morigéné de mes idées « peu élevées » (à son école sans doute), m'accuse d'ignorer la police de province et les juges d'instruction, dont je n'avais pas à m'occuper, il fait preuve d'une mauvaise foi diabolique bien peu sortable à sa condition. Il me calomnie et commet un affreux péché dont le ciel doit s'affliger. Evidemment, nous restons aujourd'hui aussi distants l'un de l'autre que nous nous y serions trouvés il y a deux mille ans. Je ne sais pas s'il m'aurait compté, alors, au nombre des apôtres, mais je suis bien sûr que je l'aurais trouvé, lui, parmi les contempteurs du Christ, car c'est renier le Christ, encore une fois, que de condamner, ne fût-ce qu'en ma chétive et misérable personne, cette indulgence pour nos faiblesses qu'il fut le premier à nous enseigner.

Mais j'ai remords d'enfler la voix au cours d'une étude d'ordre aussi peu renchéri, et je me hâte de revenir du ton grave au ton léger. Je n'ai qu'à choisir parmi les arguments de mon censeur pour y trouver sujet de gaîté. Puisqu'il recommande aux familles pieuses les danseuses court vêtues du Châtelet, c'est donc qu'il ne répudie pas absolument ce genre de spectacles. Il aura beau prétendre que les danseuses sont moins déshabillées au Châtelet qu'ailleurs, ce n'est plus une question de principe, mais un simple point de détail qui nous divise. Et comme dit le poète :

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites.

A moins que M. l'abbé ne se laisse influencer par la devise de Michel Strogoff : *Pour Dieu, pour le Tsar et pour la Patrie !* Cela expliquerait pourquoi, tout en tenant leur exhibition pour répréhensible en soi, il ne s'offense plus, dans la circonstance, des mollets ni des cuisses de ces demoiselles, agités pour une si noble cause. Il estime cette cause suffisante pour conférer à leurs entrechats les plus suggestifs un caractère de haute spiritualité. Il n'y voit plus qu'un honnête divertissement de famille, plus moral que le dialogue de la *Dame aux Camélias*, qu'il abomine, parce que le beau rôle y revient à une fille perdue. C'est donc l'intention plus que le fait qu'il examine. C'est sur elle qu'il se décide. Pourquoi, alors, m'interdirait-il de suivre son exemple et de ne plus me scandaliser du nu par le fait seul qu'il est le nu ?

§

Je ne suis pas l'ennemi de la Pudeur. Je ne la tiens pas, comme faisait Remy de Gourmont, pour la « pire des aberrations ». J'estime qu'elle a son charme et son prix.

Il se peut même que la Pruderie soit, dans une certaine mesure et en certains cas, une élégance sociale, mais comment admettre que la Pudeur et, à plus forte raison, la Pruderie, qui n'en est que la grimace, se fassent intolérantes et persécutrices ? Comment admettre qu'en s'insinuant jusque dans les laboratoires et cabinets d'étude, elles se mêlent de faire gauchir le geste de l'artiste ou dévier le coup d'œil du savant, épris de seule Vérité? Comment admettre qu'elles viennent, jusque dans le prétoire, dicter aux juges une sentence arbitraire? Que penserait mon abbé publiciste lui-même, d'un prêtre à qui sa pudeur interdirait de compulser le *Manuel des Confesseurs* ?

Je ne méconnais pas les louables intentions de la *Ligue contre la licence des rues*, et je l'approuve, lorqu'elle borne son action à protéger les regards des passants, mais elle em-

piète sur ses droits et abuse étrangement lorsqu'elle s'inquiète de ce qui se passe derrière les murs. Le théâtre n'est pas la rue, surtout de nos jours, où les fauteuils ont atteint des prix quasi prohibitifs. Le théâtre est un lieu public, mais les gens qui s'y rendent sont renseignés sur la nature du spectacle. C'est une affaire à débattre entre eux et leur conscience. Et vraiment le nu qui s'y montre est-il si scandaleux? Il n'outrepasse guère celui qui s'admet sur nos plages les plus fréquentées. C'est, en outre, un nu paré, fardé, transfiguré, qui reçoit des jeux de lumière quelque chose d'irréel et s'apparente au nu des Musées. Certains l'estiment moins choquant que le retroussé et le déshabillé grivois des vaudevilles, sans parler des obscénités du dialogue. C'est l'opinion de M. Normandy qui, dans son livre, s'appuie sur des photographies pour en faire la démonstration. Au prix du nu, le *tutu* même lui paraît indécent. Et il est vrai que, sous l'envolée du *tutu*, le caleçon blanc souligne et aggrave l'opulence de certains contours, qu'il impose aux yeux jusqu'à l'obsession. Aussi bien, ce qui se cache est souvent plus provocant que ce qui se montre. Il m'est arrivé parfois, dans ma carrière, de voir amener à mon commissariat des individus arrêtés comme suspects aux abords des bureaux d'omnibus, où ils s'étaient signalés à l'attention des agents, par leur obstination à se mêler à la foule des voyageurs et à y demeurer des heures entières, sans jamais répondre à l'appel du numéro d'ordre qu'ils tenaient en main, ni même avoir l'air de s'en soucier. C'était donc par frime qu'ils s'en étaient munis, et pour des raisons particulières qu'ils s'approchaient des omnibus où ils ne montaient jamais. On s'imaginait des coupeurs de bourse à l'affût d'une riche aubaine. Or, c'étaient simplement de pauvres diables qui trouvaient leur plaisir à voir les dames se retrousser pour grimper à l'impériale et découvrir un coin de mollet. Je suppose que la mode actuelle, qui leur offre la vue du mollet féminin à discrétion, a dû les guérir de leur vicieuse manie. Nul ne con-

teste que la faim ne soit plus âpre d'un fruit défendu ou qui se dérobe que celle d'un fruit qui s'offre. Je ne sais plus quelle grande dame, du temps de Voltaire, se désolait de pouvoir prendre, sans péché, du café qu'elle adorait. Elle n'en eût dégusté le sien qu'avec plus de délices, s'il s'y était mêlé un risque de damnation. Flaubert accusait l'Eglise d'avoir créé le Sadisme, en imposant aux sens une continence trop absolue. A ce point de vue, les bonnes mœurs ne pourraient que bénéficier de la vogue du nu.

Et il y a des pudeurs bien extraordinaires, celle, par exemple, qui force, en certains pays, les gens à cacher leur visage, et où l'on voit les femmes, surprises au lavoir ou en plein champ par l'arrivée inopinée d'un étranger, se couvrir le front de leur unique jupe, estimant préférable d'exposer leurs flancs aux regards d'un profane plutôt que leur figure. Telle encore la pudeur à éclipses de l'Etat, qui fait du simple état de nudité un délit, alors qu'il a institué les conseils de révision et qu'il inscrit à son budget une somme destinée à rétribuer des gens dont le métier consiste à se dénuder en public : les modèles de l'Ecole des Beaux-Arts. Il se manifeste tous les jours d'autres pudeurs non moins surprenantes.

Je n'irai pas chercher mes exemples dans le passé, ni chez ceux qui se sont donné mission d'imposer la chasteté au monde. Je laisserai de côté le curé Guillaumet, mort en 1886, qui, dans son église de Saint-Martin, à Clamecy, fit mettre une chemise à la statue de sainte Geneviève, dont les seins lui paraissaient d'une rotondité excessive, comme je laisserai de côté ce curé de l'abbaye de Saint-Antoine qui, pour les mêmes raisons, fit limer par un serrurier de rencontre les poitrines des anges de bronze qui décoraient le maître-autel. Je me bornerai à vous citer un exemple récent de pudibonderie, pris chez ceux qui se piquent le plus d'en être exempts : les Comédiens.

Vous avez lu, comme moi, récemment, dans les journaux, que le Comité de lecture de la Comédie-Française

avait refusé la pièce d'un auteur de talent, par cette seule raison qu'une actrice devait y figurer en costume de bain, costume, bien entendu, aussi montant que possible et remparé d'un honnête maillot de jambes. Je m'avoue complètement désarmé par ce semblant de pudeur-là et ses mesquines exigences. On peut, à la Comédie-Française, montrer ses cuisses nues dans la tragédie, mais non sous le maillot dans le drame moderne. Tout cela n'est que conventions et préjugés. Nous rions des scrupules de nos pères qui se refusaient à voir le sein des ballerines italiennes et le mollet de la Camargo. Nos arrière-neveux se riront sans doute aussi fort du scrupule qui nous force à n'admettre, sur la scène, qu'un demi-nu et à répudier le nu intégral, le nu absolu des anciens, comme s'il n'était pas un peu humiliant pour la créature humaine d'avoir à rougir de sa propre image.

Au train dont vont les choses pourtant, nous y arriverons peut-être, un jour. Le nu absolu a déjà fait son apparition au *Cinéma*, où des films aussi révélateurs que celui de *Force et Beauté* ont pu se dérouler sans encombre. Faut-il y voir le signe précurseur d'une révolution dont la morale future s'accommodera ?

Ne vous récriez pas. La morale varie non seulement suivant les peuples, mais suivant les âges. Vérité en deçà. Erreur au delà. Flaubert nous rappelle que chez les anciens « l'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures ». Les Grecs ne jugeaient à propos de rien cacher, hormis la laideur. Ils estimaient que la contemplation d'un beau corps élevait l'âme, qui y puisait un principe d'harmonie et les éléments de la beauté morale. Phryné ne rougissait pas de se dévêtir en plein tribunal, et ses juges l'acclamaient avec transport comme ils eussent salué l'apparition de la Vérité même. Hérodote, au cours de ses voyages, s'étonnait de rencontrer des peuples chez qui la nudité était tenue à opprobre. Il y voyait un signe d'infériorité, un défaut de civilisation, et les traitait de barbares.

Il se serait esclaffé du vers d'Ennius, le poète latin, déclarant deux siècles plus tard :

Flagitii principium est nudare inter cives corpora.

Il ne lui serait jamais venu à l'esprit d'imaginer que la nudité pût être, dans la cité, une source de dérèglements. Il se fut esclaffé davantage encore des feuilles de vigne dont un surintendant des Beaux-Arts, M. de la Rochefoucauld, crut devoir, par bienséance, gratifier les statues de nos jardins et de nos musées, car aucun détail de l'architecture humaine ne passait pour méprisable aux yeux de sa nation. Bien mieux, les parties les plus secrètes en étaient glorifiées et déifiées.

« *En certaines provinces, dit Montaigne, le plus sacré magistrat était révéré et reconnu par ces parties-là, et en plusieurs cérémonies l'effigie en était portée, en pompe, à l'honneur de diverses divinités. Les dames égyptiennes, en la fête des bacchanales, en portaient, au col, un de bois exquisement formé, grand et pesant, chacune selon sa force, outre ce que la statue de leur dieu en représentait un, qui surpassait en mesure le reste du corps. Les plus sages matrones à Rome étaient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus et, sur ses parties moins honnêtes, faisait-on seoir les vierges au temps de leurs noces.* »

Allons-nous en conclure que les Egyptiens, les Grecs et les Romains nous étaient inférieurs sous le rapport de la civilisation ? Ils étaient païens, me direz-vous, et n'avaient pas reçu le coup de lumière du Christianisme. L'Eglise condamne effectivement le nu, mais comment cette condamnation pourrait-elle se produire avec autorité, puisque nous avons vu l'Eglise tolérer le nu, chez elle, jusqu'au xve siècle ? Il nous suffirait de contempler les pierres sculptées de ses cathédrales pour en être instruits (1), si M. Petit de Jul-

(1) Ce sont surtout ces reproductions d'images des cathédrales qui pouvaient offenser la pudeur, dans le livre de M. Normandy, et qui étaient de nature à éveiller les susceptibilités du Parquet.

leville n'avait pris soin de nous révéler l'aisance avec laquelle les acteurs se déshabillaient dans la représentation de ces *Mystères*, dont il a exhumé les textes. Ce n'est pas la décence qui y régnait, non plus que dans ces sortes de Saturnales qui s'appelaient *la Fête des Fous* et qui, pourtant, se déroulaient dans les lieux saints, ni dans ses processions de flagellants.

Sans doute, l'Eglise pourrait prétendre à sa décharge qu'elle ne tolérait le nu que pour le diffamer, le flageller et en inspirer l'horreur. Je veux bien qu'elle n'ait recueilli les dieux cornus du paganisme que pour leur assigner le rôle de démons. Je veux bien qu'elle n'ait dressé à nouveau l'image de Priape que pour en faire l'attribut du diable. Je veux bien admettre que son but fut moins de combattre le nu que l'idée de volupté qu'il éveille, mais outre que c'est faire injure au Créateur que de supposer que sa créature ne puisse paraître telle qu'elle est sortie de ses mains, sans être un objet de risée ou de scandale, l'excuse de l'Eglise ne serait recevable que pour l'époque du moyen âge. Que me répondra-t-elle si je lui objecte sa tolérance du nu à l'époque de la Renaissance et les fresques du Vatican, de ce Vatican dont elle fit, suivant l'expression de M. Jean de Bonnefon, « le dernier tabernacle de la Beauté païenne »? Là, le nu n'y est plus calomnié ni défiguré à plaisir. Il y est représenté sous sa forme, la plus séduisante en pleine apothéose.

§

Et la condamnation du théâtre par l'Eglise vaut-elle davantage, quand on songe que la création du nôtre lui revient, et la part prépondérante qu'y ont prise, au cours des âges, deux de ses princes les plus illustres : le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin, le premier en donnant une impulsion nouvelle à la tragédie et en relevant les comédiens de leur condition de réprouvés, le second en

instituant, chez nous, l'Opéra, où l'Eglise ne voudrait voir que l'œuvre et les pompes de Satan?

La force de l'Eglise est de savoir s'adapter, quand les circonstances l'exigent. Nous avons vu, tout à l'heure, un prêtre nous recommander les danseuses du *Châtelet*, parce qu'elles lèvent la cuisse en l'honneur du Tsar. Il en viendra peut-être à nous recommander les danseuses du *Moulin Rouge*, pourvu qu'elles lèvent la cuisse au nom de saint Frusquin.

L'Eglise veut nous garder de la tentation, « mais, disait la maréchale de la Ferté, le meilleur remède contre la tentation, n'est-ce pas d'y succomber? » La boutade n'est peut-être pas si subversive qu'elle apparaît d'abord.

Les Romains, moins artistes et moins délicats que les Grecs, ne demandaient pas seulement, à la vue d'un beau corps dépouillé, un plaisir esthétique. Ce n'est pas dans l'intention de s'acheminer à la beauté morale qu'ils criaient aux acteurs, quand la pièce languissait : « Déshabillez-vous! » Ils n'y cherchaient qu'une satisfaction sensuelle, et c'est, sans doute, ce qui justifiait la réflexion d'Ennius, mais ils n'en estimaient pas moins cette satisfaction légitime. « Nous ne sommes pas des ascètes, après tout », s'écriait un jour Jaurès, à la tribune. Il faut bien parfois lâcher bride aux inclinations naturelles, de peur de les voir s'aigrir et engendrer les pires désordres. Socrate disait à ceux qui s'étonnaient de le voir sortir d'un mauvais lieu : « Le vice n'est pas d'y entrer, mais de n'en jamais sortir ». La vertu n'est pas toute dans le renoncement ni dans l'abstinence. Platon recommandait aux vieillards d'assister aux ébats de la jeunesse pour s'y réjouir et y retrouver quelque air de leur félicité perdue. Le côté voluptueux des exhibitions plastiques ne saurait donc suffire à les condamner. Mais il y a, pour les défendre, les droits imprescriptibles de l'Art, ces droits que proclamait, lui-même, un pape, le pape Paul III, aussi bon catholique, je suppose, que l'abbé de plume dont je vous parlais tout à l'heure et que son

aboyante cabale. Il y a ces droits de l'Art que S. S. Paul III voulait soustraire, dans la personne de Cellini, aux obligations communes et à la vindicte des lois. Les meilleurs artistes de tous les temps et de tous les pays n'ont jamais pensé autrement que les Grecs. Ils n'ont jamais tenu la nudité à scandale, et il ne manque pas de philosophes et de poètes de l'âge chrétien, pour leur donner raison.

— « Il n'y a qu'un temple, dans le monde, dit Novalis, et c'est le corps de l'homme. »

> Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu

dit Rimbaud, qu'obsédait, peut-être, à ce moment la pensée de Ronsard :

> Car d'autant plus que bien sain est le corps,
> L'âme se montre et reluit au dehors.

Le nu au théâtre pourrait donc se réclamer d'un intérêt d'hygiène et social. Exposer aux regards d'heureux échantillons de la plastique humaine, c'est suggérer aux spectateurs l'idée de leur ressembler et répandre le goût de la culture physique. Trop de tares et de difformités ont licence de se dissimuler sous nos vêtements, que nous mettrions plus d'empressement à combattre, s'il nous fallait paraître nus. Bien loin d'énerver la jeunesse et de lui faire venir de coupables pensées, ces exhibitions athlétiques du théâtre ne sont-elles pas de nature à l'édifier et à lui inspirer de prendre pour devise les vers du poète :

> Sculpter soi-même son corps,
> Et l'ériger en statue ?

— « A une femme de bien, disait la Romaine Livia, un homme nu ne dit pas plus qu'une image. »

Je sais bien que l'image, même la plus sainte, peut avoir ses dangers.

> Des curiosités vaguement impudiques
> Epouvantent le rêve aux chastes bleuités,
> Qui se surprend autour des célestes tuniques,
> Du linge dont Jésus voile ses nudités.

Mais c'est précisément ici que j'en voulais venir pour point de conclusion. Tout est sain aux sains. Tout est pernicieux aux autres. L'immoralité n'est pas dans le spectacle offert. Elle est dans l'œil qui le contemple, et c'est pourquoi, sur la question du nu au théâtre, les moralistes, qui n'envisagent que l'impression contraire qu'en reçoivent des natures différentes, n'arriveront jamais à se mettre d'accord.

ERNEST RAYNAUD.

ÉPIGRAMMES

—

J'ouvris ma volière de merles,
Tout s'est envolé;
J'ouvris mon chapelet de perles,
Il s'est défilé :
Toi seul vent d'hiver qui déferles,
Vent des vieux, n'as pas oublié.

—

Les heures, les années, passent, passent, repassent,
Sur moi pleut un brouillard de suie,
Ma mémoire à lambeaux s'efface :
Quand trouverai-je, en quel espace,
Un ciel qui ne soit plus d'ici?
Grand Dieu, toi seul as tout choisi :
Merci.

—

La vie en Dieu, la vie intérieure
Soit la seule pour moi comptant.
Oh que sera ce cœur content
Quand dans l'ineffable demeure
L'ange me dira : Mon frère, on t'attend!

—

Aristide Bruant, je pense à toi, grand homme :
Tu modelas sa fange et son sang à Paris
D'un pouce tel et de truand et gentilhomme,
Que Villon te fait signe et Dante t'a compris.

—

A pas feutrés midi s'empare de la ville.
Rien ne bouge, nulle feuille et nulle corolle,
Et sur une gargouille de la cathédrale,
Un papillon tout blanc et frêle
Somnole.

—

Sur la neige immensément blanche
L'empreinte des petites pattes d'un oiseau
Nous avertit que c'est dimanche :
Paix et repos;
Un nuage glisse là-haut
Et se désagrège et s'efface,
Ainsi nous ferons-nous bientôt,
Ainsi tout passe,
Pour tout se rejoindre plus haut.

—

Que pour tourner une ronde,
Hier, aujourd'hui, demain,
Toutes les filles du monde
Se saisissent par la main,
Elles chanteront en chœur,
Chanteront de tout leur cœur
(Un, deux, trois!)
Paul Fort, Paul Fort est Rémois
Comme est Ronsard Vendômois,
(Et j'ajoute sans façon :
Comme est Fagus Brabançon!)

—

Que suis-je? un oiseau sur la branche?
Pas même : il a, l'oiseau, ses ailes
Et sa branche est à lui, à lui :
Tandis, moi, je n'ai plus de nid,
Fauché ce qui me fut des ailes,
Et je me penche, penche, penche.

—

Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur :
Tu ne sais, ma pauvre bête,
Que l'espérait un poète.

—

Au pied du cerisier qui fleurit mille fleurs,
Roses, blanches, rouges,
Là piétine un coursier retenu par sa bride :
Chaque fois qu'il bouge
C'est une neige de fleurs;
Quel est plus splendide,
Le courroux de Pégase ou vos déroutes, fleurs?

—

Elle s'éveille, l'heure sonne,
Minuit,
Regarde à droite, à gauche aussi :
Personne;
A droite, à gauche, elle ne voit
Rien que les manches qui frissonnent
De sa robe au vent de la nuit,
Comme des mains qui ont pris froid.

—

Point ne te marie
Avec une veuve
Avec une veuve
Ne te marie pas.
Fût-elle tout fleurs et sucre et parfums,
Joliesse et grâce;
Quoi que tu lui fasses
Elle gémira :
— Dieu, qui me rendra
Mon pauvre défunt!
— Tel, naïf tribun,
Toute populace :
Les Ides de Mars, les Ides de Mars!

—

Le croyant et, là, l'incrédule,
Parlent langage différent :
Comment se sauraient-ils entendre?
Mais ainsi qu'une vague ondule,
Mais ainsi s'infiltre un serpent,
La grâce de Dieu vient tout prendre,
Grâce de Dieu qui se répand.

—

Patience est clef de la joie,
Précipitation porte du repentir,
Mais l'âme noble, quoi qu'il soit,
Est en deuil de naissance et faite pour souffrir.

—

Quand un cœur est mûr pour Dieu,
Il croule en les célestes granges
Où le vendangent tous les anges
Pour en faire un jus généreux.

—

Fut-il jamais une Atlantide
Qu'on m'assure qu'elle n'est plus,
Je n'en crois rien
Quand parmi l'aurore nitide
Traverse mon cœur l'angélus
Et me dit : Si tu veux, demain.

—

Qui doivent épouser mes danses,
O mon cœur, le sais-tu, mon cœur?
Papillon, ou feuille qui tombe
Ou bien l'envol de la colombe,
Ou toi la frissonnante étoile, ou bien, toi, fleur?
Ou toi, tremblant azur immense?
Tout est si beau, de tout j'ai peur :
Silence!

—

Nous ne mourons pas, nous autres Chrétiens :
Notre tombe est le berceau d'un autre nous-même,
Et la Sainte Vierge avec tous les saints
Berce un nouveau-né qu'elle aime, qu'elle aime
Comme elle a bercé l'Enfant Jésus même :
Baptême.

—

A l'abbé Bremond.

Bleues voluptés des Thébaïdes,
Extase calme des élus,
A vos lacs nul ne boira plus,
Nos cerveaux sont des gourdes vides,
Et nos mornes élans fourbus,
Tous paradis sont reperdus :
Quand redescendras-tu, Jésus?

—

Du Christ tombe une goutte de sang par minute :
En cet an mil neuf cent vingt-sept Shylock suppute,
Et conclut : Je n'ai pas encore mon milliard.
Il me manque un liard.

—

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
J.-J. Brousson de loin voit blanchir sur la rive
Un vieux lambeau décoloré :
Horreur, ce résidu nous vient de quel maroufle?
Observant de plus près il dit : — C'est la pantoufle
De mon bon maître vénéré.

—

O nudités des Madeleines
Aux surdités des Thébaïdes :
Berthes reines laissez vos laines :
Ces sœurs sont mieux que vous splendides!

—

Ce malade après qui déjà la Mort demande,
Sur sa barbe s'installe, attentive et gourmande,
Une immonde, une gigantesque mouche à viande.
O soldat inconnu qui seras moi demain,
Toi qui fus tel qu'un dieu et n'as plus rien d'humain,
Et seras devant Dieu demain!

FAGUS.

MACHIAVEL

La pratique de tout art recèle des surprises. Faire de la critique, c'est à première vue se détacher de soi pour pénétrer d'autres âmes. On s'aperçoit bien vite que la critique est un moyen particulièrement incisif pour s'étudier soi-même. Arrive-t-on à se connaître? J'en doute. Prendre de son propre esprit une suite de vues est cependant une tâche intéressante. On se fait ainsi une sorte d'album qu'on peut feuilleter avec quelque plaisir et quelque mélancolie. Il est une volupté un peu triste à se remémorer ses réactions originales aux instants privilégiés de sa vie : premier émoi d'amour, baptême du feu, brusque révélation du tragique universel.

Sans doute, l'ensemble de notre moi aussi complexe et aussi fuyant qu'un écheveau de nuages nous échappe, mais cette accumulation de vues partielles de nous-même n'est pas tout à fait vaine. On acquiert un vrai sens de probité psychologique, on affine son flair de l'humain. On sent le moment précis où commence le beau mensonge de celui qui nous parle par le livre ou par la voix. Il est quelque satisfaction à discerner cela.

Mais cet exercice de prise de vues sur soi-même au moment des plus significatives réactions entraîne un autre plaisir de haute qualité. Un homme qui a du caractère s'aperçoit que parmi le chaos de ses manières de sentir et d'agir, il en est telles qui pour lui reparaissent fréquemment et presque identiques à elles-mêmes. « Interrogez-vous sur la série de vos aventures amoureuses, disait en ma présence un homme ex-

périmenté, vous distinguerez celles qui ne comptent pas, vous verrez peut-être que sous une apparente diversité, vous avez vécu plusieurs fois la même aventure. » Si vous abordez les œuvres d'art par toute votre humanité, vous verrez également qu'en dépit des changements de tout ce qui vit, vous possédez quelques réactions privilégiées qui reviennent à peu près identiques à elles-mêmes.

Pour mon compte, je m'aperçois que mes plus vives exaltations naissent dans deux cas diamétralement opposés : devant un certain type de natures poétiques et devant un certain type de natures intellectuelles. J'aime au delà de toute expression ceux qui m'apportent une ivre et ardente transfiguration du réel. J'aime d'un amour égal les courageux contemplateurs intellectuels du réel. Même tête-à-tête d'amour, même vertige, même brûlure devant le livre d'un grand mystique ou devant une intelligence au dur éclat de diamant... Le ferme regard sur le réel et l'œil où transparaît le royaume de féerie m'imposent pareille fascination. Des humbles coteaux qui sont miens, j'aperçois telles cimes devant lesquelles j'aime à m'incliner.

Je me suis demandé souvent pourquoi une analyse lucide et cruelle du réel me donnait même jouissance en profondeur que la brûlante relation d'une extase mystique. Est-ce en moi l'obscur sentiment que la poésie transfiguratrice et le dur regard intellectuel sont dans leur antinomie les deux éléments cardinaux de la vie? Le regard transfigurateur du poète donne au monde son parfum, son resplendissement et nous insuffle la ferveur. Le froid regard de l'intelligence nous maintient en contact avec le réel. Il nous évite le risque majeur d'un trop complet abandon à l'illusion par quoi la vie nous entraîne dans un jeu dont elle garde le secret. Le mouvement de la vie suppose un harmonieux antagonisme.

Mais chez les ardents poètes transfigurateurs et chez les

urs intellectuels, j'aime une qualité commune : la totale aïveté. Au fond, les uns et les autres reviennent à un tat d'ingénuité antérieur aux jeux complexes de mensonges et d'hypocrisies qui constituent la mentalité soiale. Candeur de livrer au vulgaire ses intimes rêves, gale candeur de lui révéler les mécanismes secrets du éel... Il se gausse dans le premier cas de ce qu'il nomme otre « folie ». Dans le second cas, il s'effare de ce qu'il ppelle votre « méchanceté » et votre manque d'humaité. Les hommes ne veulent pas savoir que la vie procède u compromis entre la folie du poète et la dureté de l'inellectuel.

Mais ce que la critique m'a particulièrement révélé, 'est mon intérêt passionné pour certains tempéraments ui, à vrai dire, sont des anomalies. J'entends par là des tres dans le genre de Pascal et de Nietzsche, vrais paraoxes vivants, véritables impossibilités réalisées, qui ossèdent à la fois le regard réaliste le plus impitoyable : le perpétuel appel de féerie au fond du cœur ! L'antiomie de la vie séparée dans des familles opposées d'esrits en eux s'est incarnée. Si j'aime Stendhal, c'est que, oyant froidement le réel, il était toujours prêt à céder l'appel de la folie. De tels tempéraments connaissent 'ailleurs une extrême difficulté à s'équilibrer et à se réaser. Quand ils regardent avec une ferme lucidité le réel, ; ont la hantise brûlante du royaume de poésie. Quand ; s'abandonnent à l'enchantement de poésie, ils ont nostalgie des dures disciplines intellectuelles. Même rsque mon exaltation s'arrête à mi-côte comme pour enan, je sens qu'elle a rencontré d'une manière moins ure, tangible cependant, l'union en un même individu es deux éléments extrêmes de dureté intellectuelle et de ansfiguration poétique. Ce qui entrave mon élan en face e Renan, c'est cette chose médiocre qu'il dénomme son idéalisme », mixture de thèmes hégéliens, voire cousiens, mijotés dans l'onction de Télémaque et dans l'en-

cens de Saint-Sulpice. Mais, au fond, ce Renan n'a jama
pris plaisir qu'à contempler les suprêmes inspirés, ceu
qui ont été le sel de la terre et qui ont sanctifié par le
rêve et pour une suite de siècles le non-sens des chose
En même temps et plus qu'on ne le croirait, il possèd
ce Renan, le dur regard intellectuel. Devant toute affirm
tion, si orgueilleuse qu'elle soit, si convaincue qu'el
puisse être de son évidence, il sait discerner la très l
gère lézarde qui toujours la fêle. Minuscule lézarde q
bien regardée révèle un abîme!

A côté de ces hommes singuliers, ils me plaisent aus
ceux qui sont franchement et carrément installés sur l
versant de l'intelligence réaliste ou sur le versant de l
poésie transfiguratrice. A les bien compter, ces homme
sont rares. Combien même de philosophes de professio
par peur de voir le réel à nu, font trembler sur lui de f
lotes lueurs de chandelle! Et combien, croyant faire œu
vre purement intellectuelle, ont soin d'intercaler entre l
réalité et leurs yeux timides d'épais tampons d'ouate.
Voyez les « bergeries » que tant de « philosophes » d
XIXe et du XXe siècle ont façonnées (monuments de plât
et de coton) sous le nom de doctrines rationalistes. I
la voient sous leurs yeux, la raison. C'est une bonne m
nagère hollandaise munie du balai et du plumeau. Quan
elle a passé, il n'y a plus de toiles d'araignées au plafon
le dallage est bien lavé et toute la batterie de cuisine d
l'Univers est en ordre parfait. A cette bonne vieille, il n
reste plus qu'à régler notre conduite. Déguisée pour c
office en « raison pratique », elle nous transforme e
hommes comme il faut, bien mis en place dans un unive
parfaitement rangé.

J'aime Machiavel parce que peu d'hommes ont jeté su
le réel un regard aussi net, aussi franc, aussi conscien
ment lavé d'illusions. J'aime Machiavel parce que pe
d'hommes ont tenu si fermement devant le réel le du
glaive de l'intelligence au fil de diamant. On saura d'ai

leurs de quelle manière j'aime Machiavel si j'avoue que nul écrivain n'a froissé à ce point toutes mes fibres de sensibilité. *Amor intellectualis...* le sens est tout autre que le sens courant du mot aimer.

§

On rencontre souvent dans l'ensemble d'une œuvre la page qui, sous l'aspect d'un vigoureux raccourci, resserre en elle les tendances les plus caractéristiques d'un écrivain. Ce qu'il y a dans le regard de Machiavel de cruellement intrépide, ce qu'il y a d'inexorablement lucide dans son jugement, tout cela je le trouve condensé dans une page de l'*Histoire de Florence* où en bref s'enchevêtrent tous les grands thèmes machiavéliques.

En 1378, le peuple de Florence s'est amusé à libérer ses instincts idylliques. Pour se donner de l'agrément et pour améliorer le monde, il s'est mis en état de révolte. En vue d'instaurer un ordre nouveau plus juste que l'ancien, il a brûlé les maisons des principaux citoyens de Florence, il a pillé les monastères et fait sortir des prisons ceux qui, sous le nom de malfaiteurs, se consumaient dans une oisiveté contraire à leurs tempéraments. Mais ce bon peuple de Florence après une suprême violence se sent pris d'une suprême peur. Craignant des représailles, il connaît les remords. Il doute de lui. Pour amollir le châtiment, ne conviendrait-il pas de faire humblement soumission? C'est alors qu'un « séditieux » prend la parole. A cet homme, Machiavel pour un instant prête son regard incisif et sa logique audacieuse. Foin d'une lâche soumission en vue d'un pardon que d'inflexibles maîtres n'accorderont pas :

Il faut, à mon avis, dit-il, si nous voulons obtenir le pardon de nos anciennes erreurs, en commettre de nouvelles, redoubler les excès, porter en tous lieux le vol et la flamme, et multiplier le nombre de nos complices. Lorsque les coupables sont trop nombreux, on ne punit personne : on châtie un simple délit, on récompense les grands crimes... C'est dans l'excès du désordre que nous devons trouver notre pardon,

et la voie pour obtenir ce qui est nécessaire à notre liberté... Je suis vraiment affligé lorsque je vois beaucoup d'entre vous se reprocher dans leur conscience ce qu'ils ont fait et vouloir s'abstenir de nouvelles entreprises... Vous ne devez craindre ni les remords ni l'infamie; car il n'y a jamais d'infamie pour les vainqueurs, de quelque manière qu'ils aient vaincu. Nous ne devons pas faire plus de compte des reproches de la conscience, car partout où existe, comme chez nous, la crainte de la faim ou de la prison, celle de l'enfer ne saurait trouver place. Si vous examinez les actions des hommes, vous trouverez que tous ceux qui ont acquis de grandes richesses, ou une grande autorité, n'y sont parvenus que par la force ou par la ruse... Dieu et la nature ont mis la fortune sous la main de tous les hommes; mais elle est plutôt le partage de la rapine que de l'industrie, d'un métier infâme que d'un travail honnête : voilà pourquoi les hommes se dévorent entre eux, et que le sort du faible empire chaque jour. Usons donc de la force quand l'occasion nous le permet... J'avoue que ce projet est hardi et dangereux; mais quand la nécessité entraîne les hommes, l'audace devient prudence...

Ah! que ce séditieux jailli de la populace possède un regard étincelant et dur de maître! Que ce vigoureux théoricien de la violence révèle à merveille le regard aristocratique de ceux qui, habitués à commander aux réalités, les fouillent à fond sans la moindre palpitation de paupières. Derrière le paravent de ce « séditieux », Machiavel a indiqué les conditions de succès pour un mouvement de révolte. Dans des termes équivalents, il précise la manière dont un prince doit employer les cruautés pour désarmer toutes tentatives de résistance. Il avouait d'ailleurs lui-même qu'il avait tout à la fois « enseigné aux princes à devenir tyrans » et « appris au peuple à s'en défendre ». A vrai dire, le discours de ce « séditieux » blesse en moi bien des fibres. Il meurtrit en moi un certain idéal de l'homme et de l'humanité; mais je suis bien obligé de dire que si j'examine impartialement ses propos, ils me semblent témoigner d'une étrange acuité de jugement. Ce séditieux me fait horreur, mais si

je considère seulement le succès de son entreprise haïssable, je ne vois pas grand'chose à lui objecter. Et cela me suffit pour dire que Machiavel a possédé l'un des plus pénétrants regards de l'intelligence sur le réel.

Et voici apparaître un autre trait de ces natures installées d'une manière décidée sur le versant de la claire et incisive Intellectualité. Nietzsche, parlant quelque part de Thucydide, employait pour le caractériser cette expression : une « effrayante impartialité ». Ce qui est intéressant dans l'expression de Nietzsche, c'est d'avoir accolé l'épithète « d'effrayante » à un mot en apparence aussi anodin que le mot impartialité. Il est génial de l'avoir fait. Chez les natures intellectuelles les plus parfaites, l'impartialité prend une forme si singulière qu'on ne peut la considérer sans être blessé jusqu'au fond de l'âme. C'est une manière de regarder le réel si dépouillée de reproches, si affranchie de tout point de vue moral, si insoucieuse de nos sensibilités qu'elle paraît inhumaine. Le plus choquant du réel avec un détachement supérieur étalé sous les yeux. Plus encore, c'est pour pénétrer toutes choses une entière sympathie donnée par delà le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'aimable et le haïssable.

Il m'est facile, à l'aide de quelques exemples, de mettre en lumière plusieurs degrés de « l'effrayante impartialité » de Machiavel. Considérez dans l'*Histoire de Florence* les pages consacrées à l'établissement du cadastre en 1427. Vous y verrez la bourgeoisie et le peuple se combattre avec acharnement pour cette question d'impôts. Un homme d'une nature intellectuelle moins pure oublierait dans ce cas irritant sa connaissance générale des hommes et suivrait le penchant qu'a chacun de nous soit pour la plèbe, soit pour la classe supérieure. Machiavel a jugé que du haut en bas de la société, les mobiles humains sont les mêmes. Et lui de mettre « riches » et « pau-

vres » sur le même plan d'humanité, c'est-à-dire fort bas. Les « riches » dénomment une mesure de justice mesure de persécution. Dans leur âpreté à consacrer leur or, ils en arrivent naïvement et cyniquement à vouloir rejeter toutes les charges sur la classe inférieure. Quant au peuple, Machiavel discerne, derrière ce principe de justice qu'il brandit contre les possédants, un insatiable et vil appétit de vengeance et de représailles. Voir derrière les luttes de principes et les gestes de parade de la vie politique et sociale la pareille médiocrité d'âme des partis en présence, uniquement soucieux de leurs chers intérêts, voilà ce que je dénomme le premier degré de « l'effrayante impartialité » de Machiavel. Entendons-nous bien. Je ne me demande pas si, dans ce cas particulier, Machiavel a vu juste ou non. A travers lui, je caractérise simplement une attitude intellectuelle à l'état de pureté.

Considérez maintenant d'autres cas. Machiavel nous parle quelque part d'Agathocle de Sicile qui, voulant acquérir le pouvoir et le garder paisiblement, rassemble tous les grands et les fait périr d'un seul coup. L'effrayante impartialité de Machiavel, c'est de considérer cet acte monstrueux uniquement dans sa qualité de coup bien joué par rapport au but visé. Même attitude en face de Romulus faisant périr son frère Rémus. Par rapport au but à atteindre : la fondation de Rome, le moyen est jugé par Machiavel en parfait accord avec la fin visée. César Borgia ayant conquis la Romagne y envoie un gouverneur avec mission de faire périr les brigands et les fauteurs de trouble. Par le fer et par le feu, l'ordre est établi. Un matin, les gens du pays voient le corps du gouverneur coupé en quartiers et exposé à tous les regards. Borgia le châtiait ainsi de la cruauté qu'il lui avait dictée. Résultat : les populations de la Romagne aiment César Borgia qui les débarrasse d'un gouverneur pris en exécration. L'effrayante impartialité, c'est d'avoir considéré le fait monstrueux uniquement dans son rapport avec cette

double fin que doit se proposer un chef d'Etat : 1° faire régner l'ordre; 2° se faire aimer des populations.

Et voici ce que j'appellerai le troisième degré de « l'effrayante impartialité » de Machiavel. Il ne se contente pas de juger une action monstrueuse uniquement dans sa qualité de moyen né pour une fin définie : il donne la théorie générale de telles actions considérées dans leurs rapports avec le succès. Il codifie à l'usage de l'homme d'Etat l'emploi raisonné des cruautés. Qu'il les calcule longuement, puis le compte bien fait, qu'il les exécute d'un seul coup, il réussira.

Atteignons enfin le point culminant de « l'effrayante impartialité ». Machiavel juge que Jean-Paul Baglioni, prince italien de son temps, d'esprit décidé en maintes circonstances (il portait allégrement sa réputation d'incestueux et de parricide) a manqué tel jour du coup d'œil et de l'audace nécessaires pour s'élever à un grand destin. Un jour donc, le pape Jules II, son ennemi, emporté par sa fougue, s'élance dans la ville de Jean-Paul, suivi seulement de ses cardinaux et de quelques hommes d'armes... Un peu plus de sang-froid de Jean-Paul : il faisait saisir Jules II et ses cardinaux, il les faisait périr et un magnifique avenir s'ouvrait devant lui. Rectifier tranquillement le jeu d'un monstre politique dans le genre de Jean-Paul Baglioni, tel un officier d'artillerie corrigeant sur le champ de bataille le pointage d'un obusier qui broie par grappes les insectes humains, voilà ce que je dénomme le suprême degré de « l'effrayante impartialité » de Machiavel.

Ce que j'ai appelé la naïveté des grandes natures intellectuelles, je le trouve aisément chez lui. Un Machiavel voit aussi clair dans le réel qu'un Frédéric II, roi de Prusse. Tout comme lui, il sait bien que si vous voulez conquérir une province, il faut la saisir d'abord à l'aide d'une bonne armée et justifier ensuite le succès par d'excellents motifs juridiques. Mais un Frédéric II si machia-

vélique dans la pratique écrit un *Antimachiavel* où il prétend que le Prince doit toujours agir avec loyauté, justice, magnanimité et bonté. Machiavel n'a point songé que la plus triste réputation s'attacherait non pas à ceux qui dans l'ordre politique pratiquent cruauté et fourberie, mais à l'écrivain qui, regardant cela d'un œil clair, en ferait l'exacte théorie comme il décrirait les mœurs des frelons ou des termites. Esprit scientifique parfait, Machiavel a regardé agir les hommes d'Etat, il a précisé les cas généraux de leur réussite et de leur insuccès. Il doit porter pour l'avenir à titre personnel le fardeau infamant des mœurs politiques qu'il a observées et qui reflètent le principe de férocité de la vie elle-même.

Mais la naïveté de Machiavel est autre chose encore que cela. Elle pourrait délecter le dieu de l'ironie si ce dieu accorde quelques instants aux vaines affaires des hommes. Ce Machiavel a jeté sur le monde un regard dominateur et minutieux. Il sait que dans le réel un œil ferme et lucide peut discerner et prévoir. Il a mis l'art de la réussite en recettes certaines. Cet homme qui, placé au gouvernail de l'Etat, traverserait sans à-coup les vents, les orages et les crises, fut particulièrement malhabile quant au succès de sa médiocre existence individuelle. Qui peut le plus peut le moins, dit-on. C'est faux. Baudelaire a dit du poète-albatros que sur terre « ses ailes de géant l'empêchent de marcher ». Pareille remarque vaut pour un exceptionnel clairvoyant du réel tel que Machiavel. Qu'on le suive dans ses missions, on verra qu'il voit clair non seulement sur le plan théorique, mais aussi dans la complexité et le fuyant des cas particuliers. Cependant, cet homme ne songea pas à transposer pour son usage personnel les principes de ruse et de duplicité qu'il avait forgés pour la conduite de l'Etat! Il jeta sur l'ensemble de la mêlée humaine le regard d'un géant souverainement supérieur aux vagues agitations des fourmis. Mais il ne réussit point à conserver sa mo-

deste place de secrétaire de la Seigneurie de Florence Lorsque les Médicis reprirent le pouvoir après la chute de Soderini, Machiavel fut disgracié. Il fut même impliqué dans une conjuration et mis à la torture qu'il supporta avec fermeté. Il lui fallut vivre une très pauvre vie d'exilé. Il faut lire et relire les *Lettres familières* écrites en exil. On y verra le destin pratique du plus extraordinaire cerveau politique que le monde ait enfanté. On verra celui contre qui, et médiocrement d'ailleurs, Frédéric II de Prusse essaya de se mesurer, prendre des grives à l'aide de gluaux et vendre le bois de ses modestes boqueteaux. On le verra discuter dans une piètre hôtellerie de village sur les affaires d'un boucher, d'un meunier et de deux chaufourniers, ses compagnons habituels, avec lesquels il « s'encanaille » la plus grande partie de la journée et joue parmi les jurons et les injures des parties dont l'enjeu s'élève à un liard! On le verra ailleurs fort embarrassé parce qu'il lui manque quelques sols pour pouvoir payer son écot dans un repas. On le verra songeant à se « fourrer dans quelque ville abandonnée pour y enseigner à lire aux enfants ». Telles lettres de Machiavel où l'on trouve des mots jaillis d'un grand cœur honnête me vont droit à l'âme. « Le meilleur garant que je puisse donner de mon honneur et de ma probité, dit-il quelque part, c'est mon indigence. »

J'aime méditer sur le cas de ce pauvre et grand Machiavel. Son effort loyal pour voir clair dans le réel ne lui apporta point récompense durant sa vie. Il ne lui apporta point non plus grand bénéfice dans la postérité. Je me demande alors : celui qui, à la suite d'un effort obstiné, croit être arrivé à voir plus clair que le commun dans ce qui est n'a-t-il point tort de communiquer son expérience? Le Zarathoustra de Nietzsche, lorsqu'il se sentit dans l'état d'une abeille chargée de trop de nectar, voulut faire bénéficier les hommes de son trop de richesse. Eut-il raison? J'imagine un homme qui aurait

jeté au cœur du réel le plus pénétrant regard. Il sentirait que le moment est venu de dispenser son trop de richesse. Je lui conseillerais d'écrire sur quelques feuillets la quintessence de sa méditation. Un soir, il irait l'offrir au vent et à l'océan et puis il mettrait ses mains dans les mains de l'Ingénuité première. Je dis que cet homme aurait accompli la rédemption de la connaissance par un geste suprême de poésie. En réalité, les hommes haïssent toujours ceux qui veulent leur faire voir clair dans ce qui est. L'humanité est toujours prête à s'écrier avec Jules Soury : « Des légendes, par pitié! Des légendes! Des légendes! Je suis assoiffée de légendes! » Je n'ose point lui donner tort.

§

Il a son charme bien à lui et bien prenant, ce Machiavel. Il vous impose aussi dans un livre comme le *Prince* une qualité de malaise qu'on rencontre rarement chez d'autres écrivains. Il fascine par un ton impérieux et par une diction de certitude. Il subjugue par l'audace et l'intrépidité de son regard. Le plus épouvantable du réel ne peut embuer ses paupières. Nul ne donne mieux la sensation de l'homme étreignant corps à corps le réel et le pliant à son commandement. Emotion de qualité sportive! Spectacle passionnant du match de l'intelligence contre le réel pour l'enserrer dans ses mailles. Volupté d'être plongé à fond et tout ensemble dans le monde des faits et aussi dans le monde de l'intelligence qui les saisit, les ordonne et les asservit. Par instants même, un pathétique ardent : cette chasse haletante de l'intelligence traquant les multiples cas du réel et les forçant dans leurs derniers repaires.

Machiavel apporte aussi un malaise singulier et de qualité noble : celui qu'éprouve l'âme en face du réel étalé sous une lumière trop crue. C'est alors une hantise des sous-bois, des pénombres et des fraîcheurs de nuit.

Plus que tout autre écrivain, Machiavel laisse souvent la sensation de la parfaite amoralité du réel et le sentiment que nos aspirations dites supérieures sont chimère et duperie. Plus que tout autre écrivain, il nous incite à penser que posséder une âme aimante et scrupuleuse représente le plus mauvais lot dans le monde tel qu'il est. Plus que tout autre écrivain, il nous amène à penser que le glacial calcul, la force et la ruse s'adjugent tous les avantages. A la scélératesse jointe à l'intelligence, tous les triomphes d'ici-bas! Il nous incite, ce Machiavel, à réformer notre conception du grand homme. Nous nous demandons après l'avoir lu si une bonne part des êtres supérieurs qui ont accompli les grandes choses d'ici-bas n'étaient pas dénués de tout sens du bien et du mal et souverainement insoucieux de ce qu'ils brisaient sur leur chemin. Le véritable anti-Plutarque, c'est Machiavel. Nous voyons apparaître chez lui un type de grand homme qui nous trouble intimement : une sorte de monstre humain paré de toutes les séductions, de toutes les grâces et joignant à tous les charmes qui enchantent, à toutes les finesses d'une intelligence exquise, une parfaite absence d'humanité, de sensibilité et de moralité.

Mais en réalité, si Machiavel est un objet de scandale, c'est qu'il est l'homme le moins fait pour le lecteur moyen. On pourrait supposer parfois dans la nature une sorte de sagesse cachée. Le don de voir clair dans les choses de la vie et de trouver du plaisir à cette lucide vision n'est jamais départi par elle qu'à une infime minorité. A la masse du troupeau, elle impose les grosses illusions qui lui donnent l'ivresse d'exister et le désir de collaborer à l'élan de la vie. D'ailleurs, l'œuvre d'un écrivain de premier ordre ne peut être taxée en soi de bonne ou de mauvaise. Elle est bonne ou mauvaise suivant le public qui l'aborde. L'œuvre de Machiavel, si choquante pour le public ordinaire, apparaîtrait à des gens qui ont eu l'expérience des affaires dans des époques difficiles,

tissée d'un grand nombre d'évidences et même de vérités premières. Le scandale de Machiavel, c'est de porter devant le grand public non la parade de la politique qu'enregistre l'histoire, mais la technique de l'homme de gouvernement agissant sur les hommes, la mentalité particulière que peut créer en lui l'exercice du pouvoir et tout le jeu de ficelles manœuvrées dans les coulisses.

On a la ressource d'objecter à Machiavel que s'il a vu clair dans maints cas du réel, il n'a pas saisi la totalité du réel. On peut lui dire que la forme d'intelligence réaliste qui est la sienne n'appréhende elle aussi qu'une face des choses. On peut prétendre que les visions « réalistes » sont parfois à leur manière des interprétations du réel et pas simplement un fidèle miroir de ce qui est. On peut ajouter que les hommes doués du tour « réaliste » d'esprit tendent à leur insu à accentuer cette attitude naïve devant les faits au lieu de s'appliquer à en discerner les limites et l'exacte portée. Ils éprouvent je ne sais quelle joie à faire la réalité plus « réaliste » qu'elle ne l'est vraiment et cela est visible chez Machiavel. D'autre part, ne peut-on pas penser que « l'expérience politique », si intéressante qu'elle soit, ne saisit pas l'homme dans ses aspects les plus généreux et les plus sympathiques? Pour être juste envers l'homme, il faut s'élever au point de synthèse des « expériences » partielles faites sur des plans différents. On peut hasarder par surcroît qu'en systématisant la réalité de l'époque des Borgia, Machiavel n'a pas exprimé la réalité de toutes les époques. Il faut enfin remarquer que le regard de Machiavel était si ouvert à la multiplicité des cas particuliers, qu'il a introduit lui-même dans son tableau du réel des éléments qui contredisent telles de ses affirmations cardinales.

Toujours est-il que si Machiavel me donne le plaisir qu'impose tout effort loyal et courageux pour pénétrer le réel, la lecture de son œuvre suscite en moi pour la contre-balancer la nostalgie du Poète...

§

Comme la plupart des grandes âmes de la Renaissance, Machiavel nous étonne par la richesse contrastée de sa physionomie.

Cet implacable théoricien du réel fait souvent preuve d'une humeur enjouée. Il écrit qu'un prince après s'être emparé d'un Etat doit faire périr tous les membres de l'ancienne dynastie. Il écrit aussi un « Règlement pour une société de plaisir » où il raille aimablement, édictant des règles de ce genre : « Celui ou celle qui débitera le plus de paroles pour ne rien dire sera le plus honoré et l'on en fera le plus grand cas. » Telle lettre où il conte que Jules II aurait fait jeter César Borgia dans le Tibre après l'avoir comblé de promesses tourne tout naturellement au badinage sur ce pape qui « commence à payer ses dettes très honorablement ». Au temps où, dans son exil, il écrit le *Prince* pour montrer à un Médicis sa connaissance approfondie des affaires, il compose *La Mandragore,* comédie qui abonde en verve, en bonne humeur et en franc comique.

Passionné pour les grandes affaires d'Etat, Machiavel s'intéresse cependant aux conversations des petites gens. Il croit toujours y trouver de l'utile. Même l'organisation d'un couvent de frères mineurs pique son attention. De menues histoires de mœurs ne sont pas pour lui déplaire. Il aime à les conter et à en rire de tout cœur. Il est telle lettre sur l'aventure survenue à un Corydon de l'époque qui est franchement divertissante. Machiavel allie ingénument la plus haute gravité appliquée aux grands intérêts de l'Etat à une parfaite absence de pruderie et à une manière narquoise et enjouée de regarder la vie courante. Dans sa Correspondance, il aimait à faire alterner les lettres les plus élevées et les plus hautes avec des lettres d'un tour franchement léger et pimpant. Un jour même, il voulut unir dans la même lettre les deux ten-

dances contraires. Il ne lui suffit pas que les lettres échangées avec ses amis donnent l'impression tantôt « d'hommes graves occupés de grandes affaires » et tantôt d'hommes « légers, inconstants, et livrés exclusivement à des bagatelles », il lui faut réunir les contraires dans une même lettre afin de mieux imiter la nature « toujours variée dans sa marche ». Lui-même avait été vivement frappé de remarquer chez Laurent de Médicis l'alliance d'un esprit de haute gravité et d'un penchant presque enfantin pour les jeux, les plaisanteries, les choses légères de la vie. Machiavel joignait en lui les deux natures qu'il voyait associées chez Laurent de Médicis! Heureuse richesse et magnifique souplesse de ces âmes de la Renaissance! Notre manière un peu grossière de prendre les choses nous fait aujourd'hui réclamer d'un homme qu'il se développe franchement dans la zone de la gravité ou dans celle de la légèreté. Les hommes de la Renaissance se comportaient d'une manière tout ensemble plus naïve et plus large. Ils ne rougissaient pas d'épanouir leur humanité dans ses naturelles oppositions.

Doué d'un regard d'une fermeté presque inhumaine devant les plus cruelles réalités, Machiavel aime cependant les poètes les plus délicats, ceux qui ont rencontré les accents les plus doux et les plus subtiles caresses pour les cœurs. Dans une lettre où il conte sa médiocre vie d'exilé, il écrit :

> Lorsque je quitte le bois, je me rends auprès d'une fontaine, et de là à mes gluaux avec un livre sur moi, soit le Dante, soit Pétrarque, soit un des petits poètes tels que Tibulle, Ovide, Catulle et autres de ce genre. Je lis leurs plaintes passionnées et leurs transports amoureux; je me rappelle les miens, et je jouis un moment de ce doux souvenir.

L'implacable auteur du *Prince* en douce rêverie auprès d'une fontaine et berçant son esprit aux musiques d'un voluptueux poète, tandis que les grives viennent se prendre à ses gluaux, quelle image charmante et imprévue!

Quels abîmes, ces âmes individuelles! Tout homme qui fait montre d'une supériorité, même dans une seule direction, atteste par là même une profusion de richesses cachées et d'un ordre tout différent! Je crois m'être appliqué à regarder dans la vie réelle l'homme en moi et autour de moi avec une attention passionnée et presque amoureuse. J'avoue cependant que cette connaissance directe de l'homme ne m'empêche pas de découvrir maintes choses intéressantes et neuves dans les livres.

Je crois que le dur et inhumain Machiavel eut tout comme les âmes tendres l'amour de l'amour. Machiavel que les poètes mettaient en gracieuse rêverie aimait à aimer. A cinquante ans, une de ses lettres nous le montre ému d'amour d'une manière à la fois si ardente et si délicate que la lettre en a conservé un vertige de jeunesse. Il faut voir avec quel accent pénétrant, il nous dit qu'il a été pris dans « des filets dorés tendus au milieu des fleurs, par la main de Vénus ».

Mais voici la plus curieuse opposition qui vit en l'esprit de Machiavel. Il est tout à la fois l'esprit le plus tranchant et le plus nuancé. Ce n'est pas lui qui craindrait l'épithète de dogmatique. Ce n'est pas lui qui hésite à affirmer et parfois même avec une brutalité qui déconcerterait beaucoup de nos « penseurs » d'aujourd'hui pour qui le courage du oui et du non s'identifie avec l'absence de complexité intellectuelle et avec l'incapacité de voir les choses sous leurs faces opposées. La manière renanienne de « nuancer » les jugements a été adoptée par beaucoup d'esprits comme marquant le point le plus élevé de l'esprit de finesse. Certains d'entre eux ont en réalité choisi dans la nuance renanienne l'enveloppe la plus confortable pour le manque de caractère. La nuance renanienne est si riche en plis et en replis qu'elle en est pleine d'abris.

Machiavel se comporte de manière toute différente. Il se place devant le réel, il le palpe, l'examine avec atten-

tion et quand il voit clair dans un cas particulier, il affirme avec netteté. Mais son jugement une fois émis, Machiavel ne s'endort pas sur le mol oreiller de la chose jugée. Son œil ne quitte pas le réel. Il reste à l'affût des nombreux cas d'espèce. La nuance s'introduit chez lui par la multiplicité des cas considérés et par un examen sans trêve renouvelé des faits particuliers. L'observation du réel par Machiavel est si complète, si minutieuse, si loyale qu'on assiste chez lui au travail de l'Intelligence s'efforçant d'insérer le réel dans ses cadres et qu'on voit également Machiavel accueillir des faits qui font craquer les cadres construits par l'intelligence. Et cela est bien une manière d'être nuancé.

Machiavel unit également en lui deux formes d'esprit qui n'ont pas coutume d'aller de pair : l'esprit d'extrême minutie et l'esprit qui s'élève aux ensembles. Constamment le souci de dominer la poussière des faits pour atteindre des principes généraux et constamment le souci de considérer de minces détails qui, négligés, se trouvent être autre chose que des broutilles sans importance. Il est tel passage de *L'Art de la Guerre* où Machiavel étale les plus menus exercices de préparation militaire inventés par les Romains pour donner une écrasante supériorité à leurs soldats. Et lui d'écrire : « Ne vous étonnez pas que les Anciens aient porté leur attention sur ces petits détails; car, lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains, le moindre avantage est de la plus haute importance. »

Ajouterai-je encore comme contraste curieux l'opposition assez souvent frappante d'un regard ferme et froid sur le réel et d'un tempérament passionné? On voit assez souvent Machiavel observer le réel humain, même dans ses monstruosités, avec l'impassibilité parfaitement détachée du savant. Et voici que, soudain, la fibre patriotique se met à vibrer. C'est alors un grand enthousiasme qui se révèle. Le *Prince*, qui a meurtri tant de natures généreuses, se termine par un appel lyrique et

brûlant à celui qui voudra être le « libérateur » de la patrie livrée aux barbares! A cet homme providentiel, Machiavel offre à l'avance ses « larmes de joie ». Ailleurs, lorsque, considérant l'infinie méchanceté des hommes, il songe au législateur qui donne à ces misérables mortels les bienfaits de l'institution sociale, c'est encore un frémissement passionné. Que se présentent à son esprit les actions magnifiques de l'antiquité, le souvenir de la vertu romaine et le tableau du citoyen antique dévoué corps et âme à la cité, cet inhumain contemplateur des réalités rencontre à l'avance les accents brûlants de Rousseau. Vous trouveriez aisément chez Machiavel un Montesquieu avec un caractère plus accusé et un Jean-Jacques avant l'heure. Vous vous tromperiez. Vous avez là une physionomie qu'il faut saisir de haut et de loin, dans son ensemble, en choisissant bien ses points de perspective. Toute vision partielle de Machiavel ne peut être qu'une erreur.

Avant de pousser plus avant, je tiens à adresser mon salut non seulement à Machiavel, mais à toutes les magnifiques âmes qui en tous pays fleurirent au temps de la Renaissance. Je les aime toutes. Elles sont ma droite balle. Je ne connais rien de plus émouvant que cette gerbe bigarrée d'âmes épanouies dans la richesse, la magnificence et la franchise. Ronsard, prince des poètes, à un pôle; Machiavel prince des réalistes à l'autre; ils me plaisent autant l'un que l'autre. Mais ce qui m'intrigue, c'est de voir, sous l'effet du levain antique, cette multitude d'âmes donnant d'un seul coup les plus extraordinaires réalisations d'humanité. Cela suppose une longue préparation spirituelle antérieure. Le catholicisme n'y serait-il pour rien? Et même les exercices de scolastique! Profondeur de l'âme par le catholicisme! Extraordinaire virtuosité par les exercices scolastiques... Et là-dessus « la sainte ardeur antique » s'insufflant dans les esprits... Je songe à l'expression platonicienne : « le contraire re-

cevant son contraire ». Mariage paradoxal... La nature humaine s'en est dépassée elle-même quelques lustres dans ses meilleurs représentants... Et puis les mains de gel des Luther, des Zwingle, des Calvin... Et la bizarre tentative de ramener le christianisme à sa pureté primitive...

§

On peut supposer maintenant que les contradictions ne seront pas absentes de l'œuvre de Machiavel. Il faut les indiquer pour être juste envers lui.

Il en est une qui a sauté à tous les yeux. Dans le *Prince,* Machiavel semble pencher pour le gouvernement monarchique. Dans le *Discours sur Tite-Live,* il s'élève avec véhémence contre le gouvernement des princes. Il essaie de prouver la supériorité du gouvernement républicain.

Tels passages de Machiavel nous incitent à penser qu'il a une confiance absolue dans la vertu des institutions pour conserver la valeur et le bonheur d'un peuple. Plusieurs fois cependant, il s'élève à une vue générale de l'histoire qui assigne à toute civilisation un cycle fatal de vie : tout Etat s'installant avec de bonnes institutions s'épanouit, atteint un haut degré de splendeur, puis son trop de richesse, de puissance et de bien-être engendrent ensuite une inéluctable décadence, en sorte que les bonnes institutions finiraient par se dévorer elles-mêmes.

Machiavel semble admettre parfois qu'il est des cas où la corruption d'un peuple est telle que les institutions sont impuissantes à le sauver. Or, il affirme d'une part que l'Italie de son temps est tombée dans le pire état de corruption qui puisse être et il croit d'autre part à une possibilité de régénération par la restauration des institutions romaines.

Machiavel ne cesse d'affirmer la méchanceté foncière de l'homme. Il montre cependant que, dans certains cas,

un prince peut compter à fond sur ses sujets quand il a su se faire aimer. Il montre que la bonté de Scipion a été un actif agent de sa réussite et il constate que l'admirable et constante vertu de Marc-Aurèle a mis sa personne et son pouvoir hors de toute atteinte. Ici, Machiavel reconnaît une constance de méchanceté chez l'homme; ailleurs, il croit à la sublimité d'âme des Romains de la bonne époque. Enfin, il affirme contradictoirement l'égoïsme de tous les hommes et l'existence de législateurs-nés parfaitement désintéressés et uniquement enflammés par le souci de l'intérêt général.

Contradictions peut-être encore : croire que l'homme est foncièrement méchant et croire que de bonnes institutions peuvent arriver à le dénaturer; croire que le calcul et l'audace peuvent venir à bout de la Fortune et affirmer dans d'autres circonstances sa souveraineté.

Je néglige naturellement les contradictions de détail.

Cependant, ces contradictions, dont on pourrait d'ailleurs réduire l'opposition avec un peu d'ingéniosité, ne témoignent point contre Machiavel. On les trouve chez tout homme qui ne s'est pas abstrait une fois pour toutes des réalités. Et d'ailleurs les systèmes n'ont jamais été construits qui rendent compte de l'expérience sans contradictions.

L'opposition entre la tendance monarchiste du *Prince* et la tendance républicaine du *Discours sur Tite-Live* m'apparaît d'ailleurs moins vive qu'on ne le pense généralement.

En réalité, dans le *Discours sur Tite-Live,* Machiavel exprime son idéal et la croyance que si les circonstances s'y prêtent, la forme républicaine est la meilleure. Dans le *Prince,* il considère une situation de fait : comment doit se conduire pour réussir un Prince nouveau qui veut fonder un gouvernement dans une ville, ce qui était la réalité de Florence au temps où Machiavel écrivait son ouvrage. Les deux livres sont construits sur des plans

spirituels différents. Ce qui atténue par surcroît la contradiction entre le Machiavel du *Prince* et le Machiavel du *Discours sur Tite-Live,* c'est que la distinction profonde faite par Machiavel n'est pas entre la monarchie et la république, mais entre les Etats qui ont des lois stables et respectées et les Etats où les lois ne sont pas observées. Tyrannie quand le Prince viole les lois, anarchie quand le peuple les méprise, Machiavel hait également ces deux extrêmes. Il acquiesce volontiers à une monarchie et à une république où les lois sont stables et religieusement appliquées.

Mais ce qu'il y a de contradictoire dans les idées de Machiavel est dû surtout à l'existence en son esprit de plusieurs systèmes différents d'expérience. Nous parlons de « notre expérience du réel », nous devrions dire « nos expériences ». Chez Machiavel, il y a trois formes d'expériences tout à fait différentes. Tout d'abord expérience directe de la vie de son temps. Il observe la cruauté, la fourberie, l'absence de scrupules, la perfidie raffinée des princes de son époque. Chez leurs sujets, il discerne partout l'avidité de jouir et de posséder et l'égoïsme le plus délibéré. Cette source d'expérience alimente le *Prince* et fournit à Machiavel sa théorie générale de l'humanité.

Mais Machiavel se plonge avec ferveur dans les historiens antiques. Plein de vénération pour eux, il ne discute guère la valeur de leurs témoignages. L'esprit critique appliqué sans respect aux livres les plus imposants de l'antiquité n'est pas encore né. Sur la foi des historiens antiques, il admit qu'il exista sous la république romaine un temps de mœurs sublimes et d'âmes plus qu'humaines. Il crut à une époque de vertu et presque de perfection. Telle la deuxième expérience de Machiavel. Fort de cette expérience qui s'affirme surtout dans le *Discours sur Tite-Live,* il méprise son temps, se passionne pour la République qui élève les âmes, et croit que restaurer les institutions romaines ferait renaître la vertu romaine.

Enfin, troisième source d'expérience : l'expérience intime, l'expérience de soi-même. Dans cette expérience de son âme passionnée pour le service de l'Etat, Machiavel puise ses accents « d'honnête homme » et sa croyance à un type d'homme d'Etat désintéressé, entièrement dévoué au bien public et fort différent des Princes qu'il a observés.

Le choc de ces trois « expériences » est à l'origine des contradictions de Machiavel. Ce Machiavel est un esprit expérimental parfait. Mais l'expérience n'est jamais un bloc homogène. Si l'on veut bien admettre que tout esprit individuel est tissé de contradictions, si l'on veut bien admettre que l'expérience du réel se présente à nous sous l'aspect de plans contradictoires; loin de faire des reproches à Machiavel, nous louerons la loyauté de son observation.

Et cependant, il est peu de physionomies à être aussi fermement dessinées que celle de Machiavel. Il tient cette position d'équilibre si difficile à obtenir entre l'esprit empirique poussé à l'extrême qui, se défiant de tout effort vers le général, ne veut voir que des faits particuliers irréductibles les uns aux autres, et l'esprit systématique outré qui se flatte d'emprisonner la profusion chaotique des faits dans les mailles de quelques principes. Machiavel m'a donné l'un des plus curieux spectacles d'humanité, celui d'une intelligence tout ensemble systématique et ondoyante et ce spectacle est beau. Je m'abstiendrai donc de considérer la pensée politique de Machiavel comme une menuiserie d'idées rigides. Je vois plutôt une ample et souple intelligence élaborant une riche et complexe symphonie idéologique d'où émergent des tendances directrices, des orientations privilégiées et des thèmes dominateurs. Celui qui a le sens de la vie profonde de l'Intelligence, qui est tout autre chose que cette faculté inerte et mécanique à quoi on a voulu la réduire, voit l'effort d'un penseur se réaliser sous l'aspect d'un vivant

ensemble orchestral beaucoup plus que sous celui d'un grêle et sec système. J'aurais beaucoup à dire là-dessus, je passe. Je me contente de faire remarquer que comprendre une symphonie intellectuelle est un fait d'ordre poétique beaucoup plus qu'on ne le croirait.

Abandonnons-nous à l'orchestration idéologique de Machiavel et sans trop l'immobiliser, sans trop la réduire à de maigres schémas qui la fausseraient et la pétrifieraient, essayons d'en faire apparaître les thèmes dominateurs en précisant les attitudes psychologiques qui les font naître.

§

Le point initial du mouvement qui engendre la pensée machiavélique est un regard incisif et inexorable sur l'homme. D'un seul coup, Machiavel arrache à l'humanité le vieux masque qu'elle s'est posée pour se duper elle-même.

Ainsi que le démontrent tous ceux qui ont parlé sur la politique, et les nombreux exemples que fournit l'histoire, il est nécessaire à celui qui établit la forme d'un Etat et qui lui donne des lois, de supposer d'abord que tous les hommes sont méchants et disposés à faire usage de leur perversité toutes les fois qu'ils en ont la libre occasion. Si leur méchanceté reste cachée pendant un certain temps, cela provient de quelque cause inconnue que l'expérience n'a point encore dévoilée, mais que manifeste enfin le temps appelé, avec raison, le père de toute vérité.

Machiavel ajoute :

Jamais les hommes ne font le bien que par nécessité; mais là ou chacun, pour ainsi dire, est libre d'agir à son gré, et de s'abandonner à la licence, la confusion et le désordre ne tardent pas à se manifester de toutes parts.

Il vous serait d'ailleurs aisé de voir que Machiavel, devant un assez grand nombre de cas particuliers présentés par le réel, oublie lui-même son principe inexorable sur l'humanité.

Le vrai fonds de l'homme? Soif d'honneurs, soif de posséder, appétit de puissance. Mais avant tout, une avidité sans bornes de possession. La classe dirigeante, quand elle se voit menacée par la classe des pauvres, lui cédera au besoin une partie de ses honneurs, mais elle se résoudra à toutes extrémités pour n'abandonner rien de ses richesses. Celui qui ne possède pas est tourmenté du besoin de posséder, celui qui possède est tourmenté du besoin de posséder davantage et de la crainte qu'on ne lui ravisse ce qu'il possède. Voilà ce qui préside avant tout à l'histoire humaine. Le plus souvent, quand Machiavel regarde les hommes, tout se passe pour lui comme si les mobiles religieux et moraux n'étaient que des apparences. Un Savonarole périt sur le bûcher. Machiavel cependant ne peut voir dans cet illuminé qu'un hypocrite avide dont les rêves ambitieux ont mal tourné.

Lisez l'*Histoire de Florence* où, considérant des événements non rapportés par des historiens anciens, Machiavel peut voir les faits sous son angle personnel. Nulle velléité de penser qu'un idéal caché puisse tenter de se réaliser à travers les catastrophes successives. Nulle place pour ce qu'on appelle les aspirations supérieures de l'homme. Morale et religion ne jouent aucun rôle. Une suite de luttes cruelles entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, de durs conflits d'ambitions et d'avidités, et, dès que l'autorité mollit, des orgies de licence, de stupides excès, la passion du mal pour le mal.

Mais l'histoire elle-même apporte à Machiavel la preuve que le remède est à côté du mal. Car le réel déroulé dans le temps lui offre le spectacle d'époques livrées en proie à tous les malheurs et d'époques où les peuples goûtent tout ensemble prospérité, vigueur et concorde. A quoi tient cette différence? A un fait unique : l'absence ou la présence de bonnes institutions imposées par la force aux peuples qui, livrés à eux-mêmes, ne peuvent se plier à l'ordre. L'instant béni dans la vie d'un peuple, c'est le

moment où apparaît l'homme vaillant, le législateur prédestiné, qui possède le sens supérieur de l'intérêt public. Tel le cas de Michel di Lando qui, en 1378, imposa son autorité aux Florentins, apaisa tous les troubles, contraignit chacun à se soumettre aux grands intérêts de la cité et fut ainsi « digne d'être compté parmi le petit nombre de ceux qui ont bien mérité de la patrie ». Pour voir que tout dépend des institutions, il suffit d'opposer le tableau de l'Italie de la Renaissance, divisée en une multitude de cités rivales livrées aux factions et oscillant de la licence à la tyrannie, au tableau de l'Italie antique dans la période où elle fut soumise aux meilleures institutions qu'ait créées les hommes.

Dans ces anciens temps, tout est plein d'actions merveilleuses, tandis que dans les nôtres il n'y a rien qui puisse racheter la profonde misère, l'infamie et la honte où tout est plongé.

Le remède est donc indiqué : il faut restaurer les institutions antiques. En cela, Machiavel accomplit sur le plan de la politique ce retour à l'antique qui caractérise la Renaissance en tous les domaines. Les institutions antiques restaurées, les bonnes mœurs renaîtront, le sentiment du devoir refleurira dans les âmes, les citoyens s'aimeront mutuellement au lieu de se déchirer et tous espoirs seront permis. Et ce grand réaliste s'épanouit ainsi par moments en un poète. Tant il est vrai que toute tendance en allant au bout d'elle-même rencontre son contraire.

Et Machiavel nous pose ainsi de bien intéressants, de bien difficiles et de bien obscurs problèmes où lui-même, malgré son ton tranchant, laisse d'immenses traînées d'ombre. Machiavel croit par instants que la contrainte inflexible des institutions peut obtenir des résultats spirituels qui ne laissent pas de m'étonner. Il semble croire que chez ces hommes méchants par nature, les institutions peuvent par contrainte faire épanouir de l'affection pour

les autres hommes et le désir de s'immoler pour l'intérêt général ! Comme je crains que ce lucide observateur du réel n'ait été dupé par le faux-monnayage psychologique de certains historiens antiques ! Et cependant tout cela n'est pas faux s'il est vrai que certaines habitudes imposées aux hommes peuvent faire naître chez eux les sentiments qui correspondent à ces habitudes, à moins qu'elles n'enfantent les sentiments contraires...

De multiples problèmes se poseraient à nous pour entrer en discussion avec Machiavel. Nous ne pouvons les aborder ici. Il faudrait voir se poser la question compliquée du rapport des mœurs et des institutions dont Machiavel a entrevu parfois la difficulté sans y insister suffisamment. Il faudrait définir « les bonnes institutions » et l'on verrait que sur ce point les hommes de bonne volonté s'entendent malaisément et que la pensée de Machiavel elle-même est un peu flottante. Il faudrait envisager la question de la mise en pratique des « bonnes institutions », ce qui n'est pas non plus une question simple. Il faudrait voir si Machiavel n'a pas trop identifié puissance de l'Etat et intérêt des vies individuelles. Il faudrait voir si dans des questions capitales l'individu et l'Etat ne peuvent pas entrer en conflit. Il faudrait voir si les « mauvaises institutions » n'ont pas quelques avantages et si de trop « bonnes institutions » ne sont pas dans certains cas particuliers dangereuses pour un pays. Tout cela nous entraînerait trop loin. Je n'ai pas la place d'en traiter ici.

Je veux me borner à montrer que certaines idées de Machiavel atteignent chez lui la ferveur d'une religion.

C'est d'abord le culte de l'Etat. Il faut que l'Etat règne, quel que soit le prix à mettre pour fonder et maintenir son existence. Le salut de l'Etat est le souverain bien. Dès qu'il s'agit de le sauver ou de le maintenir, il n'existe plus ni bien ni mal, ni juste ni injuste, tous les moyens sont sacrés. Le chef de l'Etat est vertueux dans la me-

sure où il assure la vie de l'Etat. Et les vertus privées n'ont rien à voir avec cette vertu politique.

C'est ensuite le sentiment de la sainteté des lois. Une fois les bonnes institutions établies, les lois doivent être observées sans défaillance et surtout par ceux qui doivent les faire appliquer. Savonarole est inexcusable d'avoir violé des lois qu'il avait établies lui-même. Vivre dans un pays qui a des lois, obéies par tous, c'est vivre dans un pays libre. La liberté pour Machiavel, c'est le fait même de vivre sous des lois religieusement observées. L'irrespect des lois, c'est licence ou tyrannie.

Troisième attitude religieuse : vénération pour la continuité et la stabilité des institutions. Lorsque dans l'*Histoire de Florence*, Machiavel évoque les invasions barbares d'Honorius à Théodoric, il trouve une âpre éloquence pour peindre cet épouvantable malheur qu'est le changement de lois, de gouvernement, de mœurs et d'usages.

La pensée d'une seule de ces calamités suffit, dit-il, à glacer le cœur le plus ferme.

Quatrième attitude cardinale de Machiavel : l'exaltation de l'armée. Pour Machiavel, les meilleures institutions ne sont rien sans une armée à l'abri de quoi elles assurent au peuple leurs bienfaits. Il s'indigne avec véhémence contre ces armées mercenaires de condottieri qui sont le fléau de l'Italie. Créer une armée nationale longuement exercée sous l'égide de la discipline antique restaurée, voilà un des buts les plus chers de Machiavel !

Cinquième attitude enfin : une impérieuse tendance à la déification du législateur dont nulle gloire ici-bas, même se serait-il contenté d'écrire ses vues sans les appliquer, ne saurait approcher.

Et tout cela est au fond le rêve d'un grand réaliste tel qu'il devait être dans une époque où sa nation était humiliée et la notion du bien public et des lois obscurcie

dans les esprits. Avec outrance, Machiavel apportait aux questions politiques un grand effort de clarté.

§

Le désir d'améliorer la réalité politique de son temps est évident chez Machiavel. Mais le plus original de sa physionomie me semble naître de la persistance en lui d'une idée fixe : codifier les moyens de succès à employer par l'homme politique qui veut dominer le réel. D'une part, chez Machiavel, un homme qui veut conformer les institutions et son temps à un certain idéal; d'autre part, une intelligence vraiment objective qui, se plaçant devant les faits politiques, les envisage en qualité de coups bien joués et de coups mal joués par rapport au résultat visé. Les deux attitudes de Machiavel à l'occasion s'entre-croisent curieusement. Il peut juger tel acte abominable par rapport à son idéal et il peut en même temps le considérer comme un modèle à suivre si, conçu pour une certaine fin, il a su l'atteindre exactement. C'est même une sorte d'attitude esthétique que sait prendre Machiavel. Il éprouve une véritable émotion de beauté lorsqu'il voit des moyens nettement adaptés aux fins qu'ils se proposent, ces fins seraient-elles révoltantes.

Cela vous explique que Machiavel donne sans sourciller la théorie des actions politiques les plus opposées. Machiavel étudie l'art pour un prince d'éviter et de déjouer les conjurations, mais il codifie également l'art de perpétrer une conjuration contre un prince. Vues sous cet angle, bien des contradictions de Machiavel s'expliquent aisément.

On sent dans l'esprit de Machiavel un désir impérieux. Il serait parfaitement heureux s'il pouvait réduire le réel à un ensemble de forces que l'intelligence peut parfaitement discerner et calculer. Il existerait ainsi une science du succès et ceux qui la posséderaient seraient assurés de la réussite.

Pour poser les bases de cette science du succès, Machiavel écarte conceptions et attitudes qui pourraient le gêner. Les interventions du miraculeux et du surnaturel dans le monde seraient des éléments incalculables. Machiavel les met de côté. L'homme politique se sert de la croyance des foules aux miracles, mais il ne fait aucune part dans ses calculs au miracle. A ceux qui prétendent que la ruée des étrangers sur l'Italie est une punition des péchés commis par les Italiens du temps, Machiavel répond avec humour qu'en effet les Italiens sont punis de leurs péchés, mais que leurs péchés ont consisté dans l'absence d'une forte armée. Machiavel élimine donc du réel toutes les forces surnaturelles et occultes. Il est l'Anti-mystique par excellence. Dans les choses humaines, il ne voit que des éléments humains parfaitement observables.

Il écarte aussi une mauvaise attitude d'observation : regarder le réel à travers ses désirs et à travers son idéal. Il jette un sarcasme à ceux qui raisonnent sur des principautés qui n'ont jamais existé ailleurs que dans leur imagination. Il faut avant tout éloigner de soi l'écran moral à travers quoi les choses se montrent telles qu'elles devraient être et non telles qu'elles sont. Machiavel prône donc l'examen objectif du réel, l'analyse lucide des forces qui le constituent, en vue de les utiliser ou de les vaincre.

Ces mesures préalables étant prises, se débarrasser du surnaturel, se débarrasser des écrans mystiques, sensitifs et moraux qui embuent le regard, le terrain est déblayé. La science du succès est possible, elle tient dans ces mots : calculer et prévoir.

Machiavel essaie ensuite de poser un certain nombre de bases pour cette science du succès et ce sont les suivantes :

Tout d'abord les passions et les mobiles des hommes sont les mêmes en tout temps. Par l'étude de l'histoire et de la réalité présente, on peut connaître exactement

l'homme. Cette connaissance est la condition essentielle de la science du succès.

Deuxième principe : la nature ne dispose que d'un certain nombre de situations. Elle est donc contrainte de se répéter. Conclusion : toute situation devant laquelle vous vous trouvez a déjà existé. Sachez la retrouver dans l'histoire. Vous verrez par quels moyens heureux ou malheureux on l'a abordée. Vous n'aurez qu'à éviter les moyens qui ont échoué et à appliquer ceux qui ont réussi.

Troisième principe de la science du succès : l'intelligence humaine devant toute situation peut en faire un schéma qui la traduit exactement. Louis XII entrant en Italie aurait dû, pour réussir, élaborer le schéma général du prince étranger voulant asseoir son autorité dans une province éloignée de ses Etats. Ce schéma comportait cinq conditions de réussite. Il est aisé de voir que Louis XII a échoué faute d'avoir mis au clair les cinq conditions de succès que réclamait sa situation.

En possession de ces principes, la conduite de l'homme d'Etat sera une manière essentiellement intellectuelle et savante d'agir. Il vivra dans le pur calcul des forces humaines à diriger et à conjurer. Il sera un œil qui voit juste, un esprit qui calcule exactement, prévoit sans erreur et agit sans hésitation. Rien chez lui ne naîtra de l'enthousiasme ou de la colère, de la pitié ou de la haine, de la passion de la vertu ou de l'horreur du vice. Par delà le Bien et le Mal, le Juste et l'Injuste, les larmes et la joie, il calculera sans erreur et choisissant tantôt l'extrême violence et tantôt les ruses les mieux machinées, il agira inflexiblement dans une divine insensibilité.

Lorsque Machiavel rencontre dans l'histoire quelqu'un de ces hommes dont la réussite est uniquement due à son art de voir clair et de calculer exactement, il éprouve une parfaite satisfaction. Telle sa joie devant la réussite d'Agathocle de Sicile : « Quiconque réfléchira sur la marche et les actions d'Agatocle n'y trouvera rien, si

même il y trouve quelque chose, qu'on puisse attribuer à la Fortune. » Comme on sent son désir de prouver contre Tite-Live que les « chances » des Romains n'ont été que le résultat tangible de leurs bonnes institutions et de leur virtuosité politique!

L'ennemi intime de Machiavel, c'est ce qu'on appelle le hasard des choses humaines, la part de la fortune, la chance. Sa tendance profonde serait d'éliminer du monde ce hasard, cette chance, cette fortune qui limitent la toute-puissance du calcul. Et lui de protester contre ceux pour qui Dieu et la fortune disposent des événements à telle enseigne « que toute la prudence humaine ne peut en arrêter ni en régler le cours ». La fortune, dit-il, « montre surtout son pouvoir là où aucune résistance n'a été préparée ».

Et cependant, le regard de Machiavel est trop bon pour n'avoir pas vu qu'au désir de réduire le réel à un ensemble de forces parfaitement observables et parfaitement calculables, le réel oppose des résistances. Il a même senti qu'il est dans le réel des variables qui plusieurs fois l'ont sérieusement inquiété.

Machiavel a d'abord senti qu'il est des situations embrouillées où l'esprit n'arrive pas à voir clair ou qu'on n'a pas le temps d'étudier à fond. Il faut alors suppléer au manque de connaissance par l'audace, la violence, le caractère extrême des décisions. Il faut traiter la fortune comme une femme. D'une manière générale d'ailleurs, la modération, les demi-mesures, l'hésitation sont essentiellement facteurs d'insuccès. Machiavel pense que la longue chance des Romains fut due à ce qu'ils embrassaient toujours des mesures extrêmes et les exécutaient implacablement. Mais sous le nom même de « fortune », Machiavel, qui a tenté d'éliminer cette part imprévisible du réel, maintient souvent l'existence d'une variable par quoi le réel déconcerte tous calculs. Il y a chez Machiavel un effort tout à fait intéressant pour définir cette variable du

réel. La définir, c'est pour lui s'en affranchir en grande partie. Il remarque que la science du succès ayant été formulée en principes certains, il est des cas où ces principes bien observés échouent et même d'autres cas où les principes tout contraires réussissent.

Machiavel entrevoit parfois qu'une des variables peut bien être le tempérament propre de celui qui agit. A tel caractère, tels moyens réussiraient. A tel autre caractère, tels autres moyens différents. Mais Machiavel croit avoir discerné la variable capitale du réel dans ce qu'il appelle « l'esprit du temps ». Il y aurait ainsi une manière de réussir propre à tel temps et pas à tel autre. Il y aurait des hommes propres à réussir en une époque et pas en une autre. Tel homme a triomphé brillamment jusqu'ici. Si l'esprit du temps vient à changer, il succombera ensuite par ses qualités mêmes. Une république en définitive serait plus apte qu'un prince à réussir parce qu'ayant des équipes d'hommes d'Etat de caractères très différents, elle peut changer son personnel de gouvernement selon les variations mêmes de l' « esprit du temps ».

Et Machiavel de posséder enfin, théoriquement du moins, la formule suprême du succès, celle qui dominerait le réel non seulement par l'utilisation de ses constantes, mais aussi par le calcul de ses variables. S'il était un virtuose dans l'art d'agir, capable de calculer toutes les variations de l'esprit du temps et de changer de caractère et de méthodes à chaque variation de cet esprit du temps, le hasard et la fortune seraient vaincus : « Si nous pouvions changer de caractère selon le temps et les circonstances, la fortune ne changerait jamais. » Alors « on « verrait se vérifier cette sentence, que le sage commande aux astres et aux destins ». Et c'est ainsi que par une de ces volte-face si propres à Machiavel, sa science géométrique du succès me semble s'épanouir en une virtuosité de la souplesse. Il tient d'ailleurs à nous dire que l'homme capable de réussir pareil prodige n'existe pas.

La discussion de la théorie du succès construite par Machiavel nous entraînerait fort loin.

Je dirai d'abord que le type d'homme d'Etat conçu par Machiavel ne semble guère aisé à réaliser dans la pratique. Je vois mal un homme vivant sans relâche dans une telle tension de calcul. Je craindrais même qu'à vouloir tout calculer avec minutie des éléments du chaotique et à l'infini complexe réel, il ne se perdît lui-même dans les réseaux trop compliqués de ses calculs. Peut-être ne faut-il pas trop raffiner avec le réel. Cet homme d'Etat devrait perpétuellement embrasser, sous le regard de son intelligence, passé, présent et avenir; c'est beaucoup demander. D'ailleurs son jeu une fois deviné, il ferait naître contre lui des réseaux de calculs pareils aux siens et je crois qu'à sa première défaillance de jeu, ce serait pour lui la perte totale. Il me semble d'autre part que les grands politiques sont autre chose que de pures natures intellectuelles et calculatrices. Je les crois doués avant tout d'un sens intuitif et extraordinaire du réel. Placés devant le réel, je ne crois pas que leur premier mouvement soit l'analyse savante des forces qui constituent la situation, mais une sorte de sentiment instinctif que la situation est favorable ou défavorable, que le coup est à jouer ou à ne pas jouer, que rapidité ou temporisation s'imposent. Chez les grands politiques, avant le calcul du réel, il y a le flair du réel, véritable sens qui est d'un autre ordre que l'intelligence, qui ne doit pas la mépriser, mais qui est autre chose cependant et qu'on possède ou qu'on ne possède pas. Le sens intuitif du réel à lui seul fait un homme politique trop flottant, trop mobile, trop invertébré et aux desseins trop courts. Le pur calcul seul manquerait de souplesse, de faculté rapide de retournement et pourrait conduire à de grosses erreurs. Un Cavour et un Bismarck avaient à la fois flair instantané du réel et longue continuité de calculs.

Mais où n'irait-on pas si l'on voulait seulement esquisser une critique des grands principes de Machiavel!

Peut-on se vanter d'avoir des hommes une connaissance suffisante pour prévoir la manière dont ils se comporteront dans une situation particulière? On peut construire un ensemble de probabilités (et c'est beaucoup pour la pratique), mais pas de certitudes. L'homme peut toujours vous surprendre. Il est en lui tant de forces indicernables et obscures et l'imprévisible folie joue un si grand rôle dans la vie normale de l'humanité. En particulier, toute situation donnée comporte l'inconnaissable des caractères individuels. Sieyès, à l'heure où la manière patiente et sûre dont il avait manœuvré les hommes allait réussir, rencontre l'imprévisible dans le caractère de Bonaparte qui découd tous ses calculs.

L'intelligence en face d'une situation peut-elle d'autre part en faire un schéma adéquat? On en peut douter. Machiavel d'un ton décidé nous constitue par exemple le schéma qui exprime la chute de la République romaine. Les éléments essentiels du même schéma dessiné par les historiens d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que ceux du schéma machiavélique. Si pareille différence peut exister pour un événement passé, que sera-ce pour un événement à venir? Sur le plan de la sévère précision, on peut affirmer qu'il n'y a pas de schéma intellectuel adéquat à une situation donnée. Prendre au moment d'agir le schéma intellectuel de la situation pour la correspondance exacte de la situation pourrait entraîner de graves erreurs. On peut avoir omis l'essentiel masqué sous des caractères secondaires mis en pleine lumière. Et cependant, sur le plan pratique, des schémas insuffisants peuvent avoir la valeur d'hypothèses directrices qui permettent d'aborder le réel et de le tâter. On affronte la situation, on la laisse se développer et au fur et à mesure qu'elle dévoile ses éléments cachés, on retouche le schéma premier. Au besoin on le brise pour lui en substituer un

autre. Le défaut de Machiavel, c'est de trop prendre la situation réelle d'une manière statique à l'avance calculable. Il suffit d'envisager la situation dans son développement et de considérer le schéma intellectuel comme une hypothèse provisoire pour que la méthode de Machiavel reste utilisable.

On pourrait objecter encore à Machiavel qu'il se fait du « nouveau » dans le monde et que la nature n'est pas seulement un nombre limité de combinaisons qui se répètent. On pourrait lui dire que la complexité du réel est telle que toute situation présente un caractère d'originalité, de « différence » par rapport à toutes les autres et que ce caractère est l'essentiel d'elle-même. Il faudrait donc savoir penser une situation à neuf, pourrait-on dire, comme si le passé n'avait pas existé. Il faudrait la saisir dans sa fraîche nouveauté, dans le plus particulier d'elle-même et chercher des moyens originaux pour s'attaquer à elle... Je crois que tels esprits d'aujourd'hui pencheraient vers cette attitude. Mais qui pourrait se vanter en procédant ainsi de ne pas apporter à son insu pour s'attaquer à la situation donnée sa connaissance des hommes, son expérience passée et ses idées plus ou moins vagues sur l'histoire? Car c'est bien une des formes permanentes de l'esprit humain de penser, consciemment ou non, l'inconnu et le nouveau au moyen du connu et de l'ancien.

Enfin, on pourrait prétendre que vouloir rapprocher une situation actuelle d'une situation passée révélée par l'histoire peut conduire souvent à de fausses assimilations. Il faudrait être sûr que la situation du passé que nous jugeons analogue à celle d'aujourd'hui a bien correspondu à la réalité telle qu'elle fut. Si beaucoup de l'expérience du passé due aux historiens n'était qu'une suite d'erreurs adoptées par la tradition! On peut se poser la question. Je suis frappé de voir que la manière dont se constitue l'histoire de la guerre diffère beaucoup de ce que j'ai vu dans la réalité. J'ai peur que le plus clair de

l'histoire soit de la poésie plus que du réel. Alors, quelle circonspection ne faut-il pas pour rapprocher une situation actuelle d'une situation passée sur quoi plane tant d'incertitude? Songez que le misérable effort du gouvernement de la Défense nationale pour rattraper en 71 une partie perdue procéda de la fausse notion historique des armées de l'an II improvisées et faites d'hommes aspirant à mourir pour la liberté! Il est cependant dans l'histoire des faits dont la connaissance n'est pas inutile. Elle peut nous montrer aux diverses époques ce qui se passe dès qu'on inquiète l'instinct de propriété sans disposer de moyens terribles et irrésistibles. Mais, au fond, chacun retrouve dans l'histoire ce qui lui est venu de sa directe expérience des hommes. Et tout cela est d'une effroyable complication. Soit dans le pour, soit dans le contre, évitons sur de tels sujets de penser simple. Sachons ne pas trop voir les situations du passé à travers celles du présent et les situations du présent à travers celles du passé. Il se peut que la nature tout en se répétant ne soit jamais la même cependant et c'est peut-être l'axiome à ne pas perdre de vue.

Pour en terminer avec cet examen de la science du succès fondée par Machiavel, il me faut jeter un coup d'œil sur ce César Borgia, duc de Valentinois, que Machiavel nous donne comme le type même du virtuose dans l'art de réussir. Machiavel voit en lui l'homme qui sut le mieux asservir le réel par le calcul et la prévision. Nous le voyons briller dans le *Prince*, dans les *Lettres*, dans les *Relations d'Ambassade* avec un fauve éclat, une sorte de grandeur attirante et terrible qui exalte l'âme et lui laisse cependant le plus étrange malaise. Il domine l'œuvre de Machiavel, cruel et beau, aimable et implacable, fascinateur et monstrueux, paré de toutes les séductions de l'homme, de toutes les finesses de la culture, et cependant surhumain et inhumain. Je le vois, enveloppé dans ses vêtements somptueux, en arrêt devant le réel comme un

félin dans la Jungle. Bâti à la fois en force et en souplesse, aspirant la vie à pleines narines, il scrute d'un œil froid le paysage changeant du réel. Il a vu clair, il va bondir sur sa proie. Tout homme qui a du caractère rencontre soit directement, soit par l'intermédiaire du livre, le maître né pour lui et dont l'ombre le suivra toute sa vie. Même quand Machiavel se rebelle contre les « scélérats » et les « tyrans », le fantôme de César Borgia ne le quitte pas. César Borgia a fasciné Machiavel. Ce ne devait pas être facile. Telle l'ombre de Napoléon pesant sur les vies de Stendhal et de Balzac.

A travers Machiavel, nous le voyons, ce César Borgia qui, de bonne heure, a su inflexiblement ce qu'il voulait réaliser au cours de cette aventure qu'est la vie. Il portait en lui son secret et jamais nulle oreille humaine ne recueillit ses confidences. Son œil terrible est descendu au plus profond des mobiles des hommes et nul ne poussa si loin l'art de se les attacher et de leur plaire quand il le jugeait bon. Il allait son chemin, indifférent à la prière et aux larmes, employant d'une manière toujours méditée soit la cruauté extrême soit les plus insinuantes ruses. Dans la partie géante qu'il livrait contre le destin, les autres hommes étaient pour lui simples pièces qu'il manœuvrait sur l'échiquier. Ils ne l'intéressaient que par rapport au résultat qu'il s'était proposé. Machiavel l'a rencontré sur son chemin, le mortel né pour commander à la destinée, celui qui savait tout calculer et tout prévoir.

Et cependant, Machiavel doit avouer que ce prince des virtuoses perdit la partie. Cette fois, il est obligé de faire à la fortune sa part. L'homme qui avait tout prévu a rencontré « la contrariété la plus extraordinaire de la Fortune ». Et nous de voir dans cette mise en échec de César Borgia par le destin l'occasion de méditer sur le jeu du calcul et du réel dans l'aventure d'ici-bas. Machiavel avoue que César avait prévu tout ce qu'il y aurait à faire dans le cas où il perdrait son père, le pape Alexandre

Borgia. Il avait tout prévu, sauf un imprévisible rien qui se trouva être tout. Il oublia de prévoir qu'il pût tomber malade au moment où son père s'en irait... Conjonction d'événements exceptionnelle, infiniment improbable. Mais ce fut l'Improbable et l'Exceptionnel qui se réalisèrent. Quel beau thème d'ironie : le plus habile calculateur entre tous les hommes oubliant qu'il est un homme sujet à la maladie, chose courante de l'humanité. Mais Machiavel nous laisse entendre qu'un autre élément du réel n'a pu être calculé ni prévu par César Borgia. Au moment où il s'agit de choisir le successeur d'Alexandre Borgia, César n'est plus assez fort pour imposer un candidat choisi par lui, mais il l'est assez pour empêcher d'élire tout candidat qui ne lui plairait pas. Or, il soutient Julien de la Rovère qu'il a offensé jadis. Il a été séduit par de magnifiques promesses et il table sur le fait que cet homme a manifesté jusqu'ici sincérité et franchise. Ainsi par les soins de César est élu Jules II qui, devenu pape, jette par-dessus bord toutes ses belles promesses et emploie toute sa puissance contre son bienfaiteur. César Borgia s'est donc brisé ici contre l'inconnue d'un caractère individuel. Enfin, il me semble que ce grand calculateur mettait ses incroyables talents réalistes au service d'une folie : la volonté d'accomplir de son vivant l'unité de l'Italie sous sa domination. Et cela me divertit. Il me semble d'ailleurs que bien souvent chez les humains, les plus implacables calculs réalistes ont été mis au service de la Folie, empérière du monde. D'autre part, cet impeccable réaliste ne traitait-il pas le facteur temps avec trop de désinvolture? Etant donné ce qu'était l'Italie du XVe siècle, son grand dessein ne pouvait se réaliser d'une manière durable en quelques années. La plus géniale preuve d'esprit réaliste, c'est le calcul de sa limite. Je doute que César Borgia se soit nettement posé le problème. J'ai peur par instants que ce grand politique n'ait été qu'un grand aventurier. C'est d'ailleurs beaucoup et

je me demande si le meilleur usage de la vie n'est pas simplement de la traiter comme une partie d'aventure qu'on vient durant quelques années jouer contre le destin. C'est une grande satisfaction de se dire, en quittant cette brève existence, qu'on l'a élevée à la dignité du Jeu. Je ne vois pas de tâche plus noble!

Machiavel n'a pas pu jouer le grand Jeu contre le réel. Mais par l'imagination, il a joué tous les coups possibles contre la fortune. Si l'on veut bien admettre, ce qui me semble évident, que la réalité est une sorte d'illusion et les choses imaginaires une intense réalité, la part de Machiavel ici-bas vaut bien celle de César Borgia.

GABRIEL BRUNET.

PREMIÈRES HYPOTHÈSES SUR LE SYSTÈME DE NUMÉRATION DES GLOZÉLIENS

« Les tribus néolithiques de Glozel, avons-nous écrit, paraissent bien n'avoir compté qu'en alignant des unités » (1). Et nous citions plusieurs exemples où nous trouvions, profondément gravés, des traits verticaux, placés côte à côte : six traits sur le revers d'un grand galet en forme de hache avec début de polissage et de perforation ; neuf petits trous gravés à la suite les uns des autres autour d'un galet allongé, du côté opposé à une inscription ; neuf barres sur une sorte de grattoir-burin ; six traits au-des-

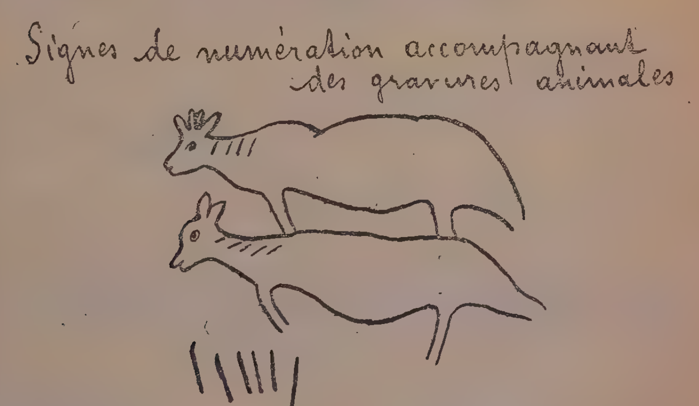


Fig. 1

sous de la gravure de deux animaux indéterminés dont le dessin s'enroule autour d'un galet (fig. 1). Déjà cependant nous avions cru nécessaire d'ajouter : « Mais peut-être que certains caractères des inscriptions des tablettes d'argile et

(1) *Nouvelle Station Néolithique, L'alphabet de Glozel*, page 12.

des galets sont des *signes numéraux* qu'il nous est impossible d'identifier. »

Depuis la reprise de nos fouilles, au début du printemps, nous avons mis au jour, avec M. Emile Fradin, une lamelle, en bois de cervidé, qui semble fortement venir à l'appui de notre dernière hypothèse (fig. 2). Cette plaque, parfaitement polie sur une face et régulièrement usée par frottement à l'une des extrémités, a pu servir de lissoir. Mais son intérêt vient des caractères qu'elle porte et que nous croyons être des signes de numération.

Plaque de numération

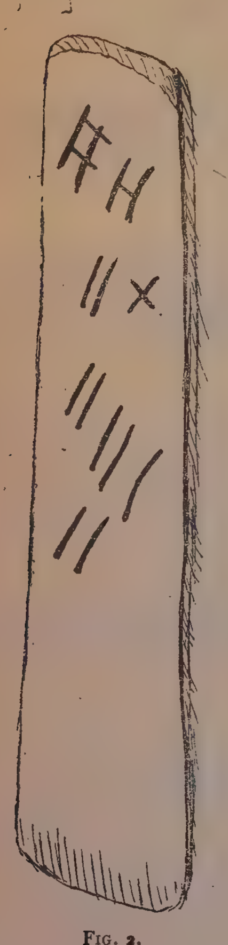


Fig. 2.

En partant de l'extrémité inférieure, usée, nous voyons successivement : deux traits juxtaposés ; cinq traits dont quatre accouplés, deux à deux ; deux traits accompagnant un X ; enfin deux signes dont l'un semblable à la lettre H et l'autre à une sorte de H dont on aurait redoublé la barre transversale entre les hastes.

A la vue des deux premières rangées, il est logique de penser à une numération. Et bien que quatre traits parallèles de la deuxième ligne soient accouplés deux à deux, nous croyons qu'il s'agit encore d'unités. En effet, si c'était le deuxième degré d'un système de numération, nous ne retrouverions pas à côté une barre verticale isolée.

Par contre le signe X, sur la 3e rangée, pourrait bien

représenter le nombre qui servait de base à leur système de numération. Les deux traits obliques placés à côté pouvaient exprimer les multiples de ce nombre.

Quant au signe H, il représenterait le 2ᵉ degré de ce sys-

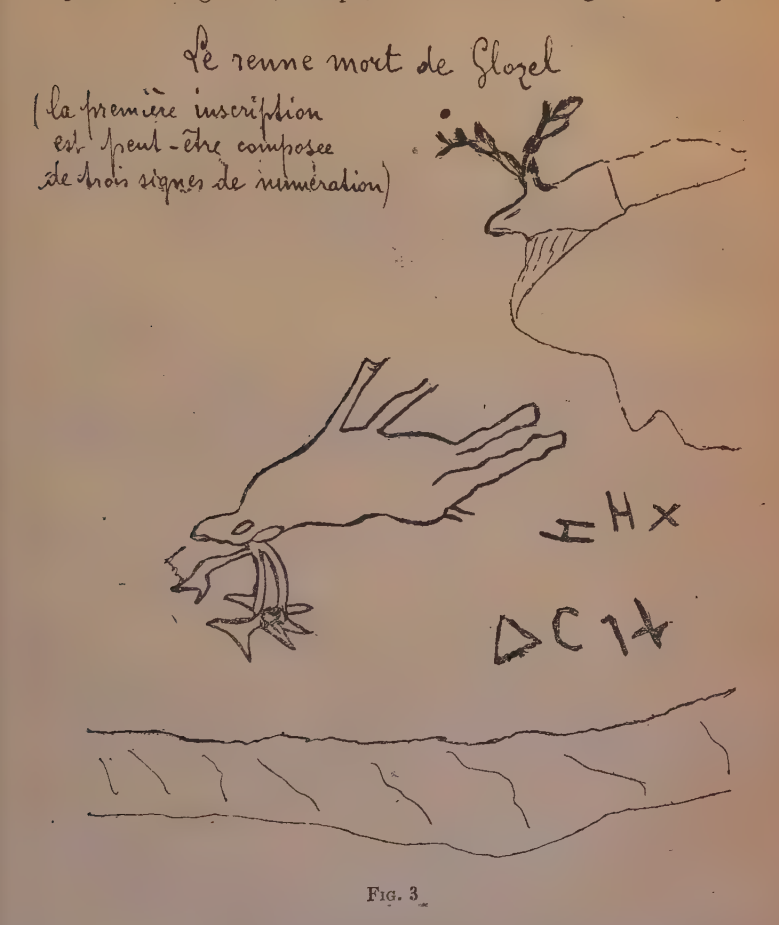


Fig. 3

tème de numération. Le 3ᵉ degré serait fourni par le signe H possédant deux barres transversales entre les hastes.

Ainsi les Glozéliens auraient possédé un système de numération avec multiples d'un nombre choisi comme base. Pouvons-nous aller plus loin et nous demander si ce n'é-

tait pas un système genre décimal ? Ce serait, croyons-nous, téméraire de l'affirmer. Cependant on peut noter que le nombre le plus élevé d'unités alignées sur les objets de Glozel est de 9 (traits parallèles du grattoir-burin — trous creusés autour du galet allongé). Peut-être le X représentait-il une dizaine ! Mais il faut savoir attendre de nouvelles trouvailles.

Cependant cette hypothèse de numération à l'aide de certains signes alphabétiformes semble à nouveau confirmée par une des inscriptions qui accompagnent le *Renne mort de Glozel* (fig. 3).

Nous insisterons à nouveau sur le fait qu'il s'agit bien d'un animal qui a cessé de vivre, vraisemblablement tué à la chasse. Ce cervidé est étendu sur le dos, la tête rejetée en arrière, les membres allongés et raidis, le ventre distendu par le relâchement musculaire. Quand le bloc de pierre se tient seul, en équilibre, sur son bord le plus large on aperçoit, au voisinage d'un éclat qui en a emporté le corps, la tête et la ramure d'un autre cervidé, placé en sens opposé et regardant son compagnon, étendu mort, les jambes en l'air.

Aussi bien, sommes-nous en présence d'une pièce de gibier d'une espèce déterminée ; et l'heureux chasseur semble vouloir, par une des inscriptions qui accompagnent cette représentation animale, donner le nombre de ses victimes.

Sur ces deux H, l'un couché, l'autre droit, suivi d'un X, nous croyons retrouver le système de numération de notre plaque polie, en bois de cervidé.

La deuxième inscription représente peut-être le nom du chasseur ou encore le nom de l'animal.

Nous répétons que nous ne voyons là que de premières hypothèses sur le système de numération des néolithiques de Glozel ; néanmoins nous avons cru qu'il était intéressant de les signaler dès maintenant.

Nous n'osons espérer qu'on puisse jamais déchiffrer les

inscriptions des tablettes. Mais nous pensons qu'on peut connaître un jour le système de numération de ceux qui, par une lente élaboration intellectuelle, étaient arrivés à la figuration, — beaucoup plus difficile, — de la pensée.

Dr A. MORLET.

L'OCÉANIDE

—

> Les sirènes ont certainement existé. C'étaient des femmes-poissons, mais nées vraiment d'accouplements monstrueux de marins en ribote avec des chiens de mer, — en l'espèce des chiennes, je pense... Toute légende a son fondement, sa racine naturelle. Il ne faut pas croire que nos religions reposent sur autre chose que sur des particularités de l'Histoire. Où ça s'embrouille, c'est quand la littérature s'en mêle... Et je ne regarde jamais les otaries sans un attendrissement qui prend sa source où vous savez.
>
> RACHILDE : *Le doux Remy.* (*Les Nouvelles Littéraires.*)

I

— Terre!

La voix descendit, ailée, fragile, des profondeurs de lapis où s'effilaient les mâts et plana comme une mouette au-dessus du paquebot. Elle parvint aux oreilles de Jean Moutier qui arrivait aux dernières marches de l'escalier. Etonné, il surgit de l'écoutille et se dressa sur le pont, regardant autour de lui.

Il venait tout juste d'abandonner sa couchette, et les fumées de quelques rêves traînaient encore en son cerveau. Il se secoua pour assouplir ses membres alanguis par la nuit. La vivacité de l'air piquait son visage fin, à la coupe énergique, aux lèvres souriantes. Ses regards écartèrent les grilles de ses cils pour embrasser le bateau, blanchi, luisant de clarté neuve. Le jour s'allumait, ful-

gurant, dans la fraîcheur marine. Entre deux couches bleues, le soleil flottait comme bouée d'or.

Le *Goéland*, venant de Melbourne, gonflé d'une riche cargaison de laine, faisait route vers le Havre. Jean Moutier savait qu'il était à peine au quart de son énorme voyage. Il ne pouvait manquer d'être surpris d'entendre résonner ce mot qui vibre si profondément au cœur de ceux qui se confient aux vagues.

— Terre?

L'interrogation se propageait. Les matelots comme les passagers se groupaient, regardant la mer. Jean chercha des yeux le capitaine et finit par l'apercevoir, accoudé à la rambarde.

Désireux de savoir, il se dirigea vers lui. Plusieurs personnes se pressaient à ses côtés. Chacun exprimait son étonnement curieux. Un athlète australien, embarqué pour les Jeux Olympiques d'Europe, demanda :

— Ce n'est pas encore le Cap Horn?

— Je croyais, capitaine, intervint Jean Moutier, que nous nous trouvions en ce moment sur la partie la plus déserte du Pacifique?

Le capitaine Lannellec abaissa sa longue-vue. Sa face de vieil homme de la mer marquait aussi la surprise. Ses gros sourcils se rejoignirent, ombrant ses prunelles bleu-pâle comme un ciel breton :

— C'est exact! répondit-il. Depuis les Antipodes que nous venons de doubler, la carte est vierge jusqu'à la Terre de Feu, et je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût, dans ces parages, un îlot oublié.

Il reprit la lunette et regarda minutieusement. Des bris de diamant dansaient sur la mer.

— C'est étrange! mâchonna-t-il. Pourtant le point a été fait cette nuit. Nous sommes à peu près à moitié chemin de Melbourne au Cap. Or, nulle terre n'est signalée sur cette immense étendue. Seulement une tête d'épingle,

marquée P. C. — un récif. Il est impossible de confondre...

— Ce que nous voyons est plus important qu'un récif, remarqua l'Australien.

A son tour Jean Moutier plongea son regard dans le tube. Dans le cercle étincelant que la lunette ouvrait sur l'horizon, il distinguait une tache brune, semblable à un gros pois tombé dans une coupe lumineuse. Cette chose minuscule, posée sur l'infini bleu et or, était hypnotisante et mystérieuse.

— Si nous étions aux abords du Cap, on pourrait croire que c'est un iceberg! dit le jeune Français.

— Nous en sommes encore trop éloignés, répondit le capitaine. Cependant avec ces flotteurs-là, on ne peut jamais jurer de rien. J'en ai vu plusieurs. Ça ressemble à une baleine... ou à un menhir qu'on aurait jeté à la mer. Et c'est un glaçon maudit qui marche pour vous crever...

Les passagers se dévisagèrent avec un peu d'anxiété, évoquant le son de la clochette qui signale « les corsaires de glace ».

— Espérons que nous n'en rencontrerons pas! souhaita l'athlète australien.

— C'est probable. Attendons. Nous serons dans peu de temps suffisamment en vue de ce qui vient là-bas pour pouvoir l'apprécier.

L'attente fut fébrile et passionnée. De nouveaux passagers s'étaient rassemblés autour de Lannellec et discutaient la précision des cartes marines. Un vieux savant, membre de l'Institut Océanographique de Sydney, émettait l'origine plutonienne d'une île. Jean Moutier daubait sur la force cosmique qui hisse soudain une terre au milieu des eaux.

— Un beau souffle d'athlète, ce Pluton, hé, monsieur Jim Toë!

L'Australien sourit en repliant ses avant-bras pour

durcir ses biceps. Bien entraîné, il se sentait puissant, même au-dessus du gouffre.

Le vieux savant remontait sans cesse ses besicles pour regarder dans la longue-vue. Bientôt celle-ci fut inutile. La bonne allure du paquebot grossissait la tache brune. Elle semblait avancer comme un énorme navire. Le capitaine portait son buste au-devant d'elle.

— Capitaine, insinua le vieux savant, le *Goéland* devrait passer plus près de cette île. Car c'est une île, à n'en pas douter, qui se silhouette devant nous. Du fait qu'elle n'est pas mentionnée sur les cartes, il serait intéressant de la repérer.

Lannellec se laissa convaincre, et ordonna dans ce sens, ce qui, au fond, était conforme à ses désirs.

Le bateau obliqua pour se rapprocher de la terre dont les détails se ciselaient peu à peu. Tous les yeux, agrandis, scrutaient avidement cette île-surprise qui apportait une diversion à la monotonie illimitée des flots. La gaze atmosphérique de la distance se dissolvait pour laisser surgir des reliefs. Bientôt des couleurs naquirent. De longues dunes étiraient leurs courbes jaunes striées de grisaille. Des touffes d'émeraude luisaient en couronnement d'une haute falaise gardée par des brisants noirs. Des caps se profilaient, aigus, bleuâtres, et, dans l'éblouissement matinal, des mouettes tourbillonnaient comme des flocons de neige.

Lannellec, convaincu de la précision de ses cartes, ne pouvait surmonter son ébahissement. Dévorant sa moustache ébouriffée, il bougonnait :

— Ça..., par exemple!

— Une île! Une île! répétait le père Winther, le vieux savant, qui ne tenait pas en place. Il faut descendre, capitaine!... Il faut voir ce qu'est cette terre inconnue, nouvelle-née peut-être du monde insulaire!... Songez à la valeur de cette découverte! Il faut aller reconnaître

son origine, ses gisements, sa faune, sa flore, voire même ses habitants...

— Monsieur, se récria Lannellec, c'est une véritable exploration que vous me proposez là! Pour l'entreprendre, il faudrait du temps et un équipement.

— Quoi? Nous passerions dans les eaux d'une terre nouvelle sans chercher à la connaître? fit M. Winther bondissant. Eh! monsieur, si Colomb avait fait cela, l'Europe saurait-elle que l'Amérique existe?

— Possible, monsieur! Mais je ne suis pas Colomb. J'ai la responsabilité de mon bâtiment, des vies humaines qui me sont confiées et de la cargaison que je dois livrer.

Le père Winther semblait monté sur des ressorts. Son visage gris s'échauffait. Les pans de sa redingote battaient comme la queue d'une hirondelle de mer. Les passagers le contemplaient, amusés par sa fébrilité enthousiaste.

— Mais c'est fou! gémit-il. Une terre est toujours une richesse. Et songez à ce que pourrait être une île, c'est-à-dire une escale, sur le parcours désertique de Melbourne au Cap Horn!

— Certes, je puis bien vous avouer que je suis moi-même un peu curieux de savoir ce que contient celle-ci, et, par la suite, comment elle a pu être oubliée par les cartographes. Mais réfléchissez, monsieur Winther, aux risques d'une telle descente. Qui sait si l'île n'est point habitée par une peuplade sauvage comme les indigènes de la Terre de Feu ou certaines tribus néo-zélandaises?

— Vous nous feriez croire, capitaine, que nous nous trouvons en face de l'inabordable île de Tiburon, où des Indiens féroces abattent à coups de flèches empoisonnées quiconque a l'audace de s'y aventurer! dit Jean Moutier en riant.

— Cela ne serait pas tellement extraordinaire, monsieur! riposta Lannellec. Je suis passé devant Tiburon en traversant le golfe de Californie, et l'on disait à ce mo-

ment-là qu'un explorateur anglais, débarqué pour rechercher du pechblende, avait été retrouvé sur la côte horriblement mutilé.

— Justement! cria Winther enfiévré. L'île de Tiburon recèle de grands gisements d'or, et de ce pechblende qui procure le radium. Qui sait si l'île que nous apercevons n'en contient pas également? Quelles richesses pourrait-on mettre à découvert?

Le capitaine haussa les épaules en grommelant :

— Tout cela est très beau... Mais sans doute messieurs les passagers trouvent-ils le voyage assez long pour ne point désirer le retard d'un arrêt?

Redressant sa petite taille, élargissant son importance, M. Winther clama :

— Ce retard est un devoir scientifique! Messieurs les passagers ne me refuseront pas une halte de quelques heures, si je leur demande au nom de la Navigation et de la Géographie!

Des murmures d'intérêt coururent. L'île s'offrait, énigmatique, tentatrice, — prestigieuse distraction posée sur les flots. La curiosité générale plaida en faveur du vieux savant :

— Pourquoi pas?

— Oui, pourquoi pas?

— Mais, messieurs, se défendit encore Lannellec, je vous le répète : je n'ai aucun équipement à donner à M. Winther. Et je ne puis lui fournir d'escorte.

— Accordez-moi seulement un canot pour gagner le rivage! cria le vieux savant surexcité par la victoire qu'il sentait proche. Juste le temps de prendre des notes sur les perspectives générales de l'île...

— Voyons, monsieur... Vous ne pouvez partir seul! Il peut y avoir des fauves à défaut d'indigènes.

— J'irai, moi! proposa Jean Moutier. Je vous assure, capitaine, que je me sens très désireux d'ausculter ce terrain avec la plante de mes pieds.

— Et pourquoi n'irais-je pas aussi? intervint Jim Toë. Un peu de marche fera grand bien à mes muscles.

Lannellec, vaincu, laissa retomber ses deux bras :

— Qu'il soit donc fait selon votre désir, messieurs! Toutefois, rappelez-vous que vous avez la responsabilité de votre entreprise, et que mon temps est limité. Je vous donne un canot et quatre heures pour effectuer votre reconnaissance. Au bout de ce délai, si vous ne l'avez pas rejointe, mon embarcation reviendra à bord.

— Soyez tranquille! blagua Jean Moutier. Je me sens trop jeune diable pour me faire ermite, fût-ce au sein du Pacifique!

II

Aussitôt le déjeuner, le canot fut mis à la mer. Le *Goéland* s'immobilisait au large de l'île, balancé par une marée douce. Jim Toë, Jean Moutier et le père Winther s'éloignèrent dans la petite embarcation actionnée par deux matelots. Les autres passagers, accoudés au bordage, les regardaient partir avec un intérêt profond.

Ils abordèrent dans une petite anse où les flots venaient mourir sur une carpette de sable fin. Le parfum de la terre montait déjà aux narines des explorateurs. Au delà d'un amoncellement de rocs, des pins éployaient leurs éventails noirs. Des pigeons sauvages s'éparpillaient en poussant de longs cris. De gros coquillages enchâssés dans le sable ouvraient leurs bénitiers de nacre humide. Lestement, Jean Moutier se mit à escalader les roches, qui ressemblaient à des tortues géantes avec des écailles de mousse bronzée.

— Doucement, jeune homme! cria le père Winther, qui avait de la peine à grimper. N'oubliez pas les suppositions prudentes du capitaine! Et nous n'avons, en fait d'armes, que nos revolvers et nos canifs de poche...

L'Australien montra ses poings puissants comme des

marteaux d'enclume. Ils parvinrent rapidement à la limite des rochers. Des dunes de sable leur faisaient suite, houleuses, jaunes comme des tas d'ocre en poudre, mangées par des plantes tortueuses. Les arbres, espacés tout d'abord, se groupaient, se resserraient, pour devenir un bois aux pénombres épaisses.

— De quel côté nous dirigeons-nous? demanda Jean Moutier.

— Suivons la lisière du bois! proposa M. Winther. Nous aurons ainsi un aperçu du littoral. Ensuite nous verrons à pénétrer dans les terres, voire même à escalader une colline, afin de préciser la configuration particulière de l'île.

Les explorateurs se mirent en marche entre l'ombre et le soleil. A leur droite, l'étendue marine apparaissait comme un plateau d'argent entre les déchirures des falaises. A leur gauche, le bois massait ses profondeurs vertes. Cette portion de la côte offrait une touffeur de fourrés habités de bruissements. La vie mystérieuse des terres inconnues sinuait sous l'enlacement passionné des ramures. D'énormes troncs marbrés dressaient leurs piliers pour soutenir d'admirables voûtes. De grands conifères étalaient leur fourrure piquante. Alentour des taillis, de longues herbes pointaient leurs lances de jade. Tout en marchant, le vieux savant identifiait des plantes : palmes légères, chevelures désolées, monstrueux chrysanthèmes piqués d'un bourgeon. Il reconnaissait des casuarinas, des eucalyptus et des cèdres d'Australie. Parfois un envol coloré trouait la pénombre d'émeraude pour s'épanouir, comme une fusée, sous la forme d'un oiseau rutilant. Des animaux rapides glissaient au sein des herbages. Des odeurs moites et fortes nuançaient l'atmosphère inquiète.

— L'île ne me semble pas être habitée, remarqua Jim Toë. Il n'y a aucune trace de pas, aucune marque d'un passage quelconque à travers cette intense végétation.

— Peut-être les indigènes ne se tiennent-ils point dans cette région? émit Jean Moutier. Nous ignorons l'étendue de cette terre. Son centre peut nous réserver des surprises...

Le père Winther trottinait à quelques pas des deux jeunes gens. Il griffonnait sur son calepin, respirait des plantes, ramassait des cailloux qu'il enfouissait dans ses poches. Moins scientifiques, l'Australien et le Français accordaient leur attention aux reliefs du paysage. Mais surtout ils jouissaient de cette promenade sur un sol ferme, parmi des senteurs de forêt. Leurs pieds foulaient avec satisfaction les terrains sablonneux ou les tertres moussus. Ils s'extasiaient devant un arbre monumental où des raïs de soleil découpaient des feuilles d'or. Au-dessus de leurs fronts s'emmêlaient des bruits de gosiers et de plumes. Partout fuyaient des reptations, des susurrements invisibles. Une symphonie voilée enchantait la solitude.

Derrière eux, tout à coup, la voix du vieux savant clama :

— Une ménure! Une ménure-lyre!

Et presque aussitôt, cédant à son désir, il lâcha un coup de revolver.

Cette puérile tentative n'eut d'autre résultat que l'envol de l'oiseau féerique. La lyre gracieuse monta, comme un symbole de poésie, et se fondit au cœur des frondaisons.

— En fait de prudence, monsieur Winther, observa Jean Moutier, vous risquez d'attirer l'attention des naturels de l'île, — s'il y en a.

— C'était un si bel oiseau, monsieur! marmotta le vieux savant, confus de son étourderie. Avec les autres spécimens que nous avons aperçus et les échantillons floraux qui nous entourent, il me permet de noter que cette île a une grande analogie avec la Nouvelle-Zélande.

— Notez, notez, monsieur! Vous n'avez que le temps!

conseilla le jeune homme en jetant un coup d'œil sur la montre fixée à son poignet. Car les heures que le capitaine nous accorde seront bientôt révolues. Et il va nous falloir retourner au canot.

M. Winther n'écoutait déjà plus. Il grattait des deux mains un petit monticule rougeâtre. Jim Toë étendit le bras dans la direction des taillis :

— Si nous nous enfoncions un peu par là? proposa-t-il. En somme, nous n'aurons pas vu grand'chose de cette île. La partie que nous explorons est un véritable rempart de végétation qui nous cache totalement l'extérieur. Et nous ignorons ce qu'il peut contenir de plaines, de collines, de cours d'eau...

— Evidemment, il aurait fallu plusieurs jours pour tenter une exploration fructueuse. Le brave Lannellec avait raison. A part les herbes et les cailloux dont M. Winther gonfle ses poches, notre descente aura été à peu près inutile.

— Marchons toujours! dit Jim Toë.

Ils marchèrent au cœur du bois, dans un fouillis de verdure qui fonçait par endroits jusqu'à l'obscurité entre des pandanus et des gommiers somptueux. Jean Moutier eut soin de casser quelques arbustes pour marquer leur route, car les multiples crochets qu'ils devaient faire pour contourner les fourrés risquaient de les égarer. A mesure qu'ils avançaient, d'ailleurs, leur marche devenait plus pénible. Ils heurtaient à chaque pas de véritables écheveaux de feuillages. Les lianes étreignaient follement les branches, et nouaient des tresses fleuries autour des fûts, lisses comme le stipe d'un palmier ou convulsés comme des boas. Parfois un filet de lumière glissait sur les écorces. De rares clairières brillaient comme des vasques de soleil. Puis les parasites impitoyables, les mille plantes grimpantes reprenaient leurs enlacements avides. Des cascades de feuilles d'un jaune pâle, d'un vert tendre, d'un rouge sombre, rejoi-

gnaient des corbeilles d'herbages, hirsutes comme des fougères arborescentes. Çà et là, Jim et Jean remarquaient des fruits qui leur étaient inconnus : petites grappes légères, ou globes lourds et rigides. Il y avait aussi des fleurs : frêles éventails soyeux, conques délicates, ou longs vases transparents... Les ombres s'allongeaient, violettes, rehaussant des coulées de lumière, indécises comme des ruisseaux d'ambre. Les deux jeunes gens croyaient marcher dans une immense aquarelle impressionniste.

Au bout d'un certain temps, le Français s'arrêta :

— Mon cher, dit-il à son compagnon, nous aurions tort de vouloir pousser plus loin. Cette forêt me semble très profonde. Sans doute nous faudrait-il de longues heures pour la traverser — et encore à la condition de ne point nous perdre! Le temps passe... Nous arriverons tout juste au canot dans le délai prescrit.

— Vous avez raison! acquiesça l'Australien. Mais c'est vraiment dommage!... Je regretterai de revenir à bord sans avoir pu recueillir d'indications plus précises. Enfin, M. Winther sera probablement mieux documenté que nous. Au fait... où donc est-il?

Ils regardèrent autour d'eux. Le vieux savant avait disparu.

— L'aurions-nous semé? fit Jean. Il ne manquerait plus que cela... Au lieu de nous suivre, il se sera attardé à examiner quelque caillou...

Mais, tout à coup, ils entendirent du bruit parmi les arbres. Un galop... Le père Winther accourait, effaré. Ses poches bourrées ballottaient sur ses hanches. Après lui, une voix nouvelle, inconnue, bondissait, sonore, à sa poursuite :

— Des hommes! des hommes!

Jim Toë ferma les poings. Mécaniquement, Moutier pressa, dans sa ceinture, son revolver. Eperdu, sans paroles, le vieux savant leur montra la direction de laquelle

il venait. Les trois passagers du *Goéland* sentirent un frisson escalader leur dos.

Dans le clair-obscur verdâtre, une silhouette accourait aussi, portée par des jambes cordées de nerfs. Une poitrine musculeuse s'offrait, et des bras se tendaient frénétiquement. Au sein d'une face semée de poils, des yeux brillaient comme des paillettes de joie. Dans une lame de clarté, la silhouette déferla sur eux, des mains pressèrent leurs mains, cependant qu'une voix, défaillante, répétait en anglais :

— Des hommes! Des hommes!

Les lèvres de Jean Moutier épelèrent en écho :

— Un homme!

Sur un beau corps entièrement nu, vernissé par le soleil, seules des lanières d'écorce érigeaient un cache-sexe. Une longue barbe roussie descendait jusqu'aux boutons grenats des seins, et s'entr'ouvrait sur la coupure des lèvres émues. Des cheveux emmêlés de brindilles encapaient les épaules. Au-dessus d'un nez durement ciselé, deux grands yeux clairs perçaient la masse farouche du visage.

Et le jeune Français vit deux gouttes de cristal se gonfler au bord des paupières ternies.

III

> L'homme perdu dans une île déserte, une fois passé le temps des souffrances, doit, accommodement venu, aimer sa misère.
>
> RENÉE DUNAN.

— Eh bien, capitaine, avais-je raison de vous demander une descente dans l'île?

Le père Winther, exultant, lorgnait avec fierté l'homme inconnu que ses compagnons et lui avaient ramené à bord. Sur le pont du *Goéland*, les passagers l'entouraient. A travers le réseau des cordages on voyait la nuit tombante bleuir les rochers et les grèves, faisant de la pers-

pective de l'île une immense marine en camaïeu. Le bateau, s'apprêtant à reprendre sa course, accentuait son mouvement. Un scintillement de platine remplaçait sur la mer le soleil englouti.

Affalé dans un fauteuil de jonc, les yeux errants parmi la nouveauté du décor, l'homme supportait placidement les regards avides qui le prenaient d'assaut, et l'expression des visages tendus vers lui, espérant ses paroles. Il semblait se laisser aller à une torpeur amollissante, résultat probable de son changement d'état. Jean Moutier s'étonnait de la transformation que peuvent opérer quelques accessoires de toilette et quelques aliments préparés. Vêtu, nourri, il était méconnaissable.

Il était apparu, dans le bois, comme un descendant des races de la préhistoire. Maintenant, cette belle nudité aux muscles durs s'anéantissait dans la banalité des vêtements. Il avait montré une magnifique figure de primitif où des brins d'herbe, — cheveux du sol, — s'emmêlaient à ses cheveux, — végétation humaine. Désormais tous les poils étaient tombés de son visage qui s'offrait, libre, sec, net, comme celui de n'importe lequel des passagers.

L'homme avait pris le cigare que lui offrait le capitaine, et Jean Moutier se pencha pour lui donner du feu. Il aspira largement. Deux jets bleus sortirent de ses narines levées vers le ciel,

— C'est étrange! soupira-t-il. Il y a si longtemps... Excusez-moi, messieurs, si je tarde à vous conter tout ce que, sans doute, vous désirez savoir de moi. Mais il me semble que je suis ivre, ce soir... Non point du gin que j'ai bu... De l'atmosphère que je retrouve...

— Au moins, monsieur, demanda le vieux savant avec impatience, donnez-nous sur l'île des renseignements que notre exploration trop hâtive ne nous a pas permis de rapporter.

Le capitaine haussa les épaules. Il s'adressa en fran-

çais à l'inconnu, qui employait cette langue et la langue anglaise, avec la même aisance :

— Vous parlerez quand bon vous semblera, assura-t-il. Certes, nous ne sommes pas sans éprouver quelque curiosité à votre endroit. Il est assez légitime que nous désirions savoir qui vous êtes, et comment vous vous êtes égaré en ce coin du Pacifique. Mais nous saurons attendre, même dans notre sentiment d'intérêt amical.

— Qui je suis? murmura l'homme. Je l'ai peut-être oublié...

Il se mit à rire, sans bruit, d'une manière personnelle. Les passagers le scrutaient avec anxiété. On sentait un monde dans ce rire. Il attirait et effrayait.

— Vous vous souviendrez mieux demain! Et davantage encore après-demain, dit gentiment Moutier.

— Demain? fit-il. Après-demain?... Qui sait?...

Il se leva, et marcha, roidi, puissant, comme embarrassé par ses vêtements. A son approche, le vieux savant se recula en équilibrant ses lunettes. La bouche du capitaine s'éclairait d'un vaste sourire. Jean Moutier se sentait de l'affection pour cet homme.

Il se retourna et, les bras croisés, implora l'assistance :

— Dites-moi, messieurs... dites-moi que je ne fais pas un rêve extraordinaire! En quel temps suis-je? En celui qui précéda mon arrivée dans l'île? Où bien suis-je étendu à l'ombre d'un pandanus, en train de rêver? Est-ce vrai que je me trouve sur un bateau qui part vers les terres des hommes?

Ses bras se dénouèrent et s'élargirent comme une croix :

— Ah! je souffre... Vous me regardez tous sans comprendre? C'est vrai... pardonnez-moi.

Ce malheureux, qui ne se sentait plus de nulle part, quêtait une persuasion. Il dérapait comme une ancre. Fraternellement, Moutier posa sa main sur son épaule :

— Non, dit-il, vous n'êtes pas à l'époque qui précéda votre arrivée dans l'île. Ni même au pied d'un pandanus

en train de rêver. Vous êtes au milieu d'amis, sur un bateau qui part, qui vous emporte... Sentez-vous les vagues?

L'homme sembla se recueillir :

— Le bateau part...

— Il s'en va. Il vous délivre. Et voyez : déjà l'île lui dit adieu.

De son bras tendu, Moutier désignait la terre assombrie. L'homme regarda avec une espèce de fièvre. Ensemble, ils aspirèrent les flots. Le vent du large emplissait leurs narines et baisait leurs visage. Là-bas, l'île se déplaçait lentement comme un monstre marin.

— Partir? murmura l'inconnu. Rester?

Un gémissement indistinct faisait haleter sa poitrine. Il semblait que tout son être fût devenu une arène où luttaient des adversaires mystérieux.

Le bateau, maintenant, marchait comme un homme ivre. Des étoiles jaillissaient, en larges coulées, comme si le ciel était devenu une mer phosphorescente. L'immensité magnifique étalait sa profondeur de ténèbres. Une beauté insaisissable et cependant d'une extrême puissance planait sur ce coin du monde que fixaient, seuls, une terre fuyante et un navire chargé.

L'homme s'était redressé, arqué de tous ses fibres. L'espace l'attirait comme une ventouse au fond de laquelle grésillait une force incompréhensible. Une expression d'extase, comparable à l'amour seul, embellit soudain son visage :

— Ecoutez!

Tous écoutèrent, stupéfiés, tremblants d'ignorance. Et ils crurent entendre, à leur tour...

Entre la paix des nues et le roulement des ondes, une harmonie montait, sans à-coups, frêle, mystérieuse, en longues vibrations qui prenaient possession de l'espace.

— Ah! murmura Moutier. Est-ce que je rêve, moi aussi? Un chant... une voix... est-ce possible?

. Une admiration terrifiée enflait le cœur des assistants. Certains n'étaient pas très sûrs de ce qu'ils entendaient, et se rapprochèrent du bordage, se croyant hallucinés. A ce moment les âmes sortaient des visages pour aller vers l'enchantement musical qui jetait des arpèges comme des poignées de fleurs. La main superstitieuse du capitaine fit un signe de croix...

L'inconnu, transfiguré, buvait l'air qui lui apportait le chant. Une commotion l'ébranla de la tête aux pieds :

— Partir? Quelle folie!

Moutier devina sa pensée.

Mais déjà l'homme s'élançait.

D'un bond, écartant les chaises de jonc, il se jeta vers le bastingage.

— Il veut fuir! cria Jean, affolé. Empêchez-le!

Sur les traces de l'homme qui prenait son élan pour se jeter à la mer, retentit un galop de cavalerie.

Un marin qui fumait sa pipe, appuyé à la lisse, devina le dessein de l'homme. Il le happa au vol, l'attira de tout son poids, et le rejeta sur le pont, au milieu des poursuivants qui arrivaient, éperdus.

Ahuri par le choc, l'inconnu regarda les passagers, le capitaine et Jean Moutier, qui le cernaient comme une meute. D'une voix plaintive, pleine de souffrance, il pria :

— Laissez-moi partir! Je le veux! Nul n'a le droit de me retenir...

— Il faut l'enfermer! chevrota le vieux savant, essoufflé, en redressant ses lunettes. C'est un fou...

Et ce fut comme un écho horrible qui se répercuta, funèbre, de bouche en bouche :

— Fou... fou... ou... ou...

L'homme écoutait le chant énigmatique qui se traînait sur la mer, douloureux cette fois comme une plainte. Et il se tordit les bras :

— Ah! ces sanglots!

Dressé, grandi, il cria vers l'espace :

— Je viens!

Puis il se ramassa sur lui-même comme une bête traquée.

Le capitaine fit un signe aux matelots accourus :

— Empoignez cet homme! Il n'a pas sa raison.

Les marins s'élancèrent, et ce fut le signal d'une lutte désespérée. Des mains s'abattirent sur l'inconnu, cherchant à le maîtriser. Forcené redoutable, agité par on ne sait quelle démence, il se défendait magnifiquement. On entendait ses coups sonner contre les os.

Les matelots, surpris, lui résistèrent mal. Il fonça en avant, profitant d'une minute d'indécision. Mais soudain, frêle, prétentieux, le père Winther se dressa, un revolver à la main, pour lui barrer la route.

L'homme poussa un grondement. Son bras se détendit, et l'infortuné savant s'affala sur le plancher, le visage éclaboussé de rouge.

Il allait, cette fois, s'échapper, lorsque Jim Toë surgit à son tour contre lui, solide, audacieux, lui opposant sa force réfléchie. Ses poings, lourds comme des gants de neuf onces, s'abattirent sur le visage féroce. L'homme tituba, puis, portant les mains à sa poitrine, il s'écroula, haletant, sous l'étreinte victorieuse de Jim Toë.

Le capitaine et Jean Moutier se regardaient, atterrés. Sur la mer, maintenant, ce n'était que silence.

IV

> Toute légende a son fondement, sa racine naturelle.
>
> RACHILDE.

A pas mesurés, les jambes arquées pour garder son équilibre, Jean Moutier flânait sur le pont, une cigarette au bec, les cheveux ondulés au vent. Ses yeux délaissaient l'éternelle marine qui s'étendait autour de lui depuis de longs jours : bleue à l'aube, dorée à midi, sanglante au crépuscule, — ou bien grise à l'aube, à midi, au crépus-

cule, comme si on avait jeté un sac de cendres dans l'air.

Face au ciel trop pur, sans une ride, il bâilla largement, irrespectueux. Les requins qui suivaient le paquebot, et les mouettes qui l'effleuraient de leurs ailes ne l'intéressaient plus. Il finissait par avoir faim de la terre, lassé par cette mouvance infinie qui, depuis des semaines, le balançait. Il était avide de courir sur une route dure, entre des champs, de marcher dans une rue aux pavés sonores. De toutes ses forces il appelait le sol ferme dont le rythme quotidien est si léger qu'on ne le sent point glisser sous les pas.

Tassé sur une spirale de cordages, un vieux marin glabre et souriant le regardait venir en fumant sa pipe à petits coups de langue. Moutier alla s'accouder près de lui. Il dit, gaiement, pour entamer la conversation :

— On finira bien par arriver, n'est-ce pas ?

Gonflant ses joues tannées, le vieux encouragea :

— Oui, vous avez hâte... Patience! Une traversée comme celle-là, c'est rude pour un terrien. Mais vous pourrez en conter, ensuite, à vos camarades... Quand on a couru sur tant de vagues, il vous reste du sel sur la peau. Et les escales, ça flotte dans la mémoire comme des bouées.

Jean fit un effort de bonne volonté pour considérer le chemin parcouru, car son idée fixe était d'aller de l'avant. Les Falkland, les escales de Rio-de-Janeiro et de Pernambouc se fondaient déjà dans son esprit comme des silhouettes voilées de gaze au bord d'une éternité bleue. Plus proche, il revoyait mieux Dakar, brulé de soleil, comme une fleur rouge sur la côte d'Afrique. Les Canaries qu'on venait de dépasser lui laissaient une vision jaune, sans doute par association d'idées avec les oiseaux du même nom. Mais tout son désir bondissait vers l'Europe approchante, vers la vieille terre où la moitié de sa vie l'attendait.

— Ce bateau me semble d'une lenteur affligeante ! avoua-t-il. Rien que la mer autour de soi... c'est bien vide! Et encore nous avons eu la surprise de découvrir une île.

— La belle aventure! grogna le matelot.

Il fuma un moment, en silence, scrutant du coin de l'œil la physionomie de Moutier. Puis, âprement, comme s'il retenait cette question au fond de sa gorge, il demanda, hésitant :

— Cette espèce d'homme que nous avons recueilli... que dit-il? Est-ce qu'il vous a parlé?

— Non, répondit Jean. Il souffre. Il ne parle pas. Une terrible fièvre cérébrale lui a enlevé, jusqu'ici, toute conscience. Il a été redoutable à soigner, hurlait, se débattait. On a dû l'attacher sur sa couchette. Le médecin du bord craignait l'aliénation mentale. Pourtant je crois qu'il guérira...

— Tant pis! Le bon Dieu lui aurait fait une belle grâce.

— Pourquoi cela? fit Jean contrarié. Ne mérite-t-il pas de vivre, après avoir souffert une agonie, — et peut-être bien d'autres encore, avant ?

— Un drôle de chrétien! bougonna le matelot.

— Sans doute. Il a voulu se jeter à la mer. Vous l'avez vu?...

— Vu et senti. Il a du plomb de sonde au bout des bras. Mais s'il a tenté d'enjamber le bordage, ce n'était pas pour se noyer, bien sûr!

Le marin se tut, comme s'il craignait de faire surgir des ombres sous le soleil. Jean devina qu'il cachait une pensée peureuse, indécise, derrière ses prunelles glauques comme des yeux de poisson.

— Et la voix? demanda-t-il. Vous l'avez entendue aussi...

Un frisson fit vibrer le corps ratatiné, accroupi sur les cordages :

— Faut pas parler de ça...

— Bah! vous savez bien que ça n'existe pas... que ela ne peut pas exister!

Le marin se redressa, défiant :

— D'autres l'ont entendu avant moi, avant vous... Et uis, peut-on savoir ce qu'il y a là-dedans?

Du menton, il désignait le gouffre d'azur qui portait bateau. Moutier se sentit désemparé. L'angoisse de ce iot, si profond dans sa simplicité, atteignait ses inquiéudes.

Dans cette ambiance marine, flottante entre de l'eau t de l'air, il comprenait mieux l'importance féerique qui ore certaines illusions. La parole matérialise et prête ie aux créations imaginatives. Il comprenait que ces iarins, ces errants, avaient besoin de s'entourer de ilhouettes, fussent-elles fantomatiques, de faire de la ie, fût-elle impraticable, avec une goutte d'écume, un clat de roche, un rayon de soleil, une écaille de squale... Qu'y avait-il là-dedans, en effet? Quoi de plus vrai que 'imagination, — de plus inimaginable que la vérité? On 'avait pas exploré toutes les profondeurs. Et si les eaux 'écoulaient brusquement, par un titanique déversoir, ans le ventre du globe? Quelles révélations effarantes urgiraient des couches inconnues? Quels cadavres visqueux apparaîtraient, à côté des carcasses de navires et es trésors engloutis?... Quels êtres monstrueux, jamais ressentis, découvriraient leurs mystères en séchant au oleil?

Moutier eut un haussement d'épaules pour assujettir a charge de positivisme sceptique. Il venait de scruter a mer comme un brave ivrogne scrute le ciel, en rentrant éniblement chez lui, avec la douce illusion de se croire n astronome. Enthousiasme des esprits naïfs qui s'imaginent atteindre aux sommets philosophiques ou cientifiques, pour devenir de faux savants, prospecteurs le toutes les méprises!

« Allons, allons! se dit-il, cessons de monter vers l'espace! On se sent si léger, si démuni, qu'il semble que l'on touche à la mort. Revenons sur notre vieux sol où l'on bénéficie de l'illusion de sécurité que donne le contact. Puisque notre matérialisme appelle la matière... »

— Enfin! demanda-t-il à voix haute, en relevant la tête. De quelle manière interprétez-vous les événements qui se sont déroulés?

— Je ne sais pas... dit le vieux matelot sourdement. Mais l'homme ne guérira point, même si sa carcasse en réchappe. Ces choses-là, c'est une malédiction...

Jean frappa du pied :

— Au moins, dites votre pensée! Que supposez-vous?

— Rien! répondit le bonhomme têtu.

Les épaules de Moutier rejoignirent ses oreilles :

— Vieille brute!

— Vieille brute tant que vous voudrez! riposta le marin en se levant. Y a des légendes qui sont des vérités maudites. Ceux qui se laissent accrocher par leurs harpons n'ont qu'à retourner leur ventre au soleil comme des requins...

Il tourna les talons, et s'en fut à petits pas, le long du bordage. Un instant, Jean le suivit des yeux, déçu de n'avoir pu extraire de ses paroles les matériaux nécessaires à la construction d'une hypothèse. Puis, irrité, il s'en alla à son tour et gagna l'entrepont.

Sans s'arrêter il passa devant sa cabine, et arriva à celle qu'habitait l'inconnu. Un infirmier en sortait. Jean sut qu'il pouvait entrer.

Doucement, il se rendit près de la couchette où une figure exsangue, ravagée, reposait sur un oreiller comme une face de mort. Un long corps, vidé, squelettique, soulevait avec ses os la rectitude des couvertures. Moutier s'immobilisa, contemplant cette ombre humaine bercée par la mer.

L'homme dormait.

V

Assis, Jean attendit que l'homme se réveillât. Il ne ompta pas les minutes, car il se sentait en l'une de ces hases où il semble que l'on fait partie du temps. Sa agesse fut récompensée. Peu après, il vit ressusciter le orps osseux. Les ongles grattèrent le drap. Les couver-ires bougèrent. Un rayon naquit entre les paupières lour-es et se dirigea vers lui.

— Vous voici guéri, dit Moutier avec une douceur assurante. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas?

Un soupir écarta les lèvres blanches et sèches :

— Oui, je vous reconnais. A travers le brouillard rouge e mon cerveau, je revois votre visage penché sur moi. Je ie souviens... J'ai été bien malade... on a dit que j'étais ou...

Une immense lassitude calmait les traits dont Jean se appelait la beauté violente. Maintenant l'homme n'avait lus de révolte. Il gisait, triste et doux, vaincu par sa ropre exaltation.

— Tout cela est fini! affirma Moutier. Il ne faut plus enser à rien. Laissez-vous bercer par les vagues, — les agues de la vie qui revient. Et puis, songez que le bateau a vers l'avenir! Bientôt nous entrerons dans le Golfe de ascogne...

— Déjà! fit l'homme avec surprise. L'île est-elle déjà loin dans l'infini? Depuis combien de jours suis-je une ave? L'avenir, dites-vous? Qu'appelez-vous l'avenir?

Moutier étendit le bras :

— Les contrées vers lesquelles nous voguons. Ne sentez-ous pas que l'Europe approche? Moi, je respire l'odeur e la France...

— Oui, vous. Mais moi? Comprenez-vous? je ne suis us de nulle part, — sinon d'un îlot égaré sur la mer. es hommes me croient mort, sans doute. Que voulez-ous que soit l'avenir, pour moi? Où irai-je? En France,

en Angleterre, en Italie? Pourquoi ici plutôt que là? E
quand j'aurai rendu au capitaine sa culotte et sa veste, i
ne me restera même plus mon cache-sexe d'écorce!

Moutier fut imprégné par cette détresse. Si l'inconnu
refusait l'espace que son compagnon étendait devant lui
c'est qu'il craignait de n'avoir pas assez de forces pour l
peupler. Malade encore, il se sentait démuni, comme u
enfant. Il avait peur de réapprendre à marcher dans un
phase nouvelle. Cependant que Jean lui ouvrait l'horizon
l'homme s'effrayait de n'avoir plus de vêtements.

— Et c'est cela qui vous inquiète? protesta Moutier
Pensez-vous donc que le cœur des hommes soit si ferm
qu'il leur empêche d'ouvrir la main? Je désire vou
aider et vous connaître. Si vous le voulez, vous viendre
avec moi. Vous resterez à mes côtés tant qu'il vous plair
avant de choisir votre route.

Comme au moment de son apparition dans la forê
deux perles émues brillèrent aux cils du malade :

— Vous feriez cela? dit-il tremblant. Vous oubliez q
vous ne savez rien de moi! N'avez-vous point peur de mo
énigme?

— Je suis curieux, mais sans inquiétudes. J'attend
seulement, vos paroles.

L'homme eut une légère contraction :

— Non... parlez-moi de vous, d'abord! Moutier... n'es
ce pas le nom d'un armateur? Il me semble l'avoir en
tendu, quelque part... autrefois.

— En effet, répondit le jeune homme. Jean Mou
tier & Fils, ou plutôt, désormais : Jean Moutier Fils. Ca
mon père, le gros armateur bordelais, est mort voici deu
ans. Puisque vous désirez me connaître, obtenir une séc
rité, ceci doit suffire à vous camper ma silhouette... J'
vingt-huit ans. Elevé par une mère exquise, partie tr
tôt, j'ai eu des penchants artistiques. Mais j'ai fini par m
rallier à la sagesse de mon père, un prodigieux brasse

d'affaires, qui m'a entraîné dans le tourbillon de sa firme.

— Comment vous trouvez-vous sur ce bateau?

— Il me ramène d'Australie. Mon père, qui fut aussi un ardent colonisateur, avait acquis là-bas, non loin des Montagne-Bleues, ce que l'on appelle une « maison d'élevage », — d'immenses et splendides pâturages, fertilisés par les eaux du Murray, et sur lesquels naissent, broutent, s'engraissent quelques milliers de moutons... Je me suis rendu à Adélaïde pour céder cette affaire à un colon américain. Je désire en effet concentrer mes efforts en Europe, car je vais me marier...

Un silence s'ouvrit. On n'entendit plus que le bourdonnement du navire. L'homme songeait. Moutier releva ses yeux vers lui :

— Maintenant que vous êtes rassuré, ne voulez-vous pas me confier votre histoire?

Le malade hésita de nouveau :

— Ce serait bien long! J'ai tant souffert...

— N'avez-vous donc pas confiance en moi?

— Si! dit-il vivement. Je crois en vous. Ce serait atroce si, revenant vers les hommes, les hommes allaient me trahir encore...

Il regardait autour de lui avec méfiance, examinant les cloisons et la porte.

— Tranquillisez-vous! affirma Jean. Nous sommes seuls, et je suis votre ami.

L'homme le fixa, comme s'il voulait déjà éprouver cette amitié :

— Je suis Russe... Peut-être l'avez-vous deviné?

— En effet. Votre type, et un accent très léger, m'ont fait songer à cette origine.

— Ah! fit le malade.

Sourdement, il ajouta :

— De plus... je suis une sorte de déporté politique.

Moutier ne bougea pas. Le regard clair, il attendait.

Alors l'homme, l'attirant par les épaules, lui souffla un nom à l'oreille.

Cette fois, le jeune homme tressaillit. Malgré lui, il s'exclama :

— Le prince...

— Silence! interrompit farouchement le malade. Il ne faut pas qu'on puisse jamais me découvrir. Mon existence est à ce prix. Pour demeurer près de vous, je devrai me créer une nouvelle peronnalité, un nouvel état civil, prendre un nom... n'importe lequel! Promettez-moi d'oublier l'autre.

— Je vous le promets, dit Jean. Je m'occuperai de votre identité en arrivant à Bordeaux. Ne craignez rien.

L'homme lui prit les mains et les serra fortement :

— Et maintenant, dit-il, écoutez ma triste histoire, puisque vous n'avez pas craint de m'accorder votre amitié.

» J'ai mené à la cour de Russie l'existence brillante et dangereuse que menaient tous ceux qui furent attachés à la maison impériale, parmi les complots et les fêtes, les sourires et les poisons. Courrier secret d'Alexandra Féodorovna, je fus mêlé aux terribles drames qui sévirent à Pétrograd avant et au début de la guerre. Je fus témoin des dangers qui menaçaient cette malheureuse impératrice, de la folie qui l'encerclait... Je savais tout. Je savais trop.

» En 1919, je m'étais réfugié en France pour me guérir des suites d'une blessure reçue dans les tranchées de Bukovine, et échapper à l'ouragan insensé qui lacérait ma patrie. Je nourrissais, en outre, un projet; j'avais le violent désir de prendre ma revanche sur les assassins que j'avais découverts, sur les traîtres qui avaient dépecé la Russie et failli me faire disparaître moi-même.

» Pour cela, j'étais armé. Je possédais des documents terribles sur les relations de Raspoutine avec l'Allemagne, et des révélations obtenues grâce à mon service dans le contre-espionnage. J'avais, également, des cœurs et des

bras pour me venir en aide : des frères, exilés comme moi, comme moi désireux de punir des crimes et de balayer notre pays souffrant. Nous formions un noyau compact qui se grossissait chaque jour, secrètement. Cachés à Paris, nous attendions le moment propice.

» Mais un jour un affilié me fit prévenir que nous étions découverts. Krovine, mon plus mortel ennemi, était sur mes traces. Je le croyais à Moscou... On nous avait donc trahis? Je me mis en garde, mais trop tard.

» En rentrant hâtivement chez moi, au milieu de la nuit, pris d'indicible angoisse, je constatai que mon coffre avait été forcé. Mes précieux documents avaient disparu.

» Puisque mon domicile venait d'être fouillé, je décidai de partir immédiatement chercher un nouveau refuge. J'avais à peine franchi le seuil de ma porte que des ombres bondirent sur moi. Un coup affreux sur le crâne me fit perdre connaissance.

» Non seulement dépouillé, mais pris! Je fus dirigé sur Bordeaux. Ne doutant pas de ma mort, je fus étonné de me voir jeter dans la cale d'un navire, au fond d'une soute, bourrée de marchandises avariées.

» Le navire partit. Je vécus là, comme un damné, d'une croûte de pain et d'un quart d'eau qu'on me glissait. Je n'avais pas conscience du temps. Je gisais, vidé, ayant à peine la vigueur de repousser les rats immondes qui s'aventuraient sur mon corps.

» J'étais décidé à me laisser mourir, lorsque s'ouvrit la porte de ma cellule. Une épaisse toile s'abattit sur moi. Je souhaitais que ce fût pour me jeter à la mer... Mais j'eus la sensation qu'on me descendait dans un canot. Bruit de rames, fraîcheur, puis raclement sur des rocs. Après quelques minutes de marche, je fus lancé brutalement sur le sol.

» Je restais là, à demi étourdi, n'osant pas, n'ayant pas la force de bouger.

» Quand je m'y résolus, quand je réussis à me débarrasser de mon espèce de linceul, je fus frappé en plein visage par un soleil cruel.

» J'étais seul sur une côte déserte.

» En face de moi, sur la mer, un bateau s'éloignait. »

NOEL DE GUY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

C.-A. Sainte-Beuve : *Port-Royal*, édition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne. Tomes I à IV. La Connaissance. — Nicolas Boileau-Despréaux : *Satire contre les Femmes, suivie de la Satire contre les Maris, de Jean-François Régnard*, publiées d'après les éditions originales de 1694, avec notice bibliographique par Louis Perceau et illustrées par Joseph Hemard, Georges Briffault. — Antoine Furetière : *Historiette de l'Amour esgaré.* Prélection de Victor Snell, La Connaissance. — *Œuvres de Saint-Evremond,* mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol, La Cité des Livres.

L'abondance, vraiment abusive, des publications de textes nous oblige à ne signaler sur nos chroniques, trop courtes et trop peu fréquentes, que les plus importants ou les plus curieux de ces textes. Elle nous fait souvent souhaiter qu'une décision intervienne promptement dans la question du domaine public. Soit que la propriété littéraire appartienne définitivement aux héritiers des écrivains, soit que le domaine public payant enrichisse la communauté intellectuelle, nous gagnerons sans doute à l'une ou à l'autre de ces solutions du problème en suspens quelque éclectisme dans le choix des textes dont les éditeurs feront des réimpressions.

Parmi ces textes, il en existe dont on ne saurait trop encourager la diffusion. Tel le **Port-Royal** de Sainte-Beuve, œuvre de très haute valeur historique et littéraire, la plus belle assurément qui soit sortie de la plume du grand critique. Une librairie de la rive gauche semblait jusqu'à l'heure en avoir conservé le monopole. Elle en vendait une édition en quelque sorte minable, imprimée sur un triste papier de chandelle où les caractères, usés à la longue, perdaient peu à peu leur lisibilité. La pureté du texte en restait incertaine et nous avons maintes fois constaté que les tables analytiques dont il était accompagné ne correspondaient guère aux matières qu'elles annonçaient.

Port-Royal méritait mieux que ce sort de pauvre. Alors que des éditions de luxe avaient été réservées à la poésie lamentable de Sainte-Beuve, que ne songeait-on à honorer les admirables périodes de l'histoire janséniste de beaux caractères et de papiers dignes de leur magnificence ! On a fini par y songer. C'est à MM. René-Louis Doyon et Charles Marchesne que nous devons cette heureuse initiative. Ces deux érudits d'intelligence vive ont accepté la tâche considérable d'établir, sous une forme matérielle d'une grande richesse, une édition critique de la plus belle qualité. Le texte en a été revu avec soin. Aux références peu abondantes de Sainte-Beuve ont été ajoutées de copieuses et savantes notes qui éclairent ce texte ou, du moins, précisent à quelles sources documentaires l'auteur dut ses certitudes. Nous ne nous dissimulons pas la difficulté d'une telle tâche. Elle a nécessité une connaissance approfondie non seulement de l'histoire religieuse, mais encore de l'histoire littéraire et de l'histoire des mœurs. Les chapitres des quatre volumes de *Port-Royal* déjà parus sont accompagnés de nombreuses planches en phototypie (portraits des principaux jansénistes, sites où ils vécurent, aspects de leurs monastères, scènes de leur existence religieuse, frontispices de livres, blasons, etc...). Peut-être, pour cette illustration, empruntée à des estampes originales, aurions nous préféré que les éditeurs reproduisissent les nombreuses peintures de Philippe de Champagne conservées à Chevreuse ou au Louvre.

Sainte-Beuve écrivait *Port-Royal* à l'époque où, épris de Mme Victor Hugo, il commençait à se détacher du poète et à le haïr. C'est pour fuir son sentiment envahissant et douloureux qu'il accepta de faire à Lausanne le cours d'où devait naître cette œuvre. Il avait toujours conservé de son enfance une sorte de piété cachée qui, dans certaines circonstances de sa vie, remontait dans son âme, mais ne l'inclinait guère à la douceur et à résipiscence. On peut croire que ce vieux fond de piété l'aida à comprendre les ardeurs mystiques de Jansénius, de Saint-Cyran et des Arnauld. Il conte avec une sorte de sombre ferveur les origines du monastère et la lutte de la mère Angélique, alors juvénile, avide de la grâce, encline à toutes les réformes, plongée dans l'oraison et secouant les derniers vestiges de son hérédité huguenote.

Plus tard, le sens critique fait place chez lui à l'admiration.

Ses portraits sont d'une grande beauté et très souvent d'une grande vérité. Arnauld d'Andilly vit réellement sous sa plume avec toute sa gentillesse, sa foi tempérée par la bonhomie, sa sociabilité, ses rires, son besoin de vivre aux confins du monde et de converser avec lui. Le sombre Pascal apparaît, dans son œuvre, dans sa poignante inquiétude. Sainte-Beuve se divertit visiblement quand il met en scène les pénitents mondains de Port-Royal, le chevalier Renaud de Sévigné, Mme de Guémenée, Marie-Louise de Gonzague, et surtout cette marquise de Sablé qui, installée rue de la Bourbe, aux alentours du monastère de Paris, fut la pénitente la plus atrabilaire dont les religieuses aient eu à supporter les caprices.

Sainte-Beuve se montre généralement assez impartial. Il raconte, avec beaucoup d'accent, mais sans prendre parti, les batailles de plume du grand Arnauld et de Pascal, et la tragédie qui débute en l'an 1661. De même, entrant dans le détail de certaines affaires particulières, le différend qui éclata, par exemple, entre la marquise de Crèvecœur et les religieuses de Paris, il expose les faits sans commentaires précisant sa propre opinion. Gazier dont les travaux sont bien éloignés de valoir en étendue, en pénétration et en savoir, le *Port-Royal*, lui pardonnait difficilement cette attitude neutre.

Il est cependant un point, ce semble, où Sainte-Beuve, qui ne fit aucune recherche d'archives, se montre mal renseigné. Il néglige, en effet, de nous instruire sur les ressources matérielles de Port-Royal. Or, cette société ne vivait point de l'air du temps. La mère Angélique et ses compagnes, de même que maints solitaires, possédaient un sens des affaires fort clairvoyant et fort exact. Un notaire de Paris possède les papiers du monastère. Ces papiers nous dévoilent que, dans toutes les circonstances, les intérêts temporels de la communauté étaient sauvegardés avec vigueur et les dons provoqués avec netteté et que, fort souvent, ces derniers nuisaient aux familles des donateurs en les appauvrissant. Mme de Lafayette souffrit par exemple des générosités du chevalier de Sévigné, son beau-père. Port-Royal devint, à une époque où on pourrait le croire en voie de dénuement, assez opulent pour consentir des prêts. Ainsi La Rochefoucauld, qui compta toujours parmi ses amis, eut recours à son aide en 1679.

Il est certain que l'Eglise catholique, voulant sauvegarder

sa puissance et son prestige, n'eut pas tort de combattre le jansénisme et de provoquer sa destruction. Les hommes que l'on supposerait les plus éloignés de subir sa fascination étaient attachés à lui par des liens secrets. Ainsi Boileau qui entretenait avec Antoine Arnauld une amitié vive. Il y avait entre les deux personnages quelque identité de tempérament. Ils étaient tous les deux, dans des domaines différents, des redresseurs de torts poursuivant, chacun de leur côté, un idéal particulier.

Arnauld, exilé volontaire, fort âgé, devait intervenir un jour dans les querelles de Boileau, bien que la littérature l'intéressât médiocrement. Boileau, depuis plus de vingt ans, échangeait avec Charles Perrault et ses frères des horions. En 1694, ayant publié sa **Satire contre les Femmes**, il vit se dresser une fois de plus contre lui, en apologiste du sexe faible, son éternel adversaire. Arnauld, souhaitant de réconcilier les deux batailleurs, écrivit, dans ce but, une lettre où il appréciait leurs mérites et leurs injustices réciproques, et réussit à les rapprocher.

Aujourd'hui, nous n'avons plus guère conscience du terrible bruit que suscita la *Satire contre les Femmes*. M. Louis Perceau, en publiant une magnifique édition de cette pièce à laquelle il joint la riposte de Jean-François Regnard, alors tout jeune : **La Satire contre les Maris**, nous donne, dans un appendice bibliographique fort intelligent, mais un peu court, quelques détails sur cette querelle. Son livre, richement illustré par Joseph Hemard de frontispices et vignettes en couleurs, un peu trop burlesques à notre gré, mérite d'être lu. La muse de Boileau s'y manifeste un peu poussive, au contraire de celle de Regnard. Le vieux misogyne y montre les dents sans raison et avec quelque méchanceté, exceptant de ses jugements de valétudinaire la seule Mme de Maintenon dont la protection lui était utile. On peut bien dire que son œuvre gagnerait à ne contenir pas cette absurdité rimée.

Les contemporains lui firent bien voir leur désapprobation. En outre de Regnard et de Pradon que M. Louis Perceau cite parmi les protestataires, de Perrault dont nous indiquons plus haut l'intervention, Boileau eut à entendre les clameurs de cinquante autres poètes et prosateurs. Il chemina dans un concert de malédictions, ne connut plus de repos et renonça à faire face, la plume à la main, à cette horde d'antagonistes. Le plus insolent

e ces derniers lui décocha cette épigramme qui semble être res-
ée inédite :

Quand Boileau répand son venin
Contre le sexe féminin,
Il est intrigué dans l'affaire,
Car tout le monde est convaincu
Qu'on a souvent repris sa mère
D'avoir fait son mari cocu.

Cependant, ce blâme général et la conscience qu'il avait (il le lit dans ses lettres à Racine et à Brossette) d'avoir écrit un fort néchant poème, ne le détermina point à supprimer celui-ci de son édition favorite (1701). L'esprit satirique le dominait. On subit cet esprit, on suit son entraînement, on ne s'en défait point. l sert d'ailleurs quelquefois. Furetière, ami de Boileau, dont l fut le compagnon de débauche et l'auxiliaire dans certaines ttaques contre Chapelain, en était aussi possédé et l'utilisa pour sa propre défense.

On connaît assez mal aujourd'hui ce singulier personnage. On sait qu'il écrivit le *Roman bourgeois*, l'une des plus curieuses œuvres réalistes que nous ait léguées le XVIIe siècle et qu'il fut exclu de l'Académie pour avoir lancé, avant celle-ci, un Dictionnaire bâti par ses propres moyens. M. Victor Snell, publiant une des charmantes nouvelles contenues dans le *Roman bourgeois* : **Historiette de l'Amour esgaré**, dont il nous recommande avec raison la lecture, semble lui-même peu renseigné sur son héros.

Furetière était fils non d'un avocat, mais d'un secrétaire de la chambre du roi. Fut-il avocat ? Peut-être. Nous le voyons surtout procureur fiscal de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où il eut à subir de grandes difficultés par suite, disent ses adversaires, d'exactions et de concussions. Il était alors entré dans les ordres. Il habita, durant toute sa jeunesse, la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, voisine de la place Maubert où logeaient marchands et procureurs. C'est ce milieu de la place Maubert, longtemps fréquenté par lui, qu'il représente dans le *Roman bourgeois*. Il excella dans le genre satirique. Outre sa curieuse *Nouvelle allégorique*, on a de lui plusieurs recueils d'excellentes poésies où abondent les détails de mœurs et qui lui valurent un fauteuil à l'Académie des Quarante. La fin de sa vie fut empoi-

sonnée par l'affaire du *Dictionnaire*, longuement contée par Charles Asselineau. Cette affaire l'obligea à soutenir, à la fois, une lutte judiciaire et une lutte de pamphlets.

Le *Roman bourgeois* est aujourd'hui devenu fort rare dans ses éditions anciennes comme modernes. M. Victor Snell en a détaché un gracieux extrait qui forme une digression agréable dans le récit principal. Il serait à souhaiter que le volume complet fût réimprimé avec une notice biographique exacte (laquelle n'existe point) de son auteur.

Mémento. — M. René de Planhol a entrepris — et nous l'en félicitons — de publier, après Charles Giraud, dont le travail laissait beaucoup à désirer, les *Œuvres de Saint-Evremond* (La Cité des Livres, 2 vol. in-8°). Cette publication semble fort malaisée, car l'on a attribué au fameux épicurien toutes sortes d'écrits qui ne sortirent point de sa plume. Nous désirons fort que le nouvel éditeur réussisse dans sa tâche, rendue délicate par l'absence des manuscrits originaux. Ainsi nous permettra-t-il de juger, en connaissance de cause, l'une des intelligences les plus subtiles du XVIIe siècle. Nous reparlerons de cette œuvre quand elle sera complète. L'appareil critique de M. René de Planhol ne semble pas très important. Sa notice, un peu écourtée, écrite avec soin cependant et beaucoup de discrétion, n'utilise pas, croyons-nous, certains détails de mémoires, ceux du R. P. Rapin notamment, et certaines études, celles de Paul Chaponnière et de Gustave Cohen entre autres, qui précisent des faits et des événements curieux de cette existence mouvementée.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre Louys : *Poésies*, frontispice en lithographie par Aristide Maillol, « les éditions G. Crès et Cie ; le Musée du Livre ». — Louis Mandin : *L'Aurore du soir : la Caresse de Jouvence*, Albert Messein.

Cette belle édition, « le Musée du Livre », d'une harmonie si parfaite : choix des papiers, des caractères, importance des marges, équilibre du format, discrétion précise et disposition heureuse des rubriques et en-tête, de la page du titre, de la couverture, fait honneur à la maison G. Crès et Cie. On tient un beau livre en soi, dans sa matière, bien maniable, ni lourd ni trop léger, en tous ses éléments, en toutes ses proportions agréable et captivant. Puis, ce qui ne gâte rien, le contenu est digne de cette présentation superbe, si rare en nos temps gâcheurs, tumultueux, ignares. Une délicate, vigoureuse et harmonieuse lithographie de

Maillol en frontispice, un nu féminin simple, souple, pur et gracieusement incliné de la tête vers l'épaule. En regard, ce titre et ce nom d'auteur : **Poésies** ; Pierre Louys.

Astarté, seul cahier de vers que Pierre Louys eût publié, date de 1891. C'est une admirable plaquette sous couverture ornée par M. Albert Besnard, tirée à cent exemplaires, dont j'ai l'orgueil de posséder l'un, rehaussé d'une dédicace amicale inscrite décorativement de sa haute et noble écriture au-dessus du titre et du dessin par le poète. Cette plaquette est si rare que, pour établir la présente édition et en contrôler le texte, Ad. van Bever, dont elle constitue le dernier travail de bibliographie, m'avait demandé de mettre à sa disposition mon exemplaire ; ce que je fis, on le comprend, avec joie.

Au recueil d'*Astarté* a été joint un assez grand nombre de poèmes parus dans les revues ou, d'après les papiers de l'auteur, entièrement inédits et répartis par lui sous des rubriques diverses : *Iris*, *Aquarelles passionnées*, *Hivernales*, *la Forêt des Nymphes*, *Stances*.

Astarté se compose de vingt-quatre poèmes ; les parties nouvelles en comptent trente-trois. Ainsi, cinquante-sept poèmes dont, de beaucoup, la majeure partie se constitue de sonnets, ce serait l'œuvre poétique de Pierre Louys — si vraiment l'on en peut distraire les *Chansons de Bilitis*, — c'est assez pour assurer à la mémoire d'un poète tel que celui-là une gloire sereine, incontestable.

L'œuvre de Pierre Louys donne, par-dessus toute autre, l'impression de s'élever sans tache ni confusion, sans hésitation ni reprise classique, définitive. Même les seuls poèmes qu'il écrivit en vers libres, *Glaucé*, *le Symbole*, se maintiennent, par une netteté de l'arabesque, par une fermeté non moins de la diction que de la grâce décorative, dans une atmosphère élégante et réservée, où ne palpite aucun dessous mystérieux, où ne se dérobe aucun courant d'angoisse ou de surprise. Ce que le vers prétend suggérer s'y exprime, sans insistance il est vrai, purement, complètement, dans des sonorités choisies, mais jamais indécises. A deux maîtres qu'il révérait, il rend hommage en leur consacrant à chacun un sonnet votif : il a appris de Leconte de Lisle à sculpter dans la dure matière des stèles où revit l'âme héroïque des dieux d'Hellas ; c'est à l'exemple fier et généreux de Stéphane Mallarmé

qu'il s'est ébloui d'aurore et, avec plusieurs d'entre nous, qu'il comprit

> A l'ombre magistrale errante sur nos fronts
> Qu'on a vu sourdre l'or et la lumière naître...

Le *Sonnet adressé à M. Mallarmé le jour où il eut cinquante ans* n'est ignoré d'aucun fervent du vers français ; il compte parmi les plus parfaits que chacun sait par cœur.

Donne-t-il de l'art et de l'âme de Pierre Louys poète une attestation entière ? Assurément non. S'il s'y peint, implicitement, noble de cœur, de cerveau généreux, fervent, ardent comme certes il l'était, on n'y surprend ni sa religion si convaincue, si claire, si déférente et attentive aux nymphes, aux héros helléniques, aux dieux ouraniens dont il n'a jamais eu, comme Hugo, à se demander :

> ... où donc sont-ils, où donc sont-elles,
> Eux les Olympiens, elles les immortelles?

On y surprend encore moins cette belle fièvre de jeunesse tendue et fraîchement épanouie, et cette sensualité, cette passion de la forme féminine en qui, à ses yeux, il semblait que se résorbassent la joie, la félicité, l'ivresse magnifique de l'homme et de l'univers :

> Moi seul je connais l'ombre où revit la statue.
> De bijoux et de fleurs je l'ai toute vêtue
> Et j'y vais chaque soir pour un dessein nocturne
> Porter, suivant l'antique et sinistre coutume,
> Deux colombes sans tête et leur sang dans une urne
> A celle qui naquit d'une cruelle écume.

L'Aurore du soir : la Caresse de Jouvence, M. Louis Mandin nous apporte le recueil fervent et recueilli de ses plus intimes émotions, la révélation fière et profondément douloureuse, en même temps que généreuse et confiante en l'avenir, d'une âme — la sienne — que les misères de la vie ont accablée sans répit, mais en vain, parce qu'en elle se cache la source merveilleuse, le jaillissement éternel de la jeune, de la fraîche, de la seule vraie et constante vérité qu'il soit donné aux hommes de connaître et de sentir, la divine Poésie.

Je ne saurais passer sous silence la préface de ce beau livre, où avec une sobriété et une discrétion des plus diligentes, M. F. Contrèras jette, dit-il, quelques éclaircissements épars sur l'œu-

vre de M. Mandin. Or, cette préface, si elle jette, en effet, quoique bien centrés et équilibrés, ces éclaircissements sur l'œuvre, nous renseigne encore plus sur la dignité farouche, sur la personnalité foncière de ce sincère et émouvant poète. Il ne convient pas que j'insiste davantage ; c'est à l'œuvre qu'il sied ici de rendre hommage. Seulement, c'est mon devoir et ma joie de l'indiquer en passant, nous nous trouvons en présence d'un recueil de poèmes non pas issus du caprice créateur ou de la seule intelligence de leur auteur, mais en relation absolue avec ses sentiments, sa sensibilité, cependant maîtrisée et discrète, mais déterminée sans cesse par l'apport de ses souffrances, par la fête, heureusement aussi, de quelques apaisements que l'existence lui a accordés. Ce n'est pas un cerveau que nous admirerons ici, ce n'est pas un cœur uniquement non plus, mais l'homme tout entier, cerveau et cœur exercés par les circonstances, les occupations, les réflexions, les retours sur soi-même et les élans irréprimés ou satisfaits, les craintes et les joies, la douleur et l'amour, un homme de choix et qui se chante sans détours.

Pour bien marquer l'importance qu'il attache au présent recueil, M. Mandin a pris soin de le rattacher aux précédents, *Ariel Esclave*, *les Saisons Ferventes*, *Notre Passion*, où il reprend plusieurs poèmes caractéristiques des moments de sa pitié et de sa ferveur. Trois livres se partagent les poèmes de *La Caresse de Jouvence* ; la plupart de ceux que contient le premier livre, tous ceux que contiennent les autres livres sont inédits : c'est, passant par la tristesse berçante de souvenirs et de visions brumeuses, peu à peu la douceur qui s'éveille en l'âme, rajeunissante, et entr'ouvre des ailes de calme clarté. La beauté, la bonté féminine transfigurent et encouragent l'espoir ; la fiancée rêvée parmi les mirages de l'enfance est à la fin apparue, réelle et présente, mais comment la distinguer du rêve et de la lumière ? L'aurore et le soir désormais se fondent et marchent d'accord. La jeunesse, qui est du cœur et de l'esprit, s'est épanouie, et se dissimule à soi-même, illusion suprême, à quel point les années dures l'ont meurtrie. Certes, on le sait, la lente montée de la mort s'accentue d'année en année. Qu'importe ! Le poète aura chanté avec ivresse, avec une gratitude exaltée et sincère, l'amour, la beauté, la lumière, le rêve que nulle ténèbre n'a le pouvoir d'amoindrir.

Le vers de M. Mandin ne procède pas par éclats, par grands gestes irrépressibles, par exaltation de la voix. C'est le reflet bien doux, tendre de ses souvenirs, de sa joie paisible, de sa foi exaltée et fervente. Ah, il ne troublera pas de grands cris l'indifférence du vulgaire ; c'est un cantique à deux, de son âme à soi, de soi à l'adorée Que d'autres ou non l'entendent, s'y conforment, c'est affaire à eux. L'Amie, la Fiancée, la Compagne, c'est la forme visible, indulgente, souriante, de la conscience du Poète ; c'est à elle, comme c'est elle, qu'il chante.

M. Mandin use, outre les rythmes usuels qu'il manie avec la plus grande sûreté, du vers de quatorze syllabes, qui prolonge et amplifie ; et peut-être, comme le prévoit le préfacier, ce vers de quatorze acquerra-t-il dans l'avenir « une fortune comparable à celle du décasyllabe et de l'alexandrin », et je souscris à son jugement lorsqu'il ajoute, toujours quant à ce vers « mandinien », qu'il est à coup sûr « trop difficile, trop savant pour être jamais le favori des rythmeurs médiocres ».

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Julien Green : *Adrienne Mesurat,* Plon. — Louis Thomas : *L'espoir en Dieu,* Editions du Siècle.— Marquis de Sade : *Historiettes, contes et fabliaux,* publiés pour la première fois par Maurice Heine pour les membres de La Société du Roman Philosophique. — Maurice Pottecher : *Achille Placidat,* Albin Michel. — Mémento.

Adrienne Mesurat. On se rappelle que, dans son dernier roman, *Thérèse Desqueyroux*, M. André Mauriac nous racontait l'histoire d'une créature, supérieure à son milieu, luttant désespérément contre ce milieu et perdant le sens moral dans ce combat au point de devenir empoisonneuse. Le sujet de la nouvelle œuvre de M. Julien Green dont j'ai signalé, ici même, il y a un an, à propos de *Mont-Cinère*, les très remarquables dons de conteur et de psychologue, est, par une rencontre assez singulière, presque exactement celui de M. Mauriac, à cela près qu'au lieu d'une femme, c'est d'une jeune fille qu'il s'agit dans son récit. Quelle différence, cependant, entre les deux livres, où s'opposent les qualités de deux races ou de deux peuples, et de deux littératures ! Rien de plus anglo-saxon, en effet, que la façon de M. Green non seulement de comprendre les individus,

mais de les présenter, et de mener la conduite d'une histoire. Tout est excessif, et d'une violence contenue dans les caractères et les sentiments qu'il nous révèle, et son réalisme accable dont la minutie ne nous fait grâce d'aucun détail. Il semble que M. Green s'ingénie, par l'étalage de la médiocrité même des actes de leur existence quotidienne, à nous obliger d'admettre ce que ses personnages ont d'exceptionnel. Ces gens-là sont des monstres d'égoïsme, ou plutôt des maniaques, en proie à l'obsession de l'idée fixe, mais qui vivent, en apparence, comme s'ils étaient les êtres les plus paisibles et les plus quelconques du monde. Ils ne communiquent entre eux, il est vrai, que par l'extérieur. Le seul commerce qu'ils aient est celui des rapports matériels, et on les sent intimement aussi étrangers les uns aux autres que s'ils habitaient aux extrémités de la planète. Ce sont — qu'on me permette cette image — des volcans, à la crête enveloppée de fumée, mais aux pentes fleuries de légumes, et qui, de temps en temps, s'envoient mutuellement des paquets de lave brûlante. Thérèse Desqueyroux souffrait de n'être pas comprise par son mari, et autant de n'aimer pas que de n'être pas aimée. Elle soupirait après une existence où les relations sociales eussent eu leur part, une part prépondérante, et qui lui eût permis de se mettre en valeur et de briller. Elle avait de la sympathie, presque de l'amitié pour sa belle-sœur. Enfin son tourment sentimental se nuançait d'inquiétude intellectuelle ou spirituelle. Au rebours de cette Française, Adrienne Mesurat, victime comme elle de l'ennui provincial, n'a que l'orgueil instinctif de sa jeunesse et de sa beauté. Pour employer sa force, c'est-à-dire pour donner une pâture à son cœur (cette « meule qui se broie elle-même quand elle n'a rien à moudre », selon l'expression bien caractéristique de Franklin) elle s'éprend chimériquement d'un homme qu'elle n'a fait qu'entrevoir — un docteur qui habite à deux pas de chez elle. Elle a fixé son intérêt exalté, mais chaste, sur ce quidam comme un aigle fond sur sa proie, et sa répulsion pour sa sœur malade, sa haine pour son père, despote familial, s'exaspèrent sous l'influence de la passion exclusive qui la dévorera. Elle aussi ira jusqu'au crime, mais au lieu d'agir en somnambule, à la façon de Thérèse Desqueyroux, ce sera dans un accès de violence qu'elle précipitera son père du haut des marches de l'escalier, et pour finir par sombrer elle-même dans la

folie... Cette individualiste forcenée — non aristocratique, cependant, comme l'héroïne de M. Mauriac — ne pouvait qu'en arriver là, à cause de la fureur de concentration qui la rendait étrangère à tous. Il y a chez Adrienne Mesurat, malgré son ignorance complète, semble-t-il, des réalités sexuelles quelque chose d'animal, de bestial même qui donne à ses aspirations les plus profondes et les plus secrètement caressées un caractère indéfinissable, on ne sait quoi de primitif ou d'organique qui est comme le besoin d'expansion des puissances aveugles de son être, et la fait, par exemple, manquer de pudeur, malgré sa timidité farouche, en suppliant le docteur de répondre à sa passion après lui avoir écrit une lettre d'amour anonyme. L'automatisme de Thérèse Desqueyroux était d'origine nerveuse ; l'inconscience d'Adrienne Mesurat a sa source dans une ivresse sanguine qui la pousse à agir par accès, sous l'influence de l'exaspération qu'elle éprouve chaque fois qu'elle se heurte à un obstacle. M. Green excelle à rendre sensibles au lecteur ces mouvements obscurs de l'être dont la cause échappe à la conscience de celui-ci ; mais peut-être l'espèce d'hallucination à laquelle il s'abandonne en composant — hallucination à la faveur de laquelle il transpose la vie sur le plan du rêve, ou du cauchemar — l'induit-elle à fausser la vérité ou à concevoir ses personnages non indépendamment de lui, en rapport étroit, au contraire, avec sa philosophie, à coup sûr pessimiste. On se tromperait en le prenant pour un réaliste, si même c'est dans l'observation de la réalité que son imagination va puiser les motifs de son exaltation. Remarquons-le ; il n'y a pas un individu dans *Adrienne Mesurat* qui ne soit odieux, ou dont M. Green nous fasse voir d'autres aspects que les plus antipathiques. Il ne déforme pas, à proprement parler, ses caractères, mais il les fausse, en en éliminant certains traits. La lumière vive qu'il projette sur eux n'éclaire qu'un côté de leur personne, et son analyse a beau, dès lors, les fouiller très subtilement, elle ne les révèle pas complexes ou, pour mieux dire, contradictoires. De là cette fureur d'investigation dans un sens unique, qui le fait pousser Adrienne Mesurat à l'extrême d'elle-même, et l'oblige à acculer cette malheureuse à la folie. J'ai l'impression qu'il domine moins son récit qu'il n'est dominé par lui. Mais il est jeune encore, et on l'induirait probablement en erreur en lui conseillant de faire plus, pour le

moment, que de s'abandonner à son tempérament, dont la puissance se confirme.

L'espoir en Dieu. Les plus favorisés d'entre nous, qui ne sommes pas des génies, ont un livre à écrire, et c'est celui, entre tous ceux qu'il leur arrivera de produire, où ils se trouveront exprimer, dans la forme et avec l'accent le plus caractéristiques de leur individualité, leur vision personnelle du monde, ou le résultat de leur expérience de la vie. *L'espoir en Dieu* me semble bien être pour M. Louis Thomas ce livre — un livre qui a, d'ailleurs, passé presque inaperçu lors de sa première publication, et dont une réédition récente a eu le malheur de paraître dans une maison qui, je crois, n'existe plus... Il n'y a que deux personnages : un homme et une femme, dans le roman de M. Thomas, et le drame qui les confronte et qui se dénoue par un crime est tout moral, sans péripéties. Au surplus, nous ne connaissons guère que l'homme, qui se confesse ou qui plaide sa cause dans ce récit, et nous n'entendons pas la défense de sa partenaire. Nous savons seulement qu'elle est son ennemie, au sens où la femme, charnellement amoureuse, peut être une ennemie pour celui auquel elle s'attache comme une bête et autour duquel elle tisse, avec un courage infatigable, les liens, légers d'abord et bientôt pesants comme des chaînes, de la volupté. Mais ce qui constitue l'intérêt de l'ouvrage de M. Thomas, et ce qui en fait la beauté, c'est que le thème de l'éternelle rivalité des sexes, sans se dépouiller de son caractère symbolique, s'y individualise à travers une âme, et exprime de façon très particulière l'inquiétude spirituelle d'un être qui se distingue des autres, et qui est lui avec originalité. Le héros de M. Thomas, tout en se révélant exceptionnellement lucide, fort intelligemment positif ou réaliste, accuse des aspirations à l'absolu, un désir éperdu d'infini en contradiction formelle avec son sentiment précis de la relativité de tout; et ce désaccord est bien l'une des choses les plus pathétiques que je connaisse. M. Thomas a résumé, à sa manière, la misère de l'humaine condition, et il a su analyser avec force le tourment qui en constitue la grandeur. Il cite Musset, il invoque Pascal — et ces noms, au lieu d'accabler son œuvre, en soulignent la postulation nerveuse et l'angoisse.

Historiettes, contes et fabliaux. J'ai toujours soupçonné Sade, avec toute sa folie, ou toute son exaltation érotique,

d'être sinon un mystificateur, du moins un homme chez qui l'étonnement et l'horreur qu'il inspirait devaient provoquer un redoublement de plaisir... Aussi, l'intérêt particulier des pages inédites que publie M. Maurice Heine, le sonnettiste délicat et l'érudit écrivain, pour une société de bibliophiles, mais qui paraîtra prochainement en édition ordinaire, réside-t-il à mon sens en ceci qu'on y voit l'auteur de *La philosophie dans le boudoir* s'exercer en quelque sorte au paradoxe et à l'ironie, sous prétexte de conter de petites histoires égrillardes ou gaillardes dans l'esprit de nos vieux fabliaux ou des contes italiens du xve siècle, mais selon le goût du xviiie. Rien, ici, de véritablement obscène, sauf la courte anecdote intitulée *Il y a place pour deux*, et qui est, sans doute, assez raide : rien surtout d'ordurier comme dans les réimpressions de *Justine*, où la brûtalité de l'expression s'évertue à renchérir sur la monstrueuse horreur des scènes de luxure évoquées. Sade, au contraire, semble prendre le plus grand soin pour ne pas effaroucher son lecteur, et c'est avec beaucoup d'ingéniosité et de discrétion qu'il risque, parfois, les détails les plus hardis ou qu'il disserte sur certains vices ou sur certaines anomalies, notamment sur l'homosexualité. On ne soupçonne guère, à lire ce recueil d'inédits, le côté *sadique* à proprement parler du « divin marquis », si ce n'est par un assez long récit, *Emilie de Tourville*, où l'on voit deux frères faire lentement vider leur sœur de son sang, pour la châtier, il est vrai, de s'être mal conduite... En revanche, on découvre chez cet athée (vous rappelez-vous le saisissant portrait qu'a tracé de lui M. Abel Hermant dans *Les Confidences d'une aïeule* ?) une curiosité vive pour l'occultisme, et même une certaine croyance au miraculeux : à preuve *Le revenant*. La subtilité de Sade était très aiguë, et ce Parisien avait des qualités d'observateur des mœurs — des mœurs scandaleuses, cela va de soi — presque égales à celles de Restif de la Bretonne.

Achille Placidat. On connaît, au moins pour son intéressante tentative de rénovation de l'art dramatique, le poète Maurice Pottecher, dont le nom reste attaché à la création du théâtre du peuple de Bussang. Cet esprit généreux, cultivé, délicat, a écrit, ici, un roman d'allure réaliste, qui tient du conte merveilleux et du conte satirique, et qui est d'une lecture fort agréable, dans sa variété. On en goûtera, surtout, sans doute, comme je

l'ai goûtée moi-même, la malicieuse, mais sympathique évocation des mœurs littéraires d'il y a vingt ou vingt-cinq ans.

MÉMENTO. — C'est une histoire sentimentale, mais riche en péripéties et contée avec agrément, que M. J.-Joseph Renaud publie sous ce titre: *Orchidée danseuse* (E. Fasquelle). Sous prétexte de suivre dans les divers milieux qu'elle traverse sa petite héroïne Luchia, qui a appris le fandango dès qu'elle a su se tenir sur les jambes, M. J.-J. Renaud évoque avec pittoresque « l'envers du music-hall » et du cinéma. Chemin faisant, il nous rappelle qu'il est un initié en matière de sciences psychiques ou méta-psychiques. — M. E.-F. Velletaz dans son roman: *La femme et l'image* (Editions de La Vraie France), imagine de transposer dans notre époque l'aventure d'une de ces femmes, paysannes ou patriciennes, qui ont servi d'inspiratrices aux grands artistes d'autrefois. Il réussit à intéresser à son modèle et à le rendre suffisamment énigmatique. — Encore un nouveau roman vendéen de M. Charles Foley : *Guilleri Guilloré* (E. Flammarion). M. Foley, qui est un spécialiste de l'histoire révolutionnaire, écrit avec régularité, pour la plus grande joie de ses fidèles, des romans vendéens comme M. Didier-Pouget peint des bruyères. C'est attachant, et ça peut être mis entre toutes les mains... — « Un homme de cinquante ans peut-il inspirer un véritable amour ? » porte la bande qui enveloppe le roman de M. Gaston Derys: *Le cœur aux abois* (Société parisienne d'éditions). C'est une question qu'on a déjà posée bien des fois, et pour la résoudre en général par l'affirmative, surtout quand on avait atteint le demi-siècle. Mais le roman de M. Derys plaira par la conviction qui l'anime. — M. André Lichtenberger étudie, lui aussi, mais avec humour, dans *Le Cœur de Lolotte* (J. Ferenczi) le réveil de l'amour dans un homme âgé et même sénile. Il a choisi pour cadre de son roman une petite île de la mer Egée où séjourne un vieux roi détrôné, et c'est au milieu d'admirables sculptures antiques que ce monarque s'exalte ou s'attendrit au contact d'une sémillante midinette parisienne dont le mari, archéologue, a été envoyé en mission. Mais Lolotte est éprise de son compagnon qui, malgré le sérieux de ses études, a toutes les qualités qu'il faut pour plaire, à commencer par la jeunesse. Elle retournera en France sans avoir cédé au mouvement de pitié qui l'incitait à donner une joie suprême au galant reverdissant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Eunuque, 3 actes de MM. Henri Duvernois et André Birabeau, au Théâtre Femina ; puis au théâtre Antoine. — En perspective.

J'ai repoussé de quelques semaines le compte rendu de cette

pièce-ci pour faire circuler un peu d'air dans mes chroniques avant de reprendre, hélas, après *Le Venin*, une autre pièce exclusivement consacrée à l'appareil génital mais, par cela même, également significative : pour quoi je ne puis l'écarter.

M. Henri Duvernois n'est venu au théâtre que depuis peu ; quatre ans, je crois. Encore n'y est-il que par le ricochet de professionnels industrieux qui arrangent ses nouvelles. La première fut dialoguée, sous le titre : *Jacqueline*, par Guitry fils à l'usage de Guitry père, qui prêtait sa carrure massive aux attitudes d'un héros trop puissant et qui ne comprit son excès qu'après en avoir tué sa femme et en avoir fait souffrir, jusqu'à l'épouvante et la fuite, une amie passagère. Tels étaient les principaux ravages de l'anomalie écrasante.

L'auteur a pensé automatiquement à la contre-partie de ce sujet, synthétisé à l'organe qui perpétue le règne animal et que l'homme — un Dieu, ne l'oublions pas ! — répugne à reconnaître, alors pourtant qu'il s'y trouve si radicalement assujetti. Bref, ainsi que l'on voyait jadis, de chaque côté de la pendule des gens simples, un aspect opposé du même objet : *Jean qui pleure* et *Jean qui rit* ; — *le petit pâtissier* et *le petit ramoneur*, de même M. Duvernois, après nous avoir montré un bourreau des femmes par excès de force, nous a présenté un martyr par impuissance. Disons tout de suite que le second ouvrage ne vaut pas le premier. Celui-ci, théâtralement bien ménagé (en outre, l'anomalie était enveloppée avec goût dans un drame secondaire qui en amortissait la crudité), remplissait, par synchronisme imaginatif les spectatrices de la sombre terreur que connut Pasiphaé, à la fois dionysiaque et panique ; tandis que celui-là, qui, à travers son mélo, voudrait les toucher par la pitié (ce sentiment depuis longtemps si connu pour n'être que l'une des formes dissimulées de la satisfaction à se comparer en dominateur, ce sentiment repoussé par Nietzsche et par les hommes de cœur), non, à mon avis ce n'est heureusement pas là ce qui peut trouver un écho chez les femmes ; elles ont parfois la tendresse, ce qui est beaucoup mieux.

Il est visible que **L'Eunuque** manque ses clientes prédestinées, car justement celles de M. Duvernois sont bien déterminées. Et ce qui a toujours fait le remarquable des innombrables récits de M. Duvernois, c'est qu'ils ont toujours réussi à séduire et à re-

tenir l'assemblée féminine frivole et sensuelle pour laquelle ils étaient composés. Cela, le succès très mérité de M. Duvernois l'a toujours attesté avec éclat (1). Ceci dit, on comprend très bien que, voulant se prêter au drame, l'auteur ait été naturellement amené à placer son pivot d'intérêt où d'innombrables désœuvrées, ou tourmentées, portent leurs imaginations inquiètes. C'est l'aboutissement naturel d'un talent situé constamment aux environs immédiats de la sensualité.

Voulant tâcher à se dépasser, à creuser son champ, à retirer le léger vêtement de ses habituels joujoux, l'auteur n'a pas eu à chercher beaucoup pour découvrir leur moteur immédiat. A cette mise en relief priapique, un peu bien soudaine, toute la bergerie habituelle de M. Duvernois fut dans l'épouvante. Et il ne resta plus qu'à montrer les conditions diverses du croquemitaine démasqué, pour permettre à tous ces gens — personnages et clientèle — d'être remués selon les impressions et les sentiments incohérents, mais avides de ressentir quelque chose, qui sont leur apanage moral et spirituel. Il fut bien facile alors de les affoler. Et l'affolement, n'est-ce pas, c'est le signe de la présence de l'art...

Jusqu'ici, tout va bien, et qui sait si le grand dramaturge à venir ne montrera pas justement, après Shakespeare, en une sorte de nouvelle affirmation capitale, ces organes animaux dans leur rôle dominateur effectif des destins humains ? Mais ce n'est pas à M. Duvernois, avec sa philosophie doucement énervée, et toute baignée de la sentimentalité vulgaire opportune, que sont réservés, croyons-nous, ces travaux de sondage dans l'immense nuit où est l'avenir de l'art et des mœurs de l'homme. Ce que j'indique là, à propos de la pièce de M. Duvernois, convient parfaitement, du reste, à l'ensemble du théâtre dit « des Boulevards », si exclusivement localisé au bas-ventre, et de son évolution encore précisée depuis que les mœurs sont, à la ville, débridées. La pommade ne plaît plus, et les auteurs galantins, — à moins qu'ils ne choisissent le gros poivre, — s'ils veulent suivre le jeu, sont annihilés, submergés, dévorés par des sujets aventurés, hors de leur portée, et qu'ils essaient néanmoins d'affronter. Et c'est la tare de ce genre de tentative : la hardiesse provo-

(1) M. Duvernois est également le directeur avisé de *Candide*, hebdomadaire vulgarisateur de littérature d'actualité, et des *Œuvres libres*, filiales.

cante de l'entreprise, et puis, hélas, la pauvreté manifeste du traitement ; le médiocre de l'aventure va de conserve avec le présomptueux.

Un malheureux garçon (joué par M. A. Berley) est né infirme. Il a grandi et a atteint et mené apparemment une vie d'homme, mais en étant agénésique. (L'intelligence est donnée comme nette et active.) La chose est sue par les uns, soupçonnée par les autres ; et il en souffre : 1° de honte ; 2° à ne pouvoir posséder une femme, un foyer ; 3° à la pensée de ne pouvoir jamais avoir d'enfant. Enfin l'auteur, assez ingénument, prête à cet impubère définitif les naïves aspirations élémentaires du sentimental héros de roman, tel qu'il est habituellement proposé aux midinettes. Tout cela est bien peu acceptable, car : 1° la honte pour une infirmité de conformation, quelle qu'elle soit (la honte ni le mépris circulaire), cela n'est plus ou plutôt cela n'existe plus que dans certains bas vaudevilles où n'agissent, par définition, que des crétins. Mais dans une comédie dramatique, ce postulat n'a pas de sens. Quant au besoin ici déchaîné, passionné de la femme et de l'enfant ! Que voilà un singulier idéal chez un homme radicalement inapte à l'un comme à l'autre ! et qui au surplus est par ailleurs très intéressé par les affaires qu'il mène avec succès. L'auteur prête justement à un personnage, à un cas particulier qui par sa constitution fondamentale même les nie, des dispositions, des aspirations générales entraînantes qui pourtant sont déjà très vagues, très variables, très peu assurées, très souvent sujettes à réflexions, à réserves, à objections, chez des gens normalement constitués. Une rêverie, une mélancolie sentimentale, chez le héros de M. Duvernois : bon, passerait encore ; mais que ces idéals intempestifs puissent l'entraîner à de tels débordements de la passion, à un tel anéantissement intellectuel et même du simple bon sens élémentaire ! non, nous ne pouvons suivre.

On sait bien qu'il est certains spécimens d'impuissants chez qui la passion d'aimer et la neurasthénie sont parfois intenses (1), mais ici l'incohérence et les calculs secondaires en enlèvent la plausibilité, la vraisemblance authentique, et dont l'auteur voudrait que nous fussions attendris. Qu'est-ce que ce monsieur qui, pour faire mentir un bruit qui le pique, jette sa femme à la dé-

(1) Par exemple, dans le roman, le héros d'*Armance* de Stendhal.

gradation fondamentale de ce foyer qu'il a tant désiré, sous le prétexte que ça leur fera du bien à tous les deux, à lui par une réputation imprévue de coq, à elle par l'exercice et l'entretien de ses organes !

M. Duvernois ne sait pas concevoir les grands plans d'assises plausibles d'un caractère (conception qui serait d'autant plus urgente que le cas est plus complexe). Il jette tout ce qu'il sait pêle-mêle, sans paraître se soucier que cela est plus difficile qu'il ne croit, demande l'épuration et une épreuve attentive. Ainsi notamment, chez son héros, bien des traits de vaines considérations mondaines, mêlées à ses besoins sentimentaux impérieux, ne laissent pas de rendre suspectes ses agitations à la fois stupidement idéalistes et d'un agiotage pratique assez dégoûtant. Ce n'est pas la relation de ces deux derniers aspects, qui vont très bien ensemble, que je trouve inconsistante, mais bien, on me comprend, le souci mondain qui ne saurait être agitateur à un degré approchant de l'action d'une poussée passionnelle quelconque.

Enfin, voici la romance : une jeune fille sans fortune (Mlle J. Chevrel), attendrie sur le pauvre homme, veut bien épouser ce piètre corps déshérité, ce mari puéril. Passons. Et voici le drame(?) : ayant une femme, il veut donc aussi un enfant, moins par amour de l'enfance, de la progéniture, que pour confondre le mépris circulaire par une triomphale réplique. Il ordonne à sa femme putative de résoudre pratiquement la question. Celle-ci devient grosse par les bons offices du bellâtre qu'est le frère de l'impuissant (M. Burgère). Tout cela est présenté sous couleur de gentillesses de famille. Le mari reçoit l'enfant, mais n'a pas à savoir, malgré qu'il se tourmente, quel est son bienfaiteur, qui, lui, a pris goût à l'affaire. Puis la femme, malgré l'amour que la pratique a fait naître en elle, raisonne son obligeant collaborateur, le convainc de la nécessité de leur propre sacrifice au dévouement à un mari et à un frère. Voilà l'histoire ! Quant aux postulats, ils sont hors de sens. D'abord, comment se fait-il que cette infirmité, facile à dissimuler par la famille et par l'intéressé, soit devenue notoire ? Il faut admettre que ces gens seraient une jolie collection de Nicodèmes ! Puis, comment le héros a-t-il la naïveté de croire que, si sa femme a un enfant, l'opinion sera retournée ? Véritablement, c'est à pouffer ! Autant

c'est se montrer attardé que d'imaginer que le mépris pourrait s'attacher sans arrêt à la vie d'un infortuné, autant il est puéril de croire que ces mêmes étonnants moqueurs supposés ne sauraient pas deviner, sans grand effort à la vue d'un enfant, par quel miracle trop connu le petit a pu naître. Et que penser de ce mari balourd et odieux, qui ne songe pas — au point de vue des mœurs mondaines dont il se soucie tant — à quels outrages il voue sa femme, et leur union, pour le lendemain. Et que dire de son aveuglement spirituel lui masquant l'inévitable passion qui torturera sa femme comme épilogue à l'opération ! La clef de ce bouquet de fautes, c'est que l'auteur est un peintre artificieux et facile des mœurs légères, et point du tout un analyste perspicace du cœur humain, rôle auquel les défaillances du calibre des siennes ne conviennent pas. D'ailleurs, tous ces personnages montrés par les auteurs comme se sacrifiant avec honneur les uns pour les autres, sont surtout un lot de misérables de la plus complète impéritie et veulerie morale ; comme à peu près dans tout ce que l'on joue aujourd'hui.

En somme, si l'on considère ce « drame », on voit surtout qu'il contient plutôt les conditions caractéristiques du burlesque, et surtout l'incohérence et les états d'une joyeuse inconscience. En quoi, à l'encontre de l'auteur, nous prenons que le *comique de sentiment* qui émane de sa pièce est infiniment plus recréatif que n'est touchant le drame où il tâche à nous émouvoir avec le sérieux d'un Pape.

L'avorton de MM. Duvernois et Birabeau aura enfin, à bon compte, les plaisirs attendrissants du ménage et de la paternité.

Rome avait d'autres vues pratiques sur les castrats : « Il est des dames romaines, nous dit Juvénal (*Satire sur les femmes*), qui trouvent délicieux l'eunuque efféminé et ses molles caresses, charmées qu'elles sont de n'avoir ni barbe à redouter ni avortement à préparer. »

En vérité, les jeux n'ont guère changé aujourd'hui, sinon que ce sont les eunuques spirituels qui sont demandés. Il y en a beaucoup sur le marché.

§

Ce n'aura pas été par des qualités bien remarquables que les théâtres, cette « saison », se seront distingués. Nous avons eu principalement bien de l'ennui dans nos fauteuils.

Mais voici deux représentations, simultanées, qui nous permet-ront d'examiner comment peuvent vivre des œuvres magnifiques, armi un théâtre tellement bas : *La vie est un songe*, de Caldeon, que M. Dullin nous propose, et *Hamlet* joué par M. Pioeff et sa troupe.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jules Ponsinet : *Principes de l'électrochimie*, Colin. — W. Kopaczewski : *es ions d'hydrogène*, Gauthier-Villars. — Raymond Cornubert : *Généralités e chimie*, Les presses universitaires. — *Mémento du chimiste*, en deux tomes, édigé sous la direction de Marcel Boll et Paul Baud, Dunod. — Mémento.

Tout un groupe d'ouvrages récents traite de chimie-physique, 'est-à-dire de ce domaine limitrophe entre la physique et la himie, dont le développement considérable amènera prochainenent l'absorption de la chimie par la science voisine.

Jules Ponsinet, dans l'excellente « Collection Colin », s'occupe es **Principes de l'électrochimie** : lois et mécanisme de électrolyse, conductivité, propriétés des ions, tensions électrohimiques, concentrations des cations hydrogène, résumé des pplications. En gros, ce plan est acceptable et l'ouvrage, assez ien équilibré ; mais il pèche par des éclaircissements souvent bscurs, par une extrême profusion de fautes d'impression (dans es noms propres et, ce qui est pire, dans les formules), par de nauvais choix de symboles, par un certain nombre d'erreurs p. 26, 96, 98 et 177) et enfin par des confusions ; par exemple, 'auteur ne distingue pas sels doubles et composés complexes p. 22, 43, 208, 209), non plus que vitesse et mobilité des ions p. 47 et 66-71). En faisant appel à un directeur de Manufacture 'allumettes, que rien ne désignait, on aurait pu croire que le irecteur de la collection, Charles Fabry, se serait assuré au réalable de sa parfaite compétence.

§

Si la mise au point générale de Ponsinet laisse à désirer, la nonographie de W. Kopaczewski sur la question spéciale des **ions d'hydrogène** est franchement médiocre : en ce sens, lle est conforme à la récente tradition de la librairie Gauthier-Villars. Nous avons parlé en son temps (1) du précédent ouvrage

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1927, p. 428-429.

de cet auteur, qui est professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de Belgique. Ouvrage assez réussi, car la description — qui reste purement qualitative — des colloïdes n'exige pas une grande précision dans les idées.

A son dernier volume, il manque un copieux erratum, dont les critiques qui suivent ne peuvent guère que donner une idée sommaire : erreurs sur la constitution de la matière et schèmes incorrects (p. 19), confusion permanente entre degré de dissociation et constante de dissociation, (p. 29, 30, 182), confusion permanente entre hydrolyse et ionisation, p. 35, 36, 286, 287...), confusion entre corps amphotères et corps susceptibles d'ionisations successives (p. 39), confusion entre intensité et tension (p. 59, 69.... ce qui est un des « ponts aux ânes » dans l'actuel baccalauréat français).

Il lui semble « qu'il rendra des services par la quantité de renseignements pratiques » (p. IX) qu'il nous donne. Certes, car ce serait une réelle gageure que 300 pages in-octavo ne renfermassent rien d'utilisable. Mais Kopaczewski a tort d'écrire : « les lecteurs peuvent en toute sécurité citer notre nom » ; d'accord. mais parmi les gens qui ne comprennent pas grand'chose à ce qu'ils écrivent. Et on remarque que, quelques pages plus haut, il évoque les auteurs « qui se font brutalement remettre à leur place »... ; peut-être ne croyait-il pas alors faire de l'autobiographie !

§

Raymond Cornubert est professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, et il vient de publier sur les **Généralités de Chimie** un livre suffisamment au courant des idées modernes : il y expose les éléments de l'atomistique, les états physiques et leurs changements, la réaction chimique et la théorie des ions. Malheureusement, de toute évidence, la rédaction a été hâtive, car les explications manquent souvent de clarté, et la langue de correction et de tenue. Sinon, l'auteur aurait il confondu un milliard avec un (p. 58) ? Et aurait-il écrit (p. 52) :

> Il ne faut pas confondre cette notion de valence, considérée comme capacité de saturation d'un atome et représentant des forces attractives d'un atome, avec les forces d'affinité qui mesurent l'aptitude des éléments à la combinaison entre eux ;

ce qui, proprement, n'a aucun sens ? La pression osmotique (p. 84), la règle des phases (p. 142), la thermochimie (p. 156) sont aussi fort malmenées (1). Mais il y a espoir de progrès pour la prochaine édition, ce qui ne me paraissait guère permis en ce qui concernait l'ouvrage analogue (paru chez Gauthier-Villars) d'Ed. Chauvenet, professeur à la Faculté des Sciences de Caen (2).

§

La précédente édition du **Mémento du chimiste**, par les regrettés Albin Haller, membre de l'Institut, et Charles Girard datait de 1919. C'est dire que, pour remplacer cette documentation si précieuse, il était nécessaire de rédiger un ouvrage *entièrement nouveau*, que j'ai divisé en deux parties : *partie scientifique* et *partie industrielle*.

Un tel ouvrage représente, on s'en doute, un labeur considérable : il fallait donc faire appel à des concours multiples, sans sacrifier l'unité de conception et de réalisation. C'est cette tâche que j'ai assumée, indépendamment des chapitres que j'ai rédigés moi-même. Tout d'abord, connaissant l'excellente *Chimie industrielle* (3) de Paul Baud, j'ai sollicité son aide pour la deuxième partie ; il a su s'entourer de collaborateurs compétents, dont le travail rendra de grands services ; j'ai introduit après coup, dans ce second tome, les modifications indispensables pour que l'ouvrage tout entier constitue un ensemble homogène (p. V.).

Les collaborateurs de la première partie furent choisis parmi des professeurs agrégés, des normaliens, des chefs de laboratoire ; ceux de la seconde sont des industriels ou des savants spécialisés dans les questions industrielles.

En 700 pages, divisées en 350 tableaux, le premier tome fournit au chimiste tous les renseignements dont il a besoin (documents mathématiques, systèmes de mesure, unités ; propriétés des éléments ; constantes et caractères des corps purs et des espèces minérales ; propriétés moléculaires ; affinité chimique et thermochimie ; données optiques ; données électriques et magné-

(1) Tout le long de l'ouvrage, d'autres imperfections abondent : omissions (p. 20, 71), erreurs (p. 60, 61, 147, 181, 207, 208), mauvaises notations et nomenclatures (p. 15, 32, 36, 40, 59, 66, 80, 89, 91, 98, 125, 136, 185), ce qui est grave quand on s'occupe de préciser les idées d'autrui.

(2) *Mercure de France*, 15 septembre 1926, p. 694.

(3) Laquelle vient d'avoir une seconde édition, parfaitement mise au point.

tiques ; alliages, solutions, colloïdes ; chimie analytique ; recettes diverses). Le second tome, de dimensions à peine moindres, s'occupe des applications : métalloïdes ; métallurgie; grosse industrie chimique ; chaux, ciments, céramique, verrerie ; produits organiques ; caoutchouc, gutta-percha, résines, gommes, vernis ; alcools, corps gras, savons et bougies ; huiles essentielles ; industrie sucrière ; textiles ; papier ; poudres et explosifs ; cuir et tannerie ; analyses agricoles ; produits alimentaires ; chimie biologique ; matières colorantes ; photographie.

Mémento. — *Larousse mensuel* (mai 1927). Alors que j'ai trouvé candide, le mois dernier, l'article sur les *sourciers*, j'applaudis à l'excellente étude de Jean Laumonier sur les *fakirs*. Cette étude, abondamment illustrée, doit beaucoup au courageux et intelligent Paul Heuzé (1) ; j'en extrais les lignes suivantes : « Si ces phénomènes étaient vrais, ils mettraient en évidence une force mystérieuse, qui bouleverserait toutes les lois connues de la physique. Il est intéressant de constater que, par ces temps de scepticisme et de matérialisme pratique, les personnes les plus cultivées perdent tout contrôle et tout bon sens, dès qu'on leur annonce quelque chose d'extranaturel. De cette crédulité déconcertante, l'exemple le plus remarquable peut-être est celui d'un physiologiste célèbre (2), qui, devant un bonhomme orné d'une fausse barbe et vêtu d'oripeaux singuliers, mais possédant une température normale et un pouls régulier et exhalant comme tout le monde du gaz carbonique, crut voir, non pas un farceur qui se moquait de lui, mais bien un fantôme parfaitement matérialisé. Toutes les fois qu'on se trouve en présence d'un phénomène dépassant en apparence les possibilités naturelles connues, il convient de lui imposer un contrôle en deux étapes : le phénomène est soumis d'abord aux investigations d'illusionnistes professionnels ; si le phénomène reste inexplicable, alors seulement interviendra une commission de physiciens, de physiologistes et de médecins, qui dira si, oui ou non, il dépasse nos connaissances. — Il n'y a pas de fakirisme, mais seulement des charlatans. »

La Volonté (12 mai 1927). Un article intitulé : *A-t-on fabriqué de l'or ?* par le professeur Jules Amar. N'allez pas croire que le professeur Amar est un mystificateur comme le professeur Bénévol, ou une caricature comme le professeur Knatschke ; c'est tout simplement un chef de laboratoire qui se donne le ridicule de se parer d'un titre sans aucune signification (en France) et parfaitement saugrenu (dans la

(1) *Où en est la Métapsychique ? Fakirs, fumistes et compagnie.* — Et récemment : *L'enterrement des fakirs,* dans *L'Opinion* (29 janvier, 5 et 12 février 1927).

(2) Charles Richet (M. B.).

presse quotidienne). Cet article eût été d'actualité en août 1925 : l'auteur a certes raison de faire des réserves sur le brave Jollivet-Castelot, l'alchimiste douaisien ; mais il ignore Rutherford et bafouille lamentablement sur transmutations et révolutions. La question, quoi qu'en pense le professeur Amar, est définitivement réglée : « la réalisation du rêve des alchimistes sur la transmutation des éléments en quantités pondérables est encore en dehors du domaine de la science positive ; on se souvient que la transmutation du mercure en or vient de faire inutilement couler beaucoup d'encre » (phrase extraite de l'article ci-dessous).

La Science et la Vie (juin 1927) : « Les progrès de la physique allemande dans les dix dernières années », par Max Born, directeur de l'Institut de physique mathématique de Gœttingen, et Marcel Boll. J'ai eu, le mois dernier (1), l'occasion de citer le nom de Born comme un des pionniers des nouvelles conceptions scientifiques sur la mécanique, l'optique et les quanta. Nous venons de rédiger (p. 499-506) une étude aussi objective que possible sur les principaux sujets de physique que l'Allemagne approfondit actuellement : relativité, quanta, spectres, quanta de lumière, valence chimique et structure cristalline, théorie des ions, thermodynamique, transmutations. Cette mise au point, fruit de la collaboration d'un Allemand et d'un Français, parut au moment même où s'ouvrait, à Berlin, le dixième congrès international de la paix.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

E.-H. Massa : *La Décadence socialiste*, discussion des méthodes économiques et sociologiques actuelles, Jouve. — Robert Fabre : *La quatrième incarnation de l'étatisme : Les Caisses de crédit et les Caisses de prêts*, Revue parlementaire, 10, rue Auber. — Paul Descamps : *La Formation sociale des Arméniens*, Science sociale, 56, rue Jacob. — Commandant Lefebvre des Noëttes : *La force motrice animale à travers les âges*, Berger-Levrault. — Mémento.

Voici un des livres de science sociale les plus remarquables de ce temps-ci, **La Décadence socialiste**, de M. E.-H. Massa. Livre de vulgarisation sans doute, et que les pédants affecteront de dédaigner. Livre aussi d'appréciation vigoureuse, et que les maltraités déclareront œuvre de polémique partiale. Mais que tous ceux qui sont soucieux de connaître et juger leur époque devraient lire, car il est instructif et décisif.

Son titre est un peu elliptique. Il signifie non pas *La Décadence du socialisme*, mais *La Décadence de la civilisation moderne causée par le socialisme*, et il pourrait être suivi d'un

(1) *Mercure de France*, 15 mai 1927, p. 153.

sous-titre: *décadence physiologique, psychologique, économique et éthique*. Car il ne faut pas se le dissimuler, cette civilisation moderne dont nous sommes et avec raison si fiers, est en danger très grave, du chef de ce qu'on appelle le socialisme. Tout le mal actuel, dans notre société débilitée par la guerre, vient de cette syphilis qui nous ronge depuis un demi-siècle, et si nous n'arrivons pas à éliminer ce tréponème très peu pâle, nous avons à redouter tous les tabès, cancers, tuberculoses, amauroses et ramollissements de la création.

Théoriquement, le mot socialisme est admirable, puisqu'il veut dire prédominance de l'intérêt social sur l'intérêt individuel. En réalité, ce que nous voyons politiquailler sous ce nom signifie exactement le contraire ; dès qu'il s'agit d'un intérêt social, collectif, surindividuel, dès qu'on parle famille, cité, patrie, nation, religion, civilisation, le socialiste ricane ou écume ; rien de tout cela ne vaut pour lui son intérêt à lui précis, présent et pressant, donc archi-individuel : gagner plus, travailler moins, se faire entretenir, et, s'il est candidat, se faire élire et réélire. Faites un plébiscite socialiste, demandez aux militants de la C. G. T. et la C. G. T. U. de s'imposer une petite gêne (un peu moins d'alcool ou de tabac, par exemple) pour améliorer le bien général, actuel ou prochain, le bien des autres, et vous verrez comme vous serez reçu !

Le socialisme politicien, qui fait appel aux passions les plus violentes et les plus haineuses, prétend d'ailleurs être fondé sur la raison et la science, et c'est pour cela qu'il est bon que paraissent des livres comme celui dont je rends compte. Tout l'évangile de Karl Marx repose sur ce postulat que la valeur légitime d'un produit est égale au travail employé à le produire, et que tout ce qui est en plus est illégitime, d'où iniquité de la rémunération du patron et du bailleur de fonds. Or, ce postulat est absolument faux ; tel travail est inutile et par conséquent sans valeur, et tel objet, une toile de maître par exemple, est d'une valeur immensément supérieure au temps de travail que sa production a nécessité. Ce qui a de la valeur, ce n'est pas le travail, c'est le service que nous rend ce travail, et ce service peut être rendu sans travail ; un renseignement qu'on nous communique, une signature qu'on nous donne, un prêt qu'on nous fait ne demanderont aucun travail et pourront pourtant être d'une très grande valeur. Ceci a

été dit mille fois, mais les marxistes, imperméables au bon sens, n'en ressasseront pas moins leurs absurdités.

A la distance où nous sommes du temps où Karl Marx élaborait son système, nous voyons très bien pourquoi et comment il s'est trompé. Vers le milieu du XIXe siècle, on pouvait à la rigueur croire que les sociétés iraient en s'empirant, les riches devenant de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres, (c'est la loi de la concentration de la richesse); que les salaires ne s'élèveraient jamais au-dessus du minimum nécessaire à l'existence, c'est la loi d'airain; et que l'on ne pourrait remédier à ce mal que par l'union des salariés : Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! c'est la loi de la lutte des classes ; et que la victoire du prolétariat se ferait sous forme de révolution violente, c'est la loi du processus catastrophique. Mais la réalité a balayé toutes ces rêveries malsaines. Les pauvres deviennent de moins en moins pauvres. Les salaires deviennent de plus en plus élevés. Les relations entre employeurs et employés deviennent de plus en plus confiantes, les soubresauts révolutionnaires de plus en plus rares, et le progrès matériel de plus en plus général. Tout ceci, bien entendu, dans les pays capitalistes, car dans les pays anticapitalistes, c'est exactement le contraire. La Russie communiste fait ici la contre-expérience de l'Amérique individualiste. Quant aux pays intermédiaires comme la France, ils progressent exactement dans la mesure où ils sont capitalistes et ne sont pas communistes. D'où cette conclusion inattaquable que le socialisme est le fléau des temps modernes au point de vue de la production et du bien-être matériel, comme à celui de la concorde et du bonheur moral.

Tout ceci ressort avec une clarté évidente des trois parties du livre de M. Massa. Une première partie intitulée *L'économie sociale*, où sont clarifiés tous les problèmes du travail et du capital, de l'argent et de la valeur, du droit et de la force. Une seconde, *Systèmes artificiels*, où est étudié à fond le marxisme théorique et sa colossale réalisation de fait, le bolchevisme. Enfin, une troisième partie, *Les Méthodes néfastes*, où l'auteur passe en revue toutes les attaques présentes de nos politiciens socialistes contre la propriété privée, la production, l'intérêt individuel, l'épargne et le souci national, qui sont les fondements mêmes de notre civilisation. Tout cela en moins de 300 pages. On ne peut vraiment indiquer à ceux qui voudraient se faire une idée saine de ce

temps-ci, un livre plus commode, plus documenté et plus satisfaisant.

§

L'étatisme n'est que la forme adoucie du socialisme, mais cet aspect bénin, bénin, ne fait que le rendre plus dangereux. Dans un intéressant travail que publie la *Revue politique et parlementaire*, M. Robert Fabre étudie **La quatrième incarnation de l'étatisme, les Caisses de crédit et les Caisses de prêts**, si à la mode, dont il est bon de dire les méfaits.

L'auteur résume fort bien en quelques pages la formidable poussée de socialisation industrielle qui se produisit sous le couvert de la guerre mondiale et qui provoqua partout toute une floraison d'offices nationaux ; encore ne cite-t-il ni les flottes d'Etat qui coûtèrent des sommes énormes, les Etats-Unis en savent quelque chose ! et nous aussi, d'ailleurs, avec la grande idée du député Bouisson, qui lui valut sans doute en récompense la présidence de la Chambre, ni les arsenaux d'Etat comme cet incroyable arsenal de Roanne dont il ne sortit jamais rien, autre grande idée du député Albert Thomas, qu'on récompensa mieux encore avec le Bureau du Travail de la Société des Nations... Mais si cette mainmise de l'Etat sur toute la vie économique peut se comprendre pendant la guerre même, comme les réquisitions dans une ville assiégée, que dire de la continuation de ce régime absurde pendant l'après-guerre où il aurait fallu, au contraire, laisser toute liberté productrice au travail pour réparer les destructions du temps d'hostilités ?

Actuellement, chez nous, l'Etat gère les mines de la Sarre. Résultat : les capitaux dudit Etat reçoivent une rémunération moitié moindre que les capitaux privés des mines du Nord. L'Etat a pris en main la question de l'aménagement du Rhône. Résultat : l'Office national du Rhône est mort-né (réponse à la question que je posais ici même, décembre, p. 159, à propos de l'*Ordre coopératif* de M. Bernard Lavergne). L'Etat veut créer une autre régie coopérative pour les potasses. Résultat : on n'a pas quitté la période d'études, et pourtant nous avons les potasses d'Alsace depuis sept ans. L'Etat veut organiser un Office de l'azote. Résultat : néant.

Alors, l'Etat change de tactique. Il se contente de créer des caisses de crédit et de prêt, et c'est la quatrième incarnation du socialisme officiel dont parle M. Robert Fabre, Les caisses sont alimentées d'ailleurs par l'impôt, en sorte que, par un tour de passe-passe qui serait durement qualifié en droit privé, l'Etat s'arroge tous les droits de contrôle et de rémunération qu'il veut en versant un argent qu'il tire de notre poche à nous. Le résultat est d'ailleurs le même que pour les Offices nationaux. Pour la caisse de crédit minier, néant ; et pour la caisse de prêts aux entreprises de forces hydrauliques, la puissance de nos usines hydrauliques est très inférieure à celle de nos usines thermiques qui, elles, se passent de tout concours d'Etat, capitaux ou contrôle

Tout cela est instructif et devrait être décisif. Tout ce que fait l'Etat est mauvais, tout ce à quoi touche l'Etat périclite. Gageons que la belle assurance de nos socialistes n'en sera pas entamée, que nous continuerons à voir fleurir d'innombrables projets d'Offices nationaux de Régies coopératives et de Caisses nationales de crédit. Politique d'abord ! c'est la devise de tous les mauvais bergers.

§

La revue *La Science sociale suivant la méthode d'observation*, fondée par Edmond Demolins et qui avait cessé sa publication pendant la guerre, a repris le cours de ses fascicules trimestriels en 1925 et continuera sans doute à les faire paraître en 1927. C'est un très remarquable périodique donnant à la fois des études de sociologie générale, ainsi en 1926 **La formation sociale des Arméniens**, par M. Paul Descamps, et un *Bulletin de la Société internationale de science sociale* qui tient les lecteurs au courant des travaux de ce groupement trop peu connu.

Le mouvement d'idées déterminé, à partir de 1890 environ, par Demolins, de Tourville, Champault, d'Azambuja, Léon Périer, Paul de Rousiers et bien d'autres, a été des plus importants, et il n'y a rien dans les autres écoles qui puisse lui être comparé. Tout ce qu'il y a de neuf dans la « Géographie humaine », science que M. Jean Brunhes a si louablement vulgarisée, vient de cette école, comme tout ce qu'il y a d'acceptable dans le matérialisme historique de Karl Marx se trouve établi par elle de façon scientifique ; on n'a vraiment pas rendu assez justice à cette élite de travailleurs et de penseurs.

Dans le fascicule qui contient l'étude sur les Arméniens, citée plus haut, se trouve également un résumé de la thèse du commandant Lefebvre des Noëttes, que je m'en voudrais de ne pas faire connaître au cours de ces chroniques où je suis obligé de parler de tant de livres médiocres ou insensés, car elle constitue une des vues les plus surprenantes de l'histoire sociologique. L'ouvrage de cet officier de cavalerie : **La force motrice animale à travers les âges**, a paru il y a plus d'un an, mais on comprendra, en voyant l'importance de sa découverte, que je tienne, en dépit du retard, à en parler.

Donc, M. Lefebvre des Noëttes se trouve avoir renouvelé toute l'histoire antique et moderne par une simple observation qui constitue d'ailleurs une nouveauté stupéfiante, c'est que les anciens n'ont pas su se servir du cheval comme animal de trait. Dans toute l'antiquité chaldéenne, égyptienne, grecque, romaine et même byzantine, la charge maxima d'une voiture attelée sur route n'a pas dépassé 500 kilogs, c'est-à-dire la moitié de ce qu'un cheval moyen traîne aujourd'hui ; cela tient à ce que le cheval était mal harnaché, étant pourvu d'un collier qui prenait son point d'appui sur la gorge, ce qui l'étouffait, qu'il était toujours attelé de front et jamais en file, dirigé avec des guides séparées, et enfin qu'il n'était pas ferré à clous. En outre les routes, même les routes romaines, en dépit de la réputation qu'on leur a faite, étaient détestables, étant pavées de dalles vite disjointes. Pour ces motifs, l'antiquité a souffert d'une irrémédiable difficulté de transports et a dû remplacer le cheval par l'homme, d'où la nécessité de l'esclavage, et d'où aussi la paralysie de la grande industrie. Même aux temps de Périclès et de César, la société antique a été terriblement arriérée au point de vue du travail matériel.

Au contraire, à partir du XIe siècle, notre Occident voit s'ouvrir une ère de prospérité économique vraiment incroyable : agriculture, industrie, commerce, constructions, voyages, transports, tout prend un essor inouï. Eh bien, tout cela vient en grande partie du fait que le cheval mieux attelé, mieux ferré, mieux conduit, peut traîner des fardeaux beaucoup plus lourds et dispense ainsi de recourir à la traction humaine, d'où disparition de l'esclavage. Même pour le cheval monté, un progrès énorme résulte de l'invention de l'étrier, que l'antiquité n'avait

pas connu et qui se développe après l'invasion des Barbares, car il semble bien que ce sont les Barbares du nord (ceci fera plaisir aux Allemands, mais la vérité avant tout, et puis Glozel n'a pas dit son dernier mot!) qui ont trouvé toutes ces nouveautés chevalines dont les Grecs et les Romains, en dépit de leur génie, n'avaient jamais eu l'idée.

Je ne puis qu'indiquer tout ceci, la place me faisant défaut, mais l'indication sera sans doute suffisante pour piquer la curiosité du lecteur et lui faire reconnaître qu'il y a plus d'intérêt dans la découverte rétrospective du commandant Lefebvre des Noëttes que dans tout l'amas des divagations anticipatrices de nos refondeurs de sociétés.

Mémento. — Jacques Valdour : *Le glissement. Ouvriers d'après-guerre dans les provinces de l'Ouest* (*Cholet*, *Le Mans*, *Nantes*), 1 vol. *La Menace rouge. Ouvriers d'après-guerre en Touraine*, 1 vol. Editions de la Gazette française, 7, rue Eblé J'ai déjà cité, à nombreuses reprises, les Observations vécues de cet admirable enquêteur qui, docteur ès-sciences et docteur en droit, n'hésite pas à prendre le bourgeron de l'ouvrier et à se faire embaucher dans les usines pour observer de plus près les travailleurs. Ces deux nouveaux volumes sont aussi instructifs que les précédents, mais plus pessimistes encore. Il est certain que le monde ouvrier est soumis à une machination révolutionnaire vraiment acharnée, mais la force de résistance et le désir de concorde des hommes est heureusement plus considérable que ne le croient les semeurs de haine. — Y. Pomeril : *La Civilisation et son avenir*, les Presses universitaires de France. Encore du pessimisme ! L'auteur, après avoir étudié de très près notre société moderne et en avoir loué la grandeur, ajoute : « Il reste de fortes raisons de douter d'un progrès continu de la civilisation ». Assurément, tout est possible, mais malgré tout, l'étendue et le nombre des foyers de cette civilisation permettent d'espérer que, même si l'un d'eux venait à s'éteindre à peu près, comme dans la Russie actuelle, les autres continueront à briller. Il en était tout autrement dans l'antiquité, et c'est pour cela que la chute de l'empire romain fit courir un si grand danger à la civilisation. Encore celle-ci, grâce au christianisme, à la science et au génie de nos races d'Occident (sans oublier le mode d'attelage du cheval !) finit-elle par renaître et reprendre le dessus. — Nicolas Bourgeois : *Les théories du Droit international chez Proudhon ; Le fédéralisme et la paix*, Marcel Rivière. Etude remarquable de la doctrine proudhonienne. L'auteur redoute l'impérialisme fasciste, il a raison, mais l'impérialisme bolcheviste ne vaut pas mieux, et le soi-disant fédéralisme des républiques soviétiques ne dit rien qui vaille aux gens un peu sensés. — Harold

Moulton et Cleona Lewis : *La Dette française*, Gallimard. Les auteurs, comme beaucoup d'étrangers, sous le nom de stabilisation, nous conseillent (page 194) la faillite des deux tiers. On peut n'être pas de leur avis — Charles Lallemand : *Redressement du franc ou faillite*. Le Capital, 14 fév. 1927. Ce grand savant prône justement la thèse contraire, que (c'est son sous-titre) « une lente destruction de la fausse monnaie est le moyen le plus simple et le plus sûr d'éviter la banqueroute ». L'autorité de M. Charles Lallemand, membre de l'Académie des sciences, et d'ailleurs étranger au monde des boursiers et au monde des politiciens, est incontestable. La stabilisation sous la forme de faillite des deux tiers, et même des quatre-cinquièmes, si on la faisait en ce moment au taux de 125 fr. la livre, serait la ruine de notre crédit intérieur et surtout extérieur, celui-ci très grave au cas d'une nouvelle guerre toujours possible, la ruine de toutes nos classes moyennes, la ruine de toutes nos institutions scientifiques et philanthropiques qui sont forcées d'avoir leur fortune en rentes d'Etat, la ruine par contre-coup de notre industrie et du pays entier. Les inconvénients d'une revaborisation intégrale, quelques réels qu'ils soient (et qui seraient très faibles si elle se faisait lentement, or, elle ne peut se faire que lentement), ne seront rien à côté de ce que serait ce désastre. M. Lallemand l'explique très bien comme tous les économistes (ne pas confondre économistes et financiers), mais la place me manque pour reproduire leurs arguments. En amortissant et en incinérant le papier-monnaie comme nous le faisons depuis le nouveau Cabinet d'union, nous sommes sûrs de sortir de la fondrière avant dix ans, à condition, bien entendu ; que les marxistes ne s'en mêlent pas. Au surplus, pour la revalorisation intégrale, il y a une raison d'honnêteté publique qui prime tout : le banqueroutier est un criminel, et il n'y a chez nous, pour prôner la stabilisation-faillite que des gens étrangers non seulement à la science sociale, à l'intérêt national et au bon sens, mais encore à la probité.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

F. Imbrecq : *Traité pratique de l'impôt général sur le revenu*, les Presses Universitaires de France. — Pierre Hamp : *Une enquête sur le franc*, les Editions Rieder. — Camille Espinadel : *Pour bien administrer une société anonyme*, Payot.

On sait qu'avant la guerre, les contributions directes comprenaient essentiellement ce qu'on avait coutume d'appeler les « quatre vieilles », c'est-à-dire : la mobilière, la patente, les portes et fenêtres et l'impôt foncier. Les lois du 15 juillet 1914 et 31 juillet 1917 ont substitué au système des quatre vieilles un

système d'impôts qui se divise en deux parties et comprend, d'une part, les impôts appelés cédulaires qui s'appliquent à toutes les catégories de revenus ou de gains, mais à chacune séparément, et, de l'autre, un impôt général qui porte sur l'ensemble de ces revenus ou gains et se superpose aux impôts cédulaires. Il est appelé impôt général sur le revenu ou encore impôt complémentaire. Il englobe toutes les ressources du contribuable et frappe d'autant plus fort que les revenus sont plus élevés. M. Imbrecq, qui avait étudié, dans un précédent ouvrage, l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux, publie aujourd'hui un **Traité pratique de l'impôt général sur le revenu.**

Son ouvrage se compose de deux parties bien distinctes : la première, imprimée en caractères courants, est une simple coordination de la législation et de la doctrine administrative (instructions, circulaires, réponses ministérielles) ; la seconde est un commentaire explicatif ou critique de la première. Bien que théorique elle a également un caractère pratique, puisqu'elle s'efforce de faire connaître les motifs de l'interprétation administrative, soit, au contraire, les raisons qui permettent d'écarter la doctrine de l'administration.

M. Imbrecq présente son sujet d'une façon rationnelle ; il s'efforce de dégager les principes qui dominent la nouvelle législation, car il est convaincu qu'une législation sans principes ne peut conduire qu'à l'injustice, à la confusion et à la complexité. Il estime qu'il n'y aurait pas de méthode plus déplorable que de s'inspirer uniquement, pour trancher les points contestés, chez les contribuables de leurs intérêts, chez les contrôleurs, des intérêts du Trésor. On sera tout à fait d'accord avec lui sur ce point : la recherche et le respect des principes doivent être la règle.

La législation qui est étudiée dans l'ouvrage de M. Imbrecq est celle de l'année 1927. Mais il est bien souvent utile à un contribuable de connaître les dispositions des années antérieures. Il les trouvera en annexe au volume dont nous parlons.

§

M. Pierre Hamp, comme tous les Français, est ému de la situation qui est faite dans le monde à notre franc. Ainsi qu'il le constate, notre monnaie nationale est un territoire qui subit des invasions, éprouve des défaites, mais se reprend en victoires. Les Français, dont le patrimoine change de valeur chaque jour et

même quelquefois plusieurs fois en vingt-quatre heures, sont anxieux de parvenir à la paix financière. Comment peuvent-ils la réaliser? La reprise complète de la valeur du franc est-elle possible ? Est-ce une folie d'y songer ? Quelle réalisation doit-on rechercher ? Revalorisation absolue? Stabilisation immédiate ou différée ? Et à quel taux ? Pour essayer de voir clair dans toutes ces questions, M. Pierre Hamp s'est fait interviewer. Il a procédé à **Une enquête sur le franc**, au cours de laquelle il a demandé leur avis aux représentants des diverses branches de l'activité humaine. Essayons de le suivre dans quelques-unes de ses visites.

Une des premières est pour la Bibliothèque nationale des tissus. C'est ainsi du moins qu'il désigne la maison des frères Rodier, et il faut reconnaître que l'expression est heureuse. Pour ces messieurs la France est devenue une grande maison de jeu. On ne se consacre plus à l'amélioration de l'industrie que l'on dirige, mais, le change dominant les questions actuellement, les patrons recherchent avant tout une belle différence. Ce n'est pas sans doute par goût que l'on spécule, mais par nécessité; il serait presque possible de dire par prudence. Hélas ! les heures qui sont prises par les soucis de la hausse et de la baisse sont perdues pour la direction de la maison ; l'esprit est inquiet et la bonne marche de l'affaire s'en ressent. Ce que désirent les frères Rodier, et ils ne sont certes pas les seuls, c'est un terrain solide, antispéculatif, qui permette de travailler avec calme. M. André Citroën souhaite aussi une valeur fixe du franc qui redonne à l'industrie sa pleine sécurité et permette le marché à terme. En ce qui le concerne, il pare aux secousses du change par l'exportation, mais il appelle néanmoins de tous ses vœux une monnaie nationale fixe qui rétablira l'industrie sur la tranquillité financière. M. Bader, directeur des Galeries Lafayette, apparaît comme un homme optimiste. La petite crise dont on se plaint maintenant lui semble excellente. C'est une belle convalescence sociale, une chute de fièvre. L'argent était trop facile à gagner, alors le client payait n'importe quel prix. Il suffisait au vendeur de poser une étiquette. Faire des affaires au moment de la hausse des changes était à la portée de tout le monde. Aujourd'hui, déclare M. Bader, il faut se défendre, et il ajoute crânement : « J'aime beaucoup mieux ça ». On verra disparaître les commerçants super-

flus, ceux qui ne peuvent durer que dans la facilité. Nous vivions dans la folie de l'achat ; nous ferons désormais des économies. Et tout sera pour le mieux, car le commerce sera plus solide. M. Maurice Dubrulle a des intérêts dans les filatures de Tourcoing, mais ce n'est pas dans ses propres industries qu'il cherche à voir le problème. Son examen porte sur les pays qui ont subi l'inflation : Allemagne, Pologne, Autriche, Finlande. Pour lui, il faut stabiliser à tout prix. Avec une monnaie instable, nous restons la proie de la spéculation étrangère, qui fait à sa guise la hausse ou la baisse du franc. A la baisse dernière de la livre, tombée de 240 à 119, les Français n'ont à peu près subi que des pertes, bien que notre devise fût en hausse, mais les syndicats bancaires étrangers, acheteurs de masses de francs en temps opportun, ont réalisé de prodigieux bénéfices. Ils se gardent bien de les conserver en francs, mais ils les consacrent à l'achat de nos valeurs, de nos immeubles, de nos terrains. Nous ne nous libérerons de cette spéculation parasitaire que par le retour à la monnaie d'or.

M. Pierre Hamp ne pouvait pas ne pas interroger M. Octave Homberg. On sait, en effet, la place prise par ce dernier parmi les oracles financiers. M. Octave Homberg se demande d'abord si la revalorisation intégrale est possible. Il lui semble difficile qu'un pays qui a subi du fait de la guerre un appauvrissement de 125 milliards de francs-or puisse redonner, alors que toutes les valeurs ont changé dans leurs rapports, la même monnaie qu'avant-guerre. Les revalorisateurs les plus décidés ne se dissimulent pas d'ailleurs que pour obtenir le franc d'avant-guerre, il faudrait une longue période de travail et d'économie. M. Lallemand, président de l'Académie des Sciences, que M. Pierre Hamp a aussi interrogé, estime à vingt-deux ans la durée nécessaire à la revalorisation. M. Octave Homberg va plus loin. Il se demande si la revalorisation, en admettant qu'elle fût possible, serait souhaitable. La revalorisation du franc, en effet, a pour conséquence la revalorisation de la dette. Et cela conduit à augmenter les impôts, dont les rentiers sentiront la charge avant de toucher leurs coupons. Pour M. Homberg, la revalorisation intégrale n'est ni possible ni souhaitable. De tous les pays touchés par la guerre, seule l'Angleterre a pu revaloriser sa monnaie à la parité d'avant-guerre. Mais la perte subie par la livre sterling

avait été légère, grâce en partie d'ailleurs aux remises d'or que l'Angleterre réclama de nous, en échange de crédits, et la revalorisation anglaise exigeait un bien moindre effort que celui que nous avons à fournir. Cependant, nous ne pouvons continuer à vivre avec une monnaie instable. Il faut donner la fixité à notre franc et l'établir sur un niveau en harmonie avec l'économie nouvelle. Cette opération s'appelle la stabilisation. Mais à quel taux doit-on stabiliser ? Les experts au mois de juillet 1926 avaient prévu le cours de 162 fr. 50 pour une livre sterling. Ils déclaraient cette opération urgente et ils admettaient qu'on ne pouvait la réaliser qu'avec des crédits américains qui, eux-mêmes, ne pouvaient être obtenus qu'après ratification de l'accord de Washington sur les dettes. L'événement a montré que les experts s'étaient trompés, puisque le niveau de 150 que l'on s'accordait à considérer comme le meilleur souhaitable a été franchi. Peut-on espérer mieux encore ? M. Homberg demande qu'en cette question l'idée funeste du prestige n'intervienne pas. Le grand intérêt de la France n'est pas de reconstituer une monnaie plus chère. La stabilisation souhaitable est celle qui pourra se faire avec le maximum de sécurité sans trop alourdir le poids de la dette et sans grever le travail de charges qui l'empêcheraient de prendre part utilement à la concurrence mondiale. M. Homberg, contrairement à l'opinion de certains, estime qu'il ne faut pas prolonger trop longtemps la période de pré-stabilisation. L'intervention d'une volonté éclairée, sans doute, mais ferme et décidée, est nécessaire pour que la stabilisation ait lieu. Selon M. Homberg, cette stabilisation de la monnaie est la première nécessité, parce qu'elle constitue l'indispensable condition du travail productif et fécond qui est la réalité profonde et la source de toute prospérité comme de toute vraie richesse.

La conclusion de M. Pierre Hamp, c'est que l'intérêt des rentiers est dans la solidité de l'industrie française. Celle-ci n'est pas possible sans la stabilisation de la monnaie. Si le taux en est trop élevé, comme le réclament les partisans de la revalorisation intégrale, il faudra réduire le coupon de rente. Mais le coupon serait dévalorisé par une stabilisation qui permettrait de continuer le commerce extérieur. Qu'on recherche alors la compensation due aux souscripteurs à l'origine. Et M. Pierre Hamp se demande si leurs titres de rente ne pourraient être transformés en d'au-

tres plus avantageux momentanément, mais amortissables en un quart de siècle, mesure qui aurait l'avantage de redonner immédiatement des moyens d'existence à tous ceux qui ont fait confiance à l'Etat français pour assurer leurs vieux jours.

§

M. Camille Espinadel réunit en un volume les règles juridiques, fiscales et comptables qu'il est nécessaire de connaître **Pour bien administrer une Société anonyme**. Son livre constitue un bon aide-mémoire qui intéressera aussi bien les administrateurs, les gérants et les comptables que les actionnaires eux-mêmes, désireux de savoir comment sont gérés leurs capitaux dans une société anonyme.

LOUIS CARIO.

GÉOGRAPHIE

R. Furon : *L'Afghanistan, géographie, histoire, ethnographie, voyages*, Paris, Blanchard, 1926. — R. Furon : *L'Hindou-Kouch et le Kaboulistan, contribution à l'étude géologique et géomorphogénique de l'Afghanistan*, Paris, Henriot et Blanchard, 1927. — C. Robert Muller : *Saint-Malo-Saint-Servan, port charbonnier*, Rennes, 1923. *Lorient port charbonnier et la vie économique de la Bretagne atlantique*, Paris, 1926. — M. A. Hérubel : *Le port de Honfleur, étude d'économie maritime*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1926. — J. Célérier : *L'Oued el Abid* (extrait d'*Hespéris*, bulletin de l'Institut des hautes études marocaines), Paris, Larose, 1926.

L'Afghanistan est un pays peu connu, au moins en France. Pratiquement, cet Etat, perdu au cœur des montagnes de l'Asie centrale, est demeuré longtemps fermé aux voyageurs européens. Seuls, les Russes et Anglais, ses voisins, s'en occupaient par intérêt politique, mais ni les uns ni les autres n'eurent beaucoup à se louer de leurs rapports avec les belliqueux montagnards afghans. Les Anglais, en particulier, se souviennent encore de leur désastre de 1840 ; si leurs expéditions suivantes, notamment celle de 1878, leur donnèrent quelques satisfactions d'amour propre, elles ne réussirent jamais à faire de l'Afghanistan une vraie dépendance de l'empire des Indes. Le pays demeurait protégé, aussi bien contre l'Angleterre que contre la Russie, par ses montagnes, par ses déserts et par le fanatisme religieux et guerrier de son peuple. Mais aussi il était cristallisé dans ses institutions, dans ses mœurs et dans sa pauvreté.

Les choses paraissent en voie de changer depuis l'avènement

de l'émir Aman Ullah Khan, en 1919. Ce souverain a fait reconnaître par les Anglais l'indépendance complète de son pays. Pour mieux assurer cette indépendance, il a jugé à propos d'entr'ouvrir l'Afghanistan aux influences du dehors. Des rapports diplomatiques normaux ont été établis avec plusieurs puissances. Des missions étrangères ont été appelées à Kaboul, tant pour mettre en valeur le pays que pour lui donner les techniciens dont il a grand besoin.

C'est d'une de ces missions, formée en France, que faisait partie M. Raymond Furon, qui a séjourné de 1923 à 1925 en Afghanistan, et qui a rapporté de son voyage deux volumes. Le premier, **L'Afghanistan, géographie, histoire, ethnographie, voyages**, est une étude d'ensemble, faite à la fois de matériaux de seconde main et de souvenirs personnels et pittoresques. Le second, **L'Hindou-Kouch et le Kaboulistan**, est un travail de géologie, où M. Furon, qui est un spécialiste de cette science, apporte quelques contributions nouvelles, appuyées sur des cartes et sur des croquis, à la stratigraphie et à la tectonique d'une des régions les moins bien connues du globe, les montagnes de l'Hindou-Kouch et la plaine de Kaboul. Les deux volumes sont accompagnés de bonnes photographies. Les plus expressives et les mieux choisies sont les photographies de paysages : elles rendent assez bien l'âpreté et le caractère inhospitalier de la plupart des paysages d'Afghanistan. Je ne crois pas que les livres de M. Furon soient faits pour donner aux amateurs de grand tourisme l'idée d'aller vers Djellalabad et Kaboul. Ce n'est pas un pays de délices, à aucun point de vue.

Deux massifs montagneux, l'un très puissant, au nord, l'Hindou-Kouch ; l'autre bien moindre, au sud, sur les limites du Baloutchistan ; mais tous deux également déboisés et désolés. Au nord de l'Hindou-Kouch, l'Afghanistan se joint au Turkestan par les déserts de l'ancienne Bactriane, où la civilisation grecque eut son ultime extension orientale, beaucoup moins brillante, sans doute, qu'on ne l'a cru autrefois. Au sud de l'Hindou-Kouch viennent d'est en ouest le Kafiristan, la plaine de Kaboul qui est la seule partie riante de l'Afghanistan et qui renferme sa seule grande ville, puis le Hazarah à demi désertique et enfin le Séistan brûlant, à demi enfoui dans les sables que pousse sur lui le terrible vent du nord-ouest, « le vent de 120 jours ». De toutes

parts, des pays rocailleux ou sablonneux, où les zones de culture n'existent que par îlots ou oasis. Un climat extrême, où les différences thermiques peuvent atteindre 60° entre l'été et l'hiver. Des rivières torrentielles, presque toutes bues dans les sables à leur sortie des montagnes, comme le Mourghab, l'Heri Roud, l'Hilmend ; il n'y a que le Kaboul dont les eaux réussissent à se frayer leur voie, par des gorges sauvages, jusqu'à l'Indus et par là jusqu'à la mer. Le pays semble souffrir d'un assèchement croissant, surtout dans le Séistan; il subit à ce point de vue le sort de l'Asie centrale presque entière, de la Caspienne au désert de Gobi.

Les sept millions d'habitants qui vivent là, sur une étendue supérieure à celle de la France, forment maintenant un Etat, voire même une nation ; mais si peu nombreux qu'ils soient, ils sont bien loin d'être homogènes au point de vue ethnographique : l'Afghanistan, qui aujourd'hui défend si bien son autonomie, a été autrefois très souvent envahi et occupé, depuis Alexandre jusqu'à Tchinghiz-Khan, et les grandes races de l'Asie se sont heurtées et mélangées sur son sol, où l'on trouve des affinités mongoles aussi bien qu'aryennes. C'est la religion et la langue qui donnent une certaine unité à l'Afghanistan : la plupart des Afghans parlant persan, et tous sont musulmans.

On sait à quel point est forte l'empreinte politique et sociale de l'Islam sur les peuples qu'il a pu façonner à l'abri de toute influence étrangère. Les Afghans, comme leurs voisins du Turkestan dont Vambéry nous a retracé, il y a longtemps, le sauvage fanatisme, sont dans ce cas. L'Islam gouverne chez eux toute la vie sociale, économique et intellectuelle. C'est dire que la vie de famille et celle du harem, que les rapports de société et de civilisation sont réduits à peu de chose, que les industries et même les métiers sont encore dans l'enfance et limités aux formes de l'artisanat, et que l'ignorance, entretenue avec soin par les collèges de prêtres, est à peu près générale. Dans ces conditions, l'Afghanistan est naturellement un pays très pauvre. Le plus simple bien-être est inconnu, même dans la plupart des familles soi-disant aisées de Kaboul. On peut se faire une idée des conditions élémentaires et grossières de la vie matérielle dans un pays où le même mot signifie *repas* et *pain*, où huit à dix personnes demeurent dans la même pièce et où le mobilier est une chose à peu près inexistante.

Malgré la bonne volonté de l'émir actuel, il est difficile de remédier à cette situation, surtout à cause de la difficulté d'accès du pays. On ne pourrait guère citer d'autre Etat, aussi étendu que celui-là, où non seulement il n'y a pas un seul chemin de fer, mais où il n'est pas question d'en construire un. Toutefois, les automobiles, à condition d'être très rustiques, peuvent se risquer sur quelques routes, qui ne sont guère que des pistes, vers Kaboul, Hérat et Kandahar.

Les études d'économie maritime se sont enrichies depuis quelque temps de publications solides : ce sont les travaux de M. Robert Muller sur **Saint-Malo-Saint-Servan et Lorient**, considérés comme ports charbonniers, et la monographie de M. Marcel Hérubel sur le **Port de Honfleur**.

On peut s'étonner que les deux villes jumelles de Saint-Malo et de Saint-Servan, ancien nid de corsaires devenu centre de pêche et aussi pacifique point d'échange pour les primeurs de la Côte d'Emeraude ainsi que rendez-vous de touristes, soient également le siège d'une active importation de charbons, qui tend à croître d'année en année. Cela s'explique bien par des raisons géographiques de *position* et de *site*. La position des deux villes, au fond du golfe de Saint-Malo, leur donne presque les avantages des ports d'estuaires, en leur permettant de distribuer à bon compte les charbons importés sur une zone terrestre assez étendue : avantage que les ports en avancée comme Cherbourg et Brest ne sauraient avoir au même degré. Le site du port double de Saint-Malo et de Saint-Servan procure, pour le déchargement et pour la manutention, des espaces libres qu'il est rare de trouver aussi vastes dans les ports secondaires, et le dégagement par voie ferrée se fait avec une aisance relative. On a toutefois l'impression que l'activité charbonnière de Saint-Malo-Saint-Servan, qui n'est soutenu par aucune industrie active, ni dans les ports eux-mêmes, ni dans la région qui dépend d'eux, a quelque chose de factice et en tout cas de peu solide.

Le développement de Lorient est plus varié, et plus riche au moins d'espérances. Cet ancien port de Law et de la compagnie des Indes est devenu un arsenal militaire et un chantier de constructions navales, il y a à peu près un siècle et demi. Il semble bien que cette phase militaire de l'existence de Lorient soit sur le point de finir. La marine de guerre le délaisse peu à peu

comme port d'armement ; elle le garde surtout comme chantier de construction. Mais de nouvelles sources d'activité se sont ouvertes pour le port. La pêche au chalut est de plus en plus pratiquée au large de Lorient, dans le golfe de Gascogne. La flotte des chalutiers, qui deviennent de gros bateaux, a besoin d'un port commode : on lui a construit en rade de Lorient le port nouveau de Kéroman. Les charbonniers qui fréquentent le port ont souvent un fort tonnage : on a fait pour eux le quai en eau profonde de Kergroise. Lorient, qui alimente en charbon les usines de conserves du littoral et les forges voisines d'Hennebont, dispose d'un fret de sortie précieux que lui donnent les poteaux de mines pour l'Angleterre, grâce aux boisements de pins maritimes dispersés, en Bretagne, sur une grande étendue de landes, et bien plus importants que ne l'indique l'*Atlas* officiel des *Forêts de la France*. D'autres bases d'activité existent encore, qui permettent de bien augurer de l'avenir de Lorient.

L'évolution du Port de Honfleur, telle que nous la présente M. Hérubel, nous montre des oscillations analogues, et des alternatives de prospérité et de décadence encore plus marquées. Avant le Havre, Honfleur, situé sur la rive gauche, fut bien plus que Harfleur le débouché naturel de l'estuaire de la Seine ; son activité économique s'établit en connexion avec celle de Rouen et en dépendit ; ses marchands et ses corsaires prirent, à la fin du xve siècle, une part aussi active que les Dieppois à l'exploration des routes maritimes du globe. Survint le Havre, qui ne tarda pas à supplanter en grande partie Honfleur, dont le rôle à partir du xviie siècle fut extrêmement restreint. Toutefois, Honfleur n'est ni une ville morte, ni un port fossile. Le port s'est relevé et maintenu, grâce aux voies ferrées, comme port régional et port industriel de la rive gauche de la Basse Seine ; il est aussi, avec le Havre, le point de passage principal d'une rive à l'autre, à travers l'estuaire, et le demeurera tant qu'une voie ferrée ne passera pas au-dessus ou au-dessous de cette vaste nappe d'eau. L'atrophie relative des communications et la lenteur des transbordements, dont se plaint M. Hérubel, sont peut-être plutôt profitables à Honfleur : si le transbordement n'existait plus, le port perdrait une de ses essentielles raisons d'être.

Ceux que préoccupent l'avenir de la domination française dans l'Atlas marocain et les vraies limites de ce que le maréchal Lyau-

tey appelait le *Maroc utile* liront avec intérêt le mémoire de M. Célérier sur **l'Oued el Abid**. Le cours de cette rivière, affluent de l'Oum-er-Rbia, est tracé entre le Moyen Atlas et le Haut Atlas, à peu près sur les limites de la dissidence actuelle que nous nous efforçons d'isoler et de paralyser; de plus, le sillon encaissé de l'Oued el Abid prolonge vers l'ouest le cours supérieur de la Moulouya et trace un grand sillon transversal à travers le Maroc montagneux ; enfin, l'abondance et la régularité exceptionnelles des eaux dans cette région la rendent capitale pour l'avenir hydraulique du Maroc et pour la production de l'énergie électrique. On trouvera dans le travail de M. Célérier une esquisse de géographie physique aussi poussée que le permettent nos connaissances actuelles ; ensuite, vient le tableau des conditions politiques et économiques. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que, tout en faisant preuve d'une très grande réserve de forme, M. Célérier laisse voir qu'il n'a qu'une médiocre confiance dans la conception du *Maroc utile* qui vise à couper le Maroc en deux et à laisser sa part à la dissidence. La dissidence s'en contentera d'autant moins qu'en traçant un cordon sanitaire autour d'elle, on en vient, de gré ou de force, à lui couper les vivres.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS COLONIALES

Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale*, Société anonyme du Recueil Sirey, Paris. — Georges Guyot : *L'Italie devant le problème colonial*, Société d'Editions Géographiques, maritimes et coloniales, 7, rue Jacob, Paris.

Il y aura bientôt cent ans que les troupes du maréchal de Bourmont emportèrent d'assaut la cité barbaresque d'Alger. La chute de la Régence algérienne a été le point de départ de notre épopée africaine et si, maintenant, une notable partie du Continent Noir est terre française, c'est en grande partie la conquête de l'Algérie qui a été le levier de l'effort, comme celui de toute l'expansion coloniale au cours du dix-neuvième siècle.

L'expérience de la guerre africaine, que nos officiers ont su acquérir avec la maîtrise que l'on sait, a été faite de 1830 à 1860. Faidherbe, le créateur du grand Sénégal, dont le développement a donné naissance à notre Dominion ouest-africain, l'A. O. F. selon la formule consacrée, avait appris son métier dans les

colonnes de Bugeaud. C'est la lente poussée vers les oasis algériennes qui enseigna au commandement à manier les hommes du Sud et à vaincre les mystères du Sahara. C'est en Algérie que se forgea, au cours de luttes constantes, l'un des instruments de notre conquête indochinoise : la légion étrangère. Plus tard enfin, c'est sur les confins algéro-marocains, au bord de la Moulouya, que le général Lyautey élaborait sa féconde politique marocaine.

Nos méthodes de colonisation, la pratique de l'âme indigène, la mise au point de nos doctrines colonisatrises, se sont définitivement forgées en Algérie, après, certes, bien des tâtonnements et bien des erreurs. L'Algérie a été dans le domaine administratif, comme dans celui des problèmes sociaux, l'école de l'essor colonial de la France moderne.

Mais il y a plus encore, c'est, ainsi qu'on l'a exprimé souvent, parce que nous étions installés à Alger que nous avons été amenés à déborder à droite et à gauche, dans les provinces d'Oran et de Constantine d'abord, puis, en 1882, en Tunisie et, en 1907, au Maroc. Par un processus normal, l'Afrique Mineure Française, après avoir vécu de sa vie propre, tend à se souder à travers le Sahara au bloc de nos possessions s'étendant du Sénégal au lac Tchad. Les progrès de la technique moderne, l'avion, l'auto-chenille, la T.S.F., en attendant le rail transsaharien, hâtent de mois en mois cette soudure. L'Afrique Française « une et indivisible » est en voie de se constituer définitivement. Et la clef de voûte de cet Empire, Prévost-Paradol l'avait montré en des pages prophétiques, demeurera l'Algérie, « la chance suprême ». Enfin, elle « est pour nous, par son rapprochement de nos côtes et par sa configuration même, d'une défense facile et les deux contrées qui la bordent n'imposent aucune limite efficace le jour où il paraîtra nécessaire de nous étendre ». Mais Prévost-Paradol ne pouvait savoir que l'A.O.F. serait dans l'avenir une « troisième contrée » qui, par delà le Sahara, viendrait s'étayer sur le bâtiment central, l'Algérie.

C'est pourquoi l'étude des problèmes algériens revêt une importance capitale en tout ce qui touche les questions coloniales. Aussi, doit-on signaler la publication du quatrième volume des **Principes de Colonisation et de Législation Coloniale**, consacré à « l'Algérie » et qui est dû à M. Arthur Girault.

L'ouvrage en question est devenu classique et, lorsque M. Arthur Girault publia, il y a déjà plus de trente ans, en 1895, la première édition de ses *Principes de colonisation et de Législation Coloniale*, il fut l'un des artisans, peut-on affirmer, de l'éveil, parmi la jeunesse des Ecoles, de ce vaste courant d'opinion qui porte toujours davantage les énergies françaises vers la Plus Grande France. Par ailleurs, le développement de nos terres lointaines, entraînant une extension de plus en plus grande des problèmes de « Droit colonial », amena l'auteur à consacrer un volume entier à l'Algérie.

M. Arthur Girault a donné dans l'ouvrage dont il s'agit une large place à l'histoire de notre « France Algérienne ». On a beaucoup écrit sur l'Afrique Mineure, mais ce sont des ouvrages assez spéciaux, et la vaste synthèse historique de l'auteur des *Principes de colonisation et de législation coloniale* apporte une vue d'ensemble des plus utiles. La colonisation romaine y est plus spécialement étudiée, permettant à l'esprit d'établir d'intéressantes comparaisons avec l'œuvre poursuivie par nous dans cette région. La « pax romana » se rapproche sensiblement, en effet, de la « paix française ». La période arabe n'est pas moins remarquablement exposée et apparaît clairement résumée en quelques pages. L'histoire de la conquête de l'Algérie depuis 1830, assez embrouillée à première vue, colonnes et contre-colonnes, apparitions brusques de l'Emir Abd-el-Kader, fuites rapides, soulèvements partiels, pénétration en Kabylie, avance vers le Sud, ces faits sont classés avec méthode et narrés avec toute la précision voulue.

Dans les chapitres plus techniques relatifs au gouvernement et à l'administration de l'Algérie, M. Arthur Girault nous indique les étapes qu'il a fallu franchir pour réaliser une mise au point de la « machine administrative » et l'adaptation d'institutions correspondantes, comme celle des « Délégations Financières » par exemple, aux besoins nouveaux d'un pays neuf. Une large place a été faite dans l'ouvrage dont il s'agit aux questions indigènes, aux droits de nos sujets, aux problèmes de l'indigénat, et cette partie appellerait une étude complète qui mettrait en relief, comme l'a fait l'auteur, l'heureuse évolution de notre politique d'association avec les éléments indigènes. Au point de vue économique et tout en restant sur le terrain du Droit, M. Arthur

Girault a donné de très utiles précisions sur le régime foncier et, avec un intéressant historique sur la colonisation, des renseignements qui font honneur à l'œuvre française sur la législation du travail, sur le crédit foncier, le crédit agricole et les sociétés indigènes de prévoyance.

Il n'est pas douteux que la partie des « Principes de colonisation » consacrée à ce que l'auteur dénomme le « Problème algérien » ne soit celle qui incitera les lecteurs à quelques réflexions dépassant le cadre des études juridiques. Le problème algérien, c'est toute la question de l'avenir de cette race nouvelle qui se fonde sous notre égide sous le ciel africain. Ce problème, d'autres l'ont abordé et il suffit de rappeler *Pépète le bien-aimé* et le *Sang des Races* de Bertrand, la *Fête arabe* des Tharaud et la *Vérité sur l'Algérie* de Jean Hess. Dans quelle mesure l'indigène sera-t-il « algérianisé » ? Quelle sera la loyauté de la race franco-italo-hispano-maltaise en voie de formation ? Y a-t-il un danger intérieur ? « Question redoutable », écrit M. Arthur Girault ; l'élément indigène sera-t-il demain tenté de se révolter, ou bien les colons devenus « insurgents » pourront-ils, voudront-ils se libérer de la Métropole ? Et l'auteur de conclure :

> La révolution accomplie dans les moyens de transport depuis un demi-siècle, et qui rend aujourd'hui si facile à l'Algérien le voyage en France et au Français le voyage en Algérie, est une chance en faveur de l'union entre les deux pays, qui n'aurait pas existé autrefois. Il n'y a pas à reprocher aux colons africains un patriotisme local bien naturel, ni à s'en offenser. On peut aimer l'Algérie sans cesser d'aimer la France.

Pour des générations encore, on peut en être certain, l'Algérie sera nôtre ; un grand destin l'attend comme pierre angulaire de l'Afrique Française tout entière. L'héroïsme des troupes du XIXe corps durant la guerre, les innombrables tombes algériennes qui jalonnent la zone des combats, sont les garanties du loyalisme nord-africain.

§

Dans le domaine de la Colonisation comparée, il y a lieu de signaler un ouvrage récent, **L'Italie devant le problème colonial**, publié par M. Georges Guyot. Nul problème ne présente un caractère d'actualité plus marqué. Nous connaissons mal en France la colonisation italienne et l'ouvrage de M. Geor-

ges Guyot vient à point pour nous fournir des données utiles. Il est divisé en deux parties : l'une consacrée à l'expansion italienne et à l'histoire de la colonisation italienne, l'autre ayant pour objet le problème de la main-d'œuvre.

Dans la première partie, le lecteur trouvera, en des pages pleines de précisions utiles, un aperçu général de la colonisation de l'Italie moderne. Nous n'avions, à ma connaissance du moins, aucun ouvrage d'ensemble de cette nature ; cette lacune est désormais comblée et nous pouvons nous rendre compte de l'importance du Domaine Colonial Italien, ainsi que des principales caractéristiques, politiques et économiques des diverses contrées de l'Italie Extérieure, Lybie, Erythrée, Somalie.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Georges Guyot aborde le « redoutable problème » de la surabondance de la main-d'œuvre métropolitaine ; le chiffre de l'émigration italienne en 1924 a été, selon les statistiques de Rome, de plus de 400.000 individus dont un nombre infime sont partis vers les colonies. Aussi l'auteur examine le pourquoi de la répugnance de l'émigration italienne pour les possessions où flotte le drapeau de la Maison de Savoie et, cependant, ne cache pas que, pour lui ainsi que pour les autorités du Royaume, il y a quelque chose à faire dans ce sens. L'œuvre de mise en valeur des colonies italiennes est à peine ébauchée, un vaste champ d'activité est ouvert aux émigrants italiens.

M. Georges Guyot nous donne, également, des précisions sur la législation du travail et de la main-d'œuvre dans les colonies italiennes, car c'est là, à son avis, une base utile pour faciliter la création d'un courant d'émigration, notamment en Tripolitaine. Enfin, à la question : « la solidarité européenne parviendra-t-elle à résoudre le problème de l'émigration italienne ? » l'auteur exprime sa confiance en ces efforts d'organisation économique internationale que l'on cherche, à Genève et ailleurs, à mettre debout. *L'Italie devant le Problème colonial* est un livre qu'il faut lire, car il permet de comprendre l'idée coloniale italienne et de la dégager de toute polémique inopportune.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

Le Divan : J.-K. Huysmans ; gratitude de M. Lucien Descaves ; une lettre de J.-K. Huysmans à M. l'abbé Mugnier. — *Les Marges :* Un bel essai de M. Denis Saurat sur Balzac. — Mémento.

La figure de J.-K. Huysmans demeure des plus attachantes. Elle complète ses livres. Vingt ans passés depuis la mort de l'écrivain ont grandi l'homme et l'œuvre. **Le Divan** (mai), remarquable par ses commémorations de choix, rassemble des souvenirs et des témoignages d'un haut intérêt sur l'auteur d'*En route*. Une grave tendresse inspire M. Lucien Descaves le montrant la main tendue au cadet que lui était le futur romancier de *Sous-Offs* à la veille d'obéir à la conscription : « Quarante-cinq ans après » est le titre de cet hommage inspiré par la fidélité si rare de la gratitude. Descaves a revu le logement — démoli maintenant sans doute — où Huysmans le reçut naguère :

Son petit logement, au cinquième, avec balcon sur la cour, est encore intact. L'escalier A, à gauche, je le retrouve tel qu'il était lorsque je le montai pour la première fois un soir de septembre 1882. Je portais au romancier naturaliste que je n'avais jamais vu, mon livre de début. Il avait déjà publié *Sac au dos, Marthe, Les Sœurs Vatard, Les croquis parisiens, A vau l'eau.* Il m'offrit un exemplaire de *Marthe* dans la jolie édition belge parue chez Gay, à Bruxelles, en 1876.

Huysmans avait alors trente-quatre ans. Il était grand, maigre et portait la barbe carrée et les cheveux en brosse. Il avait l'air d'un félin dont la nonchalance abuse les souris qu'il guette. Ma jeunesse lui fut sympathique. Il encouragea mes prémices. Nul autre que lui, à cette époque, parmi ceux de Médan à qui j'avais envoyé mon livre, ne me tendit une main cordiale.

. . . .

Un jour, il me présenta à son amie Anna Meunier qui était chez lui, pâle, sans jeunesse et sans beauté, comme une ouvrière de Paris qui n'en peut plus, sa journée faite. Après avoir vécu en ménage avec Huysmans, elle s'était retirée chez elle, où elle avait un petit atelier de couture ; mais elle ne cessait pas de le voir pour cela et il leur arrivait de passer les vacances ensemble, par exemple au château de Loups, en Seine-et-Marne. *En Rade* le témoigne.

M. l'abbé Mugnier raconte : « Comment j'ai envoyé Huysmans à la Trappe ». Le prêtre et l'écrivain firent connaissance par l'intermédiaire de Mme Berthe Courrière, le 28 mai 1891, dans la sacristie de Saint-Thomas d'Aquin :

Soit curiosité, soit défiance, il [Huysmans] commença par fixer sur moi ses yeux aigus, dans une sorte d'attaque brusquée ; mais s'apercevant très vite que je n'avais pas de frontières, il adoucit son regard, et de sa voix grêle, sourde, légèrement nasale, il m'exposa, sans préambule, ce qu'il venait chercher près de moi.

« Je vais publier en volume un livre satanique, plein de messes noires. Je veux en faire un autre qui sera *blanc*. Mais il est nécessaire que je me blanchisse moi-même. Avez-vous du chlore pour mon âme?» Et il murmura : « J'ai des atavismes religieux. »

Il fut question de Zola. « Je lui ai parlé un jour de la mort, et je l'ai vu blêmir. Mais qu'a-t-on à craindre, quand on est matérialiste ? Moi, je ne le suis pas, mais j'ai l'âme malade et je ne suis pas fier de moi. »

Le 15 juillet de l'année suivante, de la Trappe d'Igny, Huysmans en retraite écrivait à son directeur spirituel :

Je tiens la promesse que j'ai faite de vous écrire. Je suis à la Trappe ainsi qu'il était arrangé, depuis le 12. J'ai passé par le plus dur moment de ma vie, la confession. C'est fait, je suis liquidé. J'ai communié, ce matin, à la messe de l'Abbé, de dom Augustin, et je vous écris, poigné par une tristesse infinie, l'idée d'une indignité absolue, d'une âme mal radoubée qui a donné tout ce qu'elle pouvait, mais qui ne tient qu'à force d'étais, et qui oscille dans une mélancolie immense, alors qu'elle devrait être joyeuse d'en avoir enfin fini ! J'avais pour confesseur un vrai saint, miséricordieux et d'idées larges ! le Prieur, mais c'est égal, je me demande comment, si lâche, j'ai eu le courage de subir cette extraction. Le davier m'a fait mal ; enfin c'est fait.

La Trappe est exquise, luxueuse ! oui, à côté de la Salette ; on est logé comme des princes ; puis, le Père Léon est exquis ; il m'a détendu les règlements, me laisse fumer dans le jardin, me donne un œuf, le soir, du vin. Bref, jamais je n'ai encore vu, dans la vie, de pareilles âmes. Et il y a bien un peu de ma tristesse dans la comparaison que je suis obligé de faire. Mais, tout de même, la question nourriture est terrible. Heureusement que j'ai fait comme vous l'avez dit, j'ai emporté un peu de viande et de chocolat, et je combats avec, le soir, les défaillances de mon estomac. A ce propos, admirez ; à Paris, je digère ce blanc d'Espagne délayé qu'on appelle du lait, ici pas ; je suis obligé de m'en abstenir. Je suis si bien intoxiqué que je ne peux pas tolérer le *vrai lait*. La punition d'*A rebours* ! Comme tout se paye, quand on y songe ! Je suis en somme parfaitement heureux, choyé; très bien avec tout le monde. Je prends des notes sur le volume de l'abbé Péchenard, dont vous m'aviez parlé, je prie, médite, fume, rêvasse au bord de l'étang, arpente les grandes allées, prends une cure de silence

et d'air. Malheureusement, il pleut beaucoup, mais la cellule n'est pas sans charmes.

Je partirai, mardi prochain, probablement, pousserai jusqu'à Reims pour revoir la cathédrale, toucherai Paris un jour ou deux, et filerai passer quelques semaines à Lyon.

C'est égal, je n'aurai pas vu la Fête Nationale, quelle chance ! Ce que la Trappe est douce, quand on y songe ! Que vous dirai-je encore, sinon que c'est à vous que je dois cela. Vous m'avez tant aidé à en finir! Je ne sais vraiment comment vous en remercier.....

Là, pourtant, « les obsessions démoniaques avaient été si fortes que l'idée du suicide lui avait traversé l'esprit », se rappelle M. l'abbé Mugnier.

§

Quel réconfort, de lire : « Balzac est le plus solide de nos écrivains. Je dirais le plus grand, s'il n'y avait Victor Hugo... Il est l'unique, il est la France... dans la vie et les fortes qualités et les passions de tous les jours... » M. Denis Saurat écrit ainsi, au début d'un « Balzac » paru dans **Les Marges** (15 mai). L'originalité n'est pas cette admiration, certes ; mais qu'elle place Balzac à son rang : le suprême, à la distance qu'il faut, au-dessus même de Dostoïevsky, très grand, aussi incontestablement que malade, morbide, retranché dans la peur constante, témoin du monde à travers elle.

Il y a en Balzac quelque chose de plus fort que la peur, que tous les sentiments, et de plus fort que toutes les idées. Qu'il est ennuyeux avec ses théories ! Même lorsqu'il parle d'occultisme, il est assommant ; il n'y connaît pas grand'chose ; cela ne l'intéresse pas, au fond. Ce qu'il y a de plus fort que tout en lui, c'est un insatiable besoin de savoir, de voir clair, de comprendre comment l'homme vit et fonctionne. Cela est vil comme la curiosité ; cela est noble comme l'esprit scientifique. Une fois ses héros engagés dans une bonne scène, Balzac oublie tout : sa peur de l'anarchie, ses idées occultistes, ses sentiments et ses théories. Il veut voir, il veut savoir. Et il ne manque pas d'humaine sympathie, au contraire. Que de fois nous nous sentons disposés à lui dire de se taire, de garder pour lui ses commentaires apitoyés, et de poursuivre son histoire. Sa pitié pour ses personnages est de qualité inférieure, comme tout en lui, sauf cet extraordinaire pouvoir d'observation. Peut-être même est-ce par ce manque de qualité et d'intensité dans ses sentiments personnels qu'il a mieux résisté que Dostoïevsky ou Tolstoï aux malheurs de ses personnages. Il les plaint, mais il a tellement plus en-

vie de les connaître. Tandis que les Russes, eux, ont tant envie de les plaindre qu'ils finissent par ne plus bien les voir.

Et aussi sa claire vision des faits lui a fait apercevoir quelque chose d'essentiel que les Russes n'ont guère vu : la société, et l'emprise de la société sur l'individu.

Voilà de la critique pénétrante. Elle ne sent pas l'aigre du pion raté. Elle est armée de raison.

C'est la marque même de la culture française — écrit encore M. D. Saurat — que cette dépendance de l'individu vis-à-vis de la société. Et en ceci Balzac est un grand classique, au même titre que Molière et que Racine. Il a ce que nul autre romancier n'a eu, la vision de l'ensemble de la société humaine. Je ne veux pas parler de son plan de *la Comédie humaine*, plan irréalisable et inspiré d'ailleurs par des considérations théoriques du plus mauvais aloi, en partie occultistes. Mais de la mentalité même de Balzac. Alors que le criminel de Dostoïevsky est seul dans le monde, avec sa conscience (ou Dieu) en lui-même, et peut-être un policier à sa recherche, le délinquant balzacien est, dans la société, un rouage qui ne veut pas remplir son rôle et qui a le mouvement même de la machine contre lui. La société, la famille, la caste, accompagne chaque individu dans toutes ses actions.

C'est que Balzac porte en lui toute la culture française, et n'est pas riche seulement de son génie individuel.

. . . .

Pris en lui-même, Balzac n'était peut-être pas un très grand homme; tout comme Victor Hugo, c'était peut-être surtout un très grand enfant. Mais les œuvres sont faites, les œuvres sont là, plus saines, plus durables, plus solides que celles d'hommes plus grands, les Gœthe, les Ibsen, les Tolstoï.

C'est chose difficile que de faire une grande œuvre. Une inspiration sublime, un génie extraordinaire n'y suffit pas. Ce n'est pas chose d'un moment ou d'un homme. La réussite demande la collaboration, demande un sol où germer, une atmosphère où grandir. La France, race, culture, tradition, a sa grande part créatrice dans l'œuvre de Balzac. Elle a le droit de présenter cette œuvre comme de son travail, du travail bien fait De même qu'Homère, c'est l'épopée et c'est la Grèce, Balzac, c'est le roman et c'est la France.

Mémento. — *Revue bleue* (7 mars) : M. Ch. Andler : « La poésie lyrique autrichienne du temps présent ». — « De Mérimée à Marcel Schwob », par Lucien Maury.

Revue de France (15 mai) : « Le mandat syrien », par M. le général Weygand. — « L'enfance », par M. Abel Bonnard.

Revue de Paris (15 mai) : *** : « L'Angleterre et la France devant

le communisme ». — « A la cour du prince Taffari », par M. Jean d'Esme.

Etudes (5 mai) : « Journées épiscopales à Moscou, 1926 », par Mgr d'Herbigny. — « Le cri de l'ami », par M.-P. S.-M. qui s'adresse à ses « Anciens camarades d'Action Française ».

Les Cahiers du Sud (mai) : « R. Fernandez et l'intuition », par M. Ch. Mauron. — Le sommaire intitulé drolatiquement : « Pranzini et Pirandella » (*sic*), un article de M. Enrico sur Pranzini et Pirandello. — D'un poème de M. André Gaillard, nous détachons ces vers :

Je me perds et m'endors m'endors et me retrouve
Mon front sur ton sein
Ma main sur ton front
Ton sein dans ma main
Tes oiseaux dans mon cœur
Et mes pieds dans tes bras.

Un chansonnier de Montmartre disait naguère dans une « Berceuse » que l'on faisait bisser à son interprète, « la mère France » :

Tes yeux dans mes yeux
Et tes deux pieds dans ma bouche...

Nouvelle revue critique (15 mai) : Un excellent article de M. Henri Bachelin sur « Le Journal de Jules Renard ». — Suite des « Souvenirs littéraires » de M. R. de La Tailhède.

La Muse française (10 mai) : « A la naissance du symbolisme », souvenirs de M. André Fontainas. — « Terpsichore », par M. Tristan Derème. — « Notes sur la poésie de G. de Nerval », par M. Ph. Chabaneix. — Un article fort intéressant de M. Pierre Rossillon : « Un précurseur : Turgot », qui montre ce fameux ministre poète et curieux de réformes prosodiques. — Poèmes de M. Léon Vérane, etc.

La Revue spirite (mai) rend hommage à Léon Denis qui vient de mourir, en raconte les derniers moments et publie son « Testament moral ».

Revue européenne (mai) : « Sur les pas de Fromentin », par M. A. Chevrillon. — Enquête sur « le cuirassé Potemkine », film exécuté pour la propagande soviétique.

Revue Universelle (15 mai) : « Jean Law en France », par M. G. Oudard.

Clarté (15 mai) : « Le droit des colonies à l'insurrection », éditorial. — « Pourquoi nous combattons Jésus », par M. Pierre Naville, à propos du dernier ouvrage de M. Henri Barbusse.

Le Correspondant (10 mai) : Lettres inédites de Montalembert à Lamennais.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Surabondance d'expositions. — Les expositions romantiques de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la Maison de Victor Hugo. — L'Exposition de la critique dramatique à la Bibliothèque Nationale. — Autres expositions.

La trépidation maladive de la vie actuelle s'étend au domaine de l'art : les expositions se succèdent sans arrêt ; chaque jour en voit éclore une ou plusieurs, toutes intéressantes, mais ouvertes pour un temps très court, de sorte qu'il est presque impossible au critique d'une revue semi-mensuelle, qui ne dispose que de quelques pages, d'arriver à parler de toutes et en temps utile. On ne se plaint certes pas de cette abondance de jouissances ; mais on la voudrait moins harcelante et mieux réglée : serait-il donc très difficile aux organisateurs de ces multiples manifestations de s'arranger pour ne pas les présenter toutes simultanément et pour un temps si restreint ? Ne se rendent-ils pas compte qu'ils se nuisent mutuellement et rebutent le public, déjà attiré à cette époque de l'année par les Salons de printemps et qui ne sait plus de quel côté tourner ses pas ? Il est à souhaiter qu'à l'avenir de meilleures règles président, dans leur intérêt même, à ces entreprises.

Ces réflexions ne s'appliquent pas aux deux expositions organisées concurremment par le ministère de l'Instruction publique à la Bibliothèque de l'Arsenal et par la Ville de Paris à la Maison de Victor Hugo pour célébrer le centenaire du romantisme, — c'est-à-dire le centième anniversaire de la préface de *Cromwell* et du Salon de 1827 où parut le *Sardanapale* de Delacroix avec huit autres de ses toiles (1) — en même temps qu'une série de seize conférences sur l'art et le mouvement romantiques est donnée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Ces deux expositions, qui évoquent, dans les lieux mêmes qui leur servirent de cénacles, les réunions des jeunes gens alors enfiévrés par la recherche d'une esthétique nouvelle, se complètent l'une l'autre. Autour du bon Nodier, chez qui, après sa nomination comme bibliothécaire de l'Arsenal en 1824, ils prirent l'habitude de se retrouver chaque dimanche, réunions simples et cordiales, agrémentées de musique et de danse, que font revivre les pages écrites en tête du joli catalogue de l'exposition par le successeur actuel de

(1) Lire sur ce Salon de 1827 un intéressant article de M. Raymond Escholier dans *L'Illustration* du 14 mai dernier.

Charles Nodier à l'Arsenal, M. Louis Batiffol, et par un fragment des *Mémoires* d'Alexandre Dumas; autour de Victor Hugo, place des Vosges, chez qui ils fréquentèrent plus tard, ce sont à peu près les mêmes écrivains et artistes que nous rencontrons.

A la **Bibliothèque de l'Arsenal**, à la suite d'une antichambre et d'un couloir orné du portrait au pastel d'Alfred de Musset par Landelle, prêté par le Louvre, et d'estampes montrant les aspects successifs de la vieille demeure édifiée en 1600 par Sully pour le grand-maître de l'artillerie (d'ici la vue, encore en 1827, s'étendait sur l'île Louviers, maintenant disparue, et sur Notre-Dame, et c'est ici que Victor Hugo aurait conçu l'idée de sa *Notre-Dame de Paris*), on parvient dans l'appartement même de Nodier. La salle à manger, qui a conservé ses boiseries du XVIIe siècle repeintes en gris, nous offre, outre un moulage de l'*Henri IV enfant* de Bosio, un petit plâtre : *Nodier assis, lisant*, par son gendre Mennessier, et la charmante statuette en bronze de *Mme A. Devéria avec son enfant*, par Barre. De là, on accède dans le salon de Nodier, rétabli pour la circonstance (sauf malheureusement les boiseries Louis XV, disparues, et le mobilier d'autrefois, dans son ancien état, grâce aux prêts généreux des descendants de celle qui fut l'idole de ces soirées et que Victor Hugo appelait « Notre-Dame de l'Arsenal »: Marie Nodier. Son portrait par Jean Gigoux (prêté par le Musée de Besançon) la fait revivre dans sa grâce souriante au-dessus d'une petite vitrine où l'on voit, écrits sur son album, le célèbre sonnet dicté à Félix Arvers par l'amour secret qu'il portait à la charmante fille, et le sonnet, non moins connu, que lui adressa également Musset. A la place qu'il occupait autrefois, face aux fenêtres, est placé le portrait du maître de la maison par Paulin Guérin, entre deux médaillons au crayon de son père et de son oncle, et, à côté, le portrait de Mme Nodier par Fanny Robert. Entre les deux fenêtres, voici le paysage alpestre de Régnier qui s'y trouvait jadis ; çà et là, un portrait de Delacroix par lui-même et une esquisse pour son *Justinien*; une belle toile, *La Chaise-Dieu*, par Dauzats, collaborateur de Nodier et du baron Taylor pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*; une aquarelle de Bonington : *Leicester et Amaury*, et une d'Achille Devéria : *Charles IX visitant l'amiral de Coligny la veille de la Saint-Barthélemy*, des portraits lithographiés de

Victor Hugo, d'Alfred et Tony Johannot, etc. Des deux côtés de la cheminée, rappelle M. Batiffol, « s'asseyaient les fidèles entre les fidèles : Taylor, commissaire royal à la Comédie-Française, et Cailleux, secrétaire général des Musées royaux », tandis que, faisant cercle, d'autres amis, avec eux, écoutaient Lamartine dire pour la première fois le *Lac*, Musset *Don Paez*, ou Victor Hugo une de ses odes ou de ses ballades.

Dans les deux grandes pièces, aux magnifiques plafonds à caissons dorés, qui suivent la salle à manger, anciennes chambres de Nodier et de sa femme après avoir été la chambre à coucher et le cabinet de travail de Sully, ont été rassemblés quantité de souvenirs ayant trait à tous les hôtes de la maison. De ces innombrables pièces, dont chacune mérite de retenir l'attention, nous ne pouvons citer que les principales : effigies peintes de *Lamartine* par Gérard (Musée de Versailles), de *Taylor* et de *Dauzats* par F. de Madrazo, de *Cailleux* par Rouget, de *Sophie Gay* et de sa fille *Delphine* (*Mme de Girardin*), par Hersent, de *Marceline Desbordes-Valmore*, par Constant Desbordes (Musée de Douai), de *Louis Boulanger* par lui-même, d'*Achille et Eugène Devéria* (Musée du Louvre) par le second des deux frères, auquel on doit également un portrait de *Bixio*, fondateur avec Buloz de la *Revue des Deux Mondes*, et une aquarelle d'après *Alexandre Dumas*, que son frère Achille a portraituré à son tour ainsi que Lamartine, Victor Hugo et Fontaney, autre amoureux de Marie Nodier, en de belles lithographies ; puis d'autres effigies gravées ou dessinées : *Félix Arvers* (élégant clerc de notaire qui n'a rien du beau ténébreux qu'on s'imaginait), *David d'Angers*, par Ingres et par Heim, *Alexandre Duval*, administrateur de l'Arsenal, par ce dernier, etc., à quoi s'ajoutent des médaillons d'écrivains et d'artistes par Barre et David d'Angers. On verra avec non moins d'intérêt la grande toile de Heim : *Une lecture au foyer de la Comédie-Française*, une eau-forte de Tony Johannot représentant une soirée dans ces salons de l'Arsenal, et un lavis du même pour illustrer *La Peau de chagrin* de Balzac. Enfin de nombreuses vitrines sont, les unes, consacrées spécialement à Nodier, à Hugo, à Lamartine, à Vigny, à Musset, à Balzac, à Dumas, les autres remplies également d'autographes ou éditions originales d'Aloysius Bertrand, de Gérard de Nerval, de Théophile Gautier, de Jasmin, etc. ; et voici encore un précieux

exemplaire du *Faust* de Gœthe avec les lithographies de Delacroix, le manuscrit de *Milly ou la terre natale* de Lamartine, des albums ayant appartenu à Marie Nodier, dont l'un renferme le *Cor* d'Alfred de Vigny, un autre, provenant de Bixio, offrant un paysage romantique à l'aquarelle et, vis-à-vis, la copie manuscrite par Rouget de Lisle de la *Marseillaise* ; deux compositions du jeune Félix Arvers primées au concours général. Et l'on verra aussi, à l'entrée de ces deux pièces, la jolie affiche de Tony Johannot pour *Trésor de fèves et fleurs de pois, le génie Bonhomme et le chien de Brisquet*, de Nodier, et une aquarelle de Delacroix : *Cromwell considérant Charles Ier dans son cercueil.*

L'exposition de la **Maison de Victor Hugo** n'a pas ce charme intime et prenant : beaucoup plus copieuse (elle comprend près de 1.500 pièces), elle est répartie à tous les étages du musée, et il n'est même pas très facile, étant donné le système de numérotage des œuvres exposées et la façon dont a été rédigé le catalogue, de se retrouver dans cette foule, qui ressemble un peu à une cohue ; mais on y trouve, avec presque tous les noms célèbres du romantisme, quantité d'œuvres de premier ordre. Parmi les artistes, en premier lieu Delacroix, représenté par 102 pièces, entre lesquelles ses cahiers de jeunesse et son journal qui ont fait l'objet d'une si intéressante conférence de M. A. Joubin à la Sorbonne le mois dernier, des esquisses et dessins pour le *Sardanapale* (Musée d'Angers et Musée du Louvre), les *Massacres de Scio*, le *Meurtre de l'évêque de Liége* et le *Marino Faliero* du Salon de 1827, l'exquis petit portrait du peintre en Hamlet appartenant à M. P. Jamot, quantité d'aquarelles et de dessins merveilleux ; puis Géricault (avec 40 œuvres, dont le *Portrait de Delacroix* du Musée de Rouen, un *Jeune peintre à son chevalet*, des études de chevaux, des aquarelles et des dessins admirables), Bonington, Granet, Louis Boulanger, Champmartin, Decamps, les deux Devéria (abondamment représentés) P. Delaroche, Drolling (*Portrait de Marceline Desbordes-Valmore*), Ingres, Corot (avec le *Pont Saint Ange* qui en 1827 fut son début au Salon), E. Lami, Alfred et Tony Johannot, Xavier Leprince, puis cet intéressant artiste, « Monsieur Auguste », d'abord sculpteur, que l'exemple de Géricault, rencontré à la villa Médicis, convertit à la peinture de la vie moderne et qui voyagea ensuite en Orient, coloriste exquis déjà remis en

lumière par M. Charles Saunier (1) et dont il faut louer M. Raymond Escholier, organisateur de cette exposition, d'avoir eu l'idée de montrer quelques-unes des œuvres que possède le Musée d'Orléans ; encore bien d'autres peintres ou dessinateurs. A côté des artistes, les écrivains. Ils sont non moins abondamment représentés par leurs portraits, leurs œuvres, leurs manuscrits et des souvenirs : au premier rang, le maître de la maison, dont on verra les manuscrits des *Odes et Ballades*, des *Orientales*, de *Cromwell*, sa grammaire latine d'écolier et des thèmes latins, son brevet de lauréat des jeux floraux, un exemplaire *de Cromwell* dédié à son père et les éditions originales de ses autres ouvrages, quantité d'autographes et de portraits, les effigies peintes, sculptées ou dessinées des siens : le général Hugo, Mme Victor Hugo, la petite Léopoldine qui devait périr si tragiquement, Eugène Hugo, etc. Lamartine a aussi toute une salle avec de nombreux portraits de lui, de sa mère, de sa femme et de sa fille, et des souvenirs de toute espèce, dont quelques-uns particulièrement émouvants, comme le crucifix d'Elvire et la dernière lettre de Julie Charles mourante, une vue de la pension Chabert à Aix-les-Bains, où ils se connurent, et une aquarelle du lac du Bourget par Xavier de Maistre, le châle et les cheveux de Graziella envoyés au poète après la mort de celle-ci (?), des vues de Saint-Point, le manuscrit et les éditions originales des *Méditations* et des *Nouvelles-Méditations*, etc. Et puis, c'est Vigny, Musset, Mme Desbordes-Valmore et sa guitare, Berlioz peint par Signol, Lamennais par Guérin, Balzac par Louis Boulanger, Paul-Louis Courier par Ary Scheffer, etc. Impossible malheureusement de citer tout ce qui en vaudrait la peine. Il y a aussi de curieux meubles romantiques, des reliures et de beaux bijoux de l'époque. Au troisième étage, une salle consacrée au mouvement philhellène offre notamment, parmi de nombreux souvenirs, un portrait de Byron par le peintre anglais Phillips et le magnifique tableau de Delacroix conservé au Musée de Bordeaux, *La Grèce expirante sur les ruines de Missolonghi*, qu'on admira à l'Exposition centennale de 1900.

(1) Dans de remarquables articles publiés dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1910.

§

De son côté l'Association de la critique dramatique et musicale a organisé à la **Bibliothèque Nationale**, pour jusqu'au 15 juin, une « Exposition de la critique dramatique », certes intéressante, mais qui n'avait aucune raison de se produire en ce moment et aurait gagné, dans son propre intérêt, à attendre une période moins encombrée. De Corneille à Henry Becque, elle évoque par des imprimés, des autographes, des gravures, des portraits, l'histoire du théâtre et de la critique, du XVIIe siècle à nos jours.

La place nous manque également pour parler aujourd'hui de l'installation à l'Orangerie des Tuileries de la série des *Nymphéas* donnée à l'Etat par Claude Monet, puis des deux intéressantes expositions rétrospectives de Bracquemond et de Marius Michel au Petit Palais, et de la belle exposition des pastels français des XVIIe et XVIIIe siècles (dont les triomphateurs sont Robert Nanteuil. La Tour et de Perronneau) à la galerie Charpentier, qui ne resteront ouvertes que jusqu'à fin juin. Nous nous empressons de les signaler en attendant d'y revenir.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

M. Camille Jullian et les découvertes de Glozel. — « Au champ magique de Glozel ». — Les transcriptions latines de M. C. Jullian. — Une présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. Camille Jullian et les découvertes de Glozel. — Nous avons reçu la lettre suivante du Dr A. Morlet.

Vichy, le 25 mai 1927.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie un article de M. C. Jullian, dont je vous serais très reconnaissant de publier tout ce qui a trait aux tablettes de Glozel.

Je suis de ceux qui admirent, sans réserve, sa grande maîtrise lorsqu'il l'exerce sur des textes déjà clairement établis.

Mais je ne puis le suivre quand, dans ses transcriptions, il élimine, en les baptisant *magiques*, bon nombre de caractères *alphabétiformes*, semblables aux autres, mais gênants pour la traduction, et surtout lorsqu'il recourt à ce que j'ai déjà appelé des *lettres-protées* (1) : le

(1) *A propos du « bric-à-brac » de la sorcière gallo-romaine. — Mercure de France*, 15 déc. 1926, page 695.

même signe de Glozel devient, selon les besoins, des lettres latines bien différentes.

De plus, transcrire, surtout à coups de pouce, n'est pas traduire. Et il ne semble pas que la fameuse promesse ait été tenue et que nous ayons avancé d'un seul pas.

Comme les gisements des silex tertiaires qui sont, au dire de M. Boule, les ennemis les plus dangereux de leurs découvreurs, les transcriptions de nos tablettes pourraient bien être les pires ennemies des traducteurs !

M. Jullian a fait appel pour constituer le numéro de sa *Revue des Etudes anciennes* à tous les articles qu'il croyait capables d'étayer sa thèse gallo-romaine. Il n'est pas malaisé de trouver des lettres latines sur nos tablettes puisque cet alphabet dérive des signes de Glozel : « *Il n'est pas jusqu'au latin archaïque, écrivais-je le 1er avril 1926, qui n'ait puisé à la source néolithique, et Mommsen avait raison de soutenir la haute antiquité de l'art d'écrire dans la cité de Romulus* (2) ». Et je donnais un tableau comparatif du « Latin archaïque » avec le Glozélien !

Mais pourquoi M. Jullian ne fait-il pas intervenir son fameux « *alphabet de Carpentras* » ? Avant de publier notre deuxième fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, je lui avais dit mon intention d'ajouter en sous-titre « *l'alphabet de Glozel* ». Et M. Jullian voulait à toute force *que je ne puisse l'appeler que* « *l'Alphabet de Carpentras* », alphabet dont il se considérait un peu comme le père. Cependant, comme j'avais étudié de très près, à la Bibliothèque Nationale, l'alphabet de Carpentras et ne lui avais trouvé que de lointaines ressemblances avec celui de Glozel, je crus devoir maintenir mon premier sous-titre.

Enfin, je ne puis croire que ce soit M. Jullian (3) qui ait imaginé la triste accusation que je lis à la page 210 de sa Revue et que je crois devoir citer en entier :

« *Glozel.* — Si l'on a quelques incertitudes sur les deux grandes inscriptions de Glozel, que je dis fausses (*Revue*, 1926, p. 362, n° 1 ; 1927, p. 7), je signale les faits suivants : 1° Comparez le IILIX de fasc. III, fig. 34, ligne 9 au SIIIIILIX (*si felix*) de fasc. II, fig. 14, ligne 1 : c'est une copie très exactement faite ; 2° comparez le ⋎ (A renversé) de fasc. III, fig. 34, ligne 6, à celui de fasc. II, fig. 15, ligne 5, (je ne cite que deux exemples entre trente : les inscriptions incriminées ont été faites à l'aide des lettres, soigneusement décalquées, des inscriptions authentiques) ; 3° au milieu on a intercalé ici et là des lettres magi-

(2) *Invention et diffusion de l'alphabet néolithique*. Mercure de France, 1er avril 1926.

(3) Car enfin, « on ne mesure jamais les autres qu'à son aune ».

ques du Bas-Empire, Δ (mal fait), svastika, théta cruciforme, comme si on voulait tendre un piège aux partisans de la thèse de sorcellerie; 4° et, à la fin, on a gravé quelque chose comme CLOSEL ou CLOZET (fig. 35, dern. l.), qui aurait permis au mystificateur, le jour venu, de se déclarer aux dépens du mystifié. »

Que des groupements de signes (et ces groupements sont loin d'être aussi semblables sur les tablettes que sur les transcriptions de M. Jullian!) reparaissent dans plusieurs inscriptions, c'est tout naturel... dans n'importe quelle langue. D'ailleurs le contraire nous a été également reproché (voir l'avant-propos de notre IIIe fascicule). Mais que ne nous a-t-on pas reproché?

Au lieu de parler, *tour à tour, au sujet des mêmes tablettes* (puisque nous n'en avions pas publié de nouvelles et que toutes avaient paru à ce moment-là : voir « *Simples citations* », *Mercure de France*, 1er avril 1927) d'« *authenticité incontestable* » et de *supercherie*, M. Jullian



Fig. I.

ferait peut-être bien de venir enfin à Glozel! Il verrait qu'au bas de notre grande tablette — un des joyaux de notre collection — il y a simplement le groupement de signes de la figure I.

C'est le dessin qui a paru dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1926, avec l'article « *l'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances* », mais dans lequel *on a oublié de figurer la queue de l'O, très apparente sur la tablette et sur sa représentation photographique (voir IIIe fascicule paru le 10 juillet 1926).*

Peut-être est-ce sur cet oubli qu'a été édifiée la stupide accusation des détracteurs de nos fouilles. *Encore une fois, nous croyons M. Jullian personnellement incapable de ces petites bassesses.*

Excusez, Monsieur le Directeur, la longueur de cette lettre, au moment surtout où je vous demande l'insertion d'une grande partie de l'article de M. Jullian et le mien sur ses *transcriptions*.

Et croyez, etc.

Dr A. MORLET.

§

L'article de M. Camille Jullian, **Au Champ magique de Glozel**, a paru dans la *Revue des Etudes anciennes* d'avril-juin 1927. Il est constitué de fragments des communications faites par M. Camille Jullian à l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres les 5 et 12 novembre 1926, accompagnés de notes indiquant les compléments ou rectifications que l'auteur a pu apporter par la suite à ses communications. En voici la partie qui concerne l'interprétation des inscriptions de Glozel. Nous ne donnons que le texte sans les notes.

II. — *LEM*

Il y a, sur l'une des tablettes séthianiques d'imprécation, un détail qui est demeuré inexpliqué. C'est celui où l'on lit, côte à côte, en lettres grecques :

//////// ΛΕΜCΗΘ

Seth est, comme on le sait, le nom du démon principal de ces imprécations. Mais qu'est-ce que ce *lem ?* fin d'un mot grec dont la première partie aurait disparu ? initiale d'un second nom de Seth ? d'un de ses parèdres ? ou bien terminaison d'un de ces noms barbares, de ces mots « éphésiaques » qui accompagnaient si souvent les invocations magiques ? M. Audollent se demandait si ce n'était pas la fin de ce nom de Σεμεσιλαμ, si fréquent dans les textes d'occultisme, et qu'on dit désigner le soleil.

Je ne me prononce pas. Mais je remarque qu'un mystère semblable se présente sur une des inscriptions de briques de Glozel.

En voici la reproduction, avec, en regard, la transcription en capitales ordinaires :

[*Voir la fig. III, p.* 717.]	SIFELIXL	1
	EMSTA	2
	VOXSHOC	3
	FELIXLEA	4
	TAXAB	5
	ATAXDO	6
	NAISIL	7
	ITVA-IIOC	8

Rien de bien remarquable au point de vue paléographique ; le B sans courbes, le II (F) incliné ou couché, sont des particularités communes aux cursives du gisement.

Au point de vue de la rédaction, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'encadrement de l'incantation par le pronom *hoc,* qui en annonce le commencement et la fin. — Cet *hoc* est d'ailleurs assez caractéristique en magie comme annonciateur des formules ; on le trouve même sous la forme grecque οχ.

Le sens général n'est point douteux. C'est un appel à un être magique qui se présente et dont on sollicite quelque don.

Je lis donc ainsi :

Si felix lem sta (*t*), *voxs hoc* (*dicat*): — *felix le* (*m*), *ataxabatax dona* (*h*) *is*, *Ilitua* ; — *hoc*.

Cet être magique est appelé *lem*, et par deux fois, et il est *felix*, qu'on peut traduire en style magique par « de bon augure », ou « fertile », « fécond ». Mais qu'est ce *lem* ?

Ici, je suis beaucoup moins embarrassé que pour la tablette séthianique. J'ai toujours dit que *lem* ou *lim* était, en Gaule, le radical nominal signifiant « cerf » ou « biche » ; *Lemovices*, « le peuple des cerfs », *Lemonum*, « la source du cerf », *limæum*, « le poison aux cerfs », *cervarium*.

Je suis d'autant moins étonné de ce sens, devant la brique de Glozel, que le cerf ou la biche étaient bêtes favorites en matière de religion, de magie ou de sorcellerie ; que ces bêtes étaient consacrées à Diane ou à ses parèdres ou succédanées, toutes divinités chères aux clients de l'occultisme ; que ce sont leurs images qui paraissent les plus fréquentes sur les pierres gravées de Glozel ; que sur l'une de ces pierres, au-devant d'un cervidé, on peut lire *sta*, qui est le mot de notre formule ; que notre formule, enfin, semble se terminer sur le nom d'*Ilithyia*, un des noms habituels de Diane.

Il se pourrait d'ailleurs que sous ce nom de *Ilithyia*, ce fût le cerf, ou la biche, que l'on invoquât. Et si on n'indique pas ce qu'on lui demandait de donner, ni à qui il fallait le donner (*dona his*, donne à « ceux-ci »), cela ne m'étonne pas. C'est une de ces formules passe-partout, où chacun peut mettre son nom ou son désir, formules comme il en a existé de tout temps dans les rituels de la sorcellerie et de la religion même.

Je soumets ce petit problème à de plus compétents que moi en matière de sorcellerie classique. Le propre, et l'intérêt, du gisement de Glozel, est de soulever plus de problèmes que d'en résoudre.

Je ne crois pas d'ailleurs, jusqu'à nouvel ordre, qu'il y ait un lien entre le *lem* de Glozel et celui de l'inscription séthianique. Si nombreux que soient les rapports entre la sorcellerie séthianique de Rome et la sorcellerie de Glozel, je ne suppose pas que celle de Rome ait rien emprunté à la Gaule, tout lui venant de l'Orient, tandis que celle de la Gaule, si nombreux que soient ses emprunts à l'Orient, a pu conserver quelque chose de son ambiance celtique.

III. — *TYCHON ET TYCHÉ*

Depuis un siècle, les mythographes discutent quelle sorte de relation a pu exister entre la déesse *Tyché*, la Fortune, et le démon érotique *Tychon*. Le dernier érudit qui se soit occupé de la chose, M. Hans Herter, hésite encore à se prononcer. Et au surplus, il y a quelque peine à se figurer un lien, malgré la similitude de noms, entre la gracieuse

Tyché, la Fortune à la roue, et l'ignoble Tychon, qu'on se figurera volontiers sous les espèces banales du phallus ailé. Et cependant, les découvertes de Glozel autorisent à les rapprocher tous deux étroitement.

Tychon apparaît dans la brique suivante de Glozel :

[*Voir la fig. II, p. 716.*]	XETV	1
	MVNIV	2
	ICFIIX	3
	ETYXO	4
	LLI N	5

Je transcris et j'interprète :

1re ligne. — X E T V. Si V est certain, et n'est pas suggéré par la cassure, j'interpréterai *X* (*iomi*) *et U* (*b...*), que je retrouve dans une brique : deux noms propres, qui peuvent être soit ceux des tenanciers de l'officine, soit ceux de démons, soit même ceux des sources du pays. On n'arrivera sans doute à une solution plus sûre que quand on aura l'ensemble des briques.

2. MVNIV. J'interprète *Muni*(*i*) ou *Muni*(*æ*) *v*(*ox*) plutôt que *Muniu*(*s*) : *vox* correspondant au λόγος habituel des tablettes magiques et signifiant l'appel d'envoûtement ou la formule magique. Munius serait le client de l' « atelier » ou l'annonciateur de la formule.

3. — Le premier signe, qui se retrouve ailleurs, n'est certainement pas une lettre. C'est la figuration schématique d'un ὄργανον de sorcellerie, meuble ou instrument, peut-être le fameux lit ou κράβατος qui servait aux envoûtements. — Ensuite : ICFIIX. Le monogramme IC avec C carré et couché est banal à Glozel, et caractéristique de l'écriture de ce temps. — Le premier I, qui suit, est douteux, et ce n'est peut-être qu'un glissement, sur l'argile, de la main à la suite de la seconde barre de l'F.

4. — ETYXO. Les fioritures du T me font penser à ces *nodosi apices* dont s'ornaient si souvent les lettres des formules magiques. Le X pour CH n'étonne pas à cette époque (vers 300) de l'Empire, où la Gaule fut réellement en proie à une invasion d'hellénisme populaire.

5. — LL (croisées) IN, qu'il faut lire à rebours : N se rattachant à TYXO de la 4e l., et ILL, représentant l'individu à envoûter (*illum*), étant écrit à l'envers, ce qui est une pratique courante en écriture magique. — Le trou triangulaire qui paraît exister avant N est peut être la trace du clou qui a percé la brique comme opération d'envoûtement.

Je lis donc la formule *Xiomi et Ub... : Munii vox : hic fixe, Tychon, illum*. J'ai à peine besoin de dire que *figere* ou *fixere illum*, « perce celui-là » [dont j'ignore le nom, et qui m'a jeté un sort] est parmi les formules les plus banales en matière d'envoûtement. Tychon étant invoqué en l'espèce, il s'agit donc d'une opération priapique : par

exemple la vengeance d'un impuissant contre l'inconnu qui lui aura « noué les aiguillettes ».

L'intervention de Tyché se produit dans un sens contraire, ou, plutôt, pour « nouer les aiguillettes ».

Voici l'inscription, toujours sur brique :

[*Voir fig. IV, p. 720.*]

ITA-MOV 1
ETOBLA 2
TOS XXAL 3
IHVCVTTYC 4
ELYP CNF 5
LIOXVM 6
FVTI-HIC 7

1. — ITA-MOV. Le *ita* latin, correspondant au οὕτως grec, si fréquent dans les textes similaires, annonce la formule prononcée par le *magus* ou la sorcière. Et c'est ce qui explique que le mot soit suivi d'un point. Inversement, à la fin de la formule, un point précède le HIC, ce qui annnonce que la formule est terminée.

2. — ETOBLA. Le B, sans les deux panses, est une des caractéristiques de la cursive de Glozel (cf. p. 710).

3. — TOS. Ensuite, signe magique, analogue à celui de l'autre inscription. — Puis, la fameuse *scala* magique, si fréquente dans les briques de Glozel et ailleurs, et sur laquelle on discute autant que sur Tychon et Tyché. — Puis, ou un X ordinaire, ou un X sans autre valeur qu'une valeur magique, ou, bien plutôt, un troisième ὄργανον de sorcellerie. — Enfin, XAL, XA étant liés.

4. — IHVCTTYƆ : VT étant lié, et C retourné.

5. — Ici, il faut lire le texte à rebours, et les lettres têtes en bas : ce qui n'étonnera pas, puisque, comme dans l'inscription précédente (p. 712), il s'agit du nom de l'envoûté : ELYP : CNF. La lettre Y, ici, doit être une forme de V.

6. — LI (liés) OXVM.

7. — Ici, j'avais lu d'abord FVIT ; mais, vu le sens général, j'en suis arrivé à préférer FVTI. Puis, en ligature, HIC.

D'où pour l'ensemble :

Ita : *movet*(*o*) *oblatos*. J'avais songé à *move toblatos* pour *tabulatos*, c'est-à-dire *tabulata*, et ceci désignant les ὄργανα ou appareils de bois marqués ensuite. J'ai préféré *oblatos* pour *oblata*, les « offrandes », en songeant aux formules similaires de Caton. — Le *xali huc*, qui vient ensuite, est un des préceptes courants dans la sorcellerie de Glozel. J'interprète : « saute ici », et je crois qu'il s'agit de l'opération magique ou de la valeur magique que constitue le saut sur l'échelle ou de l'échelle : la figuration de cette échelle accompagne souvent cette formule. Et

c'est Tyché qui conduira le saut, de manière à lui donner sa valeur opérante : *xali hac ut Tyc(h)e.* Dans l'espèce, il s'agira de « nouer les aiguillettes d'un *Lupus : ut Tyc(h)e li(get) oxum Lup(i) Cn(ei) f(ilii).* Et, me souvenant d'une inscription similaire où l'on appelle un individu du mot injurieux de *fututor*, « paillard », je complète *Lup(i) futi (toris).* — Le *hic* de la fin semble indiquer, comme le *hoc* d'une autre inscription, que la formule d'envoûtement est achevée : *ita* et *hic* l'encadrent.

La déesse Tyché préside donc à la manœuvre de l'échelle. Or, précisément, Elien, dans un texte que M. Herter n'a pas étudié, considère l'échelle comme une sorte d'équivalent mystique de la roue, et la place, au même titre, sous l'action de Tyché la Fortune.

Donc, ici, Tychon dénoue les aiguillettes ou punit l'auteur du maléfice ; Tyché les noue. Il y a donc, entre eux deux, une véritable compétition. Et c'est pour cela que tel monument classique nous représente un démon au phallus ailé en fière posture et, à côté de lui, mais s'en détournant, une Fortune tenant son gouvernail. Et les érudits allemands de l'ancienne école ont eu raison d'y voir Tychon et Tyché et de rapprocher l'un de l'autre le démon et la déesse. La sorcière de Glozel leur donne raison.

Comment expliquer ce rapport entre Tyché et Tychon, et, somme toute, leur hostilité, ou, si je peux dire, leur incompatibilité érotique, l'une, la Fortune vierge ou pudique, nuisant à l'éréthisme, l'autre, un démon priapique de la pire espèce ? Mais ceci, sans être difficile à expliquer, nous entraînerait trop loin de Glozel.

Des transcriptions latines de M. C. Jullian. — *« Vous ne voudriez tout de même pas que M. Jullian puisse se tromper de la sorte ! »*

Voilà ce que j'ai cent fois entendu ! Il est probable que je l'entendrai plus encore, maintenant que M. Jullian a publié, dans la *Revue des Etudes Anciennes*, son article : « Au champ magique de Glozel. »

Je me garderai de discuter épigraphie latine. Je n'ai aucune compétence en la matière. Et que pourrais-je ajouter d'ailleurs maintenant que nos premiers épigraphistes français, les Cagnat (1), les Espérandieu (2), les Audollent (3) se sont prononcés contre la thèse latine !

(1) Voir *Mercure de France* du 15 déc. 1926, page 695.
(2) Compte rendu de sa conférence de Bruxelles, *Mercure de France*, 1er mars, 1927.
(3) *La Vie Catholique*, 2 avril 1927.

Je ne m'occuperai que des transcriptions de nos tablettes... que je connais bien.

Mais auparavant je veux donner ici un dessin au trait (4), aussi exact que possible (fig. I), d'un objet en argile, dont on

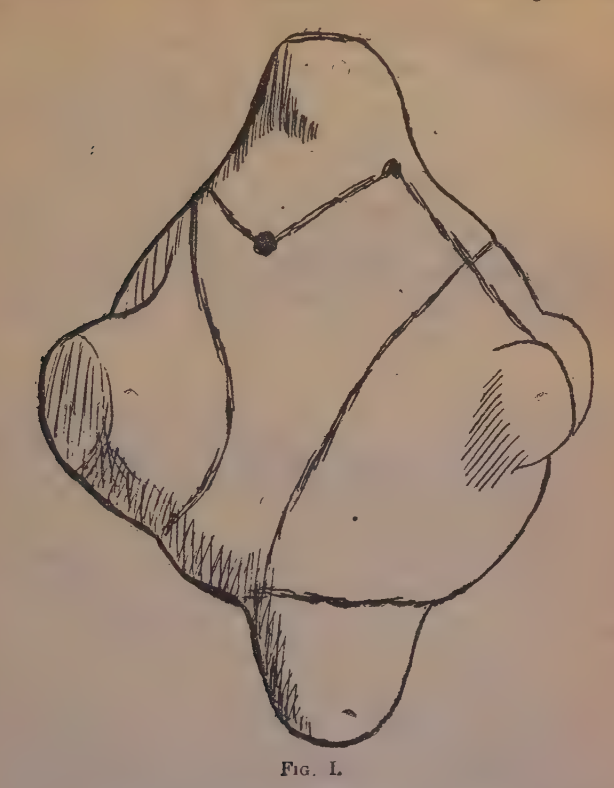


Fig. I.

peut voir la reproduction photographique dans le IIIe fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, page 35. En effet, M. Jullian l'interprète ainsi :

La figuration schématique d'un corps humain en son entier. Le corps, bien entendu, est ramené à des éléments plus ou moins géométriques : une masse d'argile figurant le torse, et là-dessus quatre fortes excroissances en forme de moignons, représentant la tête, les deux bras, et

(4) Le papier du *Mercure de France* ne permet pas de donner des reproductions photographiques.

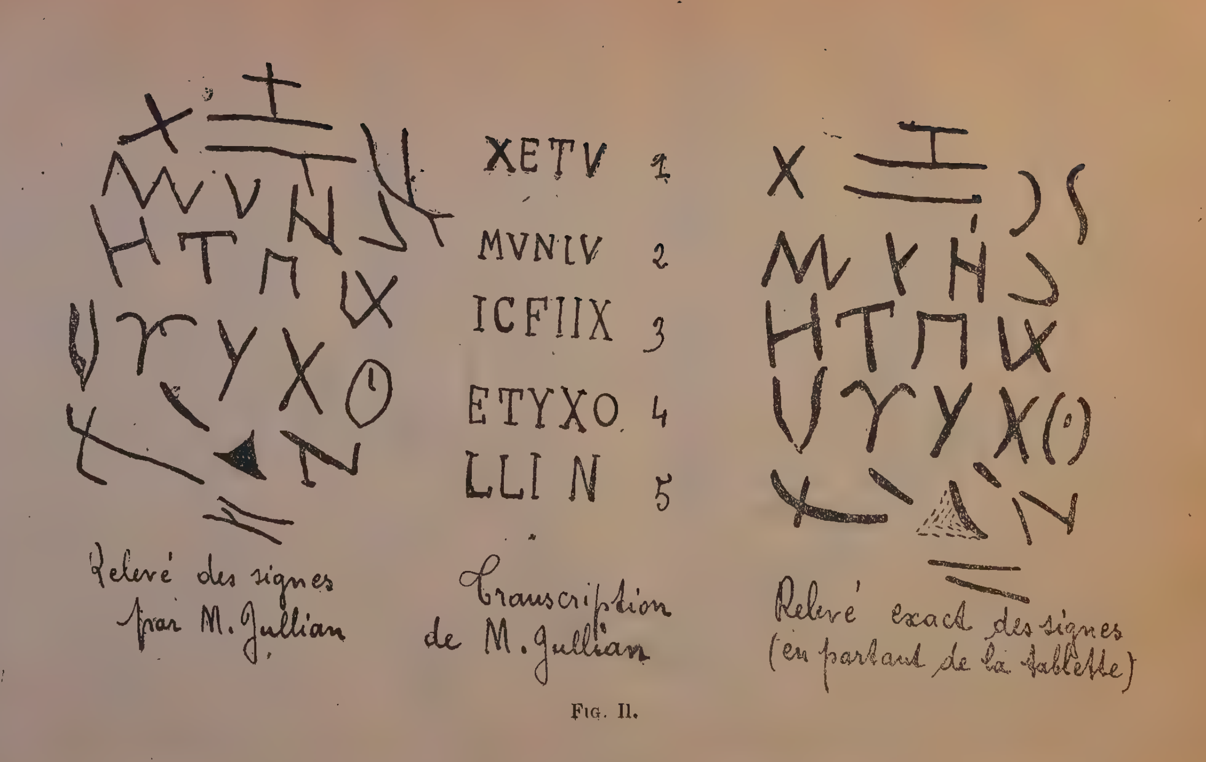

XETV 1
MVNIV 2
ICFIIX 3
ETYXO 4
LLIN 5
Relevé des signes
par M. Jullian
Transcription
de M. Jullian
Relevé exact des signes
(en partant de la tablette)

Fig. II.

Relevé de M. Jullian

SIFELIXL 1
EMSTA . 2
VOXSHOC 3
FELIXLEA 4
TAXAB 5
ATAXDO 6
NAISIL 7
ITVA·HOC 8

Transcription de M. Jullian

Relevé exact des signes

Fig. III.

les jambes, celles-ci en un seul moignon, figurées sans doute liées ensemble, conformément au rituel magique. La figuration des membres humains par une espèce de boule ou de tronçon s'explique, non seulement par la simplification de l'opération matérielle, mais encore par la destination de l'opération magique, qui était de nouer et de lier.

La figure d'envoûtement porte encore la trace de la pression des fils dont on l'avait fortement nouée, toujours conformément au rituel.

Il y a trace, également, d'un trou à droite, entre la tête et le moignon du bras droit. C'est le signe de la fameuse percée au foie, rituelle pour amener l'envoûtement complet.

Mon dessin me dispense, puis-je croire, d'entreprendre une longue discussion au sujet de cette *bobine*, portant six pointes, DEUX perforations de part en part pour fixer vraisemblablement le fil dont on voit, en plus, les traces d'enroulement.

M. Jullian a bien fait de toujours refuser de venir à Glozel. La vue des objets aurait pu entraver sa brillante imagination !

C'est également à une *réfutation par le dessin* que j'aurai recours pour la transcription de nos tablettes.

Et comme à tout seigneur... l'honneur de la première place revient à *Tychon*, « le démon priapique de la pire espèce » (fig. II).

Je recommande tout particulièrement au lecteur la transcription des 1re, 2e, 3e et 5e lignes. Avec de telles transcriptions, on conçoit ce que peut être l'interprétation ! Il est inutile d'insister. J'ajoute seulement que je tiens cette tablette, comme toutes les autres, à la disposition des archéologues et des épigraphistes.

Je suis très à l'aise pour la représentation au trait des signes des tablettes étudiées par M. Jullian aux paragraphes LEM et « *liga oxum* ». Je les ai déjà reproduites dans le *Mercure de France*, au cours d'un article sur l'*Invention et la diffusion de l'alphabet néolithique* (1er avril 1926).

Dans la tablette LEM (fig. III), le 4e signe de la première ligne a été entièrement changé pour pouvoir le réunir au précédent (deux barres parallèles) et en faire un F, nécessaire au mot *felix*. D'ailleurs dans la même tablette, le F prend une tout autre forme à la ligne 4.

Le premier signe de la 3e ligne est entièrement changé pour en faire un V, nécessaire à *Vox*.

A la dernière ligne, le signe final, en forme de « pi » grec,

sur la tablette, a *été dédoublé pour en tirer « oc »*, sur lequel M. Jullian épilogue :

Au point de vue de la rédaction, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'encadrement de l'incantation par le pronom *hoc*, qui en annonce le commencement et la fin. — Cet *hoc* est d'ailleurs assez caractéristique en magie comme annonciateur des formules ; on le trouve même sous la forme grecque.

Dans la tablette « *liga oxum* » (fig. IV), la dernière lettre de la 2e ligne, qui est un simple trait vertical, prend chez M. Jullian une forme de T pour être transcrite en A, indispensable à *oblatos*.

A la 3e ligne, le troisième signe qui est également un simple trait vertical, un peu plus appuyé à la base, devient chez M. Jullian une croix soulignée d'un trait... et représente un *signe magique* !

A la 6e ligne, les deux avant-derniers signes se réunissent... pour former un U, utile à *oxam*.

Mais n'ayons garde d'oublier une perle ; au début de cette même ligne, un signe — la croix soulignée d'une barre — qui a été donné précédemment comme *signe magique*, représentant *un lit*, une litière, devient soudain dans la transcription de M. Jullian la syllabe LI, chargée de représenter à elle seule le mot latin *liga*. La sorcière de Glozel faisait-elle des *rébus* ? A quand les « mots croisés » ?

Enfin, en note, M. Jullian représente une dernière brique à laquelle nous juxtaposons le relevé exact des signes (fig. V).

Sans nous arrêter à différentes inexactitudes dont il sera facile au lecteur de se rendre compte, nous voulons simplement signaler le procédé qui consiste à réunir deux signes alphabétiformes, nettement séparés et appartenant à deux lignes différentes, pour en faire un *signe magique* !

Bien que ces représentations inexactes de caractères, avec coups de pouce pour les besoins de la cause, puissent suffire à ma réfutation, je prie néanmoins le lecteur de suivre, sur quelques lignes, *prises au hasard*, les transcriptions de M. Jullian en capitales ordinaires. Sans parler des *intercalations* d' « *échelles* », de *serpents* », « de *lézards* », de « *fouet* », de « *litière* », de « *brancards* », de « *grabats* », de « *fourche* », de « *cro-*

Relevé de M. Jullian	Transcription de M. Jullian		Relevé exact des signes
	ITA·MOV	1	
	ETOBLA	2	
	TOS XXAL	3	
	IHVCVT TYC	4	
	ꟻNƆ PYLƎ	5	
	LIOXVM	6	
	FVTI·HIC	7	

Fig. IV.

LIX·OBL 1
LICYILHI 2
OXVMOBLI 3
LIXIITILO 4
OXOHAGIL 5
SEXTIL·PLI 6
XV MV X 7

Relevé de M. Jullian.
(remarquer la réunion
de 2 caractères appartenant
à deux lignes différentes)

Transcription
de
M. Jullian

Relevé exact des signes
(les deux caractères réunis
par M. Jullian sont
nettement distincts)

Fig. V.

chet » (5), etc., etc., vraiment commodes quand des signes alphabétiformes deviennent gênants, on fera connaissance avec les « *lettres protées* ». Le F, par exemple, change souvent de forme (voir SIFELIXL et FELIXLEA). Quant aux A et au T, c'est le même signe de nos tablettes qui les donne selon les besoins (voir ÉTOBLA, par exemple).

Le H est tantôt H et tantôt I (voir ICFIIX et ITVA. HOC).

Et ainsi de suite pour la plupart des lettres des transcriptions de M. Jullian !

Il est bien évident que lorsque le 20 novembre dernier j'ai lu dans *Les Nouvelles Littéraires* : « Je ne peux lire, m'a-t-on dit, que des lettres éparses. C'est une erreur. Je lis toutes les lettres, sans exception ; — je lis toutes les lignes sans exception ; — je lis aussi toutes les formules sans exception », je m'attendais à tout autre chose.

Sans cela, je n'aurais pas écrit (en effet à quoi bon ?) dans le *Mercure* du 1er avril : « *Je lui demande* (*à M. Jullian*) *de traduire au moins une tablette entière de Glozel à son choix.* »

C'est bien d'une souris qu'a encore accouché la montagne.

Faut-il ajouter que LEM, sur lequel M. Jullian appuie sa thèse, n'a jamais été un nom gaulois (*Loth*), que les signes considérés par lui comme magiques dans les inscriptions de Glozel existent sur les tablettes égéocrétoises, qu'il est tout naturel que certaines capitales latines soient semblables aux signes de Glozel puisqu'elles en dérivent (voir ma lettre au Directeur du *Mercure*), que l'alphabet de Glozel, avec 106 signes alphabétiformes actuellement publiés et trois encore inédits, ne peut être ramené à une vingtaine de lettres latines... etc., etc... ?

Mais encore, à quoi bon ?

M. Jullian aura toujours ses partisans. Et j'entendrai à nouveau : « *Vous ne voudriez tout de même pas que M. Jullian puisse se tromper de la sorte* ! »

Dr A. MORLET.

§

Une présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Le 27 mai, M. J. Loth, professeur au

(5) A propos d'un de ces signes, M. Jullian va jusqu'à dire : « *Si j'en parle, c'est qu'il ne me paraît pas correspondre à une lettre de mot dans le texte qui l'accompagne.* » Nous nous en doutions un peu !!

Collège de France, membre de l'Institut, a présenté à l'Académie des Inscriptions, au nom des auteurs, les quatre fascicules de la *Nouvelle Station néolithique* dans les termes suivants :

J'ai l'honneur de présenter à l'Académie de la part des auteurs, M. le Dr Morlet et M. Emile Fradin, les quatre fascicules parus de leur ouvrage en cours de publication : *Nouvelle Station néolithique*. Vichy, 1925-1927.

Les découvertes de Glozel (23 km. sud-est de Vichy) ayant été l'objet dans cette enceinte de discussions retentissantes, il convenait que l'Académie fût tenue au courant des résultats des fouilles qui ont été pratiquées d'avril à octobre en 1925 et 1926 et qui ont été reprises en avril 1927.

On trouvera dans ces quatre fascicules une description consciencieuse des divers types d'objets découverts, accompagnée de nombreuses gravures. On peut grouper ces objets sous ces principaux chefs : galets sur lesquels sont gravées des figures d'animaux, principalement un renne marchant, des idoles phalliques en argile ; des haches en pierre du pays dont le tranchant seul est poli ; des vases parmi lesquels une série à masque humain sans bouche, rappelant les vases dits à tête de chouette de la Troade, mais d'un type beaucoup plus archaïque et de formes beaucoup plus variées ; un outillage en os abondant (harpons, aiguilles, sagaies, agrafes, etc..,) : une centaine de tablettes d'argile couvertes de caractères dont un grand nombre se retrouvent dans les alphabets linéaires d'Egypte et les alphabets égéo crétois. Ces caractères sont au nombre de 106. Beaucoup d'objets (haches, galets, objets en os, vases même) portent des signes qui figurent sur les tablettes. Jusqu'ici on n'a pas découvert la moindre parcelle de métal, pas le moindre débris de poterie de l'époque gallo-romaine, ni même de l'époque du métal.

Ces quatre fascicules sont loin de donner une idée exacte de la richesse de la station Un cinquième fascicule est en préparation et sera sans doute suivi de plusieurs autres. Le 19 mai dernier, en une heure et demie de recherches, le Dr Morlet a extrait devant moi de la couche archéologique, à l'aide de son couteau, seul outil employé dans ces fouilles, cinq objets : lampe d'argile à bec ; bobine en argile ; tablette d'argile à inscription ; petite idole phallique en argile ; petit instrument en os, vraisemblablement une agrafe.

C'est au Dr Morlet qu'on doit la conservation de cette station d'une importance capitale. Il a dirigé et pratiqué les fouilles avec un seul collaborateur, M. E. Fradin, cultivateur comme ses parents qui sont propriétaires du champ des fouilles : il a tenu, par un sentiment de délicatesse bien rare, à associer le nom d'E. Fradin au sien sur ces

quatre fascicules. Il a fait prendre aux Fradin l'engagement de ne vendre leur collection qu'à un Musée français, auquel il fera don lui-même de sa collection.

ARCHÉOLOGIE

Jacques Meurgey : *Histoire de la Paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, C. Champion. — René Lanson : *Le Goût du moyen âge en France au XVIIIe siècle*, G. Van Oest.

La collection des ouvrages relatifs au Vieux Paris s'est augmentée récemment d'un beau volume de M. Jacques Meurgey sur l'**Histoire de la Paroisse Saint-Jacques-de la-Boucherie** qui mérite particulièrement de retenir notre attention.

L'ancien quartier de Saint-Jacques-de-la-Boucherie s'étendait entre les rues Saint-Martin et Saint-Denis jusqu'à la rue Aubry-le-Boucher au nord, tandis qu'au sud, il allait, au delà de la Seine, jusqu'à la rue de la Pelleterie, dans la Cité. Cette répartition avait subsisté, même après la disparition des vieux remparts de l'île.

Les documents utilisés par M. Jacques Meurgey pour la composition de son volume ont été très nombreux ; il en donne la liste en tête de son ouvrage.

Aux archives de la Seine, c'est un manuscrit donnant la description de l'église et de ses abords, faite le 11 Floréal, an V. A la bibliothèque de la ville de Paris, on conserve divers documents de l'architecte Vacquer. Dans des collections particulières, on trouve dans les dossiers de M. Albert Ballu le plan des fouilles de Saint-Jacques, établi en 1854, etc.

Bien que l'église Saint-Jacques-la-Boucherie soit de date relativement récente, on a pensé pouvoir indiquer que, dès l'époque carlovingienne, un centre religieux avait existé sur son emplacement ou tout proche. Des fouilles exécutées en 1852 ont fait découvrir les substructions d'un édifice religieux, orienté de l'est à l'ouest, ayant à peu près 23m30 de longueur sur 8m90 de largeur et dont les murs avaient près d'un mètre d'épaisseur. En 1119, cette chapelle était devenue la propriété du prieuré de Saint-Martin-des-Champs et était transformée en église paroissiale, désignée sous le nom de Saint-Jacques.

On trouve, dès le début du XIIe siècle, la corporation des bouchers établie dans le quartier, avec l'étal transmis héréditaire-

ment. Le quartier devait donner son nom à l'église. Le plus certain, c'est que les pèlerinages très nombreux qui se rendaient à Compostelle passaient volontiers par Paris et l'église construite à Saint-Jacques. On a même établi qu'un hôpital à leur usage se trouvait rue Saint-Denis et près de la porte du même nom, sur le chemin en somme qui les conduisait au sanctuaire dont on nous retrace l'histoire.

Un chapitre du volume décrit ensuite longuement le quartier de Saint-Jacques-la-Boucherie et l'attribution, à la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, du Grand Châtelet et d'une chapelle à Saint-Leufroi, qui se trouvait tout proche.

L'église Saint-Jacques-la-Boucherie ne datait que du XIIIe siècle, ayant succédé à la chapelle romane dont il a été fait mention. Elle s'élevait au nord de la tour qui a subsisté sur le trajet de la rue actuelle de Rivoli. C'était du reste un édifice assez petit et que peut rappeler l'église Saint-Séverin, surtout pour les dimensions. Elle avait 56 mètres de long sur 34 de large. Mais de même qu'à Saint-Séverin encore, il n'y avait qu'une nef et un chœur ; les dispositions du terrain n'avaient pas permis de construire un transept. La tour s'accotait au sud de l'église et un peu en retrait, à côté du portail ; et les chapelles qui la suivaient faisaient une saillie d'environ deux mètres dans l'angle du clocher.

A l'Occident, la nef dépassait cette tour d'une travée et demie. La façade occidentale avait été élevée entre 1479 et 1490 par l'architecte Jean Vanhellot.

C'était d'ailleurs une des parties les plus heureuses de l'église. On dit qu'elle ressemblait beaucoup à celle de Saint-Maclou, de Pontoise. Quant à la tour qui a subsisté, c'est une des belles constructions de la période ogivale. On sait qu'elle a été restaurée et aménagée en observatoire météorologique. Elle porte à son sommet une statue de saint Jacques, et aux autres angles le lion, l'aigle et le bœuf — symboles des évangélistes. Mais ces statues ne sont que des copies, les originaux ont été déposés au musée de Cluny. Augmentée, agrandie, du XIVe au XVIe siècle, l'église fut démolie en 1797, à l'exception de la tour qui se trouva restaurée en 1854.

Le volume de M. Jacques Meurgey comprend encore de nombreux chapitres sur l'organisation spirituelle de la paroisse, sur

le mobilier de l'église et son trésor, les épitaphes, etc. Le quartier était principalement occupé par les changeurs, orfèvres, armuriers, selliers, qui formaient surtout le fond de la population.

Mais un fait est encore à noter. Le célèbre Nicolas Flamel, qui fut un des paroissiens notables de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, y avait fait construire un des portails où aurait été représentée symboliquement sa fameuse découverte de la fabrication de l'or. Nous trouvons bien indiqué, dans le volume, un petit portail latéral où le savant est représenté avec sa femme, tous deux agenouillés, mais il n'est rien indiqué davantage. Ce portail avait été construit aux frais de Nicolas Flamel, selon l'usage du temps. Je pense, sauf erreur, que c'est ailleurs qu'il faudrait rechercher cette représentation, — si toutefois elle existe.

Le volume de M. Jacques Meurgey, sur Saint-Jacques-de-la-Boucherie, d'une documentation abondante et consciencieuse, offre également une nombreuse illustration. Il représente un travail énorme et dont nous ne pouvons que le remercier. C'est égalcment une des publications les plus honorables de la librairie Champion et qui doit être accueillie dans les collections publiques, ainsi que par tous les amateurs de la Capitale.

§

On doit à M. René Lanson une intéressante étude sur **Le Goût du moyen âge en France au XVIIIe siècle** et dont bien des considérations peuvent être retenues. Les XVIIe et XVIIIe siècles ne se représentaient l'art et la vie du moyen âge que très imparfaitement, quand ils ne l'ignoraient pas.

L'opinion admirative de Voltaire quand il parle des trois ordres du portail de Saint-Gervais, la totale incompréhension de la sublime figure de Jeanne d'Arc, représentent bien la façon de sentir de son siècle en général.

Les chanoines de Notre-Dame faisaient retirer les vitraux et les stalles, en même temps qu'ils enlevaient le pilier médian de la grande porte pour laisser passer les processions. Et l'on achevait la cathédrale d'Orléans, détruite par les guerres de religion, triste et caricaturale bâtisse qui déshonore tout un quartier de la ville.

Gaignères, cependant, léguait à Louis XIV tout un musée des

hoses passées, précieux et laborieusement établi, dont il nous est esté le portrait de Jean le Bon, à la Nationale, et le Charles VII ue possède le Louvre et qui est une des plus précieuses peinures de Jean Fouquet. Louis XIV, d'ailleurs, n'accepta guère de e legs que le portrait du roi Jean le Bon. Quant à Charles VII, ui devait venir au Louvre, il fut vendu, joint à un portrait de larie d'Anjou, 3 livres, 14 sous.

Cependant, les Bénédictins commençaient ces vastes publicaons qui sont restées à la base de la critique moderne.

Un mouvement se faisait en faveur de la vieille littérature rançaise et de ses contes populaires, ainsi que des chansons de este, mais édulcorés, affadis par les traducteurs et adaptateurs e l'époque.

Dès le milieu du XVIIIe siècle, s'était dessiné, cependant, un etour plus général aux choses du moyen âge. On l'avait vu, usque dans les costumes de théâtre, où l'on avait recherché une xactitude — encore bien relative — mais dont la préoccupation ait nouvelle. L'Académie d'architecture prit brusquement de intérêt pour l'art ogival, qu'elle condamnait encore cependant n 1756. Mais il ne suffit pas de s'intéresser à un art ; le mettre n pratique est tout autre. Les travaux de la cathédrale d'Orléans rrivaient à leur fin — mais, avant même que les tours fussent chevées, tout l'édifice faillit s'écrouler. Les fondations n'étaient as assez profondes et l'on y avait employé de mauvaises pierres. n se remit à l'édifier, mais ce fut après bien des tracas.

Une des curiosités de ce moment fut le goût des ruines, des ombeaux artificiels, et aussi une nouvelle disposition du jardin, enue d'Angleterre. Il en est resté le charmant et artificiel village e Trianon, marquant bien le goût d'une époque où l'on s'attenrissait, rien qu'en parlant de la campagne. La Révolution allait enir et arrêter les querelles d'esthètes. Mais c'est sous la Restauation que devait reprendre le goût du moyen âge, qui aboutit ux querelles et aux grandes batailles littéraires de 1830.

Le volume de M. René Lanson est accompagné d'une suite 'illustrations documentaires, qui en complètent la physionomie lui donnent un véritable intérêt.

CHARLES MERKI.

LETTRES ANTIQUES

La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, par Jérôme Carcopino, Paris, L'Artisan du Livre. — Le livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, texte latin publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par Pierre Médan, Hachette. — Mémento.

On a dit et sans exagérer, croyons-nous, que la découverte de la basilique pythagoricienne, qui se creuse non loin de la Porte Majeure, marque, pour l'archéologie et l'histoire, une date aussi importante que l'exploration des catacombes. De tous les grands systèmes philosophiques antiques, en effet, si le plus mal connu est celui de Pythagore, ce n'est pas, comme on le répète, que les documents nous manquent. Il est peu d'écrivains de la Grèce ou de Rome qui n'aient eu l'occasion de toucher à une doctrine entre toutes célèbre, et dont l'enseignement était non seulement scientifique et moral, mais encore religieux et politique. Malheureusement, si ces documents nous introduisent au sein de ces antres pythagoriciens où se plaisait à méditer le grand maître de cet ordre fameux, ils ne nous fournissent qu'une vacillante lumière pour admirer et découvrir les trésors que recouvrent et que cachent les mystérieuses ténèbres de ces grottes profondes. Dès l'antiquité, en effet, des écrivains qui nous parlent de Pythagore, les uns nous semblent avoir ignoré bien des choses, les autres, initiés sans doute, mais liés par le secret, ne nous ont, le plus souvent, parlé que par énigme. Le maître n'ayant probablement rien écrit, sa doctrine, confiée à des adeptes, à qui un rigoureux silence était imposé comme par une loi, n'a été transmise que par tradition orale. Ceux qui savaient se sont tu, ou n'ont parlé qu'à mi-mots. Quant aux profanes, ils n'ont pu recueillir que les bruits du dehors ; écartés de cette école qui formait comme une sorte d'église fermée, ils ne se sont faits l'écho que des vagues rumeurs que propageaient, à l'entour de ce centre aux disciplines secrètes, l'admiration des uns et les railleries des autres.

Nous savions, certes, que les Pythagoriciens vivaient comme les membres d'une confrérie sacrée. Nous n'ignorions point qu'ils se réunissaient pour participer à une vie liturgique commune. Mais, jusqu'ici, aucun de ces lieux de réunion n'avait été découvert. Le hasard voulut que le 23 avril 1917, à une centaine de mètres à l'est de la Porte Majeure, le ballast s'affaissât sous les

rails de la voie ferrée de Rome à Naples. Prévenus de l'éboulement, les ingénieurs de la traction entreprirent un sondage et découvrirent, enfouie à neuf mètres au-dessous du sol antique, une galerie voûtée qui conduisait à un atrium permettant d'accéder dans une salle souterraine de 13 mètres de long sur 7 mètres de large. Qu'était-ce donc que ce mystérieux hypogée ? La forme ressemblait étrangement à une église romane à trois nefs, et toute sa surface intérieure, des voûtes aux parois, était décorée de panneaux en stuc servant d'encadrements à des sujets mythologiques. Mais à quoi servait cette basilique et cet admirable décor ? M. Jérôme Carcopino, l'excellent auteur de *Virgile et les origines d'Ostie*, nous apporte la preuve que l'édifice souterrain de la Porte Majeure fut le sanctuaire secret d'une secte dont les conceptions hautement idéalistes brillèrent et brillent encore d'un incomparable et mystérieux éclat au cœur de la philosophie et de la morale antiques : la secte pythagoricienne. Avant lui, M. Franz Cumont avait déjà soupçonné la destination de cette étrange basilique. Mais un doute restait. Le sens du bas-relief principal, en effet, celui qui orne la voûte en cul de four de l'abside et qui semble détenir la clef de l'interprétation symbolique de la somptueuse décoration de cette crypte, n'avait point été encore élucidé. C'est à M. Jérôme Carcopino que revient cet honneur. Si les différents archéologues qui avaient étudié cet édifice s'accordaient à voir représenté, en ce stuc majeur, le saut de Sappho à Leucade, il restait pourtant à prouver que la spéculation des pythagoriciens s'était servie de la légende de Sappho et de Phaon pour en extraire des allégories adaptées à l'enseignement de leur doctrine. Le savant auteur de **La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure** eut le bonheur de trouver, noyé au milieu de fiches de botanique, un texte éminemment révélateur et convaincant. Pline l'Ancien, en effet — N. H., XXII, 20 — affirmait indubitablement l'allégorisation par les pythagoriciens de la légende de Sappho : « L'amour de Sappho pour le Lesbien Phaon ! La sotte présomption des mages et des pythagoriciens n'a su qu'inventer tout autour », écrivait-il. Bien plus, c'est avec un intérêt passionné et une logique émerveillée autant qu'irrécusable, que M. Jérôme Carcopino établit la parenté plastique de ce bas-relief avec les vers qu'Ovide, dans sa XVe *Héroïde*, fait écrire à Sappho. Tel qu'il est raconté

dans Ovide et qu'il se voit sur le stuc absidial, le saut de Leucade n'aurait rien à voir avec le drame d'une mort volontaire et d'un suicide amoureux. Ici et là, écrit avec raison M. Jérôme Carcopino, c'est un rite de rénovation spirituelle que Sappho tente de religieusement accomplir avec une sereine confiance dans les puissances palingénésiques de la divinité. Dans Ovide, en effet, Sappho ne demande pas, en risquant le saut purificateur de Leucade, à disparaître à jamais. Elle ne veut pas mourir ; mais elle espère que son âme renaîtra, purifiée, transformée, et allégée des passions qui la troublent et la corrompent. Pour le vulgaire, cette dixième muse restera la grande poétesse qui chante sur sa lyre, la sublime amoureuse aux prises avec le délire brûlant qui la possède. Mais pour l'initié, pensons-nous, elle personnifiera l'âme de l'homme qui ne tombe dans la génération — car l'eau est le symbole de la génération, le véhicule des âmes qui descendent participer à la vie sur la terre — que pour se libérer, se régénérer et recouvrer, en une nouvelle naissance, une occasion providentielle de se racheter, de se purifier et de se lier à Dieu indéfectiblement. S'il y a du symbolisme dans le stuc moyen, il y en a aussi dans tous les sujets des panneaux décoratifs de cette somptueuse basilique. Avec une science dont la sûreté sait se parer de toutes les grâces de la Persuasion, M. Jérôme Carcopino a entrepris de nous en découvrir tous les secrets. L'un après l'autre, il nous explique toute l'antique et toute la nouvelle richesse de ces cadres de pensées et de ces supports imaginatifs dont se servit, pour fondre la religion dans la philosophie, le génie poétique des Pythagoriciens. Ecrit avec une joie et une érudition qui masquent tout effort, ce nouveau livre de M. Jérôme Carcopino, édité avec un soin digne de son objet, se lit avec un intérêt d'autant plus grand qu'il dépasse les cadres de l'archéologie pure et s'affirme vraiment comme une vivante et précise synthèse de cette vie spirituelle à laquelle put atteindre, grâce au pythagorisme, le plus pur et le plus noble aspect de la ferveur et de la pensée antiques. « La preuve est là, écrit en conclusion ce docte et fin exégète, irrécusable et péremptoire, que cette religion de Pythagore dont quelques textes, trop rares, hélas ! elliptiques et décousus, nous avaient appris l'existence à la fin du premier siècle avant notre ère, possédait, dans la Rome impériale du règne de Claude, une église, avec tout ce que ce

mot comporte de piété et de discipline, d'effusions mystiques et d'organisation matérielle, de dogmes et de symboles, d'enthousiasme et de liturgie. Et de ce fait, établi désormais sur une base qui semble inébranlable, découlent les plus grandes conséquences, et elles intéressent à la fois l'histoire de l'art et de la littérature antiques, l'évolution dissolvante de la mythologie et du paganisme, et jusqu'à la composition des forces qui, coalisées au service de la foi chrétienne, en déploieront le triomphe dans un monde renouvelé. »

Si M. Jérôme Carcopino, tour à tour historien, archéologue, philosophe, nous dévoile et nous explique, dans la mesure du possible, tous les rites particuliers ou communs de la vie journalière des Pythagoriciens, M. Pierre Médan, chargé de Conférences à la Faculté d'Aix-en-Provence, s'attache à nous révéler, en commentant avec bonheur le texte du XIe livre des **Métamorphoses** d'Apulée, ce qu'étaient les Mystères d'Isis. Le culte d'Isis, en effet, nous est surtout connu par le traité de Plutarque *Sur Isis et Osiris*, le discours du rhéteur Ælius Aristide *Pour Sérapis*, et le XIe livre des *Métamorphoses* d'Apulée. Ce XIe livre nous donne les détails les plus circonstanciés sur le culte de la Bonne Déesse, tel qu'il était célébré au IIe siècle après J. C. L'auteur de l'*Ane d'Or* termine ainsi son roman sur le ton d'une piété aussi fervente que celle d'Ælius Aristide, mais plus minutieuse et plus riche en détails. Présentant un contraste frappant avec le reste du roman, ce XIe livre a un ton religieux et grave qui émeut et recueille. On sent que l'auteur y est spontané et sincère, qu'il décrit vraiment ses propres émotions et qu'il raconte avec âme son expérience mystique. Le texte que nous en donne M. Pierre Médan est scrupuleusement établi. Les notes et commentaires qui s'inscrivent au bas de chaque page sont d'une précieuse utilité, non seulement pour la compréhension courante du livre qu'il édite, mais sont encore à même de faciliter la lecture, difficile parfois, de cet étrange, mais captivant ouvrage. Une introduction aussi savoureuse que savante, puisée aux meilleures sources et fortement pensée, donne au lecteur tous les renseignements indispensables sur le culte d'Isis, ses origines et son développement dans le monde romain jusqu'à l'époque d'Apulée, et le prépare à une intelligence aussi complète que possible de ce livre vécu.

Mémento. — Se basant sur les lettres de l'Empereur Julien, que M. J. Bidez vient de traduire et d'annoter avec une science qui les éclaire d'un jour si nouveau et d'un attrait si touchant, M. Gaston Colle recherche, dans une courte, mais précise brochure qui reproduit une des conférences qu'il fit à l'Université de Gand, quelles sont les influences qui paraissent avoir contribué le plus puissamment à détacher du Christianisme le cœur et l'esprit du futur Empereur. Brochure incomplète sans doute, partiale peut-être, mais d'une lecture attrayante et utile.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'Office international de traduction. — Le lundi 16 et le mardi 17 mai dernier s'est réuni à Paris, au siège de l'Institut international de Coopération intellectuelle, un comité d'experts appartenant à des nationalités diverses convoquées dans le dessein d'examiner l'intérêt que présente la création d'un office international de traduction. Les travailleurs, bien des lecteurs se plaignent non sans raison le plus souvent d'un choix insuffisant parmi les œuvres littéraires nées à l'étranger et mises à leur portée, s'ils ne connaissent pas la langue originale, par des traductions, la plupart, défectueuses.

A coup sûr, il n'est au pouvoir de personne d'empêcher les mauvais traducteurs de traduire, ou de trahir, à leur gré; il n'est au pouvoir de personne d'empêcher les éditeurs de publier ou de se refuser à publier selon leur intérêt, dont ils sont les seuls juges.

Cependant, les éditeurs, en général, sont désireux de répandre de préférence des ouvrages de mérite et dont la publication fait honneur à leur maison. Mais ils manquent d'éléments d'appréciation suffisants. Quand il est pour eux question d'éditer un ouvrage en traduction, c'est presque toujours le succès qu'il a obtenu dans le pays d'origine qui les décide, ou bien c'est l'offre que leur fait un traducteur. Il n'a pas lu l'ouvrage dans son texte, faute de connaître la langue, faute de loisir aussi, et c'est pour les mêmes motifs qu'il se méprend fréquemment sur la valeur de la traduction qu'on lui apporte.

Sans doute, tous les intéressés ne sont pas d'accord sur la manière dont il convient que soit traduit un texte : est-il préférable de faire ressortir le sens général en sacrifiant, en modifiant

au besoin quelques éléments de détail, et sans tenir compte du charme littéraire, considéré comme secondaire ou superficiel, ou vaut-il mieux reproduire le texte jusque dans ses minuties, au risque de faire passer dans la langue de traduction pour des bizarreries ce qui, dans la langue originale, est purement usuel et familier et quiconque ?

Les deux théories irréductibles demeurent en conflit. Elles peuvent donner lieu à des discussions de principes ; qu'on se rallie à l'une ou à l'autre, il en naîtra indifféremment des traductions nulles et d'autres d'un mérite plus appréciable. Mais déjà il serait intéressant pour l'auteur, d'abord de savoir d'avance selon quelle méthode un traducteur prétend traiter son ouvrage, et non moins, par voie de conséquence, pour l'éditeur et pour le lecteur. Ils estimeront de quelle nature pourra être la confiance à accorder à une traduction. Il n'en restera pas moins, toutefois, qu'il existe de « belles infidèles », et aussi certaines fidèles, trop fidèles, qui ne sont point belles du tout.

Personne jusqu'à présent n'est à même de renseigner sur de telles questions les chercheurs et les curieux. Elles sont d'importance, même dans les pays dont l'idiome est très répandu, dont la littérature, considérable par le nombre non moins que par la hauteur et la diversité du génie, est universellement cultivée, mais combien plus angoissantes, on le conçoit, pour les pays à langue de moindre diffusion, pour lesquels la culture littéraire s'alimente autant de la connaissance des chefs-d'œuvre étrangers que des ouvrages de valeur diverse éclos en leur terroir !

D'autres problèmes sollicitaient en même temps l'attention du comité. Il existe, en certains pays, des nomenclatures spéciales consacrées aux seules traductions. M. Julien Luchaire, directeur de l'Institut de Coopération intellectuelle, signalait l'existence d'un ouvrage de cet ordre, en plusieurs volumes, et d'ailleurs incomplet, qui énumère, sans en donner une critique étendue, les livres traduits du français en italien ; des répertoires analogues existent en Allemagne, en Hongrie, dans les pays scandinaves, et récemment M. Valéry Larbaud relevait, dans *Le Navire d'Argent*, les ouvrages de langue anglaise traduits depuis un certain nombre d'années en français.

Ce travail de patience assidue et d'exactitude infinie n'a pas été entrepris partout. N'y aurait-il pas lieu de dresser une biblio-

graphie aussi complète que possible des œuvres ainsi transportées d'un idiome, quel qu'il soit, dans un idiome étranger ? On n'y parviendrait pas sans dépenses considérables de temps, de personnel et d'argent ; voilà qui est hors de doute, et l'on se demande si les résultats d'un labeur aussi gigantesque correspondraient à ce qu'il aurait coûté. Néanmoins, pour restreindre cette tâche à des buts d'utilité immédiate, ne serait-il point désirable, en premier lieu, de posséder une bibliographie des translations actuellement existantes des œuvres les plus importantes, les plus universellement considérées comme des chefs-d'œuvre incontestables : Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Gœthe ? Ne serait-il pas désirable que, à dater du temps présent, et à mesure de leur apparition, tous les titres des ouvrages parus en traduction soient régulièrement enregistrés ?

Les experts, après avoir échangé leurs opinions sur les différents objets de leur conférence, émis des suggestions intéressantes ou particulières aux désirs de quelques-unes des nations représentées, se sont trouvés en parfait accord sur les points principaux de l'ordre du jour qui leur était proposé :

1° Nécessité de créer, académie au gré des uns, office au sentiment du plus grand nombre, ou institut, ou collège, un organisme central de renseignements et d'études sur les problèmes relatifs à la traduction de toutes langues et en toutes langues ;

2° Cet office se formerait du groupement d'un certain nombre de personnes compétentes désignées par les sociétés littéraires ou les auteurs, traducteurs, éditeurs intéressés dans les différents pays. Il y aurait au siège de cet office un secrétariat permanent dont la fonction consisterait à recueillir les communications de commissions nationales ou locales, et à fournir les renseignements qui lui seraient demandés ;

3° Un bulletin périodique publierait les plus intéressantes de ces communications, et des études ou articles se référant à l'art de traduire, à toutes les questions relatives à la traduction, aux qualités propres à tels ou tels traducteurs réputés, etc... et enfin les listes bibliographiques dressées par les soins du secrétariat. Le bulletin signalerait, en outre, les ouvrages dont les commissions nationales estimeraient la traduction dans ou de leur langue, désirable. On y joindrait quelques aperçus critiques, à un point de vue strictement objectif ;

4° Selon le vœu de certains délégués, l'office encouragerait la fondation, à l'usage principalement des pays dont les idiomes sont peu répandus, de collections d'ouvrages classiques en traduction;

5° L'office s'efforcerait de stimuler l'activité des traducteurs par la création de prix pour les traductions les meilleures, par l'octroi de médailles ou de récompenses honorifiques, par l'approbation qu'il accorderait et qui par les éditeurs pourrait être rendue apparente sur la couverture des livres.

6° On demanderait aux critiques des journaux et revues, lorsqu'ils rendent compte d'un ouvrage traduit, de ne pas arrêter leur attention, comme c'est presque toujours le cas, sur la valeur de l'ouvrage seulement, mais aussi de discuter la valeur intrinsèque de la traduction. Peut-être cela sera-t-il difficile à obtenir d'hommes qui ignorent la langue originale ou n'ont pas lu l'ouvrage dans le texte d'origine. Mais pourquoi ne pas essayer ?

La multiplicité et la complexité des questions ainsi mises à l'étude n'ont pas empêché les experts d'y apporter de l'ordre et de la clarté.

En résumé, s'il reste entendu que la création d'un office de la traduction demeurera impuissante à entraver la pratique regrettable des traductions mal faites ou d'ouvrages de qualité inférieure, son entremise sera salutaire pour tous ceux, lecteurs, éditeurs, traducteurs et auteurs, qui envisagent le bienfait de traductions bonnes et d'ouvrages choisis avec discernement. On y sera renseigné, on y renseignera sur les traductions faites et sur leur valeur, on y renseignera sur les traductions non faites ou à faire, et, chose capitale ! sur les qualités, sur la valeur plus ou moins appropriée des traducteurs : sur la réputation dont ils jouissent dans leur pays, sur leur capacité plus ou moins grande à traduire un livre d'un caractère déterminé.

Enfin, pourvu que l'Office acquière, par l'autorité des membres qui le composeront, un prestige suffisant, pourvu qu'il ne redoute pas de se compromettre au point de subordonner ses avis à des considérations de personne ou de convenances officielles, les encouragements, les approbations qu'il décernera conserveront une signification toute spéciale, d'ordre purement intellectuel et moral, sans doute, mais qui aura pour effet de guider et d'éclairer le choix des lecteurs, que seul quant à présent, faute d'organisation compétente, le hasard détermine.

ANDRÉ FONTAINAS.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Robert de Traz : *L'Ecorché,* Paris, Grasset. — R. Schwaller de Lubicz : *L'appel du Feu,* Saint-Moritz, Editions Montalia. — Marguerite Delachaux : *Berceaux,* Paris et Neuchâtel, V. Attinger.

Aux historiens de l'avenir, l'influence du freudisme sur la littérature de notre temps paraîtra sans doute plus considérable que sa valeur scientifique. Son action est certaine. Sera-t-elle durable ? C'est une autre affaire.

Sans doute les doctrines du professeur de Vienne ont-elles fourni à nos romanciers, à nos auteurs dramatiques, quelques thèmes curieux, des situations et surtout des explications nouvelles. Mais le docteur Logre, psychiatre et lettré, a prouvé brillamment que la théorie même de la psychanalyse pouvait tout entière se déduire d'une œuvre littéraire dont l'auteur ignorait à coup sûr les recherches de Freud, puisque Anatole France a publié *Thaïs* en 1890 (1).

En 1927, les « nouveautés » introduites par les doctrines freudiennes dans certains ouvrages d'imagination perdent déjà de leur fraîcheur. Elles commencent à se friper et bientôt on s'apercevra qu'elles ont seulement substitué de nouveaux poncifs aux traditionnelles redites. Déjà nous nous fatiguons des monstres de toutes sortes dont on prétend nous révéler l' « inconscient » ; déjà le refoulement nous paraît valoir, comme réponse à nos curiosités, la *virtus dormitiva* du *Malade imaginaire*.

En même temps que l'influence de Freud, le roman psychologique d'aujourd'hui subit celle d'un grand nombre d'écrivains sémites et, plus fortement, celle de l'esprit russe. A ce propos, M. Edmond Jaloux, parlant du dernier livre de M. Robert de Traz, écrit très justement : « Il faut l'avouer, la conception française du roman a cédé devant la conception russe (2). » Que la première soit simpliste, qu'elle crée des êtres irréels, « habités

(1) J'étais l'autre soir, avec un très jeune confrère, au théâtre de la Madeleine. On jouait *Pluie*, pièce adaptée de l'anglais, d'après une nouvelle de W. Somerset Maughan. Mon compagnon était enthousiasmé. J'observai timidement que le sujet ne me semblait pas entièrement neuf : on nous offrait en somme une transposition, océanienne et moderne, de *Thaïs*. — Allons donc ! s'écria-t-il. Aucun rapport ! Ne voyez-vous donc pas que ceci est purement freudien? — Vous avez raison, dis-je. Il y a dans *Pluie* un médecin, et qui cite Freud, en toutes lettres. Le père France était un pompier.

(2) *Nouvelles littéraires* du 12 mars 1927.

par un seul défaut, par une seule passion, par un seul vice », c'est vrai quand on prend pour exemples les comédies de Regnard, de Destouches, de Sedaine, de La Chaussée, ou les tragédies de Voltaire et de Crébillon. Tout cela est bien mort, on l'accorde à M. Jaloux. Le théâtre français du XVIIIe — Beaumarchais et Marivaux mis à part — n'est qu'une réplique affadie ou desaxée de celui du grand siècle. Mais ce n'est pas sur la scène qu'il faudrait chercher des modèles de romans. Le XVIIIe en compte au moins deux dont les personnages ne pourraient guère se définir d'une seule épithète : *Manon Lescaut* et les *Liaisons dangereuses*. Et le XIXe ? Balzac, Stendhal, qui n'entendaient pas le russe, n'ont-ils donc créé que des pantins ? Et Flaubert ? Emma Bovary, Frédéric Moreau sont-ils taillés à coups de hache dans des troncs d'arbre ? Et si l'on remonte aux classiques, aux vrais, qui n'étaient pas des romanciers, on reconnaît sans peine que leurs « moyens » d'expression littéraire ne peuvent plus nous servir, mais on ne saurait prétendre que leur psychologie pèche par excès de simplicité. Conclusion : peut-être est-il plus difficile de réaliser une synthèse de caractère comme le *Misanthrope*, de mener à chef une analyse de sentiments comme *Andromaque* ou *Phèdre*, que de suivre Dostoïewski et Gogol tâtonnant dans les ténèbres de la sainte Russie.

L'âme russe nous paraîtrait sans doute moins mystérieuse si ses interprètes nous l'avaient plus clairement exprimée. Elle et eux doivent une partie de leur prestige à l'effort qu'ils exigent de nous. Que l'Occident cherche à les comprendre, c'est bien. Qu'il demande à s'en nourrir, c'est beaucoup moins désirable. Les mets que ces moujiks nous préparent ne vaudront jamais pour nous l'ambroisie hellénique, le lait de la louve romaine, les beaux fruits des vergers de France.

Je crois, pour ma part, que, si la psychologie du « discontinu » attire aujourd'hui tant d'écrivains, c'est parce qu'elle est moins difficile que l'autre. Sous prétexte d'explorer l'inconscient, alignez au hasard des mots, des points d'exclamation et des calembredaines : il se trouvera des gens pour vous prendre au sérieux. Mais dites avec précision des choses neuves, personne ne verra qu'elles le sont et vous paraîtrez frivole à ceux qui pensent goûter la profondeur.

Objection : si nos romanciers nous montrent des personnages

que les anciens eussent jugés absurdes, s'ils emploient pour les décrire des méthodes ignorées des classiques, c'est parce que la vie même leur impose des modèles et des points de vue nouveaux. Il se peut. Dans la vie autant que dans les livres, on rencontre aujourd'hui des êtres falots, écartelés par des instincts contradictoires, incapables, non seulement de penser et d'agir, mais aussi de révéler en termes intelligibles leurs inquiétudes et leurs misères. Les faits divers sont pleins de ces déséquilibrés, de ces esprits confus, dont le nombre ira sans doute en augmentant à mesure que les classes dites bourgeoises s'éloigneront davantage de ce que nos pères appelaient justement les *humanités*, de cette discipline souple et robuste qui éveille la conscience, affermit la raison et, par leur action conjuguée, éclaire et domine tout le reste. Certes, l'artiste est libre de choisir son sujet. Mais un peintre faisant le portrait d'un ivrogne, d'un aveugle, d'un fou, le peindra-t-il mieux s'il se met dans l'état du modèle ou s'il garde son sang-froid et son œil clair ?

Le jour où l'Occident laissera s'éteindre le clair flambeau de la raison, le jour où ceux qui font métier d'écrire accepteront, par veulerie, des mains d'un esclave ivre la torche fumeuse du mysticisme asiatique, notre littérature aura vécu — et le reste avec elle.

Un peu de bon sens peut suffire à conjurer le péril. Il est permis au sage d'admirer les jambes de Joséphine Baker, pourvu que ce sentiment ne l'entraîne pas à mépriser le cerveau d'Aristote. Le Gabon produit des sculpteurs remarquables : en faut-il conclure que Bourdelle soit ou doive être leur élève ? Mettre l'art occidental à la remorque de la Russie, ce serait atteler des bœufs à une Rolls-Royce (1).

Voilà quelques-unes des réflexions — d'ordre purement esthétique, est-il besoin de le dire ? — que j'ai faites en lisant **L'Ecorché** de M. Robert de Traz et les commentaires inspirés par cet ouvrage à M. Edmond Jaloux. Ce ne sont pas des critiques à l'adresse de ces deux auteurs : j'ai voulu seulement marquer une position devant certains problèmes qu'évoquent leurs propos. Je m'excuse de l'avoir fait si longuement et j'en arrive au roman de M. de Traz.

(1) Voir, dans la *Revue de Genève*, mars 1927, l'étude de M. Boris de Schoelzer sur la littérature en Russie soviétique.

Marc Lepreux, Genevois et protestant, dissimule son secret. Sa famille le tient pour un original, un hurluberlu, presque un raté. Personne pourtant ne lui conteste un certain courage, l'esprit de devoir, l'amour des tâches qu'il s'impose. Ses échecs, on les attribue à un maladroit orgueil, à des enthousiasmes qui se trompent d'adresse. Adolescent, il voulait être missionnaire. Ensuite, le socialisme l'a tenté; il en est revenu. Maintenant, c'est la médecine. Une de ses camarades, une Russe, devient sa maîtresse. Bien qu'elle n'y tienne aucunement, Marc l'épouse.

La sœur du malheureux, la hargneuse Henriette, n'a pas tort de dire qu'il commet une bêtise. Bêtise tragique : Olga oblige son mari à héberger un ancien officier de Wrangel, brute sordide, qui l'exploite et le terrorise. Un autre Russe, mystérieux, séduisant et sournois, impose à Marc une tyrannique et perfide amitié.

Vous avez déjà deviné que Lepreux devrait s'appeler Lecouard. Olga lui fait avouer, dans une longue confession, sa lâcheté foncière, après une scène où, précisément, il a montré toutes les apparences de l'héroïsme. Avec ses complices, elle retiendra l'aveu Les trois bourreaux « écorcheront » Lepreux, le dépouilleront lentement du personnage qu'il s'efforçait d'être et le laisseront seul avec sa « dégradante sincérité » (2).

En même temps qu'il subit par leur soins la plus raffinée des tortures, le pauvre homme devient aveugle. Ce dernier malheur peut-être le sauvera: une femme qui depuis longtemps l'aimait pourra enfin lui offrir son amour et son dévouement. Dans la cécité qui le menace, Marc retrouvera une sorte de vaillance passive. Aux yeux de sa consolatrice, il n'aura jamais cessé d'être un héros.

Cruelle histoire, en vérité, et dont certaines péripéties sont un peu arbitraires, du moins par l'extérieur de leurs combinaisons et par les infaillibles déclics d'un mécanisme trop visible.

(1) Si l'on voulait s'attarder aux problèmes moraux que soulève ce récit, il serait facile de montrer — et l'auteur n'y contredirait pas — que la psychologie traditionnelle de l'Occident implique une morale de résistance, tandis que la psychologie russo-gidienne engendre consentement, abandon à tous les caprices de l'instinct. Bien que M. de Traz s'abstienne, comme il se doit, d'intervenir entre ses personnages et son lecteur, on sent très bien qu'il ne reproche pas à Marc Lepreux d'avoir peur, mais qu'il le blâme de se laisser enlever l'un après l'autre tous ses moyens de défense.

Le côté psychologique du roman pose une foule de questions et se prête à des interprétations très diverses. Ainsi, M. Edmond Jaloux peut saluer en M. de Traz un adepte de la « conception russe », tandis que M. Robert Kemp considère l'*Ecorché* comme un « révulsif » propre à combattre toutes les maladies littéraires relevant de Dostoïewski. Tous deux ont sans doute raison. Par le choix de son sujet, M. de Traz se révèle sensible aux influences dont nous parlions tout à l'heure. Mais pour lui, comme pour les Anglais, *East is East and West is West*. Il nous l'avait déjà bien fait voir dans le *Dépaysement oriental*. Dans l'*Ecorché*, son tour d'esprit, ses méthodes d'analyse réagissent plus fortement encore contre la psychologie du discontinu, contre la *multanimité* slave, contre tous les mirages de l'Asie. C'est avec une froide précision qu'il découpe en lanières la peau de l'infortuné Lepreux. Jamais encore il n'avait contemplé l'être humain d'un regard plus lucide, jamais il n'apporta un ordre plus sévère à l'étude du désordre, jamais sa composition ne fut plus serrée ni son style plus dépouillé.

Les actes de ses personnages sont toujours explicables. On trouve même parfois que l'explication est trop soigneusement préparée : on se demande quelle est, dans tel ou tel exposé d'un mouvement de l'âme, la part de la logique *in abstracto*, celle de la convenance littéraire et celle de l'observation personnelle. La vraisemblance du dénouement, cuisiné dès le début avec beaucoup d'adresse, n'en voile pas entièrement l'artifice.

Ce sont là de petites chicanes de détail. Dans l'ensemble, le nouvel ouvrage de M. Robert de Traz se révèle tout à fait remarquable. C'est, de beaucoup, son meilleur roman. Il l'emporte sur ses devanciers en force dramatique, ce qui, au sens propre du mot, signifie qu'il est plus ramassé et plus rapide : le mouvement s'y affirme par l'argument de Diogène.

§

L'Appel du Feu par R. Schwaller de Lubicz. — Etait-il bien nécessaire de faire imprimer, sur un fort beau papier, cent-quarante-quatre pages de texte pour nous apprendre que « tout est vain devant l'Eternité » ?

Berceaux, par Marguerite Delachaux. — J'ai ouvert ce livre avec méfiance : je craignais d'édifiantes homélies sur le de-

voir sacré de la procréation, l'enfant-sauveur, les filles-mères, l'égoïsme du mâle, et tout ce qui s'ensuit. On y trouve bien un peu de tout cela, mais assez discrètement exprimé. On y goûtera quelques tableaux bien vus, quelques dialogues bien rapportés. On y apprendra, sur la vie quotidienne d'une « maternité » protestante, des choses utiles à connaître. Et Mme Marguerite Delachaux ne se contente pas d'avoir du cœur et du coup d'œil : elle écrit parfois d'assez bonne encre. Un peu d'étude ferait d'elle un écrivain, si, renonçant à certain jargon humanitaire, elle voulait bien se borner à observer, puis à raconter.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

La Nouvelle en Allemagne. — Wilhelm Schmittbonn : *Die Geschichten von den unberührteu Frauen*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart-Berlin. — Stefan Zweig : *Verwirrung der Gefühle*, Insel Verlag, Leipzig. — Arthur Schnitzler : *Traumnovelle*, S. Fischer, Berlin. — Jakob Wassermann : *Der Aufruhr um den Junker Ernst*, S. Fischer, Berlin. — Hermann Kesser : *Strassenmann*, Rütten und Loening, Frankfurt A. M. — Thomas Mann : *Unordnung und frühes Leid*, S. Fischer, Berlin.

Mise en vogue par les romantiques allemands, la Nouvelle est devenue en Allemagne, entre les mains de quelques maîtres incomparables, un des instruments les plus souples de la littérature narrative du XIXe siècle. Tandis que le roman tendait de plus en plus à s'hypertrophier, affichait des prétentions dogmatiques ou idéologiques de plus en plus envahissantes — philosophiques, sociales, éducatives, culturelles — la Nouvelle, enclose dans l'horizon plus modeste des intimités psychologiques, apportait la formule la plus adéquate où s'exprimait sans arrière-pensée ce mélange de réalisme, d'humour et de fantaisie, qui est une des marques originales du génie allemand en littérature. Et cette sève des grands conteurs du XIXe siècle, elle est loin d'être tarie. Elle se renouvelle d'année en année et se prodigue dans les fantaisies les plus diverses.

C'est moins un recueil de Nouvelles qu'un chapelet d'anecdotes galantes et de souvenirs de voyage — on dirait presque de propos de table d'hôte — que nous présente Schmittbonn, avec ses histoires de « Celles qui sont restées intactes », **Geschichten der unberührten Frauen**. Titre quelque peu fallacieux. Ces aventures, plus exactement ces rencontres sans lendemain,

ne sont au fond rien moins que chastes. Elles empruntent tout leur charme au décor romanesque, à l'heure complice, à l'occasion merveilleuse qui ne se reproduira plus jamais. Mais régulièrement, au dernier moment, une impossibilité bizarre, une découverte cruelle ou un scrupule tardif empêche l'heure du berger de sonner. Et ainsi les multiples « passantes » qui traversent ce livre se ressemblent par ce trait commun qu'elles ont, à un moment donné, éveillé un rêve ou un désir, et qu'elles sont pourtant demeurées « intactes » et, de ce fait, auréolées d'un poétique regret. Il y a là une note d'érotisme un peu trouble, une rêverie mi-lubrique, mi sentimentale, qui nous sort de la manière plus franche et plus gaillarde, mais aussi combien plus savoureuse, où excellait le maître français du genre — celui dont le conteur rhénan semble bien avoir gardé quelque réminiscence — Guy de Maupassant.

Stefan Zweig prétend à plus de profondeur. Il ferait songer plutôt à Paul Bourget. C'est un essayiste brillant, un analyste de toute première force et qui manie l'instrument d'exploration psychologique le plus sensible et le plus précis. Ses études littéraires sur Balzac, Dostoïewski, Kleist, Hœlderlin, Nietzsche, sont moins des « portraits », suivant l'ancienne facture, que des clichés radiographiques, d'après les derniers perfectionnements de la psychanalyse freudienne. On retrouve tous ces brillants dons d'analyse dans le dernier recueil de Nouvelles dont le titre même : **Verwirrung der Gefühle** (Déviations affectives), semble emprunté à l'Essai sur Kleist. Il s'agit de nous montrer, dans quelques cas typiques et en quelque sorte « cliniques », comment, sous le cours de l'existence, même la plus quotidienne et la plus régulière, se cachent des dangers de dévoiement permanents. Il suffit d'une passagère méprise, d'une déviation inaperçue de l'instinct pour entraîner cette femme vertueuse dans l'aventure passionnelle la plus humiliante (Vingt-quatre heures de la vie d'une femme) — ou pour désaxer fondamentalement la plus solide affection familiale (La mort d'un cœur) — ou pour aiguiller sur une voie perverse un enthousiasme juvénile, dans les rapports de maître à disciple (c'est le sujet de la dernière nouvelle qui a donné son titre au recueil). Chacun de ces « cas » est scrupuleusement fouillé jusque dans les ultimes replis et exposé avec une science accomplie de la gradation dramatique, dans une langue classique-

ment belle. A ces récits, composés avec un art si lucide, il ne manque peut-être, pour être parfaits, que cette chose indéfinissable qui s'appelle « la griffe du démon ».

Par de toutes autres qualités nous attache l'incomparable conteur qu'est Arthur Schnitzler. Celui-là n'a qu'à lâcher la bride à sa fantaisie. Il sait qu'il nous tient à sa merci et que nous le suivrons partout où il lui plaira de nous entraîner. Bien malin celui qui démêlera ce qui est arrivé réellement et ce qui n'est que « rêvé » dans cette histoire ou plutôt dans cette espèce d'impromptu fantastique qu'il a intitulé **Traumnovelle** (Histoire rêvée). Car c'est bien dans la réalité, j'imagine, que vit ce petit ménage très gentil, très bourgeois — un jeune docteur et sa femme, avec leur petite fille. Mais quel démon pousse les deux époux, certain soir, à un bal masqué, à se jouer mutuellement la comédie de l'infidélité sous un déguisement qui ne les trompe ni l'un ni l'autre? Sans doute, ils sont rentrés plus amants que jamais. Mais un élément d'irritante curiosité s'est glissé dans leur bonheur si confiant et y mêle désormais un arrière-goût persistant de soupçon, presque de haine. A quelque temps de là, le jeune docteur, appelé la nuit au chevet d'un moribond, une fois sa visite terminée, hésite à reprendre tout de suite le chemin du domicile conjugal. Hésitation fatale ! Appellerons-nous rêve ou réalité les épisodes de cette fugue nocturne, tout hoffmanesque, peuplée d'évocations tour à tour lascives et macabres, où l'entraîne une série de rencontres, comme disposées le long de son chemin par un malin démon ? Lui-même, le lendemain, ne s'y reconnaît plus guère. Toujours est-il qu'il ne rentre qu'au petit jour. Heureusement, il trouve sa femme encore endormie. Mais il recule de saisissement lorsqu'il découvre à la dormeuse, sous la lumière tamisée de la veilleuse, un visage qu'il ne lui connaissait pas, avec une expression à la fois sensuelle et cruelle. Réveillée en sursaut et pressée de questions, elle finit par avouer qu'elle rêvait qu'elle le trompait et que même, dans les bras d'un autre, elle assistait à son supplice, le cœur léger. Dans un élan de suprême sincérité, les deux époux se sont tout raconté et tout pardonné. Dieu merci, « ce n'était qu'un rêve ! » Et les voici réveillés, dans l'attente du rire enfantin qui tout à l'heure, avec le soleil, entrera dans leur chambre. Mais sait-on jamais si un rêve n'est complètement que rêve, et s'il ne se passe pas continuellement en nous des histoires « irréelles » sur lesquelles il

vaut mieux tirer le rideau? — Ce qui ne peut se rendre, c'est la manière d'Arthur Schnitzler, ce doigté délicat, ce toucher moelleux dans le maniement des intimités psychologiques, ce quelque chose de caressant et de cruel, de tendre et de déchirant, à la fois de très frivole et de très douloureux, qui fait penser à un nocturne de Chopin, entendu dans la demi-obscurité, le soir, entre chien et loup.

Jakob Wassermann, pour l'ordinaire romancier abondant et à tendances sociales, nous donne cette fois une courte nouvelle historique, écrite pour la jeunesse, l'histoire légendaire « d'une émeute d'enfants provoquée par le jeune chevalier Ernst » : **Der Aufruhr um den Junker Ernst**. Voici donc s'évoquer le sombre tableau du fanatisme religieux en Allemagne au XVII[e] siècle, avec ses procès de sorcières, ses chambres de torture et ses bûchers. A cette magie diabolique, exploitée par le fanatisme clérical, s'oppose une magie lumineuse et poétique. Elle rayonne de la figure de l'aventureux rêveur qu'est le jeune chevalier Ernst ; elle découle de ses lèvres d'irrésistible conteur. Les Puissances des Ténèbres ont beau conspirer pour le faire périr. Toute la jeunesse du pays, ensorcelée par la magie de son Verbe, se soulève en masse et l'arrache à ses fanatiques geôliers. On ne peut qu'admirer le vernis d'apparente naïveté et la patine de simili-légende que l'auteur a su communiquer à ce conte pour la jeunesse, quelque peu vieillot.

On a analysé ici même (1) l'art si nouveau, si curieusement original, de « l'expressionnisme » dans les Nouvelles de Hermann Kesser. Ramasser le drame latent de toute une époque, épars et diffus au fond des consciences, l'amener à la lumière en une courte vision symbolique et l'obliger à *s'exprimer* dans une confession pathétique, collective et anonyme — telle semble être la formule créée par cet artiste novateur qui s'écarte si résolument des sentiers battus. C'est aussi le sujet de sa dernière nouvelle, **Strassenmann**. « Strassenmann », c'est à la fois un nom propre et un nom commun qui signifie « l'Homme de la rue » — c'est le nom que l'auteur donne à ce type très impersonnel et pourtant observé jusque dans les plus infimes détails de sa personnalité, du spéculateur nouveau riche qu'on rencontre

(1) *Mercure de France* du 15 septembre 1926, l'article intitulé : « L'expressionnisme dans les nouvelles de Hermann Kesser ».

partout dans son auto de louage, la tête enfoncée dans son col de fourrure, le visage caché par son journal — incarnation vivante de l'Inflation. Sa vie semble se passer dans la rue, et pourtant il est absent, lointain, complètement indifférent à cette rue, à ses spectacles et à ses misères, uniquement préoccupé de prendre en main et de diriger à son profit le volant de la Mécanique inexorablement chronométrée qui est en train de broyer l'humanité sur son passage. Mais cet impénétrable calculateur a lui aussi ses secrètes misères humaines. N'aperçoit-on pas quelquefois dans la voiture, assise à ses côtés, une jeune femme mystérieuse? Personne ne sait rien de précis sur le compte de ce couple suspect, qui dans le quartier suburbain un beau jour est venu s'installer. Quelques indices cependant permettent de supposer que ce brasseur d'affaires est lui-même victime d'un chantage organisé autour de la liaison qu'il cache avec tant de crainte. La vérité éclate enfin. Un audacieux cambriolage s'est produit la nuit, juste dans l'appartement mystérieux, et avant que le couple irrégulier, tout à ses tendresses secrètes, se soit ressaisi, le gardien de l'immeuble a alerté la police et condamné les issues. Alors, dans le quartier qui s'éveille, sous les fenêtres qui s'ouvrent une à une, une altercation s'engage entre l'homme traqué et la rue hostile, une confession jaillit, morceau par morceau, qui est en même temps une véhémente accusation. Elle rebondit de fenêtre en fenêtre, d'étage en étage, de maison en maison, dans une de ces explosions grandioses dont Hermann Kesser a le secret. Ce qui surtout frappe dans cette Nouvelle, c'est une écriture très étrange, une sorte de schématisme géométrique des figures et aussi du récit, lequel se ramène à la notation quasi algébrique de pures intensités morales. Depuis Kleist, on n'avait pas vu un style aussi tendu ni un pareil dynamisme explosif de l'art narratif.

Unordnung und frühes Leid (Dérèglement et peines de cœur précoces) — c'est le titre d'une Nouvelle de Thomas Mann qui avait paru, il y a près de deux ans, dans la *Neue Rundschau*, et dont la maison d'édition S. Fischer vient de publier une édition-miniature, ornée de deux vignettes exquises. D'emblée, la critique a salué dans cet opuscule un des plus purs chefs-d'œuvre du maître conteur. Elle y a reconnu aussi un document moral de toute première importance, le tableau d'un démêlé familial entre deux générations, entre les « pères » et les

« fils ». Il faut dire qu'entre temps le fils de Thomas Mann, Klaus Mann, jeune auteur qui commence à se faire un nom dans la littérature, avait publié un roman, *Der fromme Tanz* (1) (La danse pieuse) — roman qui a fait quelque bruit en Allemagne. C'était l'histoire d'un jeune écrivain, fils d'un père illustre, qui quitte, non sans faire claquer les portes, l'intérieur trop bourgeois de ses parents pour aller s'engager comme « danseur » (ou comme « danseuse », *ad libitum*) dans un bar berlinois fréquenté par un public de mœurs très spéciales. Ce livre se donnait pour un manifeste de la génération nouvelle. C'était le livre des « fils ». La nouvelle de Thomas Mann serait plutôt le livre des « pères ». On y chercherait d'ailleurs vainement aucune acrimonie sermonneuse. Avec quelle indulgente ironie le professeur Abel Cornelius — dans la maison de qui nous sommes introduits pendant 24 heures — observe les progrès de cette espèce de bolchevisme moral qui a envahi son intérieur ! Cet esprit nouveau, il le retrouve partout, à la cuisine, à l'office, à la nursery. Les enfants, les tout petits, n'appellent leur père que par son petit nom, « Abel ». Les grands pompeusement l'intitulent : « estimable vieillard ». L'aîné des garçons se met du noir autour des yeux et parle de s'engager comme garçon de café au Caire (il faut que ce soit au Caire). Quant à la fille aînée, une blonde fort attirante, elle prépare un vague bachot où elle compte d'ailleurs réussir par ses charmes plus que par son travail. Pour le reste, elle se destine au théâtre, fréquente les coulisses, rend visite au jeune premier dans sa loge, etc., etc. On s'imagine quelle société se donne rendez-vous dans la villa du professeur, où l'on danse à toute heure. Chassé de ses appartements, ce M. Bergeret d'outre-Rhin se réfugie dans son cabinet de travail, où ses méditations savantes sur les finances espagnoles du temps de Philippe II sont scandées sur les rythmes de fox-trott que lui apportent les sons lointains du grammophone. Au reste, comme son collègue français, il prend les choses très philosophiquement. Ses études historiques ne l'ont-elles pas habitué à considérer la vie *sub specie aeterni* ? Le monde en a vu, après tout, bien d'autres ! D'inexorables nécessités économiques n'ont-elles pas toujours régi la société et peut on demander à cette bohème déclassée, à ce prolétariat des « nouveaux pauvres », « le prolétariat des habitants

(1) Klaus Mann : *Der fromme Tanz*, Gebrüder Enoch, Hamburg.

des villas » la discipline familiale et la tenue morale où se gourmait, dans ses vieux hôtels, la bourgeoisie cossue d'autrefois ? Un seul coup le frappe en plein cœur. C'est lorsque sa préférée, son idole, la petite « Lorchen » a son premier crève-cœur sentimental. Echappant à la surveillance de la bonne, ce petit bout de femme, âgée à peine de six ans, s'est faufilée au milieu de la sauterie organisée par les grands. Un jeune homme l'a cueillie au passage et l'a invitée à une danse. Trop courte ivresse ! La voici maintenant dans son petit lit, secouée de sanglots, toute frissonnante, appelant désespérément son joli partenaire de tout à l'heure. Et le père assiste impuissant, bouleversé, à ce gros désespoir, à la percée de cette première dent de lait de l'instinct amoureux — le cœur secrètement déchiré de se voir si inopinément détrôné, supplanté, mis de côté comme un vieux jouet...

D'où vient que Thomas Mann n'a pas besoin, pour nous intéresser, de nous raconter d' « histoire » ? Il suffit qu'il nous décrive, dans telle de ses nouvelles, ses compagnons de voyage dans un compartiment de chemin de fer, ou qu'il nous fasse assister à une dispute entre un charretier et un cycliste, ou qu'il nous narre par le menu ses promenades quotidiennes en compagnie de son chien et nous voici sous le charme. Un personnage, chez lui, n'allume pas sa cigarette, sans que ce geste ne prenne tout à coup une signification à laquelle nous n'avions jamais songé. La vraie éloquence se moque de l'éloquence, a-t-on dit. Pareillement, l'art de conter, chez Thomas Mann, se rit de toutes les formules et de tous les apprêts. Et cela vient sans doute de ce que ce n'est pas l'auteur, mais la vie elle-même, qui parle si distinctement dans tout ce qu'il écrit.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES POLONAISES

Le transfert des cendres de Jules Slowacki. — A la mémoire de Jean Kasprowicz. — Emile Zegadlowicz : *Krag* (*Le Cercle*). — Adolphe Nowaczynski : *Komendant Paryza* (Commandant de Paris). — Stanislas Przybyszewski : *Msciciel* (Le Vengeur).

Le transfert des cendres de Jules Slowacki, dont la date, fixée d'abord au 30 mai, a été reportée à la mi-juin, sera l'occasion d'une série d'importantes solennités polonaises et même franco-polonaises.... En effet, Jules Slowacki, comme d'ailleurs Mickiewicz, Chopin, Krasinski, Zaleski, Norwid et tant d'autres

intellectuels polonais des temps romantiques, a passé en France une grande partie de sa vie d'exilé, et sa destinée de poète s'en ressent profondément. Son œuvre, surtout l'œuvre éblouissante de ses dernières années, réverbère les courants multiples de la pensée philosophique et scientifique française et européenne. Fait significatif, Slowacki, critique sévère et souvent injuste de la réalité polonaise, se convertit, au contact de cette vie frémissante de l'Occident, à la religion mystique de la patrie. Son immense légende, révélatrice de l'évolution palingénésique de l'âme, semble construite tout entière autour d'un mythe souverain de la Pologne sanctifiée. Toutes les valeurs et tous les errements même de son passé servent au poète-mage « ouvrier de Dieu » à l'édification de cette cathédrale du songe cosmique, dont les trois nefs s'appellent : *Roi-Esprit*, *Genèse par l'âme*, *Zborowski*, et qui fut destinée à l'office perpétuel du culte de la liberté, basée sur la hiérarchie du mérite et de la puissance spirituelle (1).

Les restes du poète, mort dans sa quarantième année (en 1849) et enterré au cimetière Montmartre à Paris, vont être transportés à Cherbourg, puis sur un navire polonais à Gdynia, pour suivre ensuite une voie triomphale jusqu'à Cracovie où ils reposeront à côté d'Adam Mickiewicz dans les catacombes de Wawel. Cette intronisation posthume du poète exilé, parmi les splendeurs éteintes des anciens rois, symbolisera le pacte sacré de continuité morale entre le passé lointain et le présent tumultueux, mais surtout entre la Pologne laborieuse d'aujourd'hui et celle qui vivait uniquement dans les cœurs et par les cœurs de ses fils. Au moment de dire le suprême adieu aux cendres de Jules Slowacki s'en allant vers l'Est sur les traces marquées par son rêve, rappelons encore que sa modeste tombe au cimetière Montmartre résuma longtemps pour la colonie polonaise de Paris toute la vie poétique du romantisme des émigrés, cette vie éclose somptueusement parmi les deuils de l'exil et la beauté souriante de la France éternelle.

§

La poésie polonaise, qui n'est point morte — tant s'en faut !— avec les chefs et les épigones du romantisme, vient de subir une

(1) Voir Z.L Zaleski : *Jules Slowacki, l'ouvrier de Dieu*, « Mercure de France », 1er juin 1927.

perte très douloureuse. La mort de **Jean Kasprowicz**, survenue après la disparition de deux maîtres du roman, Zeromski et Reymont, prive la littérature polonaise de son plus grand lyrique contemporain. Poète de la puissance, du tourment intérieur et de la foi, Kasprowicz exprime, par son existence même, la passion de vivre et la ténacité fougueuse de cette race posnanienne dont la force s'accumulait, semble-t-il, sous la pression et sous les coups du destin. Né en 1860 dans une humble famille de paysans des environs de Goplo (1), exposé, en tant que Polonais et pauvre par surcroît, à toutes les vexations du régime prussien, il gravit avec un prodigieux entêtement tous les degrés de l'instruction : école primaire à Inowroclaw, lycée à Poznan, Ratibor et Opole, université à Leipzig et Breslau, pour devenir un jour professeur de littérature comparée à l'université de Léopol. Ce poste lui échoit d'ailleurs bien moins pour des travaux de savant que pour son œuvre de traducteur, œuvre incomparable de richesse, de diversité et de divination poétique : tragiques grecs, écrivains anglais, allemands, italiens, français (Rimbaud, Maeterlinck, Vauvenargues, de Coster) : une vraie gageure ! Cette densité étonnante des contacts littéraires n'influence que très indirectement l'œuvre originale de Kasprowicz. C'est que sa structure morale compacte et massive le préserve en quelque sorte des infiltrations extérieures. Apte à jouir intensément des valeurs littéraires très distantes de sa propre personnalité, il semble incapable de s'en assimiler les éléments qui lui sont vraiment étrangers, et cette heureuse « imperméabilité d'âme » préserve son œuvre aussi bien des « liaisons dangereuses » que des plus délicieuses contagions lyriques, auxquelles il s'expose pourtant avec détermination et bravoure. On assiste chez Kasprowicz — dans une longue série d'épanchements poétiques de sa jeunesse d'écrivain — à un effort à la fois tenace et maladroit, mais passionnément sincère, construisant l'univers lyrique du poète à l'image de son milieu : la terre, la race.

En effet, quand vers le commencement du siècle la somptueuse revue de Zenon Przesmycki, *La Chimère*, eut publié un cycle des poèmes consacrés quasi prophétiquement : *Au monde qui périt*, on eut l'impression d'un large geste créateur se profilant

(1) Le lac de Goplo est le centre le plus ancien de la tradition historique de la Pologne.

soudain sur quelque espace métaphysique aux dimensions jusqu'ici insoupçonnées. *Dies Irae* ; *Dieu saint*, *Dieu puissant* ; *Sur la Colline de la mort* ; *Salomé*, et *L'Hymne du Soir*, autant d'effluves lyriques obéissant à un rythme majestueux de l'âme qui se découvre tout entière dans son austère nudité. Dans ces vastes orchestrations métaphysiques, les thèmes éternels s'enchevêtrent avec la mélodie fugace du temps présent. Le tourment intérieur, annonciateur du désastre déjà proche, le doute passionné, déchirant et qui présume un appétit de foi à jamais inassouvi ; le sentiment tragique de l'écroulement de l'ordre moral sans possibilité aucune de reconstruction, l'obsession de la mort accouplée à une réalité symétrique de l'amour omnipotent... (1) Plus tard le poète compléta le cycle de « Au monde qui périt » par une série de poèmes en prose : *Le Cheval héroïque* et *La Maison qui croule*. Ce recueil recèle une amère confession du tourment personnel et une irrésistible protestation contre certains aspects ou contre certains accidents de la civilisation contemporaine... Mais le problème métaphysique de la mort réapparaît à l'horizon et le paysage des poèmes se recouvre de la brume opaque du soir...

La tonalité lyrique qui domine dans « Au monde qui périt » persiste longtemps dans l'œuvre de Kasprowicz. Si elle fait quelque peu défaut dans un « mystère » intitulé *Marcholt*, on retrouve par contre sa poignante splendeur dans la *Ballade du tournesol* et dans tout le recueil à qui elle a prêté son titre. Cependant, peu à peu l'orage s'apaise et le *Livre des Humbles*, ainsi que *Mon Univers*, apportent une douce accalmie de l'âme qui a congédié pour toujours le tumulte sacré des tragiques déchirements. Mais ici encore, plus que jamais le poète demeure fidèle à la loi profonde de son inspiration. Cette loi, c'est une sorte de *révolte défensive* ou de *résistance active* aux assauts du destin. — Je dirais — en employant le vocable militaire — que le poète n'attaque jamais le premier, mais attaqué il résiste et il contre-attaque avec furie. L'apaisement universel après le grand conflit ne devait-il pas descendre dans son âme si profondément compatissante et humaine ? Au lieu de se répéter soi-même, au lieu de mimer ou de « styliser » ses anciennes attitudes et ses conquêtes lyriques toujours florissantes, Kasprowicz

(1) Nous traiterons plus amplement ce sujet dans une étude consacrée spécialement à Kasprowicz et qui sera publié ultérieurement.

s'abandonne gravement, définitivement aux flots de cette musique intérieure qui lui semble apporter la douceur, la paix et la fluide sagesse de la joie. Il n'y avait en lui rien d'un virtuose. Il y avait, par contre, tout d'un poète, d'un grand poète visité par l'inspiration lyrique au souffle large et véhement (1).

§

M. Emile Zegadlowicz, dont l'œuvre riche et multiforme semble suivre toujours une courbe ascendante, s'impose de plus en plus à l'attention des lettres par une tenace poursuite de grands desseins poétiques. La noblesse morale de son inspiration, un contact direct et franc avec la réalité populaire des montagnards des Karpathes, la plus dramatique sinon la plus pittoresque de toute la Pologne, l'intensité et la sincéritéde son effort artiste, conquièrent à l'œuvre de Zegadlowicz une clientèle littéraire de plus en plus fervente et nombreuse, surtout parmi ceux que découragent les hardiesses désinvoltes et le modernisme quelquefois forcé ou trop volontairement excentrique des anciens *Skamandrites* et des partisans de la *Zwronica*. Je n'ai jamais vu sur la scène les vastes drames symboliques et populaires de Zegadlowicz, mais ils doivent exhaler un suave parfum des anciens « mystères » et des guignols populaires à la fois. — Dans une plaquette intitulée **Krag** (*Le Cercle*) et éditée sobrement, artistement, par la remuante *Société des amis du livre polonais à Paris* (2) on retrouve le visage familier de l'inspiration lyrique de Zegadlowicz : un cycle de poèmes d'une facture soignée aux reflets lointains d'une initiation mystique, où plane « la sérénité victorieuse qu'engendre l'amour ».

Un rythme large — rappelant de loin tantôt Staff tantôt Joseph Ruffer — anime ce paysage poétique, tel un souffle d'été

(1) Les grands poèmes de Kasprowicz ont tenté plusieurs traducteurs en langues slaves, mais aussi en allemand, en italien et même en français. La véhémence orchestrale de ses jaillissements lyriques inspire en outre les musiciens. Le jeune et remarquable talent de Jean Maklakiewicz y trouva dernièrement un levain puissant pour ses réalisations de vie sonore.

(2) C'est le troisième volume publié grâce à l'effort intelligent de cette petite Société bibliophile, présidée autoritairement par M. St. Pierre Koczorowski, bibliothécaire à la Bibliothèque polonaise du quai d'Orléans. Toutefois, à l'édition du *Cercle* de Zegadlowicz, ornée de bois de Cieslewski fils, la *Société des amateurs du livre* de Cracovie avait contribué matériellement.

qui passe à travers les nappes des blés mouvants et annonce une proche moisson.

La prodigalité luxuriante du talent de A. Nowaczynski se manifeste de temps en temps dans le théâtre. Il a même créé et il a su imposer au public polonais un genre dramatique particulier : des larges tableaux historiques, brossés parfois avec un réalisme intense et truculent, mais qui ne sont pour l'auteur qu'un prétexte et un cadre pour ses études des mœurs politiques et de psychologie humaine individuelle ou collective. Au premier abord, ce mélange de toutes les curiosités psychologiques, politiques et morales semble devoir être bien indigeste, du moins sur la scène. Mais tel est le prestige de ce mâle talent que bon gré mal gré le lecteur ou le spectateur se fait un complice docile de toutes les téméraires entreprises dramatiques de l'auteur et le suit d'un œil attentif, sinon d'un cœur enthousiaste. — Les péripéties enchevêtrées, pittoresques, satiriques et héroïques à la fois de son **Komendant Paryza** (*Commandant de Paris*) permettent à Nowaczynski de concevoir et d'intèrpréter à sa façon l'aventure tragique de la Commune de 1871 et surtout le rôle qu'y ont joué les émigrés polonais (le général Jaroslaw Dombrowski, chef militaire, et le général Wroblewski) et les étrangers en général. A travers une longue — trop longue du point de vue de l'économie du drame — galerie de personnages plus ou moins historiques ou simplement représentatifs, campés avantageusement tantôt en pleine lumière de l'action, tantôt en pénombre des dialogues-confessions, on assiste au jeu véritable des idées et des passions de l'auteur lui-même. Dobromwski, le prince Poniatowski, à la fois, sénateur du second Empire et compositeur d'opéras, son fils le prince Stanislas, la comtesse Walewska, le colonel Wyszynski, le sympathique et astucieux Papa Duval, fondateur des restaurants bien connus, un ouvrier communiste, Landaux Landauer, un brave intellectuel-nihiliste russe, Potapenko, un chef de cabinet du ministre, grave et confiant toujours, « fonctionnaire éternel », Pellain ; ministre républicain, M. Picard, l'énigmatique et sublime Madeleine-la-Rouge, et puis dans les coulisses quelques ombres qui se profilent : Bismarck, von Moltke, les généraux Trochu et Galliffet, Gambetta et un jeune médecin, Georges Clemenceau... Tous ces personnages défilent devant nous, se mêlent çà et là à l'action et passent .. Mais les

idées et les opinions de l'auteur s'agrippent à notre mémoire avec ténacité : vues sceptiques ou farouchement pessimistes sur la psychologie de tous les mouvements populaires, de même que sur les grands bénéficiaires de chaque régime établi, vues et opinions mêlées de tendresse pour la véritable réalité française et que tempère aussi un geste de chevaleresque déférence pour l'héroïsme vain, mais pur du Commandant.

§

Msciciel (Le Vengeur) de Stanislas Przybyszewski nous ramène quelque peu au temps du théâtre symboliste. Le célèbre auteur de la *Toison d'Or* et de cette harmonieuse ouverture dramatique, *la Neige*, demeure encore cette fois fidèle à lui-même et à sa conception du dramatisme passionnel. L'amour, puissance supra-humaine, en perpétuel conflit avec l'intérêt vital de la personnalité — telle paraît la donnée essentielle de ce théâtre à la fois poignant et unilinéaire. La personnalité veut durer et s'épanouir, mais une des voies principales de cet épanouissement c'est l'amour. Or, l'amour chez Przybyszewski est envisagé comme une manifestation impérieuse de la volonté de l'espèce (dans le sens de Schopenhauer) qui veut se réaliser à travers le flux incessant des individus éphémères... Chacun de ces deux modes d'existence possède ses lois et, pour ainsi dire, sa propre causalité. Chacune de ces deux volontés agit sur un plan différent et engendre une série particulière de faits. L'amour, au sens individuel, n'est qu'un lieu métaphysique où ces deux séries du réel s'entre-croisent et s'affrontent pour bouleverser toute l'économie morale dans les deux domaines. Sous le poids de la passion qui le dépasse et ne pouvant la raccorder aux contingences morales et sociales de sa vie, l'individu succombe et périt. Mais son désastre n'est-il pas aussi une défaite pour l'espèce elle-même ?... A moins qu'on ne puisse y voir un sûr moyen d'éliminer du courant de l'existence les inadaptés, les inutiles, les dégénérés... Telle ne semble pas être, tout à fait, la conviction de l'auteur.

Dans ses meilleurs drames, Przybyszewski nous convie à un spectacle tragique de « l'âme nue », aux prises avec l'inéluctable et dévorante fatalité sexuelle, dont le torrent éclabousse à peine la multitude, mais purifie et à la fois supprime les prédestinés, les élus...

Le schéma intérieur du **Vengeur** ne déroge pas beaucoup à

cette règle générale. Pour venger sa sœur qui se tua sous l'influence néfaste de Zbigniew Szeluta, descendant d'une riche famille aristocratique, — Henri Orzelski, veut s'emparer du château héréditaire et de toute la fortune de son ennemi. Il y parvient, mais en même temps devient amoureux de la belle et extravagante Iza, sœur de Zbigniew. La vengeance s'accomplit, mais autrement que ne le prévoyait Henri. Iza se donne à lui, non par amour, mais dans un moment de folie et par dépit. Elle aime en effet Georges Sawicki, son fiancé. Ne se sentant plus digne de lui, elle se tue « en beauté » comme jadis la sœur du vengeur, et se précipite elle aussi avec son cheval d'une falaise abrupte dans la mer... Et tous les personnages du drame semblent alors se figer dans une attitude de muette souffrance... Seul Zbigniew, dont le crime consistait à « vouloir délivrer le beau de la terreur du vrai » s'en va vers quelque apaisement mystique suivant les traces de Snarski, l'illuminé... La beauté imagée du dialogue et la musique pénétrante d'une destinée inconnue remplissent *Le Vengeur* de Przybyszewski — surtout aux deux premiers actes — d'un charme mélancolique et doux pareil à celui qui estompait jadis les tragiques contours de *La Neige*.

Z. L. ZALESKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

A. Dubuisson : *Bonington*. Avec de nombr. reprod.; Alcan. 15 »

François Fosca : *Claude Monet*. Avec des reprod. (Cahiers de la Quinzaine, 18e série, n° 3); L'Artisan du Livre. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Maryse Choisy : *La Chirologie*. Préface de Jules de Gaultier. Avec 218 figures; Alcan. 40 »

Littérature

Jean Bartholoni : *Le roman de Pétrarque et de Laure, 1327-1348*; Messein. 10 »

Paul Cazin : *Lubies*; Plon. « »

Georges Clemenceau : *Au soir de la pensée*; Plon, 2 vol. 70 »

Dante : *Œuvres III : La Vita nuova, le Banquet, Choix d'œuvres latines*. Traduction, introductions et analyses par Rose Quézel; Renaissance du Livre. 5 »

Divers : *Au grand jour*; Edit. Surréalistes. « »

Divers : *Le livre des Dix, 1926*; La Petite Fusterie, Genève. « »

Auguste Ehrhard : *Le prince de Puckler Muskau*. I : *De l'aube au zénith, 1785-1834*; Plon. 15 »

Vicomte E. du Jeu : *Madame de Chantal, sa vie dans le monde, sa vie religieuse.* Avec un portrait; Perrin. 12 »
Comtesse Kleinmichel : *Souvenirs d'un monde englouti;* Calmann-Lévy. 15 »
André Lebey : *Isis et Pallas,* dialogue d'orient et d'occident; Bonissel. « »
Pierre Paraf : *Anthologie du Romantisme;* Albin Michel. 12 »
Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français.* Etudes des *Lundis* et des *Portraits,* classées dans un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. *XVIIe siècle. Les Poètes.* (Malherbe. Racan. Maynard. Régnier. Théophile de Viau. Saint-Amant. Voiture. La Fontaine, Boileau); Garnier. 9 »
Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français.* Etudes des *Lundis* et des *Portraits,* classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. *XVIIe siècle. Les Poètes dramatiques.* (Corneille. Molière. Racine. Regnard); Garnier. 9 »
Vérine : *Le sens de l'amour;* Edit. Bossard. 12 »
Voltaire : *Mémoires,* suivis de *Mélanges divers* et précédés de *Voltaire démiurge,* par Paul Souday; Hazon. « »

Poésie

Jacques-Félix Bussière : *Mon cœur dans la nuit;* Chez l'auteur, à Mirecourt (Vosges). 6 50
Jacques-Félix Bussière : *Prières mortes;* Chez l'auteur, à Mirecourt (Vosges). 6 50
Géo Charles : *Le Calvaire d'Odern;* Les Ecrivains réunis. « »
Jean Delville : *Les chants dans la clarté;* L'Oiseau bleu, Bruxelles. « »

Roman

Charles Derennes : *Mouti, fils de Mouti;* Nouv. Revue critique. 10 »
Pierre Dominique : *...Selon saint Jean;* Grasset. 12 »
François Fosca : *Derechef;* Kra. 12 »
Dr Lucien Graux : *L'automne d'Adonis;* Fayard. 12 »
Gabriel-Joseph Gros : *Le meilleur de sa vie;* Edit. Crès. « »
Jean Guyon-Cesbron : *La plus belle conquête;* Albin Michel. 12 »
Jeanne Landre : *L'amour est menteur;* Nouv. Revue critique. 10 »
Prosper Mérimée : *Mosaïque;* Edit. Nelson. 7 »
Raphaël de Mont : *Les deux passions de Pedro Pereda;* Le livre de Paris. « »
Alfred Mortier : *La queue du diable;* Edit. Radot. 10 »
Elissa Rhaïs : *Par la voix de la musique;* Plon. 12 »
Jean Rousset : *L'homme des âmes;* Edit. Radot. 12 »
Aurore Sand : *Pour remettre à Franck;* Edit. Radot. 10 »
Pierre Trocmé : *Archibald;* Renaissance du livre. 10 »

Sciences

Marcel Boll et P.-A. Canivet : *Précis de chimie.* Généralités, chimie générale, chimie organique, à l'usage des étudiants du P. C. N., des médecins, pharmaciens, industriels; Dunod. « »
Divers : *Mémento du chimiste.* I : *Partie scientifique.* (Sous la direction de Marcel Boll et Paul Baud); Dunod. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Georges Eekhoud. — Prix littéraires. — A propos de la publication de lettres d'Ernest Renan. — Une réponse de l'abbé Moreux à M. Marcel Boll. — Une lettre de M. Marius Leblond. — De Romulus et Remus à l'enfant-loup de Miawena en passant par Mowgli. — Monsieur Sherard à

Monsieur Davray. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés.

Mort de Georges Eekhoud. — Il est né à Anvers en 1854. Il fut, sous la direction de Max Waller, avec Verhaeren, Rodenbach, Gilkin, avec Albert Giraud survivant, un des fondateurs de *La Jeune Belgique*. Groupe admirable d'écrivains au grand cœur, à la pensée désintéressée, ils ont, pendant un temps assez long, lutté, en dépit des injures et des sottises dont on tentait de les salir ; ils ont suscité, dans ce pays belge endormi de jouissance et de facile béatitude, une vie littéraire, comme, de leur côté et à la même époque, Edmond Picard et Octave Maus suscitaient un réveil prodigieux de la vie artistique.

L'œuvre personnelle d'Eekhoud est considérable. Il avait publié d'abord deux recueils de poésie où sa personnalité se devinait déjà, ou, pour mieux dire, où l'on en trouve les germes évidents quand on a goûté aux fruits qui plus tard se sont développés. Son tempérament fut d'un lutteur, farouche, obstiné en sa volonté froide, car elle se forme avec lenteur en sa conscience, de convictions profondes, de magnanime pitié. Orphelin de bonne heure, éloigné de tout centre d'affection familiale, élevé dans des collèges de l'étranger, l'enfant qu'il fut s'était tôt accoutumé à refouler en soi-même ses sensations et ses pensées, auxquelles personne ne s'intéressait. C'est ainsi qu'il se trouva tout jeune attiré spécialement par sympathie par les souffrances de ceux-là d'abord, travailleurs âpres de la campagne, aux amours jalouses et brutales, que l'injustice des hautes classes sociales tient à l'écart par dédain. Puis il rencontra la race lamentable des vagabonds, de ceux que la roue écrase, que la destinée broie et réduit en une sorte misérable de poussière humaine, puis il connut que la générosité, une fierté héroïque, un désintéressement orgueilleux, un besoin de redressement dans l'estime d'un être aimé ou de proches de qui l'approbation garde une pleine valeur, guident souvent dans leurs actions d'audace ceux que le monde tient pour des malfaiteurs, alors que, d'instinct, par nécessité, ils sont de magnifiques révoltés, en lutte contre l'égoïsme étroit et hypocrite d'une société inique qui les rejette et qui les méprise.

Eekhoud avait eu le spectacle, en présence de ces malheureux, des affectations d'une bourgeoisie dont la richesse et un lucre éhonté constituent le mérite et la force. Il avait constaté que chez elle règne l'esprit de gredinerie, de fainéantise et de domination mesquine, qu'elle est possédée par des habitudes de mensonge, de flagornerie et de basse jouissance, tandis que chez ses soi-disantes brutes, auxquelles il s'était attaché, les élans de leur cœur, les impulsions les plus sauvages étaient purs toujours, magnifiquement ingénus et sincères.

Un peu de bravade à fronder les mœurs d'une société qui se proclame la meilleure, peut-être, parfois, et tout au plus. Des amitiés ro-

bustes cimentées dans une forme de l'amour qui choque lorsqu'elle s'affirme visiblement, mais aussi là Georges Eekhoud percevait leur origine dans la franche ardeur, dans la confiance de sentiments les plus instinctivement nobles, renforcés par une étrange pudeur, une crainte, fût-elle jusqu'à un certain degré dédaigneuse, de la fragilité et de la vanité féminines.

L'œuvre d'Eekhoud se compose de recueils de contes et de nouvelles, d'une énergie de style soutenue par places jusqu'à apparaître boursouflée ou contournée. Mais non ! c'est par choix prémédité qu'il outrepasse les convenances admises, et qu'il renforce d'une signification excessive la valeur d'une épithète jusqu'à la faire regorger d'éclat ou de couleur au delà de toute nécessité. Ailleurs, ses phrases étonnent par leur banalité et une lourdeur embarrassée ; c'est là une ruse d'artiste se préparant à faire jaillir par contraste soudain un effet saisissant lorsqu'il atteindra le moment important de son récit.

Artiste, Georges Eekhoud le fut suprêmement, et il en haïssait davantage cette bourgeoisie, veule, brumeuse, indifférente, dont le costume ni les idées ne se relèvent de pittoresque.

Ses romans abominent le bourgeois en exaltant le gueux, *les Milices de Saint-François, la Nouvelle Carthage, Escal-Vigor, l'Autre Vue*. Il est permis de leur préférer les recueils de nouvelles : *Kermesses, Nouvelles Kermesses*, suprêmement ces splendides volumes, *le Cycle Patibulaire, Mes Communions*, que n'atteindra pas l'oubli ce roman d'étude sentimentale et de fraîcheur rustique, *Kees-Doorik*, ces essais historiques si fougueux, si tumultueusement vivants, excessifs et mouvementés comme du Saint-Simon : *les Fusillés de Malines*, et plus encore *Au Siècle de Shakespeare, les Libertins d'Anvers*.

Quant à l'homme, incapable d'une souplesse, rigide, intransigeant, fier, passionné et tout entier à sa foi et à son idéal, mais pétri d'une bonté ou d'une indulgence amicales sans faiblesse, quiconque a approché de lui témoignera que Georges Eekhoud, inébranlable aux pires heurts d'une existence harcelée de difficultés matérielles et d'incessantes infortunes, s'est montré, d'un bout à l'autre de sa vie, d'une dignité simple et surhumaine, d'une loyauté et d'une grandeur d'âme que rien ne surpasse.

Il a été, tout à coup, emporté par une congestion cérébrale, à l'âge de soixante-treize ans, le 29 mai dernier. Il n'en demeure plus debout beaucoup, en Belgique ni en France, de ses pairs et de ses contemporains... Il n'en est guère qui aient été aussi injustement que lui négligés par la gloire qu'il méritait et que sûrement lui réserve l'avenir. — A. F.

§

Prix littéraires. — Le prix Primice Catulle Mendès, d'une valeur de 3.000 francs, a été attribué à M. Henry Charpentier pour ses deux œuvres *Odes* et *Océan pacifique*.

§

A propos des lettres de Renan au docteur Gaillardot. — L'hiver dernier, au Caire, M. A. Le Breton, professeur à la Sorbonne, pris d'un soudain engouement pour les souvenirs de l' « expédition de l'an VI », se rendit à la maison d'Ibrahim bey Katkhoda el Sennari, qui avait servi de résidence aux peintres de l'armée d'Orient. Livres, estampes, cartes, une foule d'autres menus objets, Charles Gaillardot Bey, fonctionnaire du gouvernement égyptien en retraite et érudit amateur, y a rassemblé, reliques et documents, une riche collection se rapportant à l'Expédition. Par ses soins, le Palais du mamelouk « émigré » est devenu le *Musée Bonaparte*. Il en est à la fois le conservateur et le cicerone. Son propre nom est, de plus, « familier aux amis de Renan ». M. Le Breton n'en était pas. Il n'avait pas lu, non plus, quoiqu'elle fût parue dans la *Revue des Deux Mondes*, l'*Enquête au Pays du Levant* de feu Barrès. Le nom de Gaillardot ne lui disait rien du tout, et, sa curiosité satisfaite, il allait se retirer, quand son hôte qui, par tradition de famille, couve une grande vénération pour les professeurs, candidats à l'Institut, le rattrapa. « Attendez, lui dit-il, vous n'avez pas vu le meilleur », et il lui tendit un portefeuille de cuivre ouvragé. « Voici des *Lettres inédites* de Renan à mon père, le docteur Gaillardot », poursuivit le bey. Du Renan inédit !... M. Le Breton revint sur ses pas, prit un siège, ouvrit le portefeuille. Elles étaient là, les lettres de Renan, au nombre de cent seize, « sur menu papier bleu ou blanc, de format in-8, en parfait état de conservation ». Du coup, M. Le Breton oublia Bonaparte, ses soldats, ses savants, toute la « vision épique » qui avait jusqu'ici hanté son imagination. Or, tandis qu'il déchiffrait les lettres de Renan, Charles Gaillardot Bey lui racontait que, naguère, M. Maurice Barrès lui avait offert de les acheter et de les publier dans la *Revue des Deux Mondes*, mais qu'en 1914, lui, Gaillardot bey, n'avait pas voulu s'en défaire ; depuis lors, il s'était ravisé, il venait de vendre ces précieux autographes à Mr Gabriel Wells, citoyen des Etats-Unis, lequel, autant pour être agréable aux mânes de Barrès que pour s'attirer le compliment d'être « le véritable ami de la France et de ses grands écrivains », consentirait à les lui laisser copier.

Mr Gabriel Wells donna d'autant plus libéralement son consentement à M. Le Breton que ce consentement n'était pas nécessaire — le consentement de Ch. Gaillardot Bey et celui de Mme Noémi Renan étant

seuls requis.—Tout fier de sa « découverte », M. Le Breton, sitôt rentré à Paris, s'empressa d'aller offrir les lettres qu'il avait copiées à la *Revue des Deux Mondes* qui en a commencé la publication dans son numéro du 1er juin. M. Le Breton n'apprendra pas sans surprise ni désappointement que ces lettres ne sont pas toutes, comme on le lui a assuré, inédites. Les cinq premières, — et ce sont les plus importantes, les autres n'étant que de simples billets, — celles qui portent, respectivement, la date des 20 juin, 15 août, 20 septembre 1860, 6 et 12 janvier 1861, ont déjà été publiées, avec une préface d'un M. L. I. Picard, dans les cinq premiers numéros — du 1er juin au 1er novembre 1894 — de la *Revue d'Egypte*, que près de trois ans durant Ch. Gaillardot Bey dirigea au Caire. Brusquement interrompue dans la *Revue d'Egypte*, la publication de ces lettres s'est, peut-être, poursuivie ailleurs.

Dans ses numéros de juillet et août 1896, cette même *Revue d'Egypte* publia des fragments, nullement inédits du reste (1), d'une *Relation de la Campagne des Egyptiens dans le Haouaran* (*Syrie Occidentale*) *1839*, par le Docteur Gaillardot. Né dans les Vosges, docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1831, Ch. Gaillardot était allé prendre du service auprès de Mahomet-Ali. Du régiment où d'abord on l'avait affecté, il passa à l'Etat-major d'Ibrahim Pacha qu'il suivit en Syrie. Après avoir participé à la campagne du Haouaran, il fut attaché à l'hôpital militaire de Seyde, et peu après, étant tombé malade de la peste, il se vit mettre en quarantaine. La fille d'un négociant autrichien marié dans le pays et son voisin, s'étant prise d'une vive affection pour lui, enjambait chaque jour la clôture qui séparait leurs deux maisons, et au risque de sa vie, allait le ravitailler en eau fraîche, en vin et en fruits. Le malade en réchappa et l'idylle se termina par un mariage. Gaillardot abandonna le service des Egyptiens pour passer à celui de leurs ennemis. Il se fixa à Seyde. En guise de passe-temps, il apprit à connaître la langue et les mœurs du pays. Rien de bien saillant en lui. Flaubert, amateur de physionomies curieuses, ne trouve rien à dire de sa « balle » : « Docteur Gaillardon (*sic*), son divan », écrit-il simplement. C'était un brave homme, que l'affection des archéologues — Saulcy, Rey, Salzmann, — flattait et qui se mettait en quatre pour les obliger. Dans la mesure de ses très modestes moyens, il se faisait leur auxiliaire bénévole. Tous ceux qui l'ont approché, en parlant de lui, se sont écriés en chœur : « l'excellent docteur Gaillardot ».

L'amitié de Renan devait seule sauver son nom de l'oubli. Peu après l'intervention des troupes françaises provoquée par les massacres de 1860, il quitta Seyde et vint s'établir à Alexandrie, où il revit Renan

(1) Puisque les *Nouvelles Annales des Voyages* les avaient publiés en 1864.

en 1864 et reçut, en 1869, la visite de Berthelot à qui il avait envoyé, quelques années auparavant, de la manne du Kurdistan. Il est mort si obscurément en Egypte, qu'il est très difficile de préciser en quelle année.

Voici pour le docteur C. Gaillardot, membre de la Société botanique de France, attaché au service médical de l'armée ottomane, auteur de la relation susdite et d'une carte du Ledja, — et connu surtout comme ami de Renan. Quant aux lettres que celui-ci lui adressa et que la *Revue des Deux Mondes* est en train de publier, il faut déplorer que M. Le Breton se soit arrogé le droit de les mutiler (1). C'est ce qu'il appelle « déblayer un peu ». La mémoire des lecteurs s'en chargerait au besoin. Le texte d'un écrivain est chose sacrée, et, quand il s'agit d'un auteur de la qualité de Renan, la prétention de M. Le Breton est intolérable. M. Le Breton qui s'était déjà signalé, naguère, à l'attention des lettrés par le scandaleux mépris qu'il afficha de Becque, chercherait-il à accroître cette toute petite réputation, par son acte de vandalisme aux dépens de Renan ? — AURIANT.

§

Une réponse de l'abbé Moreux à M. Marcel Boll.

Monsieur le Directeur,

Quelques lecteurs du *Mercure de France* viennent seulement de me signaler la longue étude critique parue dans le numéro du 15 décembre dernier et dont M. Marcel Boll a bien voulu honorer quelques-uns de mes ouvrages.

Je n'ai pas pour habitude de répondre à ce genre de réclame, mais, en l'occurrence, je craindrais manquer aux devoirs de la politesse française que M. Boll veut ignorer à dessein, si je ne le remerciais, sans arrière-pensée, de la large publicité qu'il daigne faire ainsi à ma Collection des « *Pour comprendre* » par l'organe d'une Revue aussi avantageusement connue que le *Mercure de France*.

Pourquoi mon aimable critique prend-il toujours, lorsqu'il s'agit de mes livres, ce ton agressif qui ne sied guère, vraiment, à la sérénité d'un juge impartial ? M. Boll laisse supposer qu'il souffre réellement du succès de mes volumes, et me reproche « en vers », s'il vous plaît, jusqu'à mes honoraires d'auteur. Sans doute, en un geste élégant, que lui permet sa fortune personnelle, laisse-t-il à son éditeur sa part de bénéfices ; je l'ignore, mais s'il en est ainsi, je ne puis que l'en féliciter.

Mais laissons ces vétilles et ces hors-d'œuvre; le même morceau

(1) On trouvera, dans les numéros mentionnés plus haut de la *Revue d'Egypte*, le texte *in extenso* des cinq premières lettres de Renan à Gaillardot.

pourra resservir à M. Boll pour tous les intellectuels condamnés à vivre maigrement de leur plume.

Arrivons donc au fait : l'opinion d'un critique n'est jamais à dédaigner et j'y trouve toujours matière à conseil ; mais cette fois, je l'avoue franchement, j'ai été fortement déçu. Malgré toutes mes préfaces, M. Boll en est encore à saisir le côté pédagogique de ma *Collection*. Et la preuve, c'est qu'il m'invite, à propos de *Pour comprendre la Mécanique*, à lire l'Initiation de M. Ch. Ed. Guillaume.

Mais, mon cher critique, je l'ai connu avant vous ! M. Guillaume est un fidèle ami de vieille date ; il m'avait lu des chapitres entiers de sa Mécanique avant la lettre, au Pavillon de Breteuil, et je pense bien avoir été l'un des premiers à recevoir un hommage d'auteur de cet ouvrage que j'estime autant que vous, croyez-le bien. Toutefois, ce genre d'*Initiations* ne répond aucunement au but que je me suis proposé en créant ma *Bibliothèque d'Education scientifique*, d'accord avec M. Doin, mon éditeur.

Ce que nous avons voulu faire n'existait pas ; nous avons, lui et moi, nourri l'espoir de prendre un enfant muni de son simple certificat d'études et de l'aider à parfaire son instruction *sans professeur*. Il me fallait donc présenter les sciences sous une apparence non didactique, écrire des leçons sous forme de causeries presque familières ; écarter de prime abord les définitions, quitte à y revenir ensuite ou à demander à notre élève de suppléer lui-même au manque de rigueur des démonstrations ; faire un large appel à l'intuition, comme, par exemple, dans ma *Géométrie dans l'espace* ; bref, écrire pour le peuple, dans une langue compréhensible pour lui.

On peut discuter indéfiniment sur l'originalité de l'idée, crier au scandale, dénoncer l'auteur comme un ignorant, peu m'importe : le public qui a lu les ouvrages techniques que j'ai publiés, mes nombreuses notes à l'Académie des Sciences, etc., ne se laissera pas prendre à ces affirmations grotesques.

Restons donc sur le terrain pédagogique : dites que je ne sais pas enseigner, ou que j'enseigne d'une façon différente de celle que vous concevez, à la bonne heure ! Mais, ici, nous sommes sur un terrain consistant : l'expérience et les résultats sont là, tangibles, réels, qui démentent vos critiques : résultats que me transmettent de nombreux professeurs de facultés ; je suis davantage fier, cependant, des encouragements que m'adressent les humbles *cancres* des collèges qui commencent enfin à *comprendre*, les apprentis, les ouvriers, les contremaîtres, qui, pour une fois, viennent de trouver des livres à leur portée, des ouvrages qui visent à être utiles au point de vue pratique.

La belle histoire que je ne fasse pas appel au théorème des forces vives pour le *choc* ; que j'emploie telle ou telle méthode surannée, pour

donner une idée de la *masse*, pourvu que mon élève puisse utiliser les notions que je lui fournis.

Quel besoin aurait-il aussi des nouvelles mesures, qui sont d'ailleurs exprimées en passant; quel avantage pour lui de se servir de la *barye*, du *sthène* et du *farad*, dont font usage les physiciens et ceux qui préparent un examen?

Non point que je délaisse de parti pris les grands principes : c'est ainsi que, dans un autre volume de la Collection, j'ai essayé de donner à mon élève une idée de la *masse* d'après les théories récentes, et savez-vous ce qui est arrivé ? C'est qu'un autre critique m'a reproché vivement d'avoir inséré dans un ouvrage prétendu élémentaire une notion bonne tout au plus pour un candidat à la licence !

Avouez qu'il n'est pas facile de contenter tout le monde et son père ! La pédagogie est à la fois une science et un art ; elle offre donc un côté subjectif laissé à l'appréciation de chacun ; mais comme ma méthode a déjà fait ses preuves, je continuerai dans le même sens, malgré les clameurs, et je resterai persuadé, parce que j'obtiens des résultats positifs, qu'on peut enseigner la Physique, la Mécanique, le Calcul différentiel et même le Calcul intégral, dans ce qu'ils ont d'essentiel, sans déployer une science livresque et pédante qui s'affiche en plus d'un manuel.

Je ne suis pas physicien de profession, je le répète, mais si j'avais à recevoir des leçons de physique, ce n'est certes pas à M. Boll que je m'adresserais et voici pourquoi.

« Tout dans la nature, avais-je écrit, se ramène au mouvement. » Point, me répond M. Boll ; ignorez-vous donc qu'« il y a beau temps que la mécanique a été ramenée à l'électro-magnétisme » ?

Alors l'électro-magnétisme pourrait être expliqué à fond sans recourir au mouvement? Ceci, permettez-moi de vous le dire, est un comble, et mon critique peut être assuré que je vais incontinent faire encadrer sa proposition.

Ailleurs, M. Boll interprète mes phrases et se cabre à la pensée que je veux parler d'*harmonie dans le monde* à propos de la congélation de l'eau.

Non content de lire entre les lignes, mon aimable critique me prête des volumes que je n'ai jamais écrits : après avoir assuré sans raison que je confonds longueur d'onde et période, il ajoute : « Ce qui ne l'a nullement détourné (l'ecclésiastique sus-nommé) de rédiger un *Pour comprendre la T.S.F.* »

Cette fois, Monsieur Boll, je vous y prends ; vous qui prétendez que je bâcle la rédaction de mes livres, j'ai bien peur que la critique scientifique du *Mercure de France* subisse le même sort. *Pour comprendre la T.S.F.*, par l'abbé Moreux, n'existe nulle part en librairie ! Lequel de

nous deux mérite le mieux l'appellation de *graphomane* que vous m'octroyez ?

Quant à mes vues sur l'*infini* en mathématique, elles ne paraissent guère du goût de M. Boll, et c'est moi qui, à mon tour, le regrette pour lui ; s'il était davantage mathématicien, il aurait su qu'en les acceptant il fût tombé en plein dans les idées de mon vieil ami Henri Poincaré, d'illustre mémoire : encore un, peut-être, « qui expliquait tout sans comprendre rien » ; qui admettait que tout se ramène au mouvement ; un esprit profond qui ne croyait pas au hasard ; qui professait l'ordre et l'harmonie de l'univers, un grand savant qui donnait l'exemple de l'honnêteté et de la sérénité dans la critique.

Après cet autre son de cloche, je suis bien tranquille : mes lecteurs, dont beaucoup lisent aussi le *Mercure de France*, sauront qu'ils n'ont rien à craindre et qu'ils sont en bonne compagnie.

Veuillez agréer, etc. ABBÉ TH. MOREUX.

Directeur de l'Observatoire de Bourges.

§

Une lettre de M. Marius Leblond.

Mon cher Vallette,

Ces deux seuls mots :

Charles-Henry Hirsch est très gentil, mais il aime condamner. Et pour ce, il persévère à me prêter sur l'abbé Bethléem une appréciation que j'ai spécifiée être portée seulement sur des notices parues *dans la revue* de l'abbé Bethléem et qui étaient de Charles Bourdon. Et il en arrive à écrire : « Ces jugements (qui calomnient, qui diffament la plupart des écrivains qui sont l'honneur de nos Lettres) — il parle là d'extraits *d'un manuel* de l'abbé que je n'ai jamais lu — « Leblond leur a, *en citant le nom* de l'abbé Bethléem, décerné cet éloge... etc. »

Je ne suis pas seul à être stupéfié de cette imputation.

... Et je continue à croire l'amitié possible et charmante entre écrivains.

Bien cordialement. MARIUS LEBLOND.

§

De Romulus et Remus à l'enfant-loup de Miawana en passant par Mowgli. — Nos journaux ont consacré quelques articles à l'enfant-loup indien découvert par des pâtres à environ 120 kilomètres de Allahabad. A ce propos, les lecteurs du *Times* n'ont pas laissé, comme de coutume dès qu'une question à élucider y est posée, d'apporter au grand journal de la City le secours de leurs expériences et de leurs connaissances. De ces communications dignes de foi et que l'on ne saurait résumer ici, il appert que c'est bien une réalité concrète que

celle des enfants-loups. L'article du général Burton, en particulier, ne laisse sur ce point aucun doute. Que ces enfants, allaités par des louves, soient toujours des mâles, voilà un détail curieux. Que de tels monstres soient doués d'un intellect d'idiots, c'en est un autre, comme aussi qu'ils ne sachent marcher qu'à quatre pattes et ne s'alimentent que de chair crue.

Cependant, dans toutes ces histoires, il y aurait à faire, semble-t-il, la part du caractère superstitieux des Hindous, garants, par suite, fort sujets à contrôle. Expliquera-t-on le fait de l'allaitement en disant que la louve qui avait ravi l'enfant pour en repaître ses louveteaux, ayant dû lâcher sa proie une fois arrivée dans sa tanière, l'être humain, ainsi abandonné un moment, s'imprégna d'odeur lupine et dut à ce détail d'être confondu avec les autres petits et allaité comme eux? Ainsi, à travers ce délicieux Mowgli, imaginé par Kipling à l'aide d'une réalité qu'il connaissait certainement, nous rejoignons, dans ces récits d'hommes élevés dans les forêts parmi les fauves, la légende du premier Roi de Rome, cet autre Caïn assassin de son frère, déjà! — C. P.

§

Monsieur Sherard à Monsieur Davray. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Rue Clemenceau, Calvi (Corse), 29 mai 1927.

Monsieur le Directeur,

Il m'est très pénible d'avoir derechef à m'occuper de votre Monsieur Davray, mais son dernier geste à mon égard ne me laisse guère de choix et je me vois forcé d'user du droit de réponse que me donne votre loi pour vous prier d'insérer dans votre prochain numéro le commentaire suivant sur la lettre du nommé Davray que vous avez publiée dans votre numéro du 1er mai dernier.

Ma lettre du 1er février dans le *Mercure de France* ayant expliqué de la façon la plus claire la raison des attaques périodiques que dirige Monsieur Davray contre mes publications qu'il condamne sans avoir été invité à les critiquer et certainement sans les avoir lues, Monsieur Davray a dû en admettre la justesse et s'est sagement tu. Je n'attache naturellement aucune importance à son explication qu'il avait « des raisons » pour ne pas entrer en lice avec moi. C'est une suggestion un tantinet perfide, mais on excuse à l'adversaire désarmé de se servir de tous les moyens possibles. Parmi ses derniers, j'excepterais pourtant le peu loyal procédé d'emprunter à une tierce personne une poignée de boue pour essayer de m'en salir. Cela me fait trop penser à la manière dont se vengea Hyacinthe Fouan (dit Jésus-Christ) pour ne pas avoir été invité à la noce de sa sœur Lise dans le roman de mon ami Emile Zola.

La lettre de Monsieur Léon Deffoux que publia, le 12 avril, *L'Œuvre*, et que vous reproduisez à la requête de Monsieur Davray était dictée à son auteur par le dépit que lui inspira une lettre rectificative que j'adressai le 30 mars au directeur de *Vient de Paraître* qui, dans son numéro de mars, avait publié une longue critique de mon livre sur Maupassant. Dans cette lettre, je disais

notamment que les gestes de vadrouilleur alcoolique que m'attribuait M. Antoine Albalat, dont j'entendis alors le nom pour la première fois, n'avaient jamais eu lieu, étaient de pure invention, que j'avais puisé mes renseignements sur *Boule de Suif* au commissariat de police de Rouen et dans les journaux contemporains publiés à Rouen, et que je n'avais jamais entendu parler de M. Perrée ni de son article dans le *Temps* en 1902. Je disais aussi ne pas croire à la légende de la paternité de Maupassant de trois enfants naturels, légende répudiée avec indignation par Mme de Maupassant mère, et ne pas à croire par quelqu'un qui connut et aima Maupassant et devait savoir que Maupassant n'aurait jamais abandonné une femme mère de trois de ses enfants ou laissé ceux-ci sans provision aucune. D'ailleurs mon livre ayant été publié au commencement de septembre 1926, il m'aurait été difficile d'y référer — même si j'eusse voulu le faire — à un interview, qui d'ailleurs ne prouve rien, qui a paru trois semaines plus tard. J'opposais aussi à la critique de Monsieur Deffoux que mon livre manquait de documentation différentes opinions d'écrivains comme Normandy, Claretie et Georges Dubosc sur « l'excellente documentation » de mon livre.

Vient de Paraître ne publia pas ma lettre — ce n'est que partie remise — mais la communiqua à Monsieur Deffoux. Ce dernier avait sans doute cru me faire plaisir (1) avec sa page sur un livre dont il n'avait pas lu un mot, ignorant totalement la langue anglaise, et ne voyait pas l'offense faite à un écrivain de mon âge et de mon rang en lui attribuant les bouffonneries inventées par le nommé Albalat. Il en conçut un violent dépit qu'il soulagea en communiquant à *L'Œuvre* un résumé aggravé de son élucubration calomnieuse dans *Vient de Paraître* Voilà les matières que ramassa Monsieur Davray pour m'en bombarder. Combien avait raison notre grand Corse lorsqu'il s'écria : *Bon Dieu, que les hommes de lettres sont bêtes.*

J'ai l'honneur de vous remetire ci-incluse la réponse que Monsieur Davray m'oblige à adresser à *L'Œuvre.*

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes respectueux hommages.

ROBERT H. SHERARD.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. Henry-D. Davray, qui nous répond :

Mon cher Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre de M. Sherard et je vous en remercie.

C'est une élucubration qui révèle un curieux état d'esprit.

M. Sherard a tort de se croire persécuté parce que la critique exprime sur ses ouvrages des jugements qui ne lui plaisent pas.

Et tout cela n'a aucune importance.

Croyez bien, etc.

HENRY D. DAVRAY.

§

A propos d'une « sottise ». — M. Paul Souday n'est pas content d'avoir été de nouveau cité dans notre « sottisier » (*Mercure* du 1er juin) et ne nous l'envoie pas dire (*Temps* du 3 juin). Comme il

(1) Son inconscience le porta jusqu'à m'envoyer son factum, avec les mots écrits sur la page à la plume : « Tardifs, mais sincères remerciements. »

n'admet pas qu'il puisse être soupçonné de se tromper, il essaie de s'en tirer par une échappatoire. Evidemment, et nous l'avions remarqué (car on pense bien que les rédacteurs d'une revue n'ignorent pas le sens des indications typographiques), les mots « les tribunaux comiques », que M. P. S. avait accolés au nom de Courteline n'étaient pas en italiques dans son texte et ne désignaient pas forcément le livre de Jules Moinaux. Mais à qui fera-t-il croire que le nom de Courteline ne soit pas venu sous sa plume à cause du terme : « Tribunaux comiques », titre du volume du père de notre confrère de l'Académie Goncourt ? Il y a chez bien d'autres écrivains que ce dernier des scènes de tribunal qui provoquent le rire. C'est cette confusion involontaire, d'ailleurs vénielle, que nous avons relevée. Tout autre que M. P. S. l'aurait reconnue de bonne grâce et sans protester.

§

Le Sottisier universel.

... Les galeries se multiplient à l'infini, pareilles au miracle de la Cène, et vont se réfugier rue de Seine et rue Bonaparte.. — JACQUES DARNETAL, *Paris-Matinal*, 25 mai.

Il [Lindbergh] demanda à téléphoner à sa mère, en Californie. M. Myron T. Herrick fit diligence. Il put avoir Londres, puis le fil avec New-York et avec Detroit. Et Charles Lindbergh parla à sa maman. — EMMANUEL BOURCIER, *L'Œuvre*, 23 mai.

Et puis peut-être arrivera-t-on à empêcher les chats de griffer, de miauler, de voler dans le garde-manger, de faire leurs petites ordures partout, d'être, en un mot, des animaux sociables, présentables partout — n'ayant plus que des qualités. — JACQUES BARTY, *L'Homme Libre*, 24 mai.

TROIS PETITES SŒURS ARRIVENT ENSEMBLE. — Tourcoing, 24 mai. Une ouvrière polonaise, Mme Anna Igsiaczana, âgée de 24 ans, vient de mettre au monde trois enfants du sexe masculin. — *Le Journal*, 25 mai.

§

Avis à nos abonnés. — Un certain nombre de nos abonnés de Paris et de *différentes* régions nous ont informés le 3 et le 4 juin qu'ils n'avaient pas reçu encore le numéro du 1er juin. Nous croyons devoir leur rappeler que nous avons *toujours* pris toutes dispositions pour n'être *jamais* en retard, et que le service d'abonnements est déposé au bureau de poste expéditeur *au plus tard* la veille de la date de publication, ainsi d'ailleurs qu'ils peuvent le constater en vérifiant la date de départ sur le timbre de la poste (quand la poste daigne timbrer lisiblement).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCVI

CXCVI — N° 694. — 15 MAI

CXCVI — N° 695. — 1er JUIN

CXCVI — No 696. — 15 JUIN

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1927

LE FINISTÈRE EN AUTO-CAR

?our permettre aux touristes la visite des curiosités du Finistère où l'on uve à la fois des côtes rocheuses sauvages, des petites rivières aux décors nts et variés, des landes fleuries, de vieilles églises et de riches calvaires, Compagnie d'Orléans organise au départ de Quimper, du 1er juin au septembre 1927, **Sept Circuits Automobiles** d'une journée ou d'une ni-journée.

L'un d'eux comporte un trajet en bateau, de Quimper à Bénodet, sur l'Odet, plus jolie rivière de France.

Prix de transport par place :

30 fr., 40 fr., 50 fr., 55 fr. ou 60 fr.

(suivant les circuits)

?rix spécial : Réduction de 10 % pour les touristes prenant des billets pour moins 4 circuits à la fois.

?our plus amples renseignements et jours de mise en marche, consultez les ospectus spéciaux ou s'adresser notamment :

?aris : à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ou aux Bureaux de Renseignements de la gare du Quai d'Orsay et, 126, Boulevard Raspail.

Quimper : à la gare, aux Auto-cars de Cornouaille. 10, Boulevard de Kerguelen ; aux Transports Maritimes de Cornouaille, 46, Quai de l'Odet.

ILLETS ALLER & RETOUR INDIVIDUELS

pour les Stations

balnéaires, thermales et climatiques

?our répondre aux désirs du Public en favorisant les villégiatures, ces lets sont rétablis pour l'été 1927.

Ils seront délivrés en 1re, 2e et 3e classes au départ de toutes gares des sept ands réseaux français à destination des stations balnéaires, thermales et matiques dénommées des Réseaux d'Orléans et du Midi, sous condition d'un nimum de parcours et d'un séjour minimum de quinze jours au lieu de llégiature.

RÉDUCTION variant de 20 à 30 % suivant les parcours et suivant la sse.

DÉLIVRANCE : pour les stations balnéaires, du 1er juin au 30 septembre ; ur les stations thermales et climatiques, du 8 mai au 25 juin et du 20 ût au 30 septembre.

VALIDITÉ : 33 jours. Faculté de prolongation moyennant supplément pour billets de stations balnéaires.

En aucun cas la validité des billets ne peut dépasser la date du 5 novembre.

?our plus amples renseignements, notamment pour les itinéraires et facultés d'arrêt, consulter : les gares ; l'Agence de la Compagnie d'Orléans, Boulevard des Capucines ; le Bureau de Renseignements, 126, Boulevard spail, à Paris.

RELATIONS DE PARIS-P.-L.-M. AVEC LES VILLES D'EAU et les CENTRES de SÉJOUR de l'AUVERGNE et du FOREZ

A partir du 15 mai 1927, les relations de Paris-P.-L.-M. avec l'Auvergne et le Fore[z] seront assurées comme suit :

Un express de jour, 1re, 2e et 3e classes et wagon-restaurant qui part de Paris à 7 h. 30.

Un nouveau train de luxe de jour " Londres-Vichy-Pullman ", composé exclusive-ment de wagons-salons type Pullman :

Du 16 mai au 30 septembre au départ de Paris.

Du 17 mai au 1er octobre au départ de Vichy.

Deux rapides de jour : l'un " Vichy Rapide ", 1re et 2e classes et wagon-restaurant Paris, départ 11 h. ; l'autre toutes classes et wagon-restaurant : Paris, départ 13 h. 55

Un express de nuit avec places de luxe, 1re, 2e et 3e classes qui part de Paris 22 h. 40. — Correspondance à Clermont-Ferrand (du 15 mai au 30 septembre) et Issoire (du 1er juin au 25 septembre) avec les autocars P.-L.-M. pour Saint-Nectaire le Lac Chambon et le Mont Dore.

Un express de nuit avec places de luxe, 1re, 2e et 3e classes, entre Paris et Sain[t-] Etienne : Paris, départ 22 h. 10.

Un express de nuit avec couchettes, 1re, 2e et 3e classes entre Paris et le Midi par [la] ligne des Cévennes, Paris, départ 20 h. 30.

RELATIONS DE PARIS-P.-L.-M. AVEC LES VILLES D'EAU ET LES CENTRES DE SÉJOUR DE LA SAVOIE à partir du 15 Mai

Rapide de jour, 1re, 2e classes et wagon-restaurant : Paris, dép. 8 h. 10 — Evian arr. 21 h. 02 — Aix-les-Bains, arr. 17 h. 26 — Annecy, arr. 18 h. 53.

Du 1er juillet au 30 septembre, un nouvel express de jour de toutes classes sera mi[s] en marche entre Paris, Chambéry, Bellegarde et Evian avec correspondance su[r] Annecy : Paris, dép. 8 h. 30 — Bellegarde, arr. 18 h. 30 — Aix-les-Bains, arr. 18 h. 1 — Chambéry, arr. 18 h. 45 — Annecy, arr. 20 h. 05 — Evian, arr. 21 h. 02.

Rapide de nuit : places de luxe 1re classe, 2e classes : Paris, dép. 20 h. — Evian, ar[r]. 8 h. 13 — Annecy, arr. 6 h. 35. — A dater du 15 juin ce train sera prolongé su[r] Sallanches-Combloux, arr. 9 h. 21 et Chamonix, arr. 10 h. 48.

Du 14 juin au 25 septembre un deuxième rapide de nuit avec places de luxe, 1re, 2e [et] 3e, circulera entre Paris, Chambéry et la Tarentaise : Paris, dép. 21 h. 40 — Aix-les-Bains, arr. 6 h. 41 — Chambéry, 7 h. 07 — Moutiers-Salins, 9 h. 12 — Bourg-Sain[t-]Maurice, 10 h. 20.

Du 1er juillet au 17 septembre, un troisième rapide de nuit avec places de lux[e] 1re et 2e classes, sera mis en marche entre Paris et Evian d'une part, Paris et Chamoni[x] d'autre part : Paris, dép. 19 h. 22 — Evian, arr. 7 h. 20 — Sallanches-Combloux arr. 7 h. 50 — Chamonix, 9 h. 40.

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { 81.019 / 176.390

Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Arabie
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande—Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*

AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Train spécial du dimanche

PARIS - FONTAINEBLEAU - THOMERY ET MORET

Pour favoriser les excursions dans la Forêt de Fontainebleau, la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée mettra en marche, tous les dimanches, du 12 juin au 18 septembre 1927, un train spécial à prix réduits, 2e et 3e classes, de Paris à Fontainebleau, Thomery et Moret.

Aller			Retour
Paris	dép.	7 h. 35	Par tous les trains du même jour, dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.
Fontainebleau	arr.	8. 37	
Thomery	arr.	8. 48	
Moret	arr.	8. 55	

Prix des billets (aller et retour)

Paris-Fontainebleau	2e classe : 20 fr.	3e classe : 13 fr.
Paris-Thomery et Paris-Moret	2e classe : 23 fr.	3e classe : 15 fr.

Le nombre des places est limité.

Le train spécial donnera à la gare de Fontainebleau la correspondance avec le Service Automobile P.-L.-M. d'excursion en forêt.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VILLE DE PARIS
Emplacement de l'enceinte fortifiée
BOIS DE BOULOGNE
ADJon sr 1 ench. Ch. des Not. mardi **21 JUIN**, 13 h. 30
2 Terrains (*2e et 3e lots de l'îlot 28*)
(près Porte de la Muette)
Voie projetée donnant Boulevard Suchet
325 m. *chacun*. M. à P. **1.800 f. le mètre chacun.**
S'ad. au DOMAINE de la VILLE, 2, rue Lobau et aux Not. : Mes **BONNEL** et **BEZIN**, 14, r. des Pyramides.

ADJon *en 2 lots*, Ch. Not., 21 juin, **2 PROPtés à PARIS,**
PL. ST-SULPICE, No 8 ET R. DES CANETTES, 26 et 28. Cce 540m. R.b. 68.049 f.
R. LECOURBE, 194 et 196 et R. de l'ABBÉ-GROULT, 43 et 43 *bis*. Cce 1.323m. Rev. br. 28.512 fr.
M. à pr. 550.000 et 400.000 fr. S'adr. not. Me de Meaux et Me CH. AM. LEFEBVRE, 21, Av. Rapp, dép. ench.

Vente au Palais, à Paris, le 18 juin 1927, à 14 heures,
1er lot **TERRAIN A CHAVILLE (S.-ET-O.)**
Avenue Mélanie et Avenue Lazare-Hoche.
Contce 397m2 60. Lib. de location. **M. à p. 24.000 fr.**
2e lot **VILLA** *appelée* **VILLA TAMARIS**, *sise* **A BOUILLON** (Manche). Revenu 1.500 fr. Contenance 1.716 mètres. **Mise à prix : 20.000 fr.** S'adres. à Me REGNAULT, avoué à Paris, 359, rue Saint-Martin, Me Beaumé, avoué, Me Bourdel, notaire à Paris, et à Me Lebel, notaire à Granville.

BULLETIN FINANCIER

ıccès de l'emprunt de consolidation a dépassé toutes les espérances, et aucune émission l'emprunt 6 o/o 1920 n'avait atteint un montant aussi élevé. Il résulte en effet du commu- fficiel émanant du ministère des Finances que la valeur capital de l'émission de rentes 6 o/o ssables, qui a pris fin le 25 mai, s'élève à 18 milliards 200 millions. Ce résultat remarqua- permet d'entrevoir une nouvelle amélioration du Crédit de l'Etat, ne pouvait que détein- vorablement sur la tendance de nos rentes, qui se sont brillamment comportées.

fonds étrangers, quelques rachats en fonds russes, consécutifs à la rupture des relations a Grande-Bretagne et la Russie, leur ont donné une animation passagère. Les fonds otto- estent fermes, dans l'espoir d'un règlement satisfaisant de la Dette ottomane.

ompartiment de nos grandes banques, qui avait fait montre de faiblesse, s'est par la suite ent amélioré ; la Société Générale entre autres conserve à 1100 une fermeté dont elle ne se it pas.

principales valeurs internationales souffrent d'une absence d'activité qui s'est souvent tra- ar de la faiblesse ; à ce sujet, *Le Temps économique et financier* observe judicieusement que urse où, encore une fois, se résument en opérations financières toutes les préoccupations es les impressions, reprendrait bien vite une activité remarquable, si elle avait le sentiment it danger communiste d'origine soviétique est en voie de régression ».

reprise assez sensible des métaux en général imprime aux valeurs métallurgiques une satisfaisante. Charbonnages assez bien tenus ; on prête au gouvernement l'intention de pro- une péréquation des charbons pour parer aux menaces du chômage. Valeur de pétrole et utchouc plus discutées ; mines d'or résistantes.

Le Masque d'Or.

Crédit Foncier de France

Emission de 1 million d'obligations communales de 500 francs 7 0/0

obligations seront remboursables, en 30 ans, par tirages au sort annuels, le 5 juillet de e année, *le prix de remboursement étant de 600 francs.* Le premier tirage aura lieu le t 1928.

obligations, entièrement libérées, seront délivrées sans frais avec jouissance du 1er septem- 27, à la caisse où la souscription aura été faite, sous la forme de titres au porteur ou de ominatifs, au choix du souscripteur.

titres seront munis de coupons semestriels de 17 fr. 50, aux échéances des 1er mars et tembre.

PRIX D'ÉMISSION : 465 francs

bles : 240 francs en souscrivant ; 225 francs à la délivrance des titres (du 16 au 31 août

eut souscrire :

Crédit Foncier de France ; à la Chambre Syndicale des Agents de change de Paris, palais Bourse ; chez les banquiers et dans les établissements de crédit agréés par le Crédit Fon- ans toutes leurs agences et succursales ; chez les trésoriers-payeurs généraux et receveurs liers des finances.

ombre des souscriptions susceptibles d'être admises par chaque guichet est limité.

eut souscrire par correspondance.

ouscription — ouverte le 8 juin — sera close dès que les demandes auront absorbé les lisponibles, et au plus tard le 22 juin 1927.

ublication de la notice a été faite, conformément à la loi, au *Bulletin des annonces légales toires* du 23 mai 1927.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc TEXIER.